

RETRAITE

ECCLÉSIASTIQUE

DES MISSIONNAIRES

DE PONDICHÉRY,

DÉDIÉE A SON ÉMINENCE LE CARDINAL FRANSONI,

PAR

MGR LUQUET,

ÉVÊQUE D'ÉSEBON.

*Elegi vos ut eatis, et fructum afferatis,
et fructus vester maneat.*

JOAN. XV, 16.



PARIS,
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE CASSETTE, 4.

—
1847



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

*Les Exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous
seront réputés contrefaits et poursuivis comme tels.*



Cet ouvrage se trouve aussi :

A BESANÇON,
Chez **TURBERGUE**, libraire, rue Saint-Vincent.

A VANNES,
Chez **DE LAMARZELLE**, imprimeur-libraire.

A LYON,
Chez **PERISSE frères**, imprimeurs-libraires.

A NANTES,
Chez **MAZEAU frères**, libraires.

A ROUEN,
Chez **FLEURY fils aîné**, libraire.

RETRAITE

ECCLÉSIASTIQUE

DES MISSIONNAIRES

DE PONDICHÉRY.

†

AU CŒUR

TRÈS-SAINT ET IMMACULÉ

DE

MARIE,

REFUGE DES PÉCHEURS,

GLOIRE,

HONNEUR, BÉNÉDICTION, LOUANGE

ET

AMOUR ÉTERNEL !



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



A SON ÉMINENCE

LE CARDINAL FRANSONI,

PRÉFET DE LA SACRÉE CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE.

ÉMINENCE,

Vous offrir l'hommage du livre que nous vous adressons en ce moment était pour nous un devoir bien doux à remplir. C'était le devoir du cœur, le devoir de la reconnaissance. Nous le remplissons avec un véritable bonheur. Nous vous prions également d'agréer notre démarche comme étant la faible expression de notre inviolable dévouement à votre personne; de la reconnaissance que les missions catholiques vous doivent pour votre zèle à servir cette œuvre grande et sainte parmi toutes les autres.

Ce livre est un nouveau fruit des Exercices spirituels de saint Ignace. C'est une humble fleur née à l'ombre et sous l'influence d'un grand arbre; elle n'a point la préten-

tion d'attirer de loin les regards par son éclat ; il lui suffirait de répandre quelques parfums sur les objets qui l'entourent.

C'est si glorieux et si doux, mon Dieu, de contribuer, même dans la plus petite proportion, à l'édification et au salut des âmes !

Louer devant vous, Éminence, le beau livre dont nous nous sommes en partie inspiré, serait entièrement superflu. Vous connaissez mieux que nous les éloges qu'en a faits l'Église depuis trois siècles. Plus d'une fois votre piété s'en est personnellement nourrie ; et chaque jour vous en voyez reproduire les bienfaits chez les autres. Je n'ai donc qu'une chose à vous expliquer, je veux dire la pensée spéciale de notre petit travail.

Dans le courant de l'année dernière, Votre Éminence était à même d'apprécier l'importance du synode tenu à Pondichéry en 1844. Vous en voyez les conséquences se développer dans une proportion qu'on ne devait pas espérer au premier abord, bien qu'on sentît toute la portée des principes posés dans cette assemblée devenue célèbre¹. Vous y trouviez une nouvelle preuve de la sagesse de l'Église, lorsqu'elle recommande avec tant d'instances de semblables réunions². Aujourd'hui, si Votre Éminence

¹ On peut voir à ce sujet les prévisions exposées à la fin de la Méditation du huitième jour.

² Le pape Innocent XI, dans le bref où il instituait nos premiers évêques administrateurs généraux des missions de Chine, leur donnait entre autres pouvoirs, les suivants : « Cogendi vicarios pœnis a sacris canonibus » iuslicitis ad residendum, ad instruendos et ordinandos clericos et sacerdotés naturales sive indigenas, ad convocandam synodum. — Bref *Onerosa pastoralis*, 4^{or} avril 1680.

juge notre travail capable d'opérer quelque bien dans les âmes, ce sera un nouveau motif pour elle de suivre les traditions de la Propagande en insistant sur la tenue plus fréquente des synodes dans les missions.

En effet ces Méditations doivent leur existence au même synode de Pondichéry.

Monseigneur de Drusipare, dans la retraite que fit ce vénérable prélat pour se préparer au synode, sentit la nécessité d'un semblable travail. Il comprit que, dans la position toute spéciale des missionnaires, il fallait aussi un guide tout spécial pour les diriger dans les exercices spirituels de la retraite; surtout quand ils étaient contraints de s'y livrer au milieu de l'isolement. Il comprit qu'un travail nouveau pouvait seul atteindre le but; qu'il fallait en même temps offrir aux missionnaires des méditations pour ces exercices et une sorte de règlement de vie après qu'on les a terminés. De là vint la nécessité de s'écarter, dans la dernière partie, du plan de saint Ignace et des nombreux auteurs qui l'ont suivi.

Ayant conçu cette belle pensée, Sa Grandeur daigna jeter les yeux sur moi pour partager avec elle la consolation de l'exécuter. Pauvre missionnaire incapable encore de mettre la main à la moisson, il me fut imposé le soin de travailler pour mes maîtres. Votre grâce, ô mon Dieu, daigna me soutenir; mais combien fut grande ma confusion!

Près de Pondichéry, Éminence, il existe un sanctuaire célèbre de la très-sainte Vierge. On l'appelle l'église d'Arokiamâda¹. Votre tendre dévotion pour la Reine des Apô-

¹ *Salus infirmorum*, mère de la santé. Église située dans le village d'Ariancoupam.

tres aimerait à voir l'empressement de ce pauvre peuple à la grande fête célébrée en ce lieu, le jour de la bienheureuse Nativité de Marie. Vous aimeriez à contempler cette pompe de nos processions, dont les splendeurs des fêtes célébrées en l'honneur des vierges de Sicile peuvent seules vous donner une idée. Vous aimeriez surtout, dans les jours ordinaires, à passer, le soir, de longs instants dans cette église, lorsque Jésus y repose ; lorsque la prière touchante de nos chrétiens s'élève vers le trône de Dieu ; lorsque leurs dernières paroles s'adressent en la suppliant à la Mère de miséricorde.

Pendant deux mois entiers, Éminence, près de ce sanctuaire, seul avec le prélat vénérable dont les vertus vous sont connues, dont la société intime eut pour moi tant de charmes ; pendant deux mois il me fut donné de n'avoir à penser qu'à mon Dieu, en recherchant quelques paroles propres à le faire aimer plus parfaitement de mes frères.

Que j'étais loin de les mériter, ces instants de bonheur et de paix !

Là, chaque jour, dans des conférences où la belle âme de mon évêque s'exposait à nu sous mes yeux, nous discussions la matière des méditations à traiter ; matière préparée d'avance, corrigée ensuite, et dont une modestie que j'admire, me confiait la rédaction.

Ces jours, Éminence, je dois les compter au nombre de ceux qu'on rencontre une fois dans sa vie ; de ces jours qui s'en vont, puis ne reviennent plus ! qu'ils furent beaux ces jours ! mais qu'ils furent rapidement emportés !

Mais je m'aperçois que mon cœur s'oublie, à ces doux souvenirs. C'est assez vous parler de choses personnelles,

que ma confiance filiale aime à exposer devant vous ; que ma reconnaissance pour un prélat que j'aime, me fait consigner publiquement ici.

O vénérable évêque, que mes yeux en ce monde ne reverront plus, mon guide et mon père pendant trop peu de jours, pardonnez à mon affection la peine que votre modestie devra souffrir en lisant ces lignes. Vous me blâmerez de les avoir écrites ; mais ceux qui vous connaissent et qui les liront, s'uniront à moi pour constater la vérité du sentiment qu'elles expriment ; et s'ils m'adressaient quelques reproches, ce sera de n'en avoir pas assez dit.

Puis, lorsque tous les deux nous aurons fermé les yeux aux ténèbres de ce monde pour les ouvrir à la divine lumière, j'aurai du moins la consolation devant Dieu, d'avoir ajouté quelques mots aux louanges méritées qui suivront votre mémoire.

Permettez-moi maintenant, Eminence, de vous tracer en peu de mots le plan du livre que notre reconnaissante vénération vous offre.

PLAN DE LA RETRAITE.

PREMIER JOUR.

Consécration de la retraite à la très-sainte Vierge et importance de cette retraite.

La première pensée du missionnaire en entrant en retraite devra être de se donner tout entier à l'amour de Jésus par Marie. Pensée qu'il formulera en appliquant à cette très-sainte Mère ces paroles que l'Église nous met à la bouche

dans la préparation pour le divin sacrifice : « Cuncta nostra » oratio et operatio a te incipiat, et per te coepta finiatur. »

L'esprit de retraite et de silence intérieur doit être regardé par nous comme la base sur laquelle nous nous établirons pour le grand travail de nos exercices ; nous tâcherons de nous en bien pénétrer en considérant les merveilles de la vie cachée de Marie, particulièrement à Nazareth.

Puis tout pénétrés que nous serons des beautés intérieures d'une pareille vie, de la nécessité où nous sommes de l'imiter le plus parfaitement possible, nous entrerons dans la méditation des grâces qui nous attendent dans la retraite, de l'importance que de pareilles faveurs ont dans notre vie.

Fin dernière du Missionnaire.

Notre âme étant ainsi préparée, nous examinerons quels ont été les desseins de Dieu sur nous : 1° Quand il nous a créés ; 2° quand il nous a revêtus de son sacerdoce ; 3° quand il a daigné nous appeler à l'apostolat. En un mot, nous méditerons sur nos fins dernières comme chrétiens, comme prêtres et comme missionnaires. Deux méditations très-sérieuses pourront suffire pour nous bien convaincre de ce que Dieu nous a donné, et de ce que nous lui devons.

DEUXIÈME JOUR.

OBSTACLES QUI S'OPPOSENT A CE QUE LE MISSIONNAIRE
ATTEIGNE SA FIN.

Nature et malice des différents péchés.

Le cœur rempli de la pensée des grandes obligations qu'il doit accomplir pour atteindre sa fin, le missionnaire entrera

dans l'examen des obstacles qui pourraient l'en détourner. Ces obstacles sont tous compris dans les différentes espèces de péchés et dans les imperfections qui pourraient y conduire.

Nous devons donc méditer : 1^o sur le péché mortel en général ; 2^o sur le péché mortel dans le missionnaire ; 3^o sur le péché véniel.

Comme nous aimons à nous le persuader devant Dieu, nous n'aurons pas commis, je le veux bien, les fautes graves qui font perdre la grâce du Seigneur. Cependant il est très-nécessaire de nous arrêter sérieusement à la considération de ces mêmes fautes, afin d'en concevoir toute l'horreur qu'elles méritent.

D'un autre côté, le péché véniel est très-dangereux pour nous, parce que ne pouvant pas plus nous en défendre que les autres hommes, nous devons craindre d'y trouver peu à peu une source de relâchement et de tiédeur incompatibles avec la grandeur de nos obligations.

Nous réfléchissons donc attentivement sur les sources diverses de fautes habituelles que nous commettons avec le plus de facilité. Et afin de mieux sentir par un exemple les dangers d'une chute et la nécessité d'être fidèles aux desseins de Dieu sur nous, nous choisirons la *Vie de saint Pierre*¹ pour sujet de notre considération de ce jour. Nous nous instruirons à la vue des faiblesses et de la haute mission du prince des Apôtres. Nous sonderons les abîmes terribles qui pouvaient s'ouvrir devant lui ; nous songerons à nos propres dangers, si jamais nous devenions infidèles. Et par là notre

¹ M. Tiberge, supérieur du séminaire des Missions Étrangères, a aussi introduit l'abrégé de quelques vies de saints, dans son livre intitulé : *Revue ecclésiastique*.

cœur se pénétrera de plus en plus de ces craintes salutaires que l'amour enfante et qui sauvent les âmes.

TROISIÈME JOUR.

Suites du péché.

Le sujet des méditations du second jour conduit naturellement à examiner quelles seraient pour un missionnaire les funestes suites du péché mortel. Nous méditerons donc en premier lieu sur la mort, sur ce grand sujet de réflexions aussi consolantes pour l'âme fidèle qu'elles sont tristes pour le pécheur. Puis nous nous représenterons à la pensée ce que sont le jugement et l'enfer.

La considération puisée dans la vie de saint Jérôme épouvanté à la pensée des jugements de Dieu, nous fera de plus en plus rentrer en nous-mêmes ; nous engagera par conséquent à fuir le péché comme le plus grand des maux.

QUATRIÈME JOUR.

Conversion du cœur.

Nous aurons facilement, d'après tout ce qui précède, compris l'importance d'une conversion sincère et complète. Nous l'aurons vu au premier coup d'œil, cette conversion est nécessaire au missionnaire dans la ferveur ; elle leera it bien davantage, s'il avait le malheur d'être relâché ; elle deviendrait absolument indispensable, si nous étions tombés dans le péché mortel.

Vocation à l'Apostolat.

La nécessité de la conversion du cœur étant bien sentie, il

nous reste, non pas à faire choix d'une vocation nouvelle, ce qui peut arriver dans une retraite faite en position différente de la nôtre; mais à examiner de plus en plus sérieusement quelle vie convient le mieux à notre vocation.

Afin d'y parvenir d'une manière plus certaine, nous nous remettrons devant les yeux la grandeur de notre mission dans l'Église. Nous nous pénétrerons intimement de cette vérité que nous y exerçons le ministère même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le ministère des Apôtres ses mandataires et ses fidèles imitateurs; que, par conséquent, si nous voulons marcher sur leurs traces, si nous voulons participer à leur gloire, en produisant comme eux des fruits de salut dans les âmes, il faut, comme eux aussi, régler exactement notre vie sur les exemples que nous offre notre divin modèle.

Nous suivrons donc pas à pas Notre-Seigneur dans sa vie mortelle et dans la suite de ses mystères. Nous le verrons d'abord anéanti dans son Incarnation; détaché de toute créature dans sa vie de pauvreté; se préparant à sa vie publique dans l'humilité, l'obéissance et l'oraison; en un mot, nous apprenant en toute chose à nous éloigner des créatures, à nous renoncer nous-mêmes pour nous unir intimement à Dieu, source de toute lumière et de tout bien.

Esprit d'humilité.

Nous entrerons, dès le quatrième jour, dans la considération spéciale des grandes vertus que Notre-Seigneur nous enseigne par ses paroles et par ses exemples. Nous apprendrons de lui la vraie humilité, en cherchant à nous pénétrer de cette pensée : Un Dieu s'est fait homme : *Et Verbum caro factum est !*

La considération sur la *vie de saint Paul*, faite avant d'entrer dans la méditation d'aucune vertu particulière de Notre-

Seigneur, aidera puissamment à comprendre ce que doit être le cœur d'un missionnaire qui se donne réellement à Dieu.

CINQUIÈME JOUR.

Esprit de pauvreté, d'obéissance et d'oraison.

Modèle admirable d'humilité dans son Incarnation, Notre-Seigneur offre également les plus beaux exemples d'obéissance et de pauvreté dans sa vie cachée à Nazareth. Tel sera le sujet des deux premières méditations du cinquième jour.

Nous ferons ensuite la considération sur le détachement universel de saint François-Xavier par rapport à lui-même et aux créatures. Apprenant ainsi à nous dépouiller, nous aussi, de tout ce qui nous éloigne de l'union à Dieu, nous suivrons Notre-Seigneur, nous enseignant la vie de prière et préparant par la retraite le succès de ses travaux.

SIXIÈME JOUR.

Esprit de foi, de zèle et de charité envers le prochain.

Détaché des créatures, vivant en Dieu et pour Dieu seul, le missionnaire verra infailliblement naître dans son âme les vertus qui découlent de ce premier principe. Toutes ses œuvres s'animeront par l'esprit de foi; la charité envers ses frères lui deviendra naturelle, et, avec la charité, le zèle qui en est la conséquence échauffera son cœur.

En cela encore Notre-Seigneur sera son docteur et son modèle, ainsi qu'il le verra dans ses trois méditations de la journée.

Il apprendra, dans la considération sur la *vie de saint Fran-*

çois de Sales, à régler son zèle sur les vrais principes de foi et de charité qui doivent animer un homme apostolique.

SEPTIÈME JOUR.

Amour des souffrances et amour de Dieu.

L'amour du prochain n'est vraiment chrétien, qu'autant qu'il repose sur l'amour de Dieu et y prend sa source. D'un autre côté aimer et servir le prochain, se sacrifier pour les âmes, augmente tellement l'amour de Dieu dans un cœur, que tout missionnaire zélé, tout missionnaire détaché du monde et de lui-même, doit nécessairement atteindre une grande perfection de charité.

Or, l'effet de l'amour est de porter à l'imitation et au sacrifice. Pour ce double motif, le missionnaire qui aime Dieu aimera donc les souffrances.

Car souffrir c'est se sacrifier ; souffrir c'est imiter Jésus-Christ notre divin Maître qui, *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta.*

La *vie de saint Charles Borromée* si héroïque dans ses souffrances, fournira le sujet de la considération.

Persévérance.

Il serait presque inutile d'insister sur la nécessité de la persévérance après une complète conversion du cœur, tant cette condition est indispensable dans la vie chrétienne. Toutefois, comme on peut tirer de ce sujet d'encourageantes réflexions, nous nous y arrêterons dans la dernière méditation de ce jour.

HUITIÈME JOUR.

Bonheur d'un saint Missionnaire dans le ciel.

Ici l'âme toute remplie de saints désirs, de bons propos et de fermes résolutions, n'aura qu'à s'abandonner à l'abondance des grâces qu'elle possède. Elle se reposera doucement dans la contemplation du bonheur et de la gloire que Dieu lui réserve, si elle a le bonheur d'être appelée à lui dans les heureuses dispositions où elle se trouve maintenant. Elle en remerciera d'avance dans le fond de son cœur celui qui lui prépare cette riche couronne. Le bonheur du ciel, voilà quel devra être en ce jour l'unique objet de sa pensée.

Consécration finale à la très-sainte Vierge.

Parvenus enfin au terme de notre retraite, nous en mettrons le fruit sous la protection de Marie, en nous excitant à redoubler d'amour et de confiance en cette très-sainte Mère et Maîtresse, à qui nous voulons répéter chaque jour de notre vie ces paroles avec lesquelles nous avons commencé nos exercices : « *Cuncta nostra oratio et operatio a te incipiat, et » per te cœpta finiatur. »*

ORDRE DES MÉDITATIONS, DES LECTURES ET DES AUTRES
ACTIONS DE LA JOURNÉE.

Ordre des Méditations.

PREMIER JOUR.

CONSIDÉRATION PRÉLIMINAIRE. — Vie cachée de la très-sainte
Vierge Marie Mère de Dieu.

PREMIÈRE MÉDITATION. *Importance de la Retraite :*

Nécessité de la retraite ;
Fins qu'on doit y avoir en vue ;
Dispositions qu'il faut y apporter.

DEUXIÈME MÉDITATION. *Fins dernières du Missionnaire :*

Comme homme ;
Comme prêtre ;
Comme missionnaire.

TROISIÈME MÉDITATION. *Sainteté du Missionnaire :*

Dieu la lui demande ;
Ses fonctions l'exigent ;
Son intérêt et celui des peuples le réclament.

DEUXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION. *Le Péché mortel :*

Offense et ingratitude envers Dieu ;
Suites funestes ;
Ce qu'il est comparativement aux maux de la vie.

DEUXIÈME MÉDITATION. *Le Péché mortel dans le Missionnaire :*

Il est plus injurieux à Dieu ;
Il annonce plus d'ingratitude et de perversité ;
Il sera puni plus sévèrement.

CONSIDÉRATION. — Vie de saint Pierre.

TROISIÈME MÉDITATION. *Le Péché véniel dans le Missionnaire :*

Nature de l'offense ;
Tort qu'il nous a fait ;
Dangers auxquels il expose.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION. *La Mort :*

Du Missionnaire réprouvé ;
 Du Missionnaire dans la tiédeur ;
 Du saint Missionnaire.

DEUXIÈME MÉDITATION. *Le Jugement :*

Nature ;
 Rigueur et équité ;
 Promptitude et irrévocabilité.

CONSIDÉRATION. — Vie de saint Jérôme.

TROISIÈME MÉDITATION. *L'Enfer :*

Peine du dam ;
 Peine du sens ;
 Éternité de l'une et de l'autre.

QUATRIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION. *Conversion :*

Nécessité ;
 Étendue ;
 Effets.

DEUXIÈME MÉDITATION. *Vocation à l'Apostolat :*

Conformité avec celle des Apôtres ;
 Pouvoirs et promesses ;
 Instructions et exemples de Notre-Seigneur.

CONSIDÉRATION. — Vie de saint Paul.

TROISIÈME MÉDITATION. *Esprit d'humilité :*

Notre-Seigneur nous en donne l'exemple ;
 Quelle doit être la nôtre ;
 Dangers de l'orgueil et avantage de l'humilité.

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION. *Esprit de pauvreté.*

Notre-Seigneur nous l'enseigne ;
 En quoi elle consiste dans le Missionnaire ;
 Raisons qui obligent à la pratiquer.

DEUXIÈME MÉDITATION. *Esprit d'obéissance :*

Notre-Seigneur en est le modèle ;
Qualités qu'elle doit avoir ;
Avantages qu'elle procure.

CONSIDÉRATION. — Vie de saint François-Xavier.

TROISIÈME MÉDITATION. *Esprit d'oraison :*

Notre-Seigneur nous l'enseigne ;
Cet esprit est nécessaire au Missionnaire ;
Combien il importe de le conserver.

SIXIÈME JOUR.**PREMIÈRE MÉDITATION. *Esprit de foi :***

Notre-Seigneur nous l'enseigne ;
Quel il doit être ;
Nécessité pour chacun.

DEUXIÈME MÉDITATION. *Esprit de charité envers le prochain :*

Notre-Seigneur en donne l'exemple ;
Nécessité ;
Qualités.

CONSIDÉRATION. — Vie de saint François de Sales ;

TROISIÈME MÉDITATION. *Esprit de zèle :*

Notre-Seigneur nous l'enseigne ;
Motifs ;
Règles et qualités.

SEPTIÈME JOUR.**PREMIÈRE MÉDITATION. *Amour des souffrances :***

Notre-Seigneur nous l'enseigne ;
Nécessité ;
Motifs.

CONSIDÉRATION. — Vie de saint Charles Borromée.

DEUXIÈME MÉDITATION. *Amour de Dieu :*

Bienfaits de la création ;
Bienfaits de la rédemption ;
Amour de reconnaissance qu'ils imposent.

TROISIÈME MÉDITATION. *Persévérance :*

Nécessité ;
Moyens ;
Récompense.

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION UNIQUE. *Bonheur d'un saint Missionnaire :*

Aucun mal à craindre ;
Aucun bien à désirer ;
Aucun changement à redouter.

CONSÉCRATION finale à la très-sainte Vierge.

EXERCICES JOURNALIERS DE LA RETRAITE,

SELON L'ORDRE SUIVI PAR LES MISSIONNAIRES RÉUNIS A PONDICHÉRY.

Quatre heures et demie, lever.

Cinq heures, prière du matin et première méditation, puis temps libre.

Neuf heures et demie, deuxième méditation, puis temps libre.

Onze heures trois quarts, examen particulier fait en son particulier.

Midi, dîner.

Une heure et demie, visite au Saint-Sacrement.

Trois heures, vêpres en commun à l'église.

Trois heures un quart, considération ou troisième méditation.

Quatre heures trois quarts, matines et laudes en commun à l'église.

Six heures, quatrième méditation.

Sept heures et demie, souper.

Huit heures trois quarts, chapelet.

Neuf heures, prière du soir à l'église.

Lectures particulières et libres.

PREMIER JOUR.

ÉCRITURE-SAINTE.

1^{er} chap. de l'Ecclésiaste.
XVI^e chap. de saint Matthieu.

IMITATION.

Liv. I, chap. 20.

DEUXIÈME JOUR.

1^{er} chap. d'Isaïe.
VI^e chap. de l'épître aux Romains.

Liv. I, chap. 21 et 22.

TROISIÈME JOUR.

ÉCRITURE-SAINTE.

V^e chap. de la Sagesse.
XVI^e chap. de saint Luc.

IMITATION

Liv. I, chap. 23 et 24.

QUATRIÈME JOUR.

XV^e chap. de saint Luc.
IX^e chap. du même.

Liv. I, chap. 25, et liv. II,
chap. 1.

CINQUIÈME JOUR.

II^e chap. de saint Luc.
XXII^e chap. de la Genèse.

Liv. I, chap. 9 et liv. III,
chap. 1.

SIXIÈME JOUR.

XI^e chap. de l'épître aux Hébreux.
III^e chap. de la 1^{re} épître de saint Jean.

Liv. II, chap. 5, et liv. IV,
chap. 9.

SEPTIÈME JOUR.

LIII^e chap. d'Isaïe.
XI^e chap. du Deutéronome.

Liv. II, chap. 12 et liv. III,
chap. 5.

Tel est, Éminence, l'ensemble de cette retraite qui, j'aime à vous le redire, est un des fruits du synode de Pondichéry.

L'appui de votre autorité, l'importance et la solidité de l'Instruction¹ proposée par Votre Éminence et par la sacrée Congrégation à l'approbation du souverain Pontife, développeront au loin, sous un autre rapport, les conséquences de cette même assemblée. Daigne Notre-Seigneur répandre aussi quelques bénédictions sur l'humble travail que nous vous offrons aujourd'hui !

¹ Voir cette Instruction à la suite de la lettre au cardinal Franson.

Daigne encore ce divin Maître rendre à Votre Éminence, tout le bien qu'elle nous a fait, et dont lui seul peut vous donner la récompense ! Telle est, telle sera toujours l'expression fidèle de nos vœux pour vous.

Oui, Éminence, tant qu'un souffle de vie restera dans notre poitrine, nous prierons le Seigneur de vous rendre au centuple ce que nous vous devons. Oui, tant que nous vivrons, nous nous rappellerons avec bonheur la bonté affectueuse que vous nous avez témoignée, la justice de votre conduite, la droiture qui ne s'est jamais démentie en vous, et dont nous savons apprécier le prix.

Daignez, Éminence, en recevoir ici nos très-humbles et très-sincères remerciements. Veuillez également croire que notre cœur parle et qu'il est sans feinte, lorsque nous déposons à vos pieds et dans votre cœur l'expression de notre gratitude, de notre respect et de notre absolu dévouement.

De Votre Éminence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

† J.-F.-O. LUQUET, évêque d'Hésebon.

INSTRUCTIO

SACRÆ CONGREGATIONIS DE PROPAGANDA FIDE

AD ARCHIEPISCOPOS, EPISCOPOS, VICARIOS APOSTOLICOS ALIOSQUE
MISSIONUM PRÆSULES.

Neminem profecto latere potest quibus curis ac studiis Apostolica Sedes, pro collato sibi divinitus munere, in id assidue intenderit, ut Evangelicæ legis lumine latius in dies per omnem terram effuso, jacentes adhuc in tenebris et umbra mortis populi æternæ veritatis gloriam agnoscerent, susceptumque semel vitæ verbum firmissime tenerent. Duo enim esse præcipua ac veluti necessaria Catholicæ Religionis propagandæ et stabiliendæ instrumenta, missionem scilicet Episcoporum, quos *Spiritus sanctus posuit regere Ecclesiam Dei*, et sedulam indigenæ cleri institutionem, tum alia gravissima, tum præsertim Apostolorum exemplum, ac primitivæ Ecclesiæ testimonium manifestissime evincunt. Sane, ut ea, cæteroquin notissima, hic prætermittantur, quæ sacræ Litteræ, et enucleatius ipsorum Apostolorum epistolæ, et acta opportune ac abunde in rem habent, audire omnino est S. Clementem Romanum S. Petri discipulum, ac S. Pauli adiutorem et comitem, ita de Apostolis ad Corinthios scribentem ep. 1, cap. 44 : « *Prædictos (Episcopos) constituerunt, ac deinceps futuræ successionis hanc tradiderunt regulam, ut cum illi defecissent, ministerium eorum ac munus alii probati viri exciperent.* » Et subsequenti sæculo S. Irenæus (advers. hæreses, lib. 3, cap. 3.) inquebat : « *Habemus adnumerare eos, qui ab Apostolis instituti sunt Episcopi, et successores eorum usque ad nos.* » Quin ea fuit initio Ecclesiæ de amplificando Episcoporum numero, deque iis per diversas regiones magis magisque distribuendis sollicitudo, ut id multo ante ætatem suam factum fere

ubique affirmaverit S. Cyprianus his luculentissimis verbis in epistola 52 ad Antonianum : « *Jampridem per omnes provincias et per urbes singulas ordinati sunt Episcopi.* » Quamobrem S. Augustinus contra Cresconium lib. 3, 18, commemorat Episcopos ab ipsis Apostolorum sedibus inconcussam seriem usque in sua tempora perducentes.

Nec minus ex sacris monumentis evidens compertumque est Apostolos, missosque ab eis in ultimas etiam orbis partes Episcopos plures quacumque Sacerdotes et Ministros initiasse, atque a deo clerum ex indigenis hominibus ad Christianæ Religionis firmitatem et incrementum instituisse. Hinc S. Ignatius Martyr, S. Petri discipulus ejusque in sede Antiochena post Evodium successor, constitutos variis in Ecclesiis una cum Episcopo Presbyteros et Diaconos accurate describit. « *Studete, inquit in sua ad Magnesianos epistola, n° 13, ut confirmemini in dogmatibus Domini et Apostolorum... cum dignissimo Episcopo vestro; et digne contexta spirituali corona Presbyterii vestri, et secundum Deum agentibus Diaconis.* » Et in alia ad Smyruenses, n° 12, salutal *Deo dignum Episcopum, et Deo decorum Presbyterium, et conserros... Diaconos.* Id ipsum de Corinthiorum Ecclesia liquet ex allata superius S. Clementis priore epistola, cap. 40, ubi sic legitur : « *Summo quippe Sacerdoti sua munia tributa sunt, et Sacerdotibus locus proprius præstitutus est; Levitis quoque sua ministeria incumbunt.* » Denique non prætereundus Eusebius ab Apostolorum ævo licet remotior, cujus apertissimus est qui sequitur locus (Hist. Eccl. lib. 3, cap. 23): « *Cum post obitum Tyranni ex insula Pathmo Ephesum rediisset Joannes, ad finitimas quoque provincias rogatus se contulit, partim ut Episcopos constitueret, partim ut Ecclesias integras disponeret ac formaret, partim etiam ut homines sibi a divino Spiritu indicatos in clerum quemdam, seu sortem Domini seponeret.* »

Jam vero Apostolorum exemplo et vestigiis inhærentes Romani Pontifices universæ Ecclesiæ divina auctoritate præpositi, cum semper et ab antiquissimis usque temporibus, tum

maxime tribus postremis sæculis per sacram hanc Congregationem sanctissimo propagandæ fidei negotio peculiariter addictam impense curarunt, ut multiplicatis, quo magis fieri posset, Episcopis, erectisque pro locorum opportunitate Ecclesiis, Religionis incolumitati et commodo consultum jugiter esset. Atque hanc saluberrimam Providentiæ rationem non modo ad regiones evangelico semine primum fecundatas, sed etiam ad illas ubi per sæculorum intervalla, vel hæretica pravitate, vel ethnica iterum superstitione invalescente, res catholica misere periclitabatur, patere studiosissime voluerunt. Quod si nonnullis in locis ob adversas temporum vices magnique momenti causas titulos atque ordinarios Episcopos constituere haud licuit, Apostolicos tamen Vicarios Episcopali caractere et potestate auctos ad fidelem illic populum regendum mittere non distulerunt; paucisque tantummodo in regionibus ob graviora rerum adjuncta simplices Presbyteros catholico gregi præesse passi sunt, eo certe consilio ac mente ut, cum primum datum esset, perfecta ibidem ecclesiasticæ hierarchiæ forma instauraretur.

Porro autem Romanos Pontifices pro supremi officii sui sanctitate in id æque omni ope atque opera incubuisse, ut, qui in diversas terræ partes abibant, earumque Ecclesiis præficiantur Episcopi, si indigenæ cleri institutionem vehementissime urgerent, res est, ut cuique perspecta, ita multiplici documentorum genere confirmata. Huc revera spectant omnigena subsidia in Episcopos remotissimarum etiam regionum pluries collata ad seminaria erigenda, ubi pueri indigenæ sacris deinceps initiandi ad pietatem et scientiam informarentur. Huc permulta nationalia collegia eundem in finem sive Romæ, sive alibi ingenti sumptu ac labore instituta, et vel a fundamentis exstructa. Huc peculiæres facultates Episcopis et Vicariis Apostolicis extra ordinem tributæ; quo scilicet aliquibus præsertim in locis facilior esset indigenarum hominum ad presbyterii honorem et gradum ascensus. Huc demum innumera fere Romanorum Pontificum epistolæ et constitutiones, item-

que tot ac tanta ipsorum auctoritate per sacram hanc Congregationem edita documenta et decreta, perspicuum procul dubio testimonium Apostolicæ de ista re sollicitudinis in ævum exstitura.

Perlongum nimis esset Pontificias hujusmodi sanctiones singillatim recensere, vel solummodo etiam, serie a primis Ecclesiæ sæculis ad nos deducta, commemorare. Satis sit nonnullas hic afferre quæ ab sacræ hujus Congregationis origine ad hæc usque tempora latæ identidem sunt. Itaque jam inde ab anno 1626, Japoniæ Episcopo mandatum fuerat : « *Ut Japonarios, quos necessarios et idoneos, judicaret ad sacros Ordines usque ad Presbyteratum promoveret.* At paulo post die nempe 28 novembris anni 1630, generatim quod ad Indos statutum est « *Omnino providendum esse, ut qui ex Indis fuerint magis habiles post diligentem et exactam eorum instructionem, morumque eorundem per aliquot annos probationem, et in pietate christianæque Religionis functionibus exercitationem ad sacros Ordines usque ad Sacerdotium inclusive promoveantur.* »

Anno autem 1659, immortalis memoriæ Pontifex Alexander VII, monitos per sacram hanc Congregationem expresse voluit Vicarios Apostolicos ad Tunquini, Sinarum et Cochinchinæ regna proficiscentes « *potissimam rationem Episcopos in illas regiones mittendi fuisse, ut omnibus modis atque nibus curarent juventutem illam sic instituere, ut Sacerdotii capaces redderentur, et ab eis consecrarentur, ac suis locis per vastas easdem regiones collocarentur, rem illic christianam summa diligentia iis dirigentibus curaturi :* » itaque hunc finem semper ob oculos habere eos jussit, « *ut ad sacros Ordines quamplurimos et quam aptissimos adducerent, instituerent, et suo tempore promoverent* ¹. »

Similia prorsus, habent sapientissimi ejusdem Pontificis Constitutiones ² *Sacrosancti Apostolatus officii*, 18 januarii

¹ Instr. ad Vic. Ap. Tunquini et Cochinchinæ. Anno 1659.

² Bullar. Magn. edit. Rom. t. 6, part. 4, p. 212. Const. 85, et Bullar. Propag. t. 1, p. 137.

1658, et ¹ *Super cathedram*, 9 sept 1659, nec non Clementis IX ² *In excelsa* et ³ *Speculatores*, utraque die 13 septembris 1669, atque etiam Clementis X ⁴ *Decet Romanum Pontificem*, 23 decembris 1673, uno ipsoque sensu indicentes: « *Eo potissimum fine in Sinas, Tunquinum, Cochinchinam, Siamum, et alia vicina regna missos ibique constitutos esse Episcopos Ficiarios Apostolicos, ut ex Christianis indigenis seu incolis illarum partium instituerentur Clerici et Sacerdotes, ac crescente fide fideliumque numero disciplinæ ecclesiasticæ usus paulatim introduceretur.* »

Præterea Innocentius XI, Litteris Apostolicis in forma Brevis, quarum initium *Onerosa pastoralis*, circa Sinenses Missiones datus die 1 aprilis 1680, *Apostolicorum Ficiariorum numerum augendum* mandavit, ut amplissimæ illæ regiones recte et fructuose gubernarentur, et singuli eorum *institutioni et ordinationi naturalium sive indigenarum præcipue studerent*.

Quid quod? Venerabilis hic Pontifex ad indigenæ Cleri institutionem memoratis in regnis efficacissime promovendam eo progressus est, ut suis Legatis Heliopolitano ac Berithensi Episcopis inter alia potestatem fecerit *cogendi etiam Ficiarios Apostolicos pœnis a sacris Canonibus inflictis ad instruendos et ordinandos Clericos et Sacerdotes naturales sive indigenas*, ut scilicet indigenarum quoque Episcoporum institutioni paulatim via sterneretur; quam quidem ipse Pontifex quibusdam in locis jam tum perfici præcepit. His deinde eodem plane proposito accesserunt litteræ in forma Brevis Clementis XI ⁵

¹ Bullar. Propag. in Append. t. 1, p. 261.

² Bullar. Magn. t. 6, part. 6, pag. 335. Const. 118, et Bullar. Propag. t. 1, p. 164.

³ Bullar. Magn. t. 6, part. 6, pag. 357. Const. 119, et Bull. Prop. t. 1, p. 170.

⁴ Bullar. Magn. t. 7, pag. 642. Const. 145, et Bullar. Propag. t. 1, pag. 205.

⁵ Bullar. Propag. t. 2, p. 1.

Dudum felicitis, 7 decembris 1703, decretum ¹ Clementis XII, 16 aprilis 1736, plures Benedicti XIV Constitutiones, Epistola Encyclica ² Pii Sexti, 10 maii 1775, ac tandem permulta in hanc rem ipsam a SSmo D. N. Gregorio XVI, quem Deus diutissime sospitet, per sacram hanc Congregationem constituta ac decreta.

Atqui tamen impensis hisce et nunquam intermissis curis, eum non respondisse exitum, quem Apostolica Sedes merito sibi pollicebatur, tristis experientia demonstrat. Silere quidem non licet complures Episcopos, aut Apostolicos Vicarios omni certe laude dignos in Sinis præcipue, et finitimis regnis, vel nuper ut datum ipsis fuit, vel jamdiu etiam in cleri indigenæ institutione assidue uberique cum fructu adlaborare. Atque hinc sane repetendum, imo potius summopere lætandum, quod illic catholica fides ita alte lateque radices egerit, ut tanquam nativa doctrina longo licet sæculorum decursu integra vigeat, et immola consistat, nec diuturnæ sævissimæque Ethnicorum persecutiones eam perimere unquam valuerint.

Verum obversantur una simul menti, et ab extremis terræ finibus supplices veluti manus ad sanctam Petri cathedram protendere videntur miserrimi tantarum regionum incolæ quos inter plantata pridem magnis curis vinea Domini, agricolarum inopia, ob neglectam nempe indigenæ cleri institutionem, in eo ferme est ut are scat, aut vix aliquod interdum germen emittens nascentis adhuc Ecclesiæ conditionem præ se fert. Interea illud Dei miserentis auxilio nostris temporibus feliciter evenisse constat, ut vel pene sublatae, vel saltem imminutæ admodum sint difficultates, quæ rei catholicæ firmiori, et magis canonica forma dilatandæ alicubi præsertim obstabant; adeoque ad salutare opus properandum evangelica illa verba quodammodo impellant: *Levate oculos vestros, et videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem* (Joan. 4, 25).

¹ Eod. Bullar. t. 2, p. 24, ad Græcos Calabros. — ² Ibid. t. 4, p. 163.

Istiusmodi igitur causæ fuerunt cur sacra hæc Congregatio opportunissimum duxerit singulos Missionum præsidēs iterum iterumque hortari, et monere, ut tantum negotium conjunctis viribus impensius persequantur. Quare in generalibus comitiis diei 19 maii præsentis anni, de Pudicheriani conventus deliberationibus agens ut eximium Episcopum Drusiparentem, aliosque probatissimos præsules in sancto, de quo sermo est, proposito magis magisque confirmaret, cæteros autem, ubi opus sit, ad lata toties de hac ipsa re decreta pro suo munere revocaret, per hanc Instructionem ad omnes Archiepiscopos, Episcopos, Vicarios Apostolicos, aliosque Missionum præsidēs mittendam, ea quæ sequuntur, statuere omnino ac mandare in Domino existimavit.

I. Et primo quidem omnes ac singuli Missionum præsidēs, quovis titulo earum regimen gerant, ita rei catholicæ promovendæ et firmandæ operam navent, ut ubi adhuc desiderantur Episcopi, præfici quantocius possint; ubi vero regionum amplitudo postulat aut sinit, ipsorum Episcoporum numerus, territoriis divisus, augeri, Ecclesiæque ad perfectam hierarchici regiminis formam constitui tandem aliquando queant.

II. Illud insuper æque studiosissime curent, quod etiam præcipui illorum muneris est, ut ex christianis indigenis, seu incolis earum partium probati Clerici instituantur, ac Sacerdotes initiuntur; quo scilicet crescente fide, fideliumque numero disciplinæ ecclesiasticæ usus paulatim invalescat, ac Religionis catholicæ stabilitati prospiciatur. Hujus rei causa maxime proderit, imo necessarium erit, seminaria condere, in quibus adolescentes, qui a Deo ad Sacerdotium vocati fuerint, bene diuque educantur, sacrisque doctrinis imbuantur.

III. Ad omnem vero scientiam ac pietatem Levitæ indigenæ informandi et in sacro ministerio sedulo exercendi sunt; ita quidem ut, quod jamdudum Apostolica Sedes in votis habet, ad ecclesiastica quævis munia, atque ad ipsum Missio-

num regimen idonei fiant, et Episcopali etiam caractere digni existant. Quæ tamen maximi sane momenti res, ut tutior evadat, et non sine Religionis emolumento perfici suo tempore possit, qui ad tantum onus designantur, illi ferendo assuescant oportet. Quapropter, quos ex indigenis clericis Missionum præsidēs præstantiores censuerint, eos gradatim ad potiora implenda munera instituant, ac suos quoque Vicarios pro opportunitate deputare non renuant.

IV. Ilinc rejiciendus ac omnino abrogandus erit mos indigenas Presbyteros ad cleri tantum auxiliaris conditionem eis merito molestam deprimendi. Quin potius paulatim, et cum fieri prudenter poterit, ea regula inducenda, ut inter evangelicos operarios, sive indigenæ ii sint, sive europæi, cæteris paribus, prælationis ordo ex antiquiori Missionis exercitio servetur, atque adeo honores, officia et gradus illis tribuantur, qui diutius sacro munere perfuncti sint.

V. Ad hæc compluribus in locis factum est, ut, neglecta, et posthabita indigenæ Cleri institutione, evangelici iidem operarii laicos catechistas adjuutores sibi in ministerio adsciscere consueverint; et forsitan eorum operam plerumque Fidei dilationi perutilem experti sint. At cum non satis consentaneæ Apostolicæ Sedis menti, atque ecclesiastici ministerii rationi id egerint, et graves etiam hac in re abusus ex prædictorum catechistarum seu imperitia, seu licentia prævaluisse innotuerit, sacra hæc Congregatio singulis Missionum præsidibus mandare non prætermittit, ut donec ejusmodi laicorum auxilium, ob Cleri indigenæ defectum vel paucitatem, necessarium fuerit, viros morum integritate, et fide omnino conspicuos ad id muneris eligi ac erudiri rectissime satagant. Cæterum hac etiam de causa omnem per eos operam in Cleri indigenæ institutionem dari jubet, ut nempe progressu temporis, juvenes potius levitæ, et novus idem Clerus catechistarum officia pedetentim occupent et diligentius impleant.

VI. Quia alicubi in Indiarum etiam regionibus Christiani ritus orientales, ac præsertim Syro-Chaldaicus, subsistunt;

ideo Missionarii, si quando de iis inter Catholicos agetur, observent omnino Benedicti XIV P. M. sapientissimam Constitutionem, quæ incipit *Allatæ sunt*, editam die 26 julii anno 1755 ¹.

VII. Quod in prædicta Constitutione *Sacrosancti Apostolatus officii* Alexander VII, olim monuit Indorum parochos ut *caverent ullo sese modo ingerere in rebus spectantibus ad politiam sæcularem*; quodque pluribus verbis sacra Congregatio in sua ad Vicarios Apostolicos apud Sinas Instructione commendavit; id graviores nunc ob causas monendum est atque inculcandum, ne Missionarii inter diversarum gentium regimina versantes, sæcularibus atque politicis se negotiis immisceant, studiove partium atque nationum scindantur: sic enim et ab evangelicis regulis discederent, et propriam vocationem pessuudarent, et se fortasse ac Religionem in discrimina multa conjicerent.

VIII. Postremo sacra eadem Congregatio memoratos Missionum præsidēs vehementer in Domino hortatur, ut non minori sollicitudine ad alias utiles admodum, atque etiam necessarias institutiones animum convertant, sibi que subditos operarios ad eas adducant, ne quid nimirum desit quod ad Apostolici Ministerii perfectionem et animarum salutem ubique magis procurandam conferat. Ejusmodi profecto sunt peculiare quædam orandi studio ac poenitentiae rigore commendatæ societates, aliæque ad exercenda misericordiae, et christianæ charitatis opera saluberrimæ institutiones, ex quibus catholica fides permulta hausisse emolumenta gloriatur. Inter hæc vero summopere, et in primis omnino curanda est religiosa atque etiam civilis puerorum et puellarum educatio, qua nil validius ad ipsius catholicæ fidei incrementum, perennitatem et decus fingi unquam aut excogitari potest. Proinde nil prorsus omittatur ut optimis comparatis præcep-

¹ Bullar. propr. edit. Rom. t. 4, p. 285, et in Bullar. Propag. t. 3, p. 338.

toribus, ac piarum feminarum sodalitatibus investis, ad erudiendam juventutem ubilibet, quoad poterit, scholæ et gymnasia aperiantur. Atque in id præterea vigilandum sedulo erit, ut Missionarii fideles populos in iis etiam quæ socialem vitam spectant recte imbuendo atque informando, ad Evangelicæ doctrinæ tramites ac indolem eorum labores et artes dirigere haudquaquam detrectent. Ex his autem omnibus, quæ catholicæ Religionis propagationi ac stabilitati mirifice profutura persuasum cuique esse debet, ea sensim ex locis ipsis temporalia quoque commoda Missionibus obvenient, quæ imminutis, aut forte etiam deficientibus, ob temporum vices, exteris subsidiis, illarum necessitatibus sublevandis sufficiant. Operam denique impendant quotquot sunt Missionum præsides, ut, quod ad fovendam fidei ac disciplinæ unitatem plurimum interest, synodales sæpe conventus celebrentur, unde maxime fiet, ut una eademque sit operariorum agendi atque administrandi ratio et studiosissima animorum conjunctio : neque in illud etiam adlaborare grave sit, ut ad necessarium iuter S. Sedem ac Missionis vinculum servandum, expeditiores facilioresque communicationum viæ in dies pateant.

Quam quidem sacræ Congregationis Instructionem SSmo. Domino ꝑ Nostro Gregorio divina Providentia PP. XVI, per infrascriptum sacræ ejusdem Congregationis Secretarium relatum in Audientia habita die 12 novembris, Sanctitas Sua illam benigne in omnibus adprobavit, et omnino servari mandavit.

Datum Romæ ex Ædibus dictæ sacræ Congregationis die 23 novembris anni MDCCCXLV.

J. PH. CARD. FRANSONIUS PRÆF.

Loco † Sigilli.

Joannes Arch. Thessalonicæ a Secretis.

SANCTISSIMI PATRIS RESPONSUM

DILECTIS FILIIS PRÆPOSITO ET MODERATORIBUS SEMINARII MISSIONUM
AD EXTEROS

PIUS PP. IX.

Dilecti Filii, Salutem et Apostolicam benedictionem. Omni quidem benevolentia, uti par erat, excepimus venerabilem fratrem Joannem Luquet episcopum Esequonensem e vestra societate virum egregiis tum animi, tum ingenii dotibus ornatum, ac virtute, prudentia, doctrina spectatum, qui multis clarisque propter sacras vestras Missiones defunctus laboribus, duos fere abhinc annos in hac alma Urbe moratur, atque eisdem Missionibus suam utilem sedulamque operam navare prosequitur. Ipse vestras Nobis tradidit Litteras intimo pietatis, officii, et obsequii sensu conscriptas, quibus, dilecti Filii, istius quoque Seminarii nomine de Nostra arcano divinae Providentiae consilio ad Apostolicæ dignitatis fastigium evectione vehementissime Nobis gratulati estis. Quæ quidem Litteræ Nobis pergratæ, perque jucundæ fuere, cum eximiam vestram, atque ejusdem seminarii religionem, et singularem erga hanc Petri cathedram fidem, amorem et observantiam omni ex parte mirifice ostendant ac declarent. Atque hi præclari vestræ societatis sensus nec novi, nec inexpectati Nobis acciderunt, propterea quod probe noscimus quanta in hanc Apostolicam sedem veneratione societas ipsa semper præstiterit, quibusque gloriosis factis de catholica Ecclesia optime mereri continenter studuerit. Etenim Nos minime latet ipsius societatis alumnos a rec. : me. : Alexandro VII, decessore Nostro in Sinas et adjacentia regna tanquam Vicarios Apostolicos missos, qui episcopali dignitate primum insigniti gravissima quæque pericula intrepide despicientes, Christi Evangelium in iis populis tanto cum animarum bono promulgarunt, neque ignoramus plurimos vestri coetus socios exstitisse, qui in recentissima æque ac durissima persecutione in variis regionibus excitata, pro catholica fide strenue decertarunt, et crudelissima cujusque generis tormenta fortiter constanterque perpessi, ac spectaculum facti mundo, et Angelis, et hominibus, obita morte, effusoque sanguine triumphalem Martyrii coronam obtinere. Et quoniam Nobis nihil potius, nihil optabilius esse potest, quam ut sanctissima Christi Religio ubicumque terrarum omnibus nationibus affulgeat, atque altissimis defixa radicibus magis in dies effloreat, vigeat, atque immoto consistat, iccirco summa animi Nostri consolatione et lætitia in ipsis Litteris plane perspeximus quo excellenti studio vestram omnem industriam impendere gloriemini in illis eccle-

siasticis viris deligendis, atque instituendis, qui Apostolico munere fungentes, evangelicæ veritatis doctrinam in infideles, atque etiam barbaras gentes propagare, et apud illas indigenam Clerum rite formare summopere conitantur. Pergite, ut adhuc fecistis, dilecti Filii, tam sanctum, tam salutare opus omni alacritate et contentione urgere, atque ex Nostris, et hujus Apostolicæ Sedis desideriis vobis apprime cognitis, intentissimo studio prospicite ut vestræ societatis viri, in sacris apud exterarum regionum Missionibus obeundis, nunquam desinant curas cogitationesque omnes in diligentem indigenæ præsertim Cleri institutionem conferre, quo ex earum regionum incolis Clerici existant qui, ad pietatem et scientiam sedulo informati, omnia ecclesiastici ministerii munia recte sapienterque exercere possint, atque ita catholicæ Religionis propagationi ac stabilitati magis magisque consulatur. Vobis autem persuasissimum sit præcipuam esse benevolentiam, qua vos prosequimur, nihilque Nos magis exoptare quam ea omnia peragere, quæ ad majorem vestræ societatis utilitatem et splendorem conducere posse in Domino noverimus. Interim vero in omni oratione et obsecratione cum gratiarum actione a clementissimo misericordiarum Patre et Deo totius consolationis humiliter poscere non omitemus, ut in abundantia divinæ suæ gratiæ vobis cunctisque istius seminarii alumnis semper propitius adesse velit, vestrisque piis laboribus benedicat, quibus in majorem Ejus nominis gloriam promovendam, et animarum salutem procurandam tantopere incumbitis. Atque hujus superni præsidii auspiciem, et potissime Nostræ in vos caritatis ac studiosissimæ voluntatis testem accipite Apostolicam Benedictionem, quam ex intimo corde profectam vobis ipsis, dilecti Filii, atque omnibus ejusdem seminarii alumnis peramanter impertimur. Datum Romæ apud S. Mariam Majorem, die 1. januarii anno 1847, pontificatus nostri anno primo.

PIUS PP. IX.

Peculiari nostri cordis affectu Apostolicam Benedictionem Ven. fratri Episcopo Isauropolitano, vicario apostolico Concin. inferioris, impertimur, quem summo dolore animi nostri scimus iterum pro fidei professione in carcere detentum esse; et quem Deo una vobiscum ex animo commendamus ut eum omnipotenti sua virtute sustentet, nec non dilectissimis filiis Langlois et Dubois quos quinquaginta quinque ab hinc annos summo studio in Missionum ministerium incumbere noscimus.

RETRAITE DES MISSIONNAIRES

DE PONDICHÉRY.

†

JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

PREMIER JOUR.

CONSIDÉRATION PRÉLIMINAIRE.

**VIE CACHÉE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE MÈRE
DE DIEU.**

Cuncta nostra oratio et operatio à te
semper incipiat et per te cœpta finiatur.
(*Grat. actio post Missam.*)

Commencer notre retraite par la méditation des grandeurs cachées de Marie, tel est le but de cette première considération. Nous reposer le cœur dans la contemplation d'autres beautés de cette Reine du ciel, tel sera l'objet de la dernière méditation de nos saints exercices. Par là nous pourrons répéter avec amour, en disant de Marie

ces paroles appliquées à Jésus par la sainte Église : *Cuncta nostra oratio et operatio a te semper incipiat, et per te cœpta finiatur.*

Heureux si toute notre vie devient désormais une continuation fidèle de la même prière ! heureux si à nos derniers instants nous pouvons, dans la confiance de notre abandon, dire en entrevoyant déjà les joies de l'éternité : Que par vous, ô Marie ! ce triste exil, commencé dans les larmes et poursuivi dans la douleur, finisse doucement dans les transports d'une sainte espérance. *Per te, per te, ô sainte Mère, per te finiatur !*

Aujourd'hui donc, en approfondissant un sujet de si consolantes réflexions, pénétrons-nous des enseignements qu'il renferme ; faisons comme Marie pendant les jours de sa vie mortelle, repassons fréquemment dans notre mémoire les pensées et les paroles dont nous serons le plus saintement touchés : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo*¹.

Toute une vie de silence et d'oraison soutint en quelque sorte Marie à la hauteur de sa vocation sans égale ; quelques jours de silence et d'oraison nous aideront puissamment nous-mêmes à répondre plus parfaitement que par le passé, aux grâces de choix dont nous sommes l'objet.

Silence donc, ô mon âme ! et prière non interrompue dans ces moments si précieux où je vais me recueillir devant Dieu.

Élevons nos cœurs en haut et prions.

Destinée de toute éternité aux grandeurs de la maternité divine, Vierge immaculée jusque dans sa conception,

¹ Luc. II, 19

consacrée au service du temple dès son enfance, vivant perpétuellement dans la contemplation, dans les joies, et surtout dans les douleurs des grands mystères de notre rédemption; morte d'amour et portée au plus haut des cieux sur un trône que jamais créature après elle ne pourra conquérir : telle fut Marie, la Mère de Dieu, la Reine des Apôtres, notre refuge, notre espérance et notre plus parfait modèle après Jésus son divin Fils.

Que de leçons une semblable vie nous offre ! leçons dans les consolations et dans les larmes, dans l'humiliation et dans le triomphe, dans la vie enfin et dans la mort !

Occupons-nous plus particulièrement aujourd'hui de puiser dans de pareils exemples l'amour du recueillement et de la prière, dont nous avons en ce moment un besoin tout spécial.

Pour cela, nous considérerons Marie dans sa vie cachée, dans sa Présentation au temple, dans son Annonciation et dans sa vie à Nazareth; nous la suivrons au cénacle; puis nous assisterons à sa mort glorieuse et obscure en même temps, comme toute la suite de sa vie. Là nous trouverons le parfait exemplaire de toutes les vertus, de toutes les dispositions nécessaires pour profiter complètement d'une retraite.

Souhais ardents de Marie pour la venue du Désiré des nations, recueillement non interrompu, générosité dans les sacrifices, parfaite simplicité de cœur, abandon sans bornes à la volonté de Dieu : voilà ce que Marie sut pratiquer dans une perfection dont rien n'approche; voilà également ce que nous devons imiter, quoique de bien loin, si nous voulons recueillir avec abondance le fruit des grâces que notre Seigneur nous prépare.

Arrêtons avant toute chose les regards de notre ad-

miration sur une première faveur dont Marie fut l'heureux objet; faveur inouïe, don de grâce et de pureté qu'elle ne partage avec aucun des enfants d'Adam; trésor précieux que nous devons compter parmi ses plus beaux titres de gloire. — J'ai suffisamment désigné sa Conception immaculée suivie de sa très-sainte Nativité.

La pieuse méditation de cette merveille nous fera comprendre combien avant toute chose nous devons avoir le cœur purifié, si nous voulons que le Seigneur nous visite et qu'il se repose avec complaisance dans notre tabernacle.

I. IMMACULÉE CONCEPTION. — *Generationem ejus quis enarrabit*¹ ? Ces paroles, dans le sens littéral de nos divines Ecritures, appartiennent à la sagesse éternelle; mais le sentiment de notre foi peut également les appliquer au mystère de la Conception immaculée de Marie. Qui de nous, en effet, raconterait les sublimités d'une pareille prérogative, les grandeurs d'une semblable génération ? qui de nous pourrait dire avec quelle complaisance la miséricorde divine préparait ainsi le vase sans tache destiné à recevoir un jour le pain de vie, pour le salut du monde.

Bien avant les siècles, Marie, arche future de la nouvelle alliance, était dans la pensée de Dieu l'objet de faveurs qu'elle seule devait recevoir. Tabernacle sacré du Verbe fait chair, c'était un temple bien autrement précieux que la tente matérielle renfermant les figures de l'ancienne loi. Par conséquent aussi ses privilèges devaient être, et furent en effet bien supérieurs à ceux de l'arche antique.

Or, la main imprudente d'un enfant d'Israël était frap-

¹ Is. LIII, 8.

pée de mort pour avoir osé se poser un seul instant sur cette arche. Et l'on voudrait que la main immonde de Satan eût eu le pouvoir d'imprimer le signe de son odieuse domination sur le sanctuaire sacré du Verbe de Dieu ?

Non, la tendresse de notre foi ne saurait y croire. Bien plus, éclairée des lumières de cette même foi, notre raison doit nous convaincre que la Reine victorieuse, envoyée sur la terre pour écraser le serpent, n'en a jamais subi l'empire.

Gloire donc et amour à vous, Vierge conçue sans péché ! Gloire à vous, ô Marie ! Lis au milieu des épines, Porte orientale, Fontaine scellée, Jardin fermé dont jamais le souffle de l'enfer n'a flétri ni les fruits, ni les fleurs !

II. NATIVITÉ. — Aurore des jours de salut¹, elle vient au monde cette enfant de bénédiction ; et le monde ne la connaîtra point, pas plus qu'il ne connaîtra plus tard le Verbe incarné : *Mundus eum non cognovit*². Et cependant on peut bien l'appeler la véritable mère des vivants, la nouvelle Ève destinée à préparer à la terre l'affranchissement de la mort introduite au monde par le péché.

Aussi voyons-nous l'Église, cette sainte et infailible épouse de Jésus-Christ, distinguer entre toutes les naissances la naissance de Marie.

A l'exception de Jean-Baptiste sanctifié par notre Seigneur dans les entrailles de sa mère, tous les saints en effet commencent, au jour de leur mort, leur véritable vie. Là seulement, ils apparaissent à l'Église affranchis du joug de péché imposé aux enfants des hommes. Alors

¹ *Quasi aurora consurgens. Cant. vi, 9.*

² *Joan. i, 10.*

seulement elle les honore, parce que, désormais échappés aux dangers du monde, ils sont accueillis pour toujours dans le sein de Dieu.

Pour Marie, au contraire, la gloire et la sainteté, quoique voilées d'abord aux yeux d'un monde aveuglé, n'en avaient pas moins commencé, même avant sa naissance. Aussi, maintenant que le flambeau de la foi brille sur le monde, les nations au loin célèbrent ce grand jour, comme elles le font pour les plus glorieux souvenirs.

Sainte en effet avait été cette naissance, comme immaculée fut la conception.

Méditons ces deux grands mystères et, en réfléchissant devant Dieu sur les misères de notre âme, pénétrons-nous profondément de toute l'étendue du sens compris dans ces simples paroles : *Beati mundo corde* ¹ ! Et afin que cette réflexion ne soit pas inutile, entrons du moins par l'ardeur de nos désirs dans cette pureté de cœur, dans cette droiture d'intentions, qui attirent toujours dans une âme l'abondance des grâces de Dieu.

III. PRÉSENTATION AU TEMPLE. — Dès les plus tendres années de son enfance, Marie se renferma dans le temple avec les vierges de Judas. Là sa foi lumineuse lui montrait, sous l'emblème de chaque victime, l'image du grand sacrifice auquel un jour elle devait prendre une si large part. Là, dans le silence d'une vie obscure, elle sanctifiait de plus en plus sa grande âme, et se préparait, sans le savoir, à l'accomplissement des grands desseins de Dieu sur elle.

Écoutons un saint Docteur de l'Église parler de cette vie si pure : « Elle était, dit saint Ambroise ², humble de

¹ Matth. v, 8. — ² *De Virginibus*, lib. II.

» cœur, sobre dans ses paroles et prudente dans ses ac-
 » tions. Elle s'appliquait à la lecture assidue des saints
 » livres, elle était fervente dans la prière, obéissante et
 » respectueuse à l'égard des supérieurs et douce pour
 » les inférieurs. Elle aimait la pauvreté, se plaisait avec
 » les pauvres, fuyait l'orgueil, détestait l'envie, ne vou-
 » lait de mal à personne et faisait du bien à tous. Son
 » geste n'avait rien d'affecté, son extérieur rien d'im-
 » modeste, et sa parole nulle hauteur. Bien au contraire,
 » l'admirable modestie et la réserve de son maintien ré-
 » vélaient aux yeux sa sainteté intérieure et la parfaite
 » vertu de son âme. »

Puis le grand Docteur ajoute un trait que nous devons particulièrement remarquer ici : « Elle était, dit-il, af-
 » fable avec les autres vierges, quand elle conversait
 » avec elles, bien qu'elle aimât la retraite et la solitude ;
 » n'ayant pas besoin de traiter et de se récréer avec les
 » créatures, elle qui conversait avec les Anges, elle qui
 » jouissait d'une sublime et intime communication avec
 » Dieu, non-seulement pendant la veille, mais encore
 » dans le sommeil, lorsqu'elle prenait un peu de repos. »

Telle fut Marie jusqu'au moment où son chaste ma-
 riage avec saint Joseph vint servir de sauvegarde à sa
 virginité féconde. Telle fut Marie à Nazareth, au cénacle,
 et plus tard dans la maison de saint Jean. Telle aussi de-
 vons-nous la prendre pour notre modèle ; telle nous de-
 vons l'invoquer pour qu'elle nous obtienne de son divin
 Fils les grâces de recueillement devenues en ce moment
 le principal objet de notre prière.

IV. ANNONCIATION. — Comment lire, sans en être tou-
 ché jusqu'au fond du cœur, le récit de ce grand mys-
 tère dans nos saints Évangiles ? Comment aussi ne pas

voir dans l'humble réponse de Marie au message de l'Ange, le plus bel exemple de cette docilité du cœur, laquelle est si agréable à Dieu : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*¹ ?

Profitions de cet exemple pour l'imiter, en écoutant avec empressement notre Seigneur qui nous dit par son Prophète : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra*². Gardons-nous avec soin d'endurcir notre cœur dans un moment où cet amant passionné de nos âmes nous invite à le recevoir par ces douces paroles : *Ecce sto ad ostium et pulso : si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum*³.

Écoutons-la donc, au nom de Dieu, cette voix encourageante ; écoutons-la pour y obéir, comme l'a fait Marie. Ouvrons nos cœurs à la confiance par la pratique du saint abandon, et redisons plus encore par nos œuvres que par nos paroles : *Fiat mihi secundum verbum tuum*.

Nous souffrirons plus d'une fois, sans doute, pour nous maintenir dans la pratique de docilité absolue à la volonté de Dieu ; mais nous le savons, et c'est là ce qui nous donne du courage : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud*⁴. Et ce royaume des cieus, quel est-il ? Nous l'apprenons de l'Ange annonçant à Marie les gloires du Sauveur : *Et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus : et regnabit in domo Jacob in æternum*⁵. Ce royaume, c'est le trône glorieux de David notre père ; et ce royaume n'aura pas de fin.

V. MARIE A NAZARETH. — Elevée dans le sanctuaire,

¹ Luc. I, 38. — ² Ps. xciv, 8. — ³ Apoc. III, 20. — ⁴ Matth. XI, 12. —

⁵ Luc. I, 32.

nourrie d'humilité, de recueillement et d'amour, Marie avait vu s'écouler son enfance dans la paix du temple. Elle eût regardé comme une insigne faveur de pouvoir un jour seulement contempler la Mère du Messie, de lui rendre les plus humbles services. Et voilà qu'au grand jour de l'Incarnation elle est choisie pour porter dans ses chastes entrailles le Fils bien-aimé du Très-Haut. Quelle prodigieuse récompense de ses abaissements devant Dieu !

Il naîtra donc cet Enfant de merveilles ; mais le monde orgueilleux repoussera l'humble fille de Judas, portant un pareil trésor dans son sein. Une étable abandonnée, tel est le palais que ce monde aveugle réserve pour accueillir le Roi des rois à sa naissance. Et comme si l'outrage de ce mépris ne suffisait pas à la haine de l'enfer, le monde se hâtera d'entourer de cruautés et de douleurs le berceau du divin Enfant.

Que souffrites-vous, ô Marie ! lorsque, fuyant en Égypte avec votre précieux dépôt, vous alliez l'y mettre à l'abri de cette première persécution du monde et de l'enfer ? Que souffrites-vous, lorsque retentirent, au fond de votre âme déjà percée du glaive, les cris déchirants de Rachel pleurant sur le sort de ses fils ? *Vox in Rama auditu est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt* ¹.

O vous, trop justement nommée la Reine des martyrs, vous conservâtes entre Dieu et votre amour le secret de tant de douleurs, et vous nous laissâtes l'exemple de votre héroïque résignation pour nous soutenir dans nos peines.

Puis le cruel Hérode mourut ; et lorsqu'il eut comparu

¹ Matth. II, 18.

devant le tribunal terrible où viendront un jour tous les persécuteurs, Marie, Joseph et l'Enfant retournèrent dans la Judée. Ils y vinrent, puisque le monde ne les connaissait pas, ils y vinrent édifier les Anges de Dieu à la vue d'un spectacle que les hommes ne surent point comprendre, et qui ne devait plus se renouveler sur la terre.

Que d'abaissements et de grandeurs !

VI. MARIE AU CÉNACLE. — Dans cette Pentecôte nouvelle, dans cette première manifestation extérieure de l'Église de Jésus-Christ, contemplons avec reconnaissance l'action secrète de Marie sur tout ce qui l'entoure. Méditons profondément sur la grande part qu'elle prit à cette substitution solennelle de la nouvelle alliance, à l'alliance figurative de l'ancien peuple.

Tous les mystères étaient accomplis. Marie, par la docilité d'un amour sans mesure, avait livré son cœur aux douleurs et aux joies attachées à son auguste titre de coopératrice dans la rédemption. Éclairée des lumières d'une contemplation sans nuages, elle avait distinctement suivi les opérations sublimes de cette grande œuvre. Elle avait adoré le Dieu trois fois saint, se réconciliant ainsi, par Jésus-Christ notre Seigneur, le monde¹ jeté violemment hors de ses voies par le péché. Les temps étaient venus où, suivant l'expression du Prophète, l'éternelle Miséricorde allait répandre la profusion de ses trésors sur les âmes. *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem*².

Ce monde coupable, le voilà donc couvert du sang de Jésus-Christ, de ce sang dont la vertu puissante fera germer d'abondantes moissons sur une terre couverte d'épines ; mais il faut que le mérite de ce sang divin soit

¹ *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* II Cor. v, 19.

² Act. 11, 17.

appliqué aux nations par le ministère de ceux que le Sauveur a choisis. Ces Apôtres, les voilà désignés ; ces hérauts de la bonne nouvelle, les voilà qui déjà se préparent à la répandre partout ; car il leur a été dit : *Euntes docete omnes gentes*¹. — Mais ces hommes sont faibles, grossiers, timides?—N'importe, ils convertiront le monde. Car en eux surabondera bientôt l'esprit de science, de conseil et de force. Rien ne les arrêtera désormais quand il s'agira d'accomplir leur mission, en portant le nom glorifié de Jésus jusqu'aux extrémités de la terre : *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæa et Samaria, et usque ad ultimum terræ*².

Que fera Marie, au moment où de si grandes choses se préparent ? La sainte Écriture nous l'apprend : *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria matre Jesu*³. Entourée des Apôtres et des disciples de son divin Fils, elle se retirera dans le cénacle, et là, pendant dix jours d'une oraison inaccessible à notre misère, elle deviendra pour l'Église naissante la plus puissante médiatrice auprès de Dieu, le canal privilégié par où la miséricorde du Seigneur aime à se répandre sur le monde. En un mot, elle sera dès lors ce qu'elle est encore aujourd'hui, ce qu'elle continuera d'être jusqu'à la consommation des siècles.

Pourquoi ? — Parce que, dès l'instant de son héroïque obéissance, il lui a été dit : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi*⁴. Or les dons de Dieu sont sans repentance.

Oh ! qui nous donnera d'entrevoir ce qui se passa dans

¹ Matth. xxviii, 19. — ² Act. i, 8. — ³ Act. i, 14. — ⁴ Luc, i, 35.

cette âme incomparable, au moment où l'Esprit de science, de sainteté, d'amour, descendit en langues de feu sur le cénacle? Qui nous donnera de connaître quelque chose au moins des merveilles opérées par cette prodigieuse émission de grâce et de lumière? de ressentir quelques traits d'un amour que Marie seule pouvait éprouver dans un si haut degré?

O amour! ô grandeur que nos cœurs appesantis, que nos esprits grossiers ne sauraient comprendre! ô amour! ô sainteté, remplissez-nous, pénétrez-nous; rendez-nous moins indignes d'admirer, en les imitant, les vertus de notre Mère!

VII. ASSOMPTION. — Nous venons de le voir, la vie de la très-sainte Mère du Sauveur sur la terre avait été infiniment précieuse aux yeux de Dieu, mais en même temps bien humble devant les hommes. Obscure aussi fut, au milieu du monde, sa mort immédiatement couronnée par les gloires les plus sublimes de l'éternité.

Lumière des Apôtres, appui et consolation de la naissante Église de son Fils, Marie passa les dernières années de son exil dans la même solitude, dans la même contemplation qu'avant la mort et le triomphe de notre Seigneur; seulement, à mesure que le jour de sa complète délivrance approchait, à mesure aussi son immense désir de se réunir à Jésus croissait de plus en plus dans son âme. Le jour arriva enfin où, brisant les derniers liens de cette âme très-sainte, l'amour vainqueur par la mort fut, selon l'expression de saint Bernard, le glaive qui la sépara pour un instant de ce corps immaculé. Bientôt en effet, par un privilège si convenable pour une créature entièrement exempte de péché, ce corps inaccessible à la corruption du tombeau fut réuni à l'âme de Marie triom-

phante dans les splendeurs de l'éternité. Levez-vous donc, portes éternelles, et recevez notre Reine dans tout l'éclat de cette gloire : *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales : et introibit Rex gloriæ* ¹. Anges de Dieu, préparez vos triomphes ; car la voilà qui s'avance pour régner sur vous, cette glorieuse Sunamite, appuyée sur son bien-aimé : *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum* ² ?

Oui, la voilà, celle dont nous avons à répéter avec l'Église : *Gloriosa dicta sunt de te* ³ ! La voilà parvenue au faite de la gloire, celle dont nos divins offices disent en un sens que notre foi éclairée comprend et admire : *Ab initio et ante sæcula creata sum* ⁴. La voilà élevée dans les cieux, par-dessus les trônes des Anges et des Élus. Et tant de grandeur fut précédée sur la terre d'une vie obscure, humiliée ; d'une vie de silence que ne signalèrent même pas ces prodiges accordés à la foi de tant d'âmes moins saintes que celle de Marie.

Pourquoi cela ? — Pour nous montrer combien les beautés intérieures d'une âme unie à Dieu l'emportent en gloire sur les manifestations plus flatteuses à l'œil extérieur des hommes ; pour nous faire voir que la plus humble des créatures devait en être la plus glorieuse.

Revêtue, suivant l'expression d'une âme éclairée aux lumières de Dieu, revêtue du manteau de la charité que le cortège de toutes les vertus entoure comme d'une frange brillante, Marie s'est donc assise près du trône du Très-Haut : *Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato : circumdata varietate* ⁵.

En lui assignant cette place dans la gloire, notre Sei-

¹ Ps. XXIII, 7. — ² Cant. VIII, 5. — ³ Ps. LXXXVI, 3. — ⁴ Eccli. XXIV, 14. Office de l'immaculée Conception. — ⁵ Ps. XLIV, 9.

gneur, comme homme, reconnaissait de la manière la plus éclatante les prérogatives de sa très-sainte Mère ; il voulait en même temps, comme Dieu, récompenser dignement la plus parfaite des créatures. Il voulait nous montrer ce que cette âme admirable avait acquis de mérites, par une docilité de cœur qui ne résista jamais aux impulsions incessantes de la grâce.

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam ¹. Ce langage que notre cœur infidèle a si souvent méconnu, Marie l'écouta toujours ; toujours aussi elle sut y obéir, sans qu'un mouvement de la nature ait jamais contrarié en elle l'action jalouse de l'Esprit de Dieu. Ainsi, lorsque le moment d'un sacrifice arrivait, lorsque l'Époux sacré lui demandait d'oublier, pour son amour, la terre et tout ce qu'elle renferme ², jamais la Vierge fidèle n'hésita dans sa docile obéissance.

En présence d'un semblable modèle, dans un temps où notre Seigneur daigne nous appeler pour converser cœur à cœur avec lui, que nous reste-t-il à faire pour reconnaître un pareil bienfait ?

Une seule réponse peut évidemment nous convenir, et l'exemple de Marie nous la dicte. L'appui de cette puissante protectrice nous donnera de plus la force d'accomplir tous les sacrifices qui en seront la conséquence.

A l'exemple donc de Marie, que notre âme, heureuse fiancée du Seigneur, suive avec amour la voix de l'Époux qui l'appelle : *Vox dilecti mei pulsantis : Aperi mihi, soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea ! quia caput meum plenum est rore, et cincinnati mei guttis noctium* ³.

¹ Ps. XLIV, 11.

² *Obliviscere populum tuum et domum patris tui.* Ps. XLIV, 11.

³ Cant. v, 2.

Levons-nous avec empressement au-devant du Sauveur qui s'approche. N'hésitons plus à le suivre, et si nos pieds sont nus et rebutés des aspérités de la route ; si le repos d'une tiédeur dangereuse nous arrête , relevons généreusement notre courage et pressons-nous de répondre à d'aussi touchantes invitations.

Carsi nous disions avec l'ingrate Sunamite : *Expoliavi me tunica mea , quomodo induar illa ? lavi pedes meos , quomodo inquinabo illos* ¹ ? nous serions exposés comme elle à de tristes regrets : *At ille declinaverat atque transierat , anima mea liquefacta est* ². Parce qu'à l'accueil indifférent fait à l'amour, lorsqu'il use de tous ses charmes, sont réservées trop souvent de douloureuses épreuves ! *Quæsiivi , et non inveni illum : vocavi , et non respondit mihi . Invenierunt me qui circumeunt civitatem : percusserunt me , et vulneraverunt me* ³.

Ces considérations, déjà si puissantes sur l'âme des simples fidèles, acquièrent pour nous un surcroît de gravité, quand nous songeons à ce que nous sommes, à ce que la grandeur de notre vocation exige de nous.

Guides et gardiens des peuples, nous venons dans cette retraite pour y recevoir des lumières intérieures sur le grand art de sauver les âmes. Deviendrons-nous des mercenaires qui ne prennent pas la peine d'entendre les avertissements du Pasteur des pasteurs ?

Guerriers choisis dans le camp d'Israël, nous venons redonner à nos bras la force nécessaire pour vaincre dans nos plus formidables batailles. Laisserons-nous Jésus nous faire un jour les reproches adressés à une portion de son peuple restée oisive au jour d'une grande victoire :

¹ Cant. v, 3. — ² Loc. cit. 6. — ³ Cant. v, 6 et 7.

*Quare habitas inter duos terminos, ut audias sibilos gregum? diviso contra se Ruben, magnanimorum reperta est contentio. Galaad trans Jordanem quiescebat, et Dan vacabat navibus : Aser habitabat in littore maris, et in portibus morabatur*¹ ? Non, mon Dieu ! mais bien plutôt méritons par nos œuvres d'être un jour exaltés avec vos saints dans cette hymne des héros : *Qui sponte obtulistis de Israël animas vestras ad periculum, benedicite Domino*². Et comme de nous-mêmes nous ne serons jamais que lâcheté, que faiblesse, sublime Debhora, Mère d'Israël, nous vous implorons, nous nous jetons dans vos bras, levez-vous pour nous soutenir : *Surge, surge, Debhora, surge, Mater Israël*³.

¹ Judic. v, 16 et 17. — ² Loc. cit. 2. — ³ Loc. cit. 12 et 7.

†

JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SUR L'IMPORTANCE DE LA RETRAITE.

*Ducam eam in solitudinem et loquar
ad cor ejus.*

(Isa. II, 14.)

Créés uniquement pour Dieu, destinés à vivre à jamais de sa vie ; ne trouvant d'ailleurs que néant et misère dans les créatures, pourquoi donc éprouvons-nous tant de difficultés à nous rapprocher de notre unique tout sur la terre ? Il n'en était pas ainsi à l'origine des choses ; mais le péché, introduit dans le monde par la désobéissance de notre premier père , a fait naître le désordre dont nous gémissons.

Dans l'heureux état de l'innocence primitive, l'homme, en effet, trouvait en chaque créature un moyen assuré de s'élever à Dieu , une voix qui lui exaltait l'amour et les grandeurs de son Maître. Maintenant tout est bien changé. Sans doute les œuvres du Seigneur célèbrent hautement

ses magnificences ¹ ; mais combien de créatures sont devenues pour nous des occasions de chute, ou tout au moins d'éloignement de Dieu !

Il faut donc, pendant les jours de notre triste épreuve sur la terre, travailler sans cesse à refaire péniblement ce que le péché a détruit.

Ainsi, puisque dans l'état de chute où nous gémissons, l'affection mal réglée pour les créatures nous détourne de Dieu, notre centre et notre vie, quittons pour Dieu les créatures ; unissons-nous à lui de plus en plus parfaitement en rapprochant sans cesse de lui nos âmes par le silence et la prière du cœur. Conservons, même au milieu des occupations de notre vie agitée, la solitude intérieure qui permet d'entendre la voix de l'Époux. Et comme cette grâce de recueillement a besoin d'être renouvelée de temps en temps par des pratiques spéciales qui l'entretiennent, cherchons cet indispensable secours dans la solitude extérieure où nous entrons aujourd'hui.

Tel est le but des pieux exercices que nous commençons.

Nos propres besoins, ceux des âmes dont nous avons la garde, les intérêts de Dieu et de la sainte Eglise, qui nous sont confiés, tout, en un mot, nous fait donc bien comprendre l'importance de cette retraite. Toutefois, afin de mieux nous en pénétrer, nous allons méditer avec la plus religieuse attention sur les considérations qui suivent.

Nous considérerons donc :

- 1^o La nécessité de la retraite ;
- 2^o Les fins que nous devons y avoir en vue ;
- 3^o Les dispositions qu'il faut y apporter.

¹ *Cæli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmiter.* Ps. 150, 1.

I.

Nécessité de la retraite.

La retraite nous est nécessaire , si nous avons le bonheur de vivre dans la ferveur que réclame notre sublime vocation. Elle est nécessaire , à plus forte raison, si la tiédeur fait languir notre âme. Elle serait indispensable , enfin, si nous étions assez malheureux pour nous trouver en état de péché mortel.

I. DANS L'ÉTAT DE PÉCHÉ. — Quel déchirement pour notre cœur si parmi nous, missionnaires de la sainte Eglise, il se trouvait en ce moment une âme privée de la grâce de son Dieu ! quelle amertume la simple pensée d'un pareil malheur répandrait en nous !

Un missionnaire, un homme qui a, comme prêtre, renoncé à tous les charmes d'une vie de famille ; qui a, de plus, sacrifié parents , amis , patrie, gloire et richesses , peut-être, pour suivre Jésus-Christ, pauvre et persécuté ; un missionnaire dans le péché mortel ! Cette idée révolte ma tendresse d'évêque et de père ; je ne saurais y penser un instant sans être navré de douleur.

Non, parmi vous qui m'entourez, non, le péché de mort n'a pas établi son empire. Saintement tremblantes à la vue de votre faiblesse, vos âmes généreuses sont incapables envers Dieu d'une semblable ingratitude, d'une aussi révoltante trahison. Temple vénérable du Saint-Esprit, je le vois vivre en vous par son amour. Prêtres du Seigneur, mes enfants et mes frères , j'ai la consolation de vous le dire, il n'est, dans ce moment , pas un seul d'entre vous sur qui les regards de ma confiance ne se reposent avec

bonheur ; pas un d'entre vous que mon cœur ne bénisse, comme offrant à mes yeux l'image d'un prêtre fidèle.

Je m'arrête à cette pensée, elle rassure pleinement ma sollicitude, et il serait superflu de nous appesantir plus longtemps sur ce sujet.

H. DANS L'ÉTAT DE TIÉDEUR. — Malgré les bonnes dispositions qui nous animent, nous sommes tous et tous les jours exposés à commettre un grand nombre de fautes, légères il est vrai, mais devenant toujours une source de tiédeur quand on les néglige. La retraite nous est donc nécessaire pour nous examiner sérieusement à cet égard sur le passé ; pour prendre à l'avenir des résolutions nécessaires dans l'état de notre âme.

Pensons-y mûrement. Pendant une ou plusieurs années, peut-être, nous n'avons pas été à même de faire sur notre intérieur l'attention sévère que nous voulons y apporter aujourd'hui. Par conséquent nous n'avons pu que très-difficilement veiller à détruire dans leur naissance les germes d'infidélités plus graves, déposés en nous par les négligences et les faiblesses de tous les jours. Qui sait même si déjà nous ne tombons pas avec une facilité déplorable dans des fautes que nous nous permettons, parce qu'elles sont ou nous semblent légères ? Imprudents que nous sommes, nous avons peut-être oublié dans la pratique cet avertissement si grave de l'éternelle sagesse : *Qui spernit modica, paulatim decidet* ¹ !

Le temps est donc venu, et gardons-nous de le perdre ; le temps est venu de nous réveiller de ce triste sommeil précurseur du sommeil de la mort : *Hora est jam nos de somno surgere* ². Tremblons de négliger l'occasion que no-

¹ Ecclii. xix. 4. — ² Rom. xiiii, 11.

tre Seigneur nous offre de guérir notre âme ; car de notre infidélité actuelle dépendrait peut-être l'irréparable perte de la ferveur pour tout le reste de notre vie.

Dès ce moment peut-être, une déplorable indifférence pour les choses de Dieu, une triste sécheresse de cœur remplaceraient pour jamais en nous l'abondance des grâces primitives et les pieux sentiments d'autrefois. Les bonnes lectures, les saintes oraisons, les beaux exemples qui, à d'autres époques, nous remplissaient d'amour pour Dieu et pour les âmes, tout cela peut-être nous trouverait désormais glacés et sans vie.

Ne veillant plus avec autant de soin qu'autrefois sur nos sens intérieurs et extérieurs, nous commencerions peut-être bientôt à sentir en nous-mêmes toutes nos passions se réveiller en nous. Heureux, si ces passions, comprimées pour un temps, et affranchies maintenant de l'état de répression où nous nous efforcions avec tant de générosité de les retenir, heureux si nous n'avions pas la douleur de les voir acquérir une force qu'elles n'avaient même pas dans les plus mauvais jours de la vie passée!

Dans tous les cas, soyons certains qu'à l'état habituel de tiédeur sont attachés les révoltes continuelles de la chair rebelle se soulevant contre l'esprit, les aigreurs, les impatiences, les dégoûts, les découragements, les duretés, enfants cruels de l'orgueil, qui nous rendent à charge à nous-mêmes et aux autres, qui frappent enfin si tristement notre ministère de stérilité près des peuples.

Nous recherchant nous-mêmes au lieu d'agir uniquement pour Dieu et par sa grâce, nous deviendrions, au milieu même de nos privations journalières, les esclaves

d'un corps toujours si disposé à devenir un tyran. D'un autre côté, notre orgueil, continuellement blessé par les humiliations forcées de notre vocation, s'exalterait, se révolterait contre une condition où Dieu seul peut souvent faire oublier les mépris des hommes. Fatigués, dégoûtés de cette heureuse vie d'abaissements dont le Seigneur a fait notre cher partage, nous jetterions peut-être bientôt un regard de regret sur les jouissances que nous avons quittées. Nous repousserions enfin, comme un insupportable fardeau, les difficultés et les souffrances d'une vocation qui devait faire notre gloire.

Cruelles suites, inévitable résultat d'une tiédeur qui enlève à l'âme toute sa force pour elle-même, toute son ardeur à travailler au salut des autres.

Oh! si jamais nous tombions dans un pareil malheur! si, interrogeant notre conscience, nous étions contraints de nous appliquer ce reproche adressé à l'évêque infidèle : *Charitatem tuam primam reliquisti*¹; nous serait-il permis de demeurer un instant en repos devant Dieu, sans avoir réformé une semblable vie? Enfants prodigues qui aurions dispersé ainsi le trésor de notre ferveur primitive, ne devrions-nous pas, tremblants et empressés, nous arracher à un danger qu'on ne peut envisager sans frémir; ne devrions-nous pas, sans tarder d'un seul jour, nous lever, comme le fit le prodigue de l'Évangile, nous anéantir de douleur aux pieds de notre Père, et puiser dans le sein de sa miséricorde la grâce qui peut seule nous sauver : *Surgam et ibo ad Patrem*²?

Mais, je le veux bien, purs devant Dieu de tout péché mortel, nous sommes également, par sa grâce, en de-

¹ Apoc. II, 4. — ² Luc. xv, 18.

hors de cet état funeste de relâchement dont les suites nous font trembler. Ce n'est pas toutefois une raison pour ne pas porter un regard sévère sur tout l'ensemble de notre vie. Prenons-y garde, les illusions en cette matière sont dangereuses, nous pourrions y tomber sans nous en apercevoir. Veillons-y donc, et que cette retraite ne se passe point sans que nous ayons pris avec une rigoureuse exactitude les moyens de nous éclairer sur nous-mêmes, autant que la faiblesse de nos vues peut nous le permettre.

Rappelons-nous souvent que, dans un prêtre, dans un missionnaire, le peu de fruit du ministère dépend plus fréquemment de ses imperfections que de ses vices. Une douloureuse expérience est là pour l'attester. Rien n'est petit, rien n'est à négliger, quand il s'agit du salut ou de la perte des âmes. Et si, par notre faute, ces âmes destinées à glorifier Dieu sont demeurées esclaves de l'enfer, qu'importe si, pour les attacher à son fatal empire, Satan s'est servi par nos mains de chaînes pesantes ou de liens légers?

D'ailleurs, quand on y songe, n'est-il pas bien doux, quand on aime, d'être fidèle en toute chose et toujours à l'objet aimé? Cette fidélité n'est-elle pas grande et glorieuse, comme le dit saint Augustin : « *Quod minimum est, minimum est; sed esse fidelis in minimis, maximum est.* »

Quel abondant sujet de réflexions pour une âme tiède au moment d'entreprendre une retraite!

III. DANS L'ÉTAT DE FERVEUR. — Mais il n'est pas nécessaire que nous soyons en état de péché ou dans la tiédeur pour sentir le besoin d'une retraite. Plus nous serons saints, plus nous comprendrons cette parole de

l'Apôtre : *Qui justus est , justificetur adhuc : et sanctus sanctificetur adhuc*¹. Quelque fidélité que nous apportions à répondre aux grâces de notre Seigneur, quelque perfection que nous puissions acquérir, levons les yeux vers l'admirable modèle qui nous est offert dans notre sainteté : *Estote ergo vos perfecti sicut et Pater vester cœlestis perfectus est*². Voyons la hauteur du but que nous devons nous proposer d'atteindre et le point où nous sommes parvenus. Après cela nous n'aurons pas de peine à nous convaincre de l'importance d'une retraite, source de tant de lumières et de forces dans les obscurités et dans les combats qui nous restent à traverser pour aller à Dieu.

Cette retraite nous est donc nécessaire si nous sommes fervents; elle nous est nécessaire si nous sommes tièdes; elle le serait bien plus encore si, ce dont Dieu nous garde, nous nous trouvions dans l'état de péché mortel.

Commençons-la donc bien décidés à rentrer sérieusement en nous-mêmes, à porter, partout où il le faudra, le glaive de la justice et de l'amour pour retrancher de notre cœur tout ce qui s'oppose en nous à une vie parfaite. Entrons-y bien déterminés à ne reculer devant aucun sacrifice; intimement convaincus qu'à la suite de notre divin Sauveur, et à sa suite seulement, nous marcherons dans la voie du salut et de la vie. Protestons-lui donc, à ce divin Maître, que nous sommes prêts à le suivre partout où il voudra nous conduire : *Magister, sequar te quocumque ieris*³.

¹ Apoc. xii, 11. — ² Matth. v, 48. — ³ Matth. viii, 19.

II.

Fins qu'on doit se proposer dans la retraite.

Une admirable parole de saint Bernard nous montre clairement le but que nous devons nous proposer dans une retraite. Nous y entrons pour parler avec ce grand Saint : « Ut sapienter disponamus præsentia, præterita » recogitemus in amaritudine, futura sollicitè provideamus¹. » Nous y venons pour régler devant Dieu l'état présent de notre âme ; pour déplorer dans notre douleur les fautes du passé ; pour chercher avec sollicitude le moyen d'en prévenir de nouvelles à l'avenir.

Nous donc, appelés, quoique indignes, à la succession immédiate des Apôtres, nous devons considérer sous le triple aspect du passé, du présent et de l'avenir, tout l'ensemble de nos devoirs. Devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes.

I. DEVOIRS ENVERS DIEU. — Les obligations que nous avons contractées envers Dieu, comme chrétiens, comme prêtres, comme missionnaires, sont vraiment sans nombre et sans mesure. Créés par lui, rachetés au prix de tout son sang, justifiés et sanctifiés par son amour, nous aurions le cœur bien avare, si nous hésitions à nous donner à lui en échange de tant de bienfaits. Avec des preuves éclatantes d'une semblable tendresse, nous serions bien ingrats si nous refusions, en retour, de l'aimer comme il le demande : « Sic nos amantem, quis non redamaret ? » Nous serions bien aveugles sur nos propres intérêts, si

¹ Serm. II, in fest. Apost. Petri et Pauli. — ² Chant de Noël.

nous résistions plus longtemps à des sollicitations qui se formulent par des paroles comme celles-ci : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* ¹.

Rendons-nous donc enfin à tant d'amour; cessons, si nous l'avons fait jusqu'ici, de soutenir une coupable lutte d'indifférence contre la bonté d'un Maître à qui nous devons tout, et qui veut sans cesse nous combler de ses biens. Livrons-nous sans réserve à la tendresse d'un Père qui veut aujourd'hui nous prodiguer les trésors de sa miséricorde. Que nous demande-t-il pour nous accorder tant de grâces? Un cœur bien préparé, une âme sincère et courageuse. Qu'avons-nous fait jusqu'ici? Que faisons-nous en ce moment, et que voulons-nous faire à l'avenir pour nous rendre dignes de lui et de ses dons? Voilà ce que notre Seigneur nous demande par la voix intérieure de notre propre conscience. Pouvons-nous, en présence de son infallible lumière, nous témoigner à nous-mêmes que nous avons droit de lui dire : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* ²? Car c'est là qu'il en faut venir, si nous voulons que notre retraite porte ses fruits.

II. DEVOIRS ENVERS LE PROCHAIN. — Après que nous aurons repassé dans notre mémoire nos obligations envers la Majesté divine, nous trouverons dans la considération de nos devoirs envers le prochain, un nouveau sujet de saintes et utiles réflexions. Nous pèserons nos œuvres au poids du sanctuaire, et nous verrons si nous avons été constamment pour les peuples ce qu'ils avaient droit d'attendre de nous.

Placés sur le chandelier au milieu de l'assemblée des nations, nous verrons si nous avons toujours été des

¹ 1 ROY. XXIII, 26. — ² PS. LVI, 1.

lampes ardentes et luisantes, propres à répandre partout la chaleur et la lumière de la grâce divine. Nous verrons si, obligés comme nous l'étions à donner partout et toujours l'exemple d'une vie vraiment sainte, nous n'avons pas au contraire scandalisé les faibles par nos imperfections, nos légèretés ou nos fautes. Nous verrons si nous avons toujours eu pour tous indistinctement le zèle et la charité auxquels tous ont également droit, et qui doivent être l'âme de notre ministère. Nous verrons, en un mot, si, dans toutes les circonstances, et à l'égard de chacun, nous avons été, nous sommes et nous voulons toujours être vraiment et inviolablement de fidèles ministres du Seigneur : *Fidelis minister in Domino*¹ ?

III. DEVOIRS ENVERS NOUS-MÊMES. — Nos devoirs envers nous-mêmes sont grands aussi, puisque pour sanctifier les autres nous devons auparavant être des saints. Aussi, le retour sur le passé, la considération du présent, nous montreront-ils infailliblement que nous sommes loin de la perfection dans l'accomplissement de ces devoirs. Il dépendra de nous de comprendre ce que nous devons tenter d'efforts pour être plus fidèles à l'avenir.

Éclairés ainsi sur les misères de notre vie, trop souvent nous aurons à nous humilier devant la sainteté de notre divin Maître, et nous devons lui dire avec le publicain pénitent : *Deus, propitius esto mihi peccatori*².

Trop souvent nous remarquerons dans ce passé qui ne nous appartient plus, les grâces méprisées par insouciance ou par lâcheté, les bons mouvements étouffés, les saintes résolutions rendues vaines par notre inconstance. Et alors, pénétrés de regret à ces pénibles souvenirs, nous regarde-

¹ Eph. vi, 21. — ² Luc. xviii, 13.

rons notre générosité future comme la plus efficace des expiations pour les fautes du passé. Nous ferons de généreux efforts pour reconquérir dans toute sa splendeur la couronne dont nos infidélités ont si souvent diminué l'éclat. Nous nous dépouillerons de toute affection coupable, si malheureusement il s'en trouvait dans notre cœur; nous déposerons même toute attache trop naturelle aux créatures, pour n'aimer plus que Dieu, pour nous unir étroitement à Dieu. En un mot, nous nous établirons dans des dispositions telles, que nous quissions la retraite dans l'état où nous voudrions un jour comparaître devant notre Juge.

Dans une retraite, ou jamais, nous pouvons nous promettre de travailler efficacement à la réforme de notre vie. Partout ailleurs, trop souvent nous sommes distraits par les occupations qui nous accablent. Ici, au contraire, nous sommes éloignés de tout danger, de tout soin, de toute sollicitude tendant à troubler les opérations de la grâce en nous. Nous y sommes dans le recueillement et le silence; que nous faut-il de plus pour entendre la voix de Dieu parlant si distinctement à notre cœur?

De semblables facilités ne nous ont pas été ménagées sans de grandes vues de justice ou de miséricorde. Peut-être cette grâce est-elle la dernière qui nous soit réservée en ce monde; bientôt peut-être la mort nous aura fait entrer dans une éternité heureuse ou malheureuse, suivant nos œuvres¹.

Et je le demande, puisque notre vie ne dure qu'un jour, puisque nul d'entre nous ne peut se promettre un seul

¹ Quelques mois seulement après cette retraite, un de nos plus jeunes confrères mourait victime du choléra, sans avoir pu recevoir les derniers sacrements.

instant d'existence, pouvons-nous laisser passer ces jours de salut sans en profiter avec une avidité toute sainte, avec un empressement salutaire ?

Songez, en outre, que plus la vie est longue, plus on est en danger de se perdre ; plus il est difficile à opérer à l'heure de la mort une réforme et une pénitence indispensables ; plus aussi, par conséquent, le compte à rendre sera terrible. Songez que, ne connaissant pas l'heure de notre mort¹, nous savons cependant que l'arbre restera là où il est tombé : *Si ceciderit lignum ad austrum, aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit ibi erit*².

Comment cela viendra-t-il pour nous ? nous ne saurions le prévoir ; mais ce que nous savons bien, c'est que nous ne pouvons pas échapper à cette loi commune de la justice éternelle. Ce que nous savons bien, c'est que la vie nous est donnée uniquement pour nous préparer au redoutable passage. Réformons donc en ce moment notre intérieur aussi parfaitement que possible, et songez que, si les rigueurs de la vengeance sont réservées après la vie à l'infidélité coupable, les trésors de la miséricorde ne cessent jamais de nous être prodigués sur la terre. Songez qu'en particulier, dans ces heureux jours, ces trésors nous sont pleinement ouverts : *Ecce nunc tempus acceptabile ; ecce nunc dies salutis*³. Fasse donc le Seigneur que nous sachions en profiter abondamment, comme il le désire.

¹ *Nescitis diem, neque horam.* Matth. xxv, 13.

² *Eccle. xi, 3.* — ³ *II Cor. vi, 2.*

III.

Dispositions qu'on doit apporter à la retraite.

Nous en sommes tous convaincus d'avance, pour retirer de la retraite les fruits que nous espérons, il faut l'entreprendre avec des dispositions telles que la grâce de notre Seigneur puisse avoir accès en nous. Ces dispositions, nous l'avons déjà vu, ont été constamment celles de la sainte Vierge, dans cette vie cachée que nous avons eu le bonheur de méditer aujourd'hui. Rappelons-nous en ce moment les vives impressions que nous en aurons ressenties; et, fixant les yeux sur cet admirable modèle, repassons dans notre cœur les conditions auxquelles s'attache pour nous le succès de nos saints exercices et que nous n'avons pas encore examinés.

I. DÉSIR SINCÈRE ET ARDENT DE PROFITER DE LA RETRAITE. — Un désir médiocre ne suffirait certainement pas à des missionnaires qui sentent comme nous la grandeur de leur responsabilité devant Dieu; à des missionnaires qui ont sans doute à se reprocher bien des infidélités plus ou moins sensibles dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Prêtres de Jésus-Christ, ce n'est pas à nous qu'il appartient de limiter notre sainteté à des bornes vulgaires. Ayant beaucoup reçu, il nous sera beaucoup demandé : *Cui multum datum est, multum queretur ab eo*¹. Or, si nous voulons être fidèles, il nous faut avant tout former dans notre cœur le désir ardent et sincère de répondre

¹ Luc. xii, 48.

exactement à tant d'obligations ; car, sans désir, pas de prière ; et sans prière, pas de grâce. Le désir efficace, au contraire, attire la lumière de Dieu dans les âmes ; le désir efficace nous concilie pleinement la bienveillance du Seigneur.

Alors il vient à nous, ce Père aimant, pour nous accueillir dans son sein ; il vient à nous, ce divin guide, pour indiquer à nos désirs la droiture de ses sentiers : *Veni*, nous dit-il alors comme à son Prophète, *veni ut indicarem tibi quia vir desideriorum es*¹.

II. RECUEILLEMENT. — Le recueillement nécessaire dans la retraite doit être universel, c'est-à-dire intérieur et extérieur ; il doit être paisible, sans efforts, doucement reposé dans la suavité infinie de celui qui dit à chacune de nos âmes : *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus*².

Nous devons donc oublier ici toutes les choses extérieures, même celles qui, dans toute autre circonstance, pourraient tendre au bien. Nous devons vivre dans une séparation universelle de tout, dans un repos parfait de tous les sens intérieurs et extérieurs. Nulle activité, nulle curiosité, nulle affection qui nous éloigne de Dieu et de son repos. Nous devons entrer dans une solitude semblable à celle que goûtait intérieurement et extérieurement saint Bernard, quand l'émotion de son cœur lui arrachait ces délicieuses paroles : « O beata solitudo ! ô sola beatitudo ! »

III. GÉNÉROSITÉ. — Il faut être prêt à tout donner, à tout sacrifier pour Dieu, surtout son propre cœur, avec ses attaches vaines, son amour-propre et son orgueil. Il

¹ Dan. ix, 23. — ² Osé. ii, 14.

faut entrer dans les dispositions de Samuel et dire, quoi qu'en puisse redouter la nature : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* ¹ : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute, et il est prêt à sacrifier sans retard tout ce qui pourrait en lui s'opposer à votre amour. Avec votre grâce, il est prêt à appliquer un remède partout où vous lui montrerez une blessure à guérir, une plaie à cicatriser. *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* ².

IV. SIMPLICITÉ DE CŒUR. — Il faut ne chercher que Dieu, purement, simplement, sans arrière-pensée, se demandant sans cesse avec saint Bernard : « Ad quid venisti ? » Il faut, pour entrer dans la voie parfaite des commandements de Dieu, devenir semblables à ces petits enfants à qui le royaume de gloire est promis. Par là nous mériterons d'entrer en partage avec ces âmes exaltées par notre Seigneur dans cette prière de sa reconnaissance envers son Père : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis* ³. Gloire à vous, ô notre Père ! gloire à vous ! parce que vous révélez vos secrets aux petits et que vous les cachez aux superbes !

V. CONFIANCE EN DIEU. — La confiance accompagnée d'humilité, c'est-à-dire la véritable confiance, opère des prodiges. C'est là éminemment la vertu des missionnaires, et nous devons tâcher de l'établir fortement dans nos cœurs pendant les jours de cette retraite.

Avec la confiance amoureuse des enfants de Dieu, on peut tout, on parvient à tout, et rien ne décourage. Avec cette victorieuse confiance, on s'ouvre un glorieux chemin jusqu'au cœur de notre bon Maître ; on apprend de

¹ 1 Reg. III, 9. — ² Ps. LVI, 8. — ³ Matth. XI, 25.

lui à triompher de tous les obstacles sur la terre, pour arriver enfin à la gloire la plus sublime de l'éternité; car Dieu se plaît à déployer sa magnificence envers les âmes confiantes et généreuses.

Ayons-la donc pleine et entière, cette sainte et filiale confiance; allons en puiser l'abondance dans le cœur admirable de celle que nous aimons tant à nommer notre Reine et notre Mère. Allons à Jésus par Marie, en imitant le moins imparfaitement possible les vertus de cette sainte Maitresse; mettons de nouveau ce premier jour de notre retraite et ceux qui doivent le suivre sous son invincible protection; disons-lui avec le confiant abandon que notre Seigneur veut voir en nous : « O Do-
 » mina mea, sancta Maria, me in tuam benedictam fidem
 » ac singularem custodiam, et in sinum misericordiæ
 » tuæ, hodie et quotidie, et in hora exitus mei, animam
 » meam et corpus meum tibi commendo; omnem spem
 » et consolationem meam, omnes angustias et misérias
 » meas, vitam et finem vitæ meæ tibi committo, ut per
 » tuam sanctissimam intercessionem et per tua merita,
 » omnia mea dirigantur et disponantur opera, secundum
 » tqam Filii que tui voluntatem. Amen! »





JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

PREMIER JOUR.

SECONDE MÉDITATION.

FINS DERNIÈRES DU MISSIONNAIRE.

Non vos me elegistis : sed ego elegi vos,
et posui vos ut eatis, et fructum afferatis,
et fructus vester maneat.

Joan. xv, 16.

Pénétrés devant Dieu de la nécessité de cette retraite, nous allons y pénétrer sérieusement par la méditation des grandes vérités du salut; et d'abord nous considérerons, à cette lumière qui ne trompe jamais, les desseins de Dieu sur nous en nous créant pour nous appeler au plus redoutable des ministères.

Nous examinerons donc quelle est notre fin dernière :

- 1° Comme hommes;
- 2° Comme prêtres;
- 3° Comme missionnaires.

En nous pénétrant ainsi de l'étendue de nos devoirs envers l'éternelle justice, nous sentirons mieux le besoin d'exécuter fidèlement les résolutions à prendre, la néces-

sité de réparer les faiblesses du passé par une générosité sans bornes à l'avenir.

I.

Notre fin comme hommes.

Pour bien comprendre ma fin comme homme, je dois m'arrêter à des considérations comme celles-ci : C'est Dieu qui m'a créé ; Dieu se proposait une grande fin en me créant ; si j'ai le bonheur d'atteindre cette fin, Dieu lui-même sera ma récompense.

C'EST DIEU QUI M'A CRÉÉ. — Dieu ! c'est-à-dire le seul être existant par lui-même : *Ego sum qui sum* ¹. Dieu infiniment grand, infiniment saint, infiniment heureux dans son éternité. Dieu, à qui les créatures n'ont rien donné, n'ont rien ajouté de gloire ou de bonheur. Voilà celui qui a daigné abaisser ses regards jusque sur le néant, pour m'en faire sortir, moi et toutes les autres créatures : y ai-je jamais sérieusement songé ?

Il m'a créé, il a créé la terre et tout ce qu'elle renferme. Mais comment ? avec efforts, peut-être ? Non, d'un seul mot ; d'un mot de sa toute-puissance, et comme en se jouant dans sa sagesse : *Omnia componens... ludens in orbe terrarum* ².

Il a tout créé d'un seul mot ; et de ce mot éternel qui a donné la vie à tout, il conserve et soutient tout, selon les desseins adorables de sa Providence.

Oui, dans tous les siècles, hier, maintenant, demain et toujours, toujours Dieu par sa parole vivifie son œuvre d'une manière incessante et immédiate. Sans cela tout ce

¹ Exod. III, 14. — ² Prov. VIII, 30 et 31.

que l'univers renferme retomberait dans le néant. Il me soutient, il me crée en quelque sorte moi-même à tous les instants. Et pourtant combien de fois ne m'est-il pas arrivé de vivre et d'agir comme si j'existais par moi-même et en dehors de cette action souveraine ?

Je suis donc la créature de Dieu ! créature composée d'un corps de boue et d'une âme faite à l'image de Dieu. Créature formée, ne l'oublions pas, formée des mains du Très-Haut : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos* ¹ !

Mon corps, c'est un peu de poussière qui demain sera redevenue poussière. Ma vie en ce monde, qu'est-elle ? La sainte Écriture m'en donne vraiment une bien grande idée ! C'est, me dit-elle, une vapeur légère qui s'enfuit : *Vapor est ad modicum parens* ² ; un songe au moment du réveil : *Velut somnium avolans* ³ ; c'est le jour d'hier qui n'est plus : *Tanquam dies hesternæ quæ præterit* ⁴ !

Est-ce donc bien la peine d'être esclave de ce corps auquel peut-être je me suis asservi trop longtemps ? Serais-je raisonnable si je nourrissais dans mon cœur des pensées d'orgueil, en présence d'un semblable néant ?

Mon âme, il est vrai, possède en elle-même quelque chose de plus digne de ses complaisances. Dieu l'a faite à son image : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam* ⁵. Comme Dieu, mon âme peut connaître et aimer. Mais cette intelligence, d'où lui vient-elle ? mais ce cœur, qui me l'a donné, sinon Dieu ? *Cor dedit illis excogitandi : et disciplina intellectus replevit illos* ⁶. Pourquoi donc alors mon intelligence se révolterait-elle contre celui qui peut l'anéantir en un seul instant ? Pourquoi mon cœur serait-il n fidèle à celui qui l'a créé pour lui seul ? *Diliges Dominum*

¹ Ps. xcix, 3. — ² Jac. iv, 15. — ³ Job, ix, 8. — ⁴ Ps. lxxxix, 4. — Gen. i, 27. — ⁶ Eccli. xvii, 5.

Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua ¹.

LA FIN QUE DIEU SE PROPOSAIT EN ME CRÉANT EST GRANDE. — Cette fin, c'est lui-même, comme lui-même sera ma récompense. Dieu est ma fin dernière, car Dieu ne pouvait rien créer que pour lui, puisqu'il devait créer d'une manière digne de lui.

Pour Dieu, en effet, rapporter tout à soi, tout considérer en soi, faire tout pour soi, c'est l'ordre, c'est la loi suprême de son éternelle perfection. Dans l'homme, au contraire, dans toute créature, agir pour soi et rapporter quelque chose à soi comme à une fin dernière, c'est le désordre, c'est l'usurpation des droits de Dieu. Et quand la chose qu'on rapporte à soi détourne positivement de Dieu, ce désordre est le péché de mort, l'œuvre de Satan et de l'homme tombé.

Et voilà le désordre auquel je me suis livré lorsque perdant de vue ma fin qui est Dieu, j'ai agi pour le monde et pour moi-même contre Dieu. Oserai-je bien désormais me rendre coupable d'une semblable révolte? en venir à d'aussi tristes excès?

Non, mon Dieu, un si grand malheur ne m'arrivera plus; car vous seul êtes et devez être ma fin, ma fin immuable et nécessaire. Tant que vous serez Dieu, je dois tendre sans cesse vers vous, agir pour vous et n'aimer que vous. Vous-même ne sauriez me dispenser d'employer à vous connaître l'intelligence que vous m'avez donnée, d'occuper mon cœur à vous aimer et toutes mes forces à vous servir; car ce que vous étiez dans l'éternité, vous l'êtes dans le temps, vous l'êtes toujours : *Tu autem idem ipse es* ² !

¹ Matth. xiiii, 37. — ² Ps. ci, 28.

DIEU SERA MA RÉCOMPENSE. — Il l'a dit lui-même : *Ego merces tua magna nimis*¹. Ma grande et éternelle récompense : *Magna nimis!* Il me l'a dit, et la nature de son essence m'en est le garant assuré.

Les mêmes perfections qui le nécessitent à tout faire pour lui, à tout rapporter à lui, me démontrent également que mon bonheur doit être en lui. L'intelligence qu'il m'a faite, ne peut pas le concevoir dans l'immen-sité de son être, cela est vrai; mais cette intelligence ne sera pleinement satisfaite que par lui. Mon cœur ne saurait non plus renfermer et comprendre tout son amour; mais aussi ce cœur ne peut trouver nulle part hors de lui le lieu de son repos et de sa joie. Ce cœur lui crie incessamment avec saint Augustin : « Fecisti nos » ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum, donec re- » quiescat in te. »

Que sera-ce donc le jour où, affranchie de ses liens, sortie du milieu de ses ténèbres, mon âme vous verra, ô mon Dieu! vous verra comme vous êtes dans vos beautés éternelles : *Videbimus eum sicuti est*²!

O mon Dieu! quelle récompense! *Merces magna nimis!*

II.

Notre fin comme prêtres.

Notre fin comme homme est grande; mais elle est bien plus sublime encore comme prêtre, héritiers du sacerdoce de Jésus-Christ. Ce sacerdoce éternel renferme éminemment en lui-même les pouvoirs et la dignité des

¹ Gen. xv, 1. — ² I Joan. III, 2.

sacerdotes successifs de la loi de nature et de la loi écrite. Il sera donc dans le ciel revêtu d'une incomparable gloire.

Mais considérant ici notre dignité, et les obligations qu'elle nous impose au milieu des peuples, nous verrons que nous avons reçu les pouvoirs sacerdotaux des Patriarches de la loi de nature; des prêtres et des lévites selon l'ordre d'Aaron; enfin la dignité, les pouvoirs et les obligations du sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, je veux dire le sacerdoce de Jésus-Christ.

Nous verrons également par là quelle responsabilité pèse ainsi sur nous, et quelle fin glorieuse nous est assignée dans le temps et dans l'éternité si nous sommes fidèles.

I. POUVOIRS ET DIGNITÉ DES PATRIARCHES COMME PRÊTRES SOUS LA LOI DE NATURE.—La prière publique et l'offrande du sacrifice, telle fut toujours l'essence des devoirs et des fonctions du sacerdoce. Les premiers prêtres du genre humain, ayant été les chefs des grandes familles qui peuplaient la terre, apprirent de Dieu à prier et à offrir des sacrifices : *Factum est..... ut offerret Cain de fructibus terræ, munera Domino. Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui*¹. Ces sacrifices étaient, comme le fut plus tard le nôtre, des sacrifices d'adoration, de demande, de propitiation et d'actions de grâces. Ils étaient, comme le nôtre, offerts par ces prêtres primitifs, pour eux et pour le peuple.

Tel est le premier ordre de notre dignité; telle est la première source de nos obligations.

II. POUVOIRS ET DIGNITÉ DES PRÊTRES SELON L'ORDRE

¹ Gen. 17, 3 et 4.

D'AARON. — Avec la révélation de la seconde loi, Moïse reçut de nouveaux ordres de Dieu pour la perpétuité, en même temps que pour la sainteté du sacerdoce. Les ministres du tabernacle reçurent en conséquence une dignité que n'avaient pas eue leurs prédécesseurs. Ils devinrent un peuple de choix, au milieu de la nation sainte, Dieu le leur avait ainsi déclaré : *Ego elegi vos, et separavi vos a cæteris populis, ut essetis mei*¹. Aussi occupaient-ils des habitations séparées de celles de leurs frères; ils possédaient un héritage bien plus parfait que celui des tribus : *Non habebunt sacerdotes.... partem et hæreditatem cum reliquo Israël.... Dominus enim ipse est hæreditas eorum*².

Ce privilège, que n'avaient pas les anciens sacrificateurs, nous a été continué d'une manière plus parfaite encore.

A l'exemple des premiers prêtres, les enfants d'Aaron priaient donc pour le peuple : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes, ministri Domini, et dicent : Parce, Domine*³. Ils offraient aussi, comme eux, l'holocauste et les sacrifices de propitiation, d'impétration et de reconnaissance au nom du même peuple : *Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis que sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia*⁴.

Tels furent leur emploi et leur dignité; tel fut aussi le but en vue duquel Dieu se plut à les élever comme il le fit au-dessus du reste de la nation. Tels sont aussi notre emploi et notre dignité dans le sacerdoce que Jésus-Christ notre Seigneur voulait revêtir un jour, pour nous le transmettre après lui.

¹ Lev. xx, 26. — ² Deut. xviii, 1 et 2. — ³ Joel, ii, 17. — ⁴ Heb. v, 1.

III. DIGNITÉ, POUVOIRS ET OBLIGATIONS DU SACERDOCE SELON L'ORDRE DE MELCHISÉDECH. — Prophète et Pontife de l'Alliance nouvelle, Jésus-Christ devait, en abolissant le culte et le sacerdoce figuratif de l'ancienne loi, apporter au monde un sacerdoce inconnu à l'ordre d'Aaron. Il l'institua en effet, dans les derniers épanchements de son amour pour le monde, au moment où se préparait l'accomplissement de l'ineffable sacrifice, continué par nous sur la terre, jusqu'à la consommation des siècles. Donnant ainsi la perfection aux anciennes offrandes, il exécutait en réalité ce qu'on n'avait fait jusqu'alors qu'en figure; il agrandissait le sacerdoce en le revêtant d'une dignité jusque là sans pareille. Toutefois il n'en changeait pas la nature.

Prier et offrir des sacrifices au nom des peuples, tel avait été le but des anciens sacerdoce; celui de Jésus-Christ retint ce double caractère : *Assumptus ut offerat*; c'est l'offrande du sacrifice. Quant à la prière, voici comment le Prêtre éternel sut accomplir l'obligation qu'il s'était imposée sous ce rapport envers son Père : *In diebus carnis suæ, preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia* ¹.

Prier et offrir le sacrifice au nom des peuples, en continuation des prières et du sacrifice de Jésus-Christ; voilà donc la fin et la dignité d'un prêtre de la sainte Église. Dois-je m'étonner si cette fidèle interprète des volontés de son divin Époux a fait de nous un peuple séparé, comme l'étaient autrefois les enfants de Lévi? Dois-je m'étonner si, empruntant les paroles appliquées par l'A-

¹ Heb. v, 7.

pôtre au peuple chrétien, on peut d'une manière plus parfaite, eu égard à la grandeur de notre vocation, dire de nous : *Genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis* ¹ !

Prier pour les peuples, et offrir le saint sacrifice ! Quels cœurs et quelles mains seront assez purs pour accomplir dignement ces sublimes fonctions : *Quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus, et mundo corde* ².

Prier pour tous ! et de moi-même je ne puis rien, pas même exposer comme il faut mes propres misères : *Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto* ³.

C'est bien ici le lieu de nous adresser à l'Église en lui disant, comme autrefois les Apôtres à notre Seigneur Jésus-Christ : *Doce nos orare* ⁴. Et cette sainte Mère, pas plus que son divin Époux, ne nous laissera succomber sous le poids de notre faiblesse. Institutrice prévoyante, dès le jour où nous serons entrés irrévocablement dans le sanctuaire, elle nous chargera d'acquitter en son nom une dette spéciale de prières. Et, soyons-en bien persuadés, dans l'accomplissement fidèle de cette douce obligation, notre prière s'agrandira, se purifiera en devenant la prière de l'Église; nous y trouverons tous les jours, pour nous-mêmes et pour les autres, consolation, force et lumière.

Quand donc je m'adresse ainsi à Dieu au nom de l'Église, je suis assuré de faire descendre des grâces du plus haut prix sur toutes les âmes, sur celles qui prient et même sur celles qui ne le font pas. Je prie pour tous ces malades, ces infirmes, ces mourants, ces affligés, ces pécheurs, ces pénitents, ces âmes saintes, qui tous ont

¹ I Pet. II, 9. — ² Ps. XVIII, 3 et 4. — ³ I Cor. XII, 3. — ⁴ Luc, XI, 4

besoin de prières et que je porte tous devant le trône de Dieu. Quand je prie au nom de l'Église, je remercie enfin cet adorable dispensateur de tout don parfait, des bienfaits naturels et surnaturels, de toutes les grâces, de tous les dons accordés ou préparés par sa miséricorde au monde entier, à ce monde aveugle dont la reconnaissance est si faible partout. Quelle grandeur et quelle fécondité dans une semblable prière !

Que sera-ce donc si je songe aux sublinités du saint sacrifice ?

Prêtre et victime avec celui qui m'a communiqué son divin sacerdoce, je lui offre pour les péchés du monde, mes faibles larmes, mes souffrances, mes expiations unies à ses larmes, à ses souffrances, à son expiation d'un mérite infini. Et le Père céleste m'exauce en considération de l'auguste Victime dont le sang parle bien plus éloquemment que le sang d'Abel : *Sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel*¹.

En vain le monde se couvre de crimes et d'horreurs, en vain les peuples qui m'entourent, et d'innombrables nations avec eux, amoncellent sur leurs têtes, par leur endurcissement, la fureur des vengeances divines; je tiens entre mes mains une hostie digne d'obtenir grâce et miséricorde pour tant d'aveuglement et d'outrages; je suis puissant contre Dieu même. Nouvel Israël, je puis lutter victorieusement contre lui, et il est obligé, en quelque sorte, de ne pas me quitter avant d'avoir béni les âmes pour qui je l'implore.

Ne puis-je et ne dois-je donc pas m'écrier ici avec Cassien : « O sacerdos Dei, si altitudinem cœli contem-

¹ Heb. xii, 24.

» pleris, altior es; si dominorum sublimitatem, subli-
 » mior es; solo Deo et Creatore tuo inferior es! »

Car je viens de tracer l'ensemble des fonctions sublimes que j'ai à remplir, non pas une fois dans ma vie, non pas de loin en loin; mais aussi souvent que je le désire : tous les jours! C'est pour cela que Dieu m'a revêtu du sacerdoce; c'est là ma fin en ce monde comme prêtre. Ancantissons-nous.

III.

Notre fin comme missionnaires.

Ce n'était point encore assez pour Dieu de nous avoir tirés du néant et de nous avoir revêtus de son sacerdoce. Il voulait encore nous envoyer sur la terre pour y continuer le ministère immédiat et complet de son divin Fils : *Pro Christo legatione fungimur tanquam Deo exhortante per nos*¹.

Et ce ministère quel est-il? Nous pouvons en examiner sous trois chefs généraux tout l'ensemble. Nous devons, pour être fidèles à notre mission, initier les nations à la foi par la prédication de l'Évangile; les soutenir dans la vie chrétienne par l'administration assidue des divins sacrements; enfin, et avec un soin tout spécial, perpétuer partout le sacerdoce. Tel est en résumé le tableau complet de nos travaux, de notre fin en ce monde, de nos grandeurs et de nos devoirs comme missionnaires.

I. ENSEIGNER LA FOI AUX PEUPLES QUI L'IGNORENT. — Mais notre Seigneur n'aurait-il donc pas pu accomplir par lui-même ce qu'il confie à notre faiblesse? Il l'eût

¹ II Cor. v, 20.

pu, sans aucun doute; et comme, pour créer le monde, une seule parole avait suffi, un seul acte de sa volonté eût également, sans efforts, obtenu ce que nous poursuivons avec tant de peine. Il ne l'a pas voulu cependant; et sur ce point il serait téméraire de chercher à sonder les secrets de sa sagesse. Toutefois, il nous en découvre assez de lui-même pour nous en faire au moins comprendre la convenance.

Pour convertir le monde dans un seul instant, il eût fallu en effet dominer la liberté humaine, et Dieu ne le fit pas. *Deus ab initio constituit hominem, et reliquit illum in manu consilii sui*¹. Il eût fallu du moins accomplir pour tous un prodige réservé à quelques âmes privilégiées; et l'ingratitude des hommes était trop grande pour qu'ils eussent droit à une telle faveur.

Dieu donc a voulu s'adresser à des hommes pour convertir d'autres hommes; il nous a pris du milieu de notre peuple et il nous a dit : *Non vos me elegistis : sed ego elegi vos, et posui vos ut fructum afferatis, et fructus vester maneat*². Il nous a choisis par pure miséricorde, et il nous a placés dans le monde pour porter la lumière et la vie là où régnaient les ténèbres et la mort; pour étendre partout son royaume; pour affranchir enfin les âmes de l'esclavage de Satan, leur donner à jamais la sainte liberté des enfants de Dieu et leur ouvrir le ciel : *Euntes ergo, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti : docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis*³.

Si nous fussions demeurés au milieu des peuples chrétiens, il nous eût été impossible de sentir comme aujour-

¹ Eccli. xv, 14. — ² Joan. xv, 16. — ³ Matth. xxviii, 19 et 20.

d'hui le malheur de ces âmes qui se perdent par milliers chaque jour autour de nous. Nous comprenons donc plus vivement pourquoi notre Seigneur nous a conduits en cette terre d'idolâtrie, afin que nous combattions le prince de ce monde dont nous voyons sous nos yeux le formidable empire. Nous comprenons les innombrables difficultés qui retiennent encore tant de pauvres esclaves dans les chaînes ; et notre cœur tressaille d'allégresse chaque fois que ces chaînes se brisent devant nous pour quelques élus. Envoyés ici pour semer dans la douleur et recueillir dans la joie, nous plaindrons-nous d'un tel partage : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua ; venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos*¹ ?

II. FORTIFIER LA FOI DANS LES AMES QUI L'ONT REÇUE. — Ici encore, quel important ministère ! Entourés comme nous le sommes de pauvres chrétiens, ignorants pour la plupart, sans défense, trop souvent faibles dans la vertu et dans la foi, nous les voyons chaque jour en butte à bien des attaques. La pénurie de missionnaires qui se fait sentir dans tout le monde infidèle ; le petit nombre de prêtres indigènes qu'on remarque à peu près partout ; les efforts de l'erreur qui use de toutes ses ressources ; les divisions malheureuses dont le défaut de soumission à la chaire apostolique nous rend les tristes témoins : tout est pour eux une dangereuse occasion de chute, pour nous un trop juste sujet d'alarmes.

Ces âmes rachetées du sang de Jésus-Christ, et déjà introduites dans son royaume, qui est l'Eglise de la terre, ces âmes n'ont donc guère en ce monde que nous pour conseil et pour appui. C'est nous qui devons les conduire au milieu

¹ Ps. CXXV, 6.

de tant de lutttes vers cet autre royaume, vers cette Jérusalem éternelle, l'Église parfaite des élus. Quelle gloire et quel bonheur pour nous, si nous sommes fidèles à cette grande vocation !

Pour cela, qu'avons-nous à faire ? soutenir et encourager ces pauvres âmes dans la pratique du bien par nos conseils, et surtout, songeons-y, surtout par nos exemples. Nous devons leur ouvrir avec largesse de cœur et parfaite charité les sources de vie où les âmes se retrempent et se régèrent ; où elles trouvent le remède à leurs maux, l'appui dans la tentation, la nourriture qui soutient les faibles et aussi les forts dans les sentiers de la vie éternelle.

Usons donc des pouvoirs remis entre nos mains par le Sauveur, d'une manière digne de ce qu'il a droit d'attendre de nous. Soyons exacts et zélés dans l'administration des sacrements à nos pauvres chrétiens ; montrons-nous constamment, par notre charité, leur providence sur la terre ; visitons-les, soutenons-les, instruisons-les avec un soin qui laisse le moins possible de prise à leurs nombreux ennemis, et notre Seigneur nous bénira ; il les bénira eux-mêmes avec nous : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stelle in perpetuas æternitates*¹.

III. PERPÉTUER LE SACERDOCE CHEZ LES NATIONS. — Cette œuvre, la première en excellence sur toutes celles qui nous sont confiées, a été peut-être de toutes la moins dignement appréciée par nous jusqu'ici. Nous touchons cependant de nos mains, si je puis m'exprimer ainsi, l'impossibilité pour les étrangers de procurer aux églises naissantes des secours un tant soit peu proportionnés à

¹ Dan. xii, 3.

leurs besoins. L'indispensable nécessité du clergé indigène nous est donc clairement connue; examinons-nous et voyons si les obstacles opposés à cette œuvre hors de nous, sont la seule cause du petit nombre de prêtres formés jusqu'ici sur les lieux de missions.

Cependant notre Seigneur nous le dit, il nous a envoyés non-seulement pour que nous portions des fruits, mais pour que ces fruits demeurent : *Ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat*. Et pour que ces fruits demeurent, quel moyen efficace nous est-il offert? Saint Paul nous l'indique clairement dans cette recommandation faite à son disciple : *Reliqui te... ut constituas per civitates presbyteros, sicut et ego disposui tibi*¹.

Tous sans doute, nous ne pouvons pas travailler à cette grande œuvre de la même manière; mais tous, nous pouvons efficacement contribuer au succès des efforts communs. Nous pouvons, à l'aide de soins assidus, découvrir, développer, encourager partout les vocations sacerdotales. Nous le pouvons, nous le devons, et, par le zèle que nous saurons y apporter, nous sommes sûrs de consolider l'œuvre du présent et de fonder sur des bases inébranlables les espérances de l'avenir. Quel malheur pour nous et pour l'Église, si nous ne comprenions pas bien une aussi grande obligation!

Le précepte de l'Apôtre, en effet, n'est autre chose que la recommandation adressée aux missionnaires de tous les âges d'imiter en cela, comme en tout le reste, notre Seigneur Jésus-Christ, notre parfait modèle. Que fit avant tout ce divin Maître, au moment où il se préparait à commencer sa vie publique? Il choisit ses premiers prê-

¹ Tit. 1, 5.

tres, les douze évêques qu'il devait envoyer à la conquête du monde : *Dixit eis Jesus : Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum*¹. Que fit la sainte Église après lui? Une récente confirmation de ces grands principes par le Saint-Siège résout la question en peu de paroles : « Evidens compertumque est Apostolos, missosque ab eis » in ultimas etiam orbis partes, episcopos plures quacumque sacerdotes et ministros initiasse, atque adeo clerum ex indigenis hominibus ad christianæ religionis firmitatem et incrementum instituisse². »

Que chacun de nous, dans la sphère modeste où l'a placé la Providence, imite donc ces grands exemples; qu'il forme à la vertu, par ses leçons assidues et par la sainteté de sa vie, quelques élèves indigènes; qu'il dépose en eux les premiers germes de cette science ecclésiastique si étrangère encore aux contrées que nous habitons; et notre cœur paternel accueillera ces jeunes espérances de nos églises avec un empressement et un bonheur que nous ne saurions exprimer.

Que ceux d'entre nous, en particulier, qui ont eu l'honneur d'être choisis pour diriger nos écoles ecclésiastiques, poursuivent leur tâche, comme ils l'ont fait jusqu'ici, avec un zèle digne des plus beaux succès. Que les difficultés ne les abattent point, que les revers ne parviennent jamais à les ébranler; cette œuvre est trop grande, trop importante dans l'Église, pour que l'ennemi de tout bien ne cherche pas à la traverser par mille entraves. Mais, persévérance et courage! Dieu est évidemment pour

¹ Marc, 1, 17.

² *Instructio sacræ Congregationis de Propaganda fide ad archiepiscopos, episcopos, vicarios apostolicos aliosque missionum præsules.* — 23 novembre 1845, p. 1.

nous dans cette œuvre; et, avec son appui, quelle force contraire et hostile pourrait nous ébranler? *Si Deus pro nobis, quis contra nos*¹?

Pour récompense de notre fidélité dans l'accomplissement de ce devoir et de tous les autres, notre Seigneur nous promet, il est vrai, en ce monde, des croix, des humiliations, des souffrances; mais ce partage, il l'a choisi pour lui-même avant de nous le laisser après lui. Oserons-nous nous plaindre d'entrer ainsi dans ses travaux, pour avoir ensuite avec lui notre éternel héritage dans la gloire? Refuserons-nous de le suivre aujourd'hui sur le Calvaire, puisque demain nous serons avec lui sur le Thabor?

Oui, demain, si nous avons eu le courage de tendre à Dieu notre fin dernière comme hommes, comme prêtres, comme missionnaires; demain Jésus lui-même viendra nous ouvrir les portes de son éternel royaume; Jésus demain sera notre immuable récompense : *Ego merces tua magna nimis!*

¹ Rom. viii, 31.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



PREMIER JOUR.

TROISIÈME MÉDITATION.



SAINTETÉ DU MISSIONNAIRE.

Eritis mihi sancti quia ego sanctus sum.

Lev. xx, 26.

*Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus*¹ ! Dieu est saint, d'une sainteté infinie. Je suis le ministre, le représentant de Dieu sur la terre, il faut donc que comme lui je sois saint. Voilà ce que me démontre clairement la lumière de grâce qui est en moi. Et pourtant, dans ma conduite, je viole si souvent les règles de ma sainteté, que je ne saurais trop approfondir le sujet de cette méditation. Pour m'en bien pénétrer, je vais réfléchir en ce moment sur ces trois pensées :

Le missionnaire doit être saint :

1^o Parce que Dieu le demande;

2^o Ses fonctions l'exigent;

3^o Son intérêt et celui des peuples le réclament.

¹ Is. vi, 3.

I.

Dieu demande la sainteté dans le missionnaire.

Rien de plus certain que cette vérité. La parole de Dieu et les enseignements de l'Église ne me laissent là-dessus aucun doute. Qu'il me suffise donc de me rappeler ici quelques traits de la sainte Écriture et quelques maximes de l'Église ayant plus particulièrement rapport au sujet qui nous occupe.

I. L'ANCIEN TESTAMENT. — L'obligation de la sainteté se trouve formellement recommandée par Dieu aux prêtres de l'ancienne loi : *Eritis mihi sancti, quia ego sanctus sum*. Telles sont les paroles adressées autrefois aux enfants de Lévi, pour leur faire comprendre l'étendue de leurs devoirs. Cependant, comme nous l'avons vu, le sacerdoce antique était bien inférieur en dignité à celui qui nous honore.

Et pourquoi Dieu exigeait-il de ses prêtres cette grande sainteté? C'est que, ministres du tabernacle, il leur fallait avoir les mains saintes pour oser approcher du sanctuaire : *Sanctuarium meum metuite*¹. C'est qu'ils devaient être purs pour vaquer au culte sacré dans le temple du Dieu trois fois saint : *Mundamini qui fertis vasa Domini*². C'est qu'enfin il fallait avoir une grande pureté pour ne pas y profaner le nom du Seigneur : *Sancti erunt Deo suo et non polluent nomen ejus*³.

Et afin de rappeler sans cesse à leur souvenir les devoirs de sainteté que Dieu leur imposait, Moïse, interprète des volontés divines, les soumit à toutes les ordonnances

¹ Lev. xix, 30. — ² Is. lii, 11. — ³ Lev. xxi, 6.

du cérémonial figuratif de la loi. Il leur imposa les purifications légales comme des emblèmes évidents de la sainteté demandée de leurs âmes.

De là encore ces menaces et ces vengeances, non-seulement contre les prêtres prévaricateurs, mais encore contre tout profane qui oserait approcher du sanctuaire réservé aux seuls enfants d'Aaron : menaces et vengeances destinées à opérer un saint tremblement dans l'âme des prêtres et des peuples ; menaces et vengeances qui me parlent avec bien plus de force encore qu'aux lévites de l'ancienne loi.

Si en effet, dans un sacerdoce où je ne vois que l'ombre imparfaite de celui de Jésus-Christ, Dieu demandait tant de pureté dans ses ministres ; s'il vengeait d'une manière si éclatante l'honneur de son tabernacle, même involontairement profané ; s'il frappait de mort ou punissait par les plus honteuses afflictions ceux qui osaient approcher de l'autel malgré sa défense, en un mot, s'il voulait que tout fût saint dans le sanctuaire : *Sancta sanctorum* ! combien, à plus forte raison, devait-il exiger de perfection dans les prêtres du nouveau sacrifice ?

Et voilà ce qui doit me faire trembler à la vue des imperfections et des mauvais penchants de mon cœur ; voilà ce que je dois méditer profondément tous les jours de ma vie !

II. LE NOUVEAU TESTAMENT. — Loi de grâce et d'amour, l'Alliance nouvelle est aussi, par excellence, une loi de sainteté. Le grand Apôtre exposant aux Hébreux le magnifique tableau de la sainteté de Jésus-Christ, nous en donne une bien belle idée : — *Talis decebat, dit-il, ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollu-*

*tus, segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus*¹.

Pesons-les toutes ces expressions si glorieuses pour notre Seigneur, le pontife souverain, le prêtre par excellence de la Loi nouvelle : *Sanctus! innocens! impolutus! segregatus a peccatoribus!* Toute notre perfection s'y trouve renfermée. C'est là ce que nous devons être à l'imitation de notre Seigneur Jésus-Christ. Puisque prêtres avec lui, en lui et par lui : « *Cum ipso, per ipsum et in ipso;* » nous devons être d'autres lui-même : « *Sacerdos alter Christus.* »

Et s'il est vrai de dire que chacune des grandes paroles de la sainte Écriture renferme des abîmes de méditation, des sources inépuisables de lumières, on peut bien l'assurer de celles qui s'offrent à nous en ce moment. Je n'en veux pas d'autres à approfondir, et je deviendrai un saint : *Pontifex.... sanctus.... segregatus a peccatoribus!* Je n'en veux pas d'autres à méditer, et elles suffiront pour m'apprendre comment on arrive à être ce que l'Apôtre demandait de son disciple : *Sollicite cura te ipsum exhibere, Deo operarium inconfusibilem, recte tractantem verbum veritatis*².

III. LES ENSEIGNEMENTS DE L'ÉGLISE. — L'Église, dans ses règles sur le sacerdoce, commente de la manière la plus complète les obligations de sainteté que la loi de Dieu nous impose. Jamais préceptes d'une sainteté plus étroite ne pouvaient nous être offerts. « *Qui sancti non sunt,* » nous dit-elle partout et toujours avec le concile d'Elvire, « *sancta tractare non debent*³. » Elle le voulait dans les premiers âges; elle le proclamait également dans l'auguste assemblée de Trente : « *Decet omnino cle-*

¹ Heb. VII, 26. — ² II Tim. II, 15. — ³ Can. VI.

» ricos in sortem Domini vocatos , vitam moresque com-
 » ponere, ut habitu, gestu, sermone, aliisque rebus, nihil
 » nisi grave ac religione plenum præ se ferant ¹. » Elle
 le proclamera, elle le voudra, il lui est impossible de ne
 pas le vouloir jusqu'à la fin des temps.

Sa discipline, il est vrai, dans le cours des siècles, a va-
 rié parfois sur certaines règles relatives aux conditions
 exigées dans le choix des clercs ; mais sur le fond de la
 doctrine elle ne changea, elle ne changera jamais. Ce
 qu'elle fait encore aujourd'hui, au moment où elle intro-
 duit irrévocablement ses élus dans le sanctuaire, nous en
 donne la preuve. « Filii dilectissimi, » leur dit-elle en leur
 montrant sans détour la grandeur de leurs obligations,
 « dum tempus est, cogitate, et si in sancto proposito per-
 » severare placet, in nomine Domini huc accedite ². »

Puis les sous-diacres, éprouvés dans les fonctions de
 leur ordre, se présenteront aux honneurs d'un ministère
 plus immédiatement rapproché du sacerdoce. Ils vien-
 dront s'agenouiller devant le Pontife à qui l'Église répon-
 dra au nom des élus dont on doit attester la sainteté de
 vie : « Quantum humana fragilitas nosse sinit, et scio et
 » testificor ipsos dignos esse ad hujus onus officii ³. » Et le
 Pontife, rassuré par ce témoignage, rendra grâces à Dieu,
 et il dira : « Et vos, filii dilectissimi; qui ab hæreditate pa-
 » terna nomen accipitis, estote assumpti a carnalibus de-
 » sideriis, a terrenis concupiscentiis, quæ militant adver-
 » sus animam ; estote nitidi, mundi, puri, casti, sicut decet
 » ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei;
 » ut digne addamini ad numerum ecclesiastici gradus ; ut
 » hæreditas et tribus amabilis Domini esse mereamini ⁴. »

¹ Sess. xxii, c. 1. *De Reformat.* — ² Pont. rom. *De ord. subdiaconi.* —

³ Loc. cit. *De ord. diac.* — ⁴ Loc. cit.

Enfin ces imposantes recommandations seront complétées au jour où le sacerdoce, avec sa gloire et ses obligations, ses dangers et ses grâces, ses consolations et ses peines, devra leur être conféré. « Itaque, filii dilectissimi, » leur dira le Pontife, « quos ad nostrum adiutorium, fratrum nostrorum arbitrium consecrandos elegit, » servate in moribus vestris castæ et sanctæ vitæ integritatem. Agnoscite quod agitis; imitami quod tractatis, quatenus mortis Dominicæ mysterium celebrantes, mortificare membra vestra a vitiis et concupiscentiis omnibus procuretis ¹. »

Pouvait-on, je le demande, exprimer avec plus de force la grandeur de l'obligation que nous contractons tous de nous sanctifier pour exercer le sacerdoce ?

IV. LES MAXIMES DES SAINTS PÈRES. — Que dirai-je des vertus exigées dans les prêtres, par ces hommes que l'Église proclame comme ses Pères et ses flambeaux ? Écoutons un saint Jean Chrysostome nous déclarer qu'un prêtre, s'il veut s'élever à la hauteur de sa vocation, doit être assez pur pour se placer au milieu des vertus des cieux : « Necesse est sacerdotem sic esse purum, ut in cœlis collocatus, inter cœlestes illas virtutes medius staret. » Écoutons un Salvien nous dire que notre Seigneur ne nous a pas laissés, comme aux autres chrétiens, une certaine latitude dans la pratique de la perfection chrétienne; mais qu'il nous fait d'une sainteté plus qu'ordinaire un rigoureux devoir : « Clericis suis Salvator non ut cæteris voluntarium, ¹ sed imperativum officium perfectionis inducit ². » De son côté, saint Ambroise nous appelle l'armée des saints : « Castra sanctitatis. » Saint Isidore ajoute :

¹ Loc. cit. *De ord. presb.* — ² De *Eccle. cath.* Lib. II.

• *Tantum inter sacerdotem et quemlibet probum virum
 • interesse debet, quantum inter cœlum et terram dis-
 • criminis est* ¹. » Nous pouvons enfin dire avec le grand
 livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* : « *Sacerdos omnibus
 • virtutibus debet esse ornatus et aliis bonæ vitæ exem-
 • plum præbere. Ejus conversatio, non cum popularibus
 • et communibus hominum viis, sed cum angelis in cœlo
 • aut perfectis viris in terra* ². »

A ces témoignages, pris au milieu de tant d'autres, ajoutons ceux que notre mémoire nous rappelle en ce moment. Rapprochons-les ensuite des paroles de la sainte Écriture que nous avons méditées; et voyons si notre Seigneur ne nous dit pas bien clairement, par tous ses organes : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* ³?

II.

Les fonctions du missionnaire exigent de lui la sainteté.

Nous l'avons vu dans la méditation précédente, le missionnaire doit prier et offrir le saint sacrifice pour le peuple. Il doit également présider et bénir l'assemblée des fidèles, leur administrer les sacrements, et annoncer aux nations la parole de vie : « *Sacerdotem enim oportet
 • offerre, benedicere, præesse, prædicare et baptizare* ⁴. » Telles sont les propres paroles du Pontife dans l'ordination des prêtres. Or, pouvons-nous douter que la sainteté soit nécessaire pour exercer de pareilles fonctions? Ajoutons-y l'obligation toute spéciale que nous avons d'aider nos évêques dans leurs recommandables efforts pour arriver enfin à la formation des clergés indigènes au milieu

¹ Lib. II, ep. 205. — ² Lib. IV, c. v, 2. — ³ Lev. xi, 44. — ⁴ Pont. rom. *De ord. presb.*

de tous les peuples. Voyant ensuite ce qu'il nous manque de sainteté pour répondre dignement à une semblable vocation, demandons-nous sérieusement ce qu'il faut faire pour y parvenir.

I. NOUS DEVONS PRÉSIDER ET BÉNIR L'ASSEMBLÉE DES FIDÈLES. — *Présider.* — C'est-à-dire être placé comme un flambeau sur le candélabre, comme une cité sur la montagne. Rien donc ne peut cacher notre vie aux regards des peuples; il faut que nous les éclairions d'une lumière de sainteté céleste; il faut que nous fassions louer en nous, par nos œuvres, notre Père qui est dans les cieux : *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in caelis est* ¹. Il nous faut, suivant l'expression de saint Jean Chrysostome, mener une vie si sainte, qu'elle puisse servir d'exemple au monde : « *Sacerdos debet vitam habere* » *immaculatam, ut omnes in illam veluti in aliquod* » *exemplar excellens intueantur* ². »

Bénir les peuples. — C'est faire descendre la grâce et la paix de Dieu dans les cœurs. Et comment mes bénédictions seront-elles efficaces, si je n'ai pas en moi la sainteté, unique source de grâces et de paix ?

Grâces et paix divines que le monde repousse, qu'il ne saurait posséder, ni même vouloir; que je ne posséderai par conséquent jamais, si j'appartiens encore au monde, c'est-à-dire, si je ne suis pas un saint. Paix céleste, placée par Dieu au-dessus de tout sentiment : *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum* ³. Grâces et paix que Jésus offre avec tant d'amour aux âmes saintes, aux âmes de bonne volonté : *In terra pax hominibus bonæ voluntatis* ⁴. Grâces

¹ Matth. v, 16. — ² Hom. x, in Tim. 3. — ³ Philipp. iv, 7. — ⁴ Luc. II, 14.

et paix enfin qu'il refusera toujours aux impies : *Non est pax impiis* ¹.

II. PRIER ET OFFRIR LE SAINT SACRIFICE. — Prier pour les peuples ! J'ai vu quelle importante fonction j'avais à remplir en ce point. J'ai vu que, m'adressant à Dieu au nom de l'Église et par le commandement de l'Église, je priais pour le juste et pour le pécheur ; pour l'homme dans la souffrance et pour celui que les joies passagères séduisent ; pour les vivants et pour les morts ; en un mot, que j'adressais à Dieu le Père, pour le monde, la prière même de Jésus-Christ. Pourrai-je bien oser l'entreprendre sans être un saint ? Un saint de désir ; car c'est là tout ce que nous pouvons demander à Dieu et espérer sur la terre, quelque parfaits que nous soyons.

Si je ne suis pas un saint, comment pourrai-je dire à Dieu avec le Prophète : *Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo : elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum* ² ? Comment pourrai-je espérer que l'offrande d'un cœur impur et mondain s'élève jusqu'au trône de Dieu, comme l'encens du soir ? Comment pourrai-je appliquer à mes vaines prières cette touchante expression de la vertu que Dieu donne à l'oraison d'un saint prêtre, d'un missionnaire selon le cœur de Dieu ?

Offrir le saint sacrifice. — Humilions-nous, ô mon âme ! et pénétrons-nous ici plus religieusement que jamais de cette solennelle recommandation du pontife, au moment où il s'apprêtait à m'imposer les mains pour le sacerdoce : « *Agnoscite quod agitis, imitamini quod tractatis.* »

J'offre à mon Dieu l'hostie céleste dans laquelle s'unis-

¹ Is. XLVIII, 18. — ² Ps. CXL, 2.

sent et se confondent les holocaustes et les prières de tous les siècles!

« O venerabilis sanctitudo manuum! » s'écrie à ce sujet saint Augustin. « O felix exercitium! qui creavit me, » si fas est dicere, dedit mihi creare se; et qui creavit me » sine me, ipse creavit se mediante me ¹. »

O vraiment saintes et vénérables mains que l'onction du Pontife a sanctifiées, que la vertu d'en haut a revêtues d'une dignité refusée aux anges! O mains consacrées pour le plus grand, le plus pur, le plus sublime des sacrifices! quelles éloquentes paroles votre vue fait entendre à mon âme! quelle sainteté votre gloire demande de moi!

Témoins chers et sacrés d'un bonheur dont mon cœur a ressenti les charmes, d'une élévation qui confond ma faiblesse; ô mes mains, je vous baise avec vénération, avec amour!

Mon Dieu, incarné une fois seulement dans le sein de Marie! mon Dieu qui, malgré la pureté d'un pareil sanctuaire, est loué, exalté par l'Église pour cette grâce accordée à l'indignité de la créature: « Tu ad liberandum » suscepturus hominem non horruisti Virginis uterum! » mon Dieu descend tous les jours du trône de sa gloire pour s'incarner entre mes mains! Et ces mains ne seraient pas à jamais saintes et pures!

Quoi! ce corps sacré qui a reposé dans la crèche, où les anges l'adoraient; ce corps sacré que Marie a nourri, qu'elle a pressé sur son cœur avec la tendresse d'une mère, l'amour d'une épouse et le respect d'une humble servante; ce corps qui a grandi dans la souffrance, les

¹ In Ps. xxxvii.

travaux, la fatigue et les privations de la pauvreté; ce corps que mes péchés ont déchiré de verges, accablé de coups et d'opprobres et cloué sur la croix; ce corps glorieux que je verrai un jour dans les splendeurs de l'éternité, voilà ce que tous les jours je porte dans mes mains, ce que tous les jours je reçois dans ma poitrine, ce que ma foi découvre sous les espèces sacrées qui le cachent à mes yeux!

Et après cela mes mains oseraient s'employer aux œuvres de l'iniquité! Mon cœur, rempli des créatures et infidèle à son Dieu, se tournerait vers les vanités et le mensonge! Quoi! je cesserais de soupirer après la sainteté que mon âme désire, après l'amour dont bien souvent peut-être Dieu m'a communiqué les brûlantes étincelles! Je ne serais pas saint, ô mon Dieu! comme votre tendresse me le demande, comme mon cœur attendri m'y invite, comme votre justice adorable m'en impose la douce nécessité.

O Roi de mon cœur, ne permettez pas que je tombe dans le malheur de ceux qui vous trahissent après vous avoir aimé; qui souillent et perdent dans l'infidélité la sainteté de leur première vie! Que je sois saint, ô mon Dieu! maintenant et jusqu'à la mort; car la vie du prêtre doit être un éternel holocauste d'amour et de sainteté :
 « *Sacerdos continuum esse debet holocaustum, ut incipiens a perfecta sapientia, in mane juventutis, in eadem vespere vitæ suæ finiat*¹. »

III. INSTRUIRE LES PEUPLES ET LEUR ADMINISTRER LES SACREMENTS. — Non-seulement je suis prêtre pour sanctifier l'Église par mes prières et par l'offrande du saint

¹ Hesichius.

sacrifice ; je suis de plus missionnaire , chargé d'ouvrir aux âmes le chemin du ciel. Je dois , comme je l'ai vu et comme mes fonctions l'exigent , je dois les régénérer dans les eaux du baptême, les nourrir de la parole et du pain de vie. Je dois veiller sur elles pour les garantir des dangers où les exposent la haine de l'enfer et leur propre faiblesse. Je dois enfin , courant dans le désert à la suite de celles qui s'égarent, être, comme le bon pasteur, constamment prêt à donner ma vie pour mon troupeau. Et , je le demande , pourrai-je jamais m'acquitter dignement d'un pareil emploi, si je ne suis pas un saint ?

IV. TRAVAILLER A L'ÉTABLISSEMENT DU SACERDOCE PARMIL LES PEUPLES. — Si , pour attirer sur les peuples les grâces de salut dont je suis le dispensateur, il est si important que ma vie soit sainte, combien, à plus forte raison, dois-je être rempli de sainteté pour travailler utilement à l'œuvre du clergé indigène !

Grâces de vocations ecclésiastiques , que je dois mériter en quelque sorte par mes prières, à ces âmes d'élite choisies de Dieu, ici comme partout, pour être honorées du sacerdoce. Instructions, exemples, conseils qu'il me faudra donner à ces enfants de bénédiction , pour leur faciliter l'entrée du sanctuaire et la pratique d'une vertu solide. Combats opiniâtres, que j'aurai à soutenir bien souvent pour eux contre le monde et contre l'enfer. Appui, qu'ils attendent de moi avant et après leur élévation à la dignité du sacerdoce. Voilà un ensemble de devoirs qu'un saint missionnaire peut seul accomplir dignement. Et voilà cependant la mission redoutable et en même temps si consolante que notre Seigneur me donne dans son Église.

Cette mission auguste, notre Seigneur l'a remplie avant

moi sur la terre; et il l'a fait, comme pour tout le reste de sa vie évangélique, afin de me guider et de m'encourager par son exemple : *Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* ¹.

Ainsi, je dois être saint, pour conduire dignement jusqu'à la dignité du sacerdoce les âmes de choix que notre Seigneur me fera découvrir parmi les peuples; saint, pour prier efficacement et offrir le moins pauvrement possible le divin sacrifice; saint, pour introduire et nourrir ensuite la foi dans le cœur des nations; en un mot, saint partout et toujours, et dans un degré tout à fait éminent; saint de la sainteté même de notre Père qui est aux cieux : *Sancti estote*, me dit-il lui-même, *sancti estote quoniam ego sanctus sum*.

III.

L'intérêt du missionnaire et celui des peuples réclament de lui une grande sainteté.

La conséquence nécessaire des vérités que nous venons d'approfondir est celle-ci : sans la sainteté de vie, le missionnaire infidèle à sa vocation se prive des biens attachés à la grâce de choix qu'il avait reçue; il arrête en même temps pour les peuples l'effusion des bienfaits que Dieu voulait répandre sur eux par ses mains. Considérons ici ce grand malheur sous le double point de vue offert naturellement à notre pensée. Considérons qu'à la sainteté du missionnaire se rattachent son propre intérêt et l'intérêt des peuples.

I. INTÉRÊT DU MISSIONNAIRE. — Si le missionnaire ne

¹ Joan. c. XIII, 15.

vit pas dans la sainteté, il perd le fruit du passé ; il commence dès cette vie à porter la peine de son infidélité ; il compromet son avenir. Vainement il aura pu s'imposer d'abord les plus généreux sacrifices ; vainement il a tout quitté pour obéir à la voix de Jésus. Ayant une fois mis la main à la charrue, il ne devait plus regarder en arrière. Il l'a fait cependant, et les oracles éternels lui déclarent qu'il s'est rendu incapable par là de conquérir le royaume de Dieu : *Nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei*¹.

La vie présente devient le commencement de son supplice, et ce supplice il le trouve au fond même de son propre cœur. Ne pouvant se cacher l'état funeste de son âme, il sent le remords, la crainte, le trouble intérieur s'emparer de lui pour l'accabler. Tourmenté au dedans, il regarde autour de lui ; et, ne trouvant pas une seule créature capable de remplacer, même très-imparfaitement, le vide fait dans son cœur, il aura bientôt pris en dégoût invincible sa trop laborieuse vocation. Sa position au milieu des peuples qu'il évangélise lui deviendra insupportable ; il la quittera sans tarder, pour aller traîner une triste vie loin des âmes qu'il devait conduire avec lui dans la maison du Seigneur. Trop heureux si, abandonné à l'aveuglement d'un cœur grossièrement séduit, il ne devient pas pour ces pauvres âmes un scandale vivant, un exemple permanent des plus honteuses faiblesses ! car voilà le terme fatal où plusieurs sont arrivés, où plusieurs arriveront, sans aucun doute, pour n'avoir pas entretenu avec soin dans leur âme le trésor de sainteté que Dieu leur confiait.

¹ Luc. ix, 62.

Le missionnaire fidèle trouve au contraire dans son ancienne générosité un consolant appui pour le présent, un encouragement bien doux pour l'avenir. Confiant dans les miséricordes d'un Père tout-puissant et bon qu'il sert et qu'il aime, il marche en paix et avec joie vers le terme heureux de sa sainte vie. Il est inébranlable dans sa vocation, parce que sa force repose en Dieu toujours propice aux âmes fidèles. Il se complait dans une infaillible promesse qu'il est assuré de voir s'accomplir en lui : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit*¹.

II. INTÉRÊT DES PEUPLES. — Les menaces et les promesses faites aux peuples dans la sainte Ecriture, par rapport aux bons et aux mauvais prêtres, se vérifient éminemment dans la personne des missionnaires.

Qu'un apôtre infidèle, en effet, veuille bénir les peuples, Dieu, dont les regards se détournent des mains souillées, maudira ces infructueuses bénédictions : *Maledicam benedictionibus vestris et maledicam illis*². S'il veut prier ou offrir le saint Sacrifice, il entendra cette autre sentence : *Cum extenderitis manus vestras, avertam oculos meos a vobis : et cum multiplicaveritis orationem, non exaudiam*³. Qu'il cherche à enseigner la foi et l'amour aux peuples, il trouvera sa langue muette, puisqu'il est écrit : *Ex abundantia cordis os loquitur*⁴. Dans l'administration des sacrements, il sait que, nouveau Giési, la lèpre des Naamans guérie par son ministère, il doit la voir ajouter une nouvelle plaie à son âme ; il se livrera donc avec peu d'ardeur, avec répugnance même, à des travaux qui sauvent, il est vrai, les âmes des autres, mais qui couvrent de crimes la sienne.

Dans quel triste état tomberont donc bientôt les

¹ Matth. I, 22. — ² Mal. II, 2. — ³ Is. I, 15. — ⁴ Matth. XII, 34.

malheureuses chrétientés confiées à un tel pasteur !
 Bien différent de celui-ci, le saint missionnaire féconde tout, sanctifie tout ce qui l'approche. Dieu bénit avec abondance ses prières, ses bénédictions, ses sacrifices, ses soins et ses travaux pour les âmes. C'est bien de lui et de sa famille toujours croissante sous l'action immédiate de Dieu, que l'on peut dire avec le Prophète : *Labores manuum tuarum quia manducabis : beatus es et bene tibi erit.... Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum* ¹.

Qu'avons-nous fait jusqu'à présent, et laquelle des deux voies suivons-nous ? Marchons-nous courageusement dans les sentiers de la justice et de la sainteté qui conduisent aux pieds du trône de Dieu, qui introduisent dans le sein de sa gloire ? ou bien, languissons-nous dans la tiédeur, suivie trop souvent de déplorables chutes ? Examinons sérieusement à la lumière d'en haut l'état réel de notre âme. Fussions-nous trop malheureusement tombés dans le désordre, un prompt repentir, un changement de vie peuvent nous sauver, et nous sauveront infailliblement.

Courage donc, âmes infortunées qui auriez pu vous écarter de la voie des saints ; il est temps d'y rentrer par la pénitence. Aujourd'hui vous le pouvez encore ; demain peut-être il serait trop tard. Demain peut-être notre Seigneur viendra nous demander compte de notre administration et peser nos œuvres. Heureux si notre administration est trouvée fidèle ! heureux si, à nos œuvres, le juge redoutable peut reconnaître le caractère de sainteté qu'il exige de nous ! heureux l'instant où nous entendrons ces paroles sortir de sa bouche : *Euge, serve bone et fidelis.... intra in gaudium Domini tui* ².

¹ Ps. CXXVII, 2 et suiv. — ² Matth. XXV, 23.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



SECOND JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.



LE PÉCHÉ MORTEL.

*Ob insigne divinæ similitudinis præcallebat,
sed mutavit istam gloriâ Dei , in similitudi-
nem vituli comedentis fenum.*

S. BERNARD.

Après avoir, dans la journée qui vient de s'écouler, médité sur l'importance de notre retraite et l'avoir mise préalablement sous la protection de MARIE, nous avons considéré devant Dieu la grandeur de notre fin en ce monde et dans l'autre. Aujourd'hui nous allons plus particulièrement réfléchir sur les obstacles qui peuvent nous arrêter dans l'accomplissement des volontés du Seigneur sur nous.

De tous ces obstacles le plus grand, le seul infranchissable à une âme qui, au moment de la mort, l'a mis entre elle et Dieu, c'est le péché mortel. Affreux mal-

heur, offense cruelle qu'il est important de bien méditer ici.

Trois réflexions se présentent à nous pour nous y conduire :

1° L'offense et l'ingratitude dont le péché mortel nous rend coupables envers Dieu ;

2° Les suites funestes qu'il entraîne ;

3° Ce qu'il est comparativement aux maux de la vie.

I.

Offense et ingratitude envers Dieu.

C'est un principe de nature , que plus la personne offensée s'élève au-dessus de l'offenseur, plus la faute de ce dernier est grande. Or, dans le péché mortel nous voyons deux termes placés à des distances infinies l'un de l'autre : d'un côté, le Créateur blessé dans ses plus sublimes perfections ; de l'autre, un misérable néant, une créature sans force, révoltée outrageusement contre son Maître. Arrêtons-nous un instant à cette double considération.

I. QUEL EST L'OFFENSÉ, DANS LE PÉCHÉ MORTEL. — *L'offensé ?* — C'est Dieu, ce grand Dieu que je contempiais hier dans la création, formant tout sans effort, d'un seul mot de sa toute-puissance : *Dixit, et facta sunt* ¹. Dieu qui, selon le langage du Prophète, d'un regard fait trembler la terre, qui touche les montagnes et les dissipe en fumée : *Qui respicit terram et faciet eam tremere : qui tangit montes et fumigant* ². Dieu qui supporte le poids de l'univers par la vertu de sa parole créa-

¹ Ps. xxxii, 9. — ² Ps. ciii, 32.

trice : *Portansque omnia verbo virtutis sue* ¹. Dieu, mon Créateur, mon Seigneur et mon Roi, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs : *Rex regum et Dominus dominantium* ². Dieu enfin, mon juste juge : *Justus iudex* ³; lui, en présence de qui les puissances les plus élevées et les cieux des cieux ne sont pas trouvés sans tache : *Cœli non sunt mundi in conspectu ejus* ⁴. Et voilà celui que je ne crains pas d'insulter outrageusement par le péché ! L'iniquité se révolte contre la justice, et le néant contre la toute-puissance !

Comment est-il offensé ? — Dans sa sainteté, dans sa sagesse, dans sa bonté, dans tous ses divins attributs.

Dans sa sainteté ; car, en péchant mortellement, l'âme détruit en elle cette justice dont une part précieuse lui avait été communiquée de Dieu. Elle défigure en elle l'image de son Créateur ; la grâce en avait fait un temple du Seigneur, et elle ose le profaner : *Sanctum Domini pollut* ⁵. Elle brave la puissance infinie de son Maître en se révoltant contre lui : *Adversus Dominatorem cœli elevatus es et dixisti : Non serviam* ⁶. Elle s'élève enfin contre l'éternelle Sagesse, puisqu'elle renverse en elle-même l'ordre et l'harmonie de la grâce ; elle insulte à sa justice, et, comme une insensée, elle provoque ouvertement d'éternelles vengeances : *Effundam super te indignationem meam : in igne furoris mei sufflabo in te* ⁷.

II. QUEL EST CELUI QUI OFFENSE. — C'est une misérable créature, sans force, sans vie, sans vertu par elle-même ; c'est une feuille vaine que le vent emporte : *Folium quod vento rapitur* ⁸ ; une herbe stérile, desséchée par le souf-

¹ Heb. I, 3. — ² I Tim. VI, 45. — ³ II Tim. IV, 8. — ⁴ Job., XV, 45. —

⁵ Lev. XIX, 8. — ⁶ Dan. V, 23. — ⁷ Ezech. XXI, 31. — ⁸ Job., XIII, 25.

fle du monde : *Herba tectorum quæ exaruit* ¹; un néant superbe, l'homme enfin avec son orgueil et sa misère.

Et moi j'oserais ainsi m'élever contre Dieu ! Chair de péché, couverte de souillures, enfantée dans l'iniquité ², j'ajouterais à la flétrissure de mon origine, de nouvelles taches d'infamie ! cette honte effacée plusieurs fois peut-être dans mon âme par la pénitence, je la ferais revivre en moi par le péché ! Non, mon Dieu, que jamais un semblable malheur ne m'arrive ; détournez de moi, ô suprême arbitre de ma vie ! détournez de moi une pareille infortune.

Encore si un puissant intérêt m'excitait à cette coupable révolte, je pourrais peut-être, non pas excuser, mais expliquer au moins mes excès et mes chutes. Mais que me donnerait le péché en échange des joies pures de ma conscience, en échange de l'amour de mon Dieu ? Une satisfaction d'un jour, une illusion passagère comme le coupable désir de mon cœur ; je perdrais mon âme pour une misère, pour un plaisir sans nom ; et j'irais, après les jours rapides d'une vie éphémère, me précipiter pour jamais dans l'abîme des vengeances divines : *Stuppa collecta synagoga peccantium, et consummatio illorum flamma ignis* ³. Quel renversement de la raison humaine !

Telle est cependant la folie du pécheur. Son cœur est un vase brisé qui ne peut plus contenir la sagesse : *Cor fatui quasi vas confractum, et omnem sapientiam non tenebit* ⁴. Et cette folie je l'ai partagée trop longtemps peut-être ; je la partagerais encore, sans aucun doute, si Dieu ne daignait m'en garantir par la puissance de sa grâce.

¹ Is. xxxvii, 27.

² *Et in peccatis concepit me mater mea.* Ps. l, 7.

³ Eccli. xxi, 10. — ⁴ Loc. cit. 17.

Comme offense envers Dieu, le péché doit donc nous inspirer une juste et salutaire crainte. En réfléchissant sur l'ingratitude dont il est accompagné, nous y trouverons un nouveau motif d'en concevoir la plus grande horreur.

D'une part, en effet, nous verrons un Dieu infiniment aimable et bon, un tendre Père dont l'amour pour nous est sans bornes. De l'autre, c'est un mauvais fils qui n'hésite pas à payer tant d'amour par la plus noire ingratitude. Quel contraste et quel sujet d'amères pensées, de cruels retours sur nous-mêmes !

III. INGRATITUDE ENVERS DIEU. — Création, rédemption et sanctification de mon âme ; tel est en résumé l'ensemble des titres que Dieu s'est acquis à ma reconnaissance. Un seul de ces bienfaits, je suis incapable de le payer, incapable même d'en comprendre la grandeur. De quel terme donc pourrai-je caractériser l'ingratitude de mon péché, qui s'élève directement contre l'ensemble de tant de grâces !

En me créant, Dieu m'avait donné la vie, et le péché tue mon âme ; il détruit en elle les admirables opérations de Dieu. En me créant, Dieu m'assignait les plus glorieuses destinées ; le péché me les enlève et foule aux pieds ce bienfait de Dieu.

Assez ingrat pour méconnaître cette première et si grande marque d'amour, je ne serai pas plus touché de toutes celles que mon bon Maître me prodigua par suite de ma création et de ma vocation à sa gloire. En vain s'immolera-t-il lui-même pour me relever de la chute originelle. L'ingratitude du premier homme m'y avait entraîné avec toute la race déchue des enfants d'Adam ; mon ingratitude personnelle me retient, me replonge

peut-être chaque jour, dans un état pire que le premier. En vain ce Sauveur adorable s'anéantira pour détruire en moi mon orgueil, en vain il souffrira, il mourra pour mon salut, je n'apprécierai aucun de ses bienfaits, je n'aurai de reconnaissance pour aucune de ses faveurs. Et ces paroles qui renferment l'expression d'un si grand sacrifice : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* ¹; ces paroles viendront frapper mes oreilles comme un vain bruit qui n'ira pas jusqu'à mon âme.

Par mon péché, je foulerai donc aux pieds le sang de mon Dieu. J'insulterai aux souffrances du Fils, Verbe fait chair, comme j'avais insulté à la puissance et à la bonté du Père souverain créateur; comme j'insulte à la sainteté de l'Esprit d'amour qui avait répandu la charité dans mon âme ², et que j'en fais indignement sortir. Quelle honte et quelle ingratitude!

Je le vois donc à n'en pas douter, cette ingratitude serait monstrueuse. Mon Dieu que j'offenserais, c'est mon créateur et mon Père. Il m'aime infiniment plus qu'une tendre mère ne chérit son enfant. Il m'a dit dans son amour : Donne-moi ton cœur, ô mon fils : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi* ³. Et j'en ferai le trône de mes complaisances : *Ad eum veniemus et apud eum mansionem faciemus* ⁴. Il m'a dit que la vue des beautés répandues, par sa grâce, dans mon âme, avait pour lui d'inexprimables charmes : *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa* ⁵. Et moi qui ai ressenti les douceurs de cet amour que rien au monde ne saurait faire oublier, moi, dont le cœur ému n'a pu

¹ Gal. II, 20.

² *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum.*
Rom. V, 5.

³ Prov. XVIII, 26. — ⁴ Joan. XIV, 23. — ⁵ Cant. IV, 9.

retenir bien souvent des larmes de reconnaissante tendresse, je viendrais, infidèle à tant d'amour, quitter les chastes délices de la charité de mon Dieu, pour les joies impures de la terre ! Non, une pareille ingratitude ne s'emparera plus de mon âme ; non, désormais je ne serai plus à ce point ennemi de mon véritable bonheur ; je ne foulerai plus aux pieds tant de grâces, je ne dissiperai plus aussi follement mon riche trésor.

Hélas ! trop longtemps peut-être je vous ai méconnu, ô mon Dieu ! alors que vous cherchiez avec tant d'amour l'entrée de mon coupable cœur. Trop longtemps je vous ai outragé ; j'ai dédaigné trop longtemps les avances d'un amour que je repoussais.

Cruels souvenirs des jours mauvais de ma vie, au prix de tout mon sang, je voudrais pouvoir vous effacer aujourd'hui de ma mémoire. Cruels souvenirs, que vous êtes amers à mon cœur ! J'ai péché, ô mon Père ! ô mon Dieu : *Pater, peccavi in cœlum, et coram te*¹. J'ai péché contre le ciel et contre vous ; et sans votre miséricorde infinie, depuis longtemps déjà je ne devrais plus être traité comme un fils, mais comme un mercenaire : *Jam non sum dignus vocari filius tuus : fac me sicut unum de mercenariis tuis*². Je devrais, dans votre justice, avoir supporté les vengeances réservées à vos ennemis : *Sicut oves in inferno positi sunt : mors depascet illos*³.

Vigne chérie, plantée avec tant de soin, si bien gardée par votre amour, mon âme n'a pas su se défendre contre les attaques d'un cruel ennemi. Malheureuse vigne que je fus, le sanglier de la forêt a renversé ma muraille, et il m'a couverte de ruines : *Exterminavit eam aper de silva : et singularis ferus depastus est eam*⁴.

¹ Luc. xv, 18. — ² Loc. cit. 19. — ³ Ps. XLVIII, 15. — ⁴ Ps. LXXIX, 14.

Qui donc maintenant réparera tant de ravages? qui me donnera de gémir avec amertume, comme je le dois, sur tant d'ingratitude? qui fera couler de mes yeux d'assez abondantes larmes pour laver les plaies de mon cœur, pour y effacer tant de souillures? *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum* ¹.

Quelle pensée pour l'âme d'un missionnaire, pour un cœur d'apôtre qui voudrait toujours avoir été fidèle à son Dieu, qui, trop malheureusement peut-être, a longtemps vécu dans le péché! Je la livre à toutes vos réflexions.

Pour des missionnaires en effet, cette pensée d'ingratitude doit plus encore que tout autre motif nous éloigner du péché, nous le faire fuir avec une invincible horreur : car l'ingratitude est en exécration aux âmes grandes et généreuses. Et quelles âmes seront grandes, si ce ne sont les vôtres, chers et généreux apôtres de Jésus-Christ?

II.

Suites funestes du péché mortel.

Quels funestes et lamentables effets produit le péché dans l'âme infidèle! Il lui ôte sa beauté, c'est-à-dire sa conformité à l'image de Dieu. Il lui enlève l'amitié de ce divin Maître, puisque Dieu ne peut aimer dans l'âme que sa propre image. Enfin il lui donne la mort; car la vie de la grâce est communiquée à l'âme par l'union avec Dieu, et cette union est impossible dans l'état de péché mortel.

I. LE PÉCHÉ MORTEL PRIVE L'ÂME DE SA BEAUTÉ.— La sainte Ecriture, parlant des pécheurs, s'exprime ainsi :

¹ Jerem. 17, 1.

Denigrata est super carbones facies eorum ¹. Elle nous montre, par là, combien le péché cause de ravages dans un cœur dont il parvient à s'emparer ; comment cette âme infortunée perd alors la beauté dont la grâce l'avait revêtue.

Cette beauté lumineuse, cette conformité à l'image de Dieu constituent, à proprement parler, dans l'âme, l'état de la justice. Elles donnent donc à chacun, selon le plus ou moins de sainteté que chacun possède, une part proportionnée au trésor des perfections divines.

Ainsi, nous adorons en Dieu les splendeurs de la science infinie ; dans l'âme sainte nous trouvons lumière et intelligence des choses d'en haut à un degré parfois sublime. Dieu est infiniment saint et séparé, dans la perfection de son être, de toute créature imparfaite. L'âme en état de grâce est sainte ; elle tend sans cesse à se séparer des choses de la terre pour s'unir à Dieu. Cette élévation infinie de Dieu au-dessus de toute créature se lie étroitement, ne fait qu'un, pour ainsi dire, avec sa liberté d'action toute-puissante. Dans l'âme aussi la sainteté produit toujours la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Infini dans sa justice, Dieu ne se complaît qu'en lui-même, source unique et éternelle du bon et du beau. Éclairée par la divine lumière, affranchie de l'esclavage qui pèse sur les pécheurs, l'âme fidèle cherche aussi partout, et suit partout cette image du bon et du beau qu'elle retrouve en elle-même et qui fait l'objet de ses charmes.

Or, le péché mortel enlève sans pitié tous ces trésors.

Lumière. — L'âme sainte n'avait pas de peine à distin-

¹ Thren. iv, 5.

guer ses voies ; son œil était simple et Dieu l'éclairait c'était pour elle comme le commencement de la gloire, en même temps qu'une lumière assurée pour se guider au milieu du monde. Que le péché survienne, aussitôt l'éclat de cette lumière s'éteint ; les ténèbres de punition, *pœnales civitates*, comme les appelle saint Augustin, s'emparent du cœur coupable ; l'œil intérieur de l'âme est devenu mauvais ; elle s'aveugle tristement dans ses voies et tout autour d'elle devient obscurité : *Si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit. Si autem oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit*¹.

Liberté. — L'Esprit de Dieu nous le dit, là où il se trouve, là aussi règne la sainte indépendance par rapport à tout l'être créé : *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas*². Là, au contraire, où le péché mortel établit son empire, là vient aussitôt l'esclavage, l'asservissement de l'âme aux sens, aux passions grossières enfantées par le péché d'Adam : *Qui facit peccatum, servus est peccati*³. Cruel esclavage où de honteux désirs, d'insatiables convoitises nous dominent, criant sans cesse : *Affer ! affer !* où l'âme, asservie chaque jour de plus en plus, obéit chaque jour à ses tyrans avec une plus déplorable facilité ; où elle se charge chaque jour de nouvelles et douloureuses chaînes.

Amour du bien. — Notre Seigneur nous le dit par la bouche de l'apôtre saint Paul, l'âme vraiment unie avec Dieu forme un même esprit avec lui : *Qui adheret Domino unus spiritus est*⁴. Par conséquent, *Quaecumque sunt vera, quaecumque pudica, quaecumque justa, quaecumque sancta, quaecumque amabilia, quaecumque bonæ famæ, si*

¹ Matth. vi, 22. — ² II Cor. iii, 17. — ³ Joan. viii, 34. — ⁴ I Cor. vi, 17.

*qua virtus, si qua laus disciplina*¹ ; voilà ce que l'âme dans cet heureux état recherche, aime et pratique avec une fidélité de plus en plus parfaite ; voilà ce que le péché lui rend à charge, ce que l'âme coupable fuit, ce qu'elle ne peut même plus comprendre par suite du péché, l'âme n'éprouve plus que du dégoût pour le bien ; elle ne recherche plus que les œuvres de vanité et de mensonge : *Ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium*² ? Cessant d'être un même esprit avec Dieu, elle devient l'esclave obéissante de l'ennemi de Dieu ; elle se fait en quelque sorte enfant du démon, et l'éternelle Vérité peut lui adresser ces formidables paroles : *Vos ex patre diabolo estis*³.

Et ainsi disparaît entièrement la beauté de l'âme, les traits précieux de sa ressemblance avec Dieu.

II. LE PÉCHÉ MORTEL PRIVE L'ÂME DE L'AMITIÉ DE DIEU.

— Avant le péché, Dieu voyant dans l'âme son image, l'aimait et y prenait ses complaisances. Elle était véritablement du nombre de ses enfants bien-aimés ; c'était la portion choisie de son héritage : *Jacob funiculus hæreditatis ejus*⁴. Ce divin Maître se plaisait donc à l'orner de ses grâces, à lui prodiguer de jour en jour plus de faveurs. Objet de l'admiration et de la joie des anges, cette âme était assurée de partager un jour leur triomphe dans le royaume éternel de Jésus-Christ.

Malheureuse âme tombée dans le crime, voilà maintenant son trône renversé pour toujours, à moins qu'elle ne profite de la grâce du Seigneur en relevant par la pénitence ce trône éternel. Sans cela, au lieu du nom nouveau qu'elle devait recevoir, Dieu la marquera d'un signe

¹ Phil. iv, 8. — ² Ps. iv, 3. — ³ Joan. viii, 44. — ⁴ Deut. xxxii, 9.

ineffaçable de réprobation. Jamais l'éternelle couronne ne se reposera sur des fronts flétris par le caractère honteux du péché.

III. LE PÉCHÉ DONNE LA MORT A L'ÂME. — Saint Augustin, d'accord avec toute l'Église, nous le déclare ainsi : « Vita corporis anima est ; vita animæ DEUS est. » Moritur corpus quando recedit anima ; moritur anima » si recedat DEUS ¹. » D'un autre côté, la sainte Écriture, en termes bien plus énergiques, avait dit, longtemps auparavant : *Dentes leonis, dentes ejus* (le péché), *interficien-tes animas hominum* ². Vérité terrible que nous pouvons du reste parfaitement déduire de la nature même de la vie de grâce qui nourrit notre âme.

Comme déjà nous venons de le voir, l'union à Dieu en est la source unique et nécessaire. Or, par le péché mortel, cette union se trouve tristement rompue, sans que rien au monde puisse en tenir lieu. L'âme ainsi détachée de Dieu n'a plus de vie, car le canal qui la lui portait se trouve brisé. Dans cet état de mort, toutes ses œuvres sont nulles en mérite réel. Prières, aumônes, sacrifices, tout est inutile dans l'ordre de la grâce : *Si charitatem non habuero, nihil mihi prodest* ³. Seulement, ces efforts que Dieu demande au pécheur, même lorsque les œuvres accomplies n'auront pas de prix pour le ciel, ces efforts peuvent le conduire à la grâce du repentir ; par conséquent, il doit faire tout ce qui dépend de lui pour arriver à cette nouvelle régénération.

Mais à considérer l'âme dans l'état propre du péché mortel, c'est à proprement parler un cadavre qui ne contemple plus la lumière éternelle, qui n'entend plus ou

¹ Serm. 180. — ² Ecclii. XXI, 3. — ³ I Cor. XIII, 3.

très-difficilement la voix du Seigneur ; un corps sans vie, répandant partout l'odeur infecte de ses hideuses plaies et de ses profondes blessures : *Quasi romphæa bis acuta omnis iniquitas : plagæ illius non est sanitas*¹. État terrible, que l'impénitence accompagne trop souvent, et qui fait inévitablement tomber, en face de l'inexorable justice, dans une seconde et éternelle mort : *Hæc est mors secunda*².

III.

Comparaison du péché mortel avec les autres maux de la vie.

Afin de nous pénétrer de plus en plus d'une sainte frayeur à la pensée des suites amères du péché, nous allons terminer cette méditation par un rapprochement entre les afflictions de la vie, et le mal qui suit l'offense mortelle du Seigneur. Nous verrons que le péché doit être regardé, non-seulement comme le plus grand des maux, mais comme étant, dans un sens très-vrai, le seul mal véritable qui puisse nous atteindre.

Les misères temporelles auxquelles nous expose notre condition humaine se réduisent à ces trois points : Souffrances corporelles, peines de l'âme et enfin la mort. En les rapprochant un moment de la pensée du péché, nous aurons bientôt une juste idée du mal comparatif qui peut nous arriver par ces différentes sources.

I. SOUFFRANCES CORPORELLES. — Il est, je l'avoue, bien pénible à la nature de supporter les privations de la misère, la faim, la soif, la nudité. Cela coûte et l'on en meurt quelquefois. Cependant quel mal est en soi la pau-

¹ Eccli. xxi, 4. — ² Apoc. xx, 14.

vreté, si nous la comparons à l'affreuse disette, à la honteuse nudité que le péché cause à l'âme? Les biens temporels, lorsque nous les possédons, ne peuvent nous procurer que des jouissances d'un jour; ils ne peuvent donc, lorsqu'ils nous manquent, nous apporter que des privations passagères. Le péché, au contraire, nous prive pour toujours du seul bonheur digne de ce nom, de la seule véritable abondance. D'ailleurs, pour enlever à la terre le premier de ces deux maux, nous ne voyons pas que Dieu ait envoyé son Fils à la mort, comme il l'a fait pour effacer nos offenses. Nous voyons, au contraire, le Verbe incarné, cette lumière incréée aux yeux de qui tout mal paraissait ce qu'il est réellement; nous voyons ce Maître adorable prendre sur la terre la pauvreté pour son partage. Il en supportera toutes les misères pour tarir dans le monde une source de crimes. Des deux maux il accepte l'un pour combattre l'autre. Que devons-nous en conclure?

C'est également sans doute une cruelle épreuve que d'avoir à traîner dans la douleur une vie sans espérance sur la terre. Mais encore ici le péché se présente comme un mal bien plus réel que la douleur. Souffrir, en effet, c'est, quand on le fait avec l'appui de la patience chrétienne, acquérir devant Dieu des droits certains à un bonheur sans terme. Commettre le péché, au contraire, c'est amasser sur sa tête des trésors d'éternelle vengeance : *Thesaurizas tibi iram in die judicii*¹. C'est se préparer pour toujours d'affreux supplices : *In supplicium æternum*².

Outre cela, l'exemple de notre Seigneur est là encore

¹ Rom. II, 5. — ² Matth. XXV, 46.

pour nous montrer clairement le plus grand de ces deux maux. Non-seulement ce divin Maître n'est pas né pour nous affranchir de la douleur, mais il se plaît bien souvent à en faire le partage de ses élus. Il en a pris lui-même une si large part dans sa vie mortelle, qu'il était dès longtemps désigné par le Prophète sous le nom d'homme de douleur : *Virum dolorum et scientem infirmitatem*¹.

Pourquoi cela ? — Parce qu'il voulait vaincre le péché par la souffrance, comme il l'avait vaincu par la pauvreté ; parce qu'il voulait nous faire voir que les maux du corps, si redoutés par la nature, ne sont rien comparativement au mal du péché ; bien plus, que ces maux peuvent devenir pour nous un puissant appui contre le péché ; que nous pouvons y trouver, par la patience, une source de mérite et de gloire.

Il en est de même des peines de l'âme.

II. PEINES DE L'ÂME. — Ces peines en effet, plus douloureuses que celles du corps, passeront cependant, comme celles-ci, avec les jours de notre courte vie. Le péché au contraire, lorsque le repentir ne l'a pas effacé aux yeux de Dieu, emporte avec lui une tache éternelle, et par conséquent une mort et un supplice sans fin. Les peines de l'âme ne sauraient donc être mises en parallèle avec les maux causés par le péché.

D'ailleurs ici plus encore peut-être que pour les souffrances du corps, l'exemple de notre Seigneur est une invincible démonstration pour nous.

Ces insultes, ces calomnies, ces trahisons, ces peines du cœur qui me semblent si dures à supporter en patien-

¹ Is. LIII, 3.

ce, notre Seigneur s'en est-il affranchi pendant son séjour au milieu des hommes? Non, sans doute. Je le vois au contraire méprisé, calomnié, trahi, depuis le premier jusqu'au dernier jour de sa vie. Méprisé dans la crèche par l'orgueil du monde; calomnié par l'orgueil du monde, lorsque j'entends les Pharisiens lui dire en présence de tout un peuple étonné de ses prodiges : *Dæmonium habet*¹; lorsqu'un prêtre impie le taxe de blasphème : *Blasphemavit!* Je le vois sacrifiant toujours et partout ses goûts, ses sentiments, ses répugnances ou ses affections à l'accomplissement de la volonté de son Père. Je le vois abandonné lâchement par de timides disciples, trahi, vendu par la perversité de l'un d'eux. Je le vois enfin, triste jusqu'à la mort, dans son agonie, et je l'entends s'écrier sur la croix, avec le plus douloureux déchirement de cœur, dans les angoisses d'un délaissement cruel : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* ² ?

Et toutes ces rigueurs, il les a subies; ces peines amères, il les a endurées pour détruire le péché. Lequel donc était le plus grand de ces maux ?

III. LA MORT. — Etrangère à notre première destinée, la mort répugne toujours à la nature, elle nous révolte instinctivement dans tout notre être. En ce sens donc c'est un mal, c'est, si l'on veut, le plus grand des maux. Mais réfléchissons-y un seul instant, et demandons-nous qui l'a introduit dans le monde, ce mal que nul ne peut fuir, que demain nous subirons tous? La mort, c'est le châtement du péché : *Stipendia peccati mors* ³.

Cette considération seule suffit pour nous faire apprécier le mal essentiel de l'un et de l'autre.

Matth. XI, 18. — ² Matth. XLVI, 27. — ³ Rom. VI, 23.

Cette mort du reste, vaincue aujourd'hui par le Fils de Dieu notre Sauveur : *Absorpta est mors in victoria*¹ ; cette mort, nous pouvons désormais la défier avec l'Apôtre et lui dire : *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus*²? O mort, où est donc ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? Cette mort que nous redoutons, quand la grâce de Dieu ne remplit pas notre âme, et ne l'élève pas au-dessus des sens grossiers de la créature ; cette mort, désormais vaincue, n'est plus pour nous un mal. Loin de là, c'est pour nous le commencement de la victoire : *Absorpta est mors in victoria*³!

Ainsi, dans cet exil de misère et de larmes, les souffrances du corps, les peines de l'âme, la mort elle-même, tout cela n'est pas un véritable mal, comparativement au péché. Tout cela est une peine que Dieu nous inflige en punition de ce même péché ; tout cela peut devenir entre nos mains un puissant instrument de salut.

Redouterais-je donc désormais les humiliations et les souffrances? Mais indépendamment de ce que notre Seigneur m'enseigne par son exemple, n'ai-je pas, pour me les faire supporter patiemment, ma propre expérience? Si, assez généreux pour approcher volontairement de mes lèvres ce breuvage des forts, je n'ai pas reculé devant la première amertume, n'ai-je pas ressenti au fond de mon cœur ce qu'il produit de consolation pour l'âme vraiment fidèle? Et quand j'ai tant reçu en échange de pareils sacrifices, pourrai-je, sans rougir, hésiter à suivre désormais la voie où mon Dieu m'appelle? pourrai-je surtout devenir assez aveugle dans mon ingratitude, pour préférer les joies trompeuses du péché à ces délices ineffables que j'ai goûtées?

¹ I Cor. xv, 54. — ² Loc. cit. 55. — ³ I Cor. xv, 54.

Venez donc, douleurs du corps et peines de l'âme, venez avec tout votre cortège m'annoncer la mort que bientôt je dois subir comme enveloppé dans l'inflexible sentence : *Morte morieris*. Venez tous, maux de la vie, vous n'êtes rien contre moi, si Jésus me protège. Car, pour un cœur qui aime, si Jésus est la vie, mourir n'est-ce pas le plus grand des biens ? *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum* ¹!

Fort de l'invincible appui de mon Dieu, je puis donc et je dois donc dire, en empruntant la pensée d'un grand évêque : « Je ne crains ni le mépris, ni les souffrances, ni la mort; une seule chose me fait horreur, c'est le péché : *Unum timet Chrysostomus, peccatum!* »

¹ Phil. 1, 21.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



SECOND JOUR.

SECONDE MÉDITATION.



LE PÉCHÉ MORTEL DANS LE MISSIONNAIRE.

*Quid est quod dilectus meus in domo
mea fecit scelera multa ?*

Jer. XI, 15.

Grâce à la bonté infinie de notre Dieu, personne d'entre nous ne devra se faire l'application personnelle du douloureux sujet qui va nous occuper. Cependant la pensée de notre propre faiblesse et l'exemple de trop terribles chutes, doivent sans cesse nous maintenir dans une humble défiance de nous-mêmes. Ces dispositions, nous les avons tous sans doute; mais tous aussi nous avons besoin de les perfectionner en nous dans ce moment, par la considération de l'état affreux du missionnaire tombé dans le péché mortel.

Nous pouvons l'examiner sous ce triple point de vue :

- 1° Dans un missionnaire, le péché mortel est plus injurieux à Dieu que dans l'âme de tout autre homme;
- 2° Il annonce plus d'ingratitude et de perversité;
- 3° Il sera plus sévèrement puni.

I.

Il est plus injurieux à Dieu.

Un aperçu rapide sur les différents degrés des lumières accordées aux Gentils, aux chrétiens et aux missionnaires, nous le fera comprendre.

I. LUMIÈRES ACCORDÉES AUX GENTILS. — Dieu, voulant le salut de tous, a donné aux Gentils, comme aux autres hommes, les grâces suffisantes pour se sauver. Par conséquent, il leur a communiqué des lumières capables de leur faire connaître la malice du péché. La loi naturelle fut comme une règle de conduite invariable et sûre, imprimée par lui dans le cœur de tout homme venant en ce monde : *Opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum* ¹.

Cette règle bien observée ne suffit pas sans doute aujourd'hui pour se sauver sans la foi en Jésus-Christ; mais elle conduit infailliblement à la connaissance de la véritable lumière. En la violant, en outrageant Dieu dans ses bienfaits, les Gentils deviennent donc coupables, même des ténèbres qui, obscurcissant plus tard leur intelligence, la rendent inaccessible au rayon de la foi : *Sicut non probaverunt Deum habere in notitia, tradidit illos Deus in reprobum sensum; ita ut sint inexcusabiles* ².

Cependant, vivant comme nous le faisons au milieu de ces pauvres aveugles; tristes témoins des obstacles sans nombre que le démon oppose à leur fidélité dans l'accomplissement de la loi de nature, nous comprenons tout ce qu'il doit y avoir d'obscurité dans leur cœur. Nous

¹ Rom. II, 15. — ² Rom. I, 28 et 20.

sentons, par conséquent, que, si l'outrage commis envers Dieu par leurs péchés est digne de la mort, cet outrage du moins n'emporte pas avec soi la malice attachée aux péchés des chrétiens, surtout des prêtres et des missionnaires.

Or, tel est le grand point sur lequel nous devons en ce moment fixer notre attention.

II. LUMIÈRES DES CHRÉTIENS. — La lumière déposée dans une âme appelée à la dignité d'enfant de Dieu par le baptême, est sans contredit très-éclatante. Développée par l'enseignement de l'Église, cette lumière montre clairement le bien à pratiquer, le mal à fuir et la gravité de l'injure que ce mal cause à Dieu. Lorsque les chrétiens offensent ce bon Maître, ils peuvent donc être convaincus que leur outrage s'adresse jusqu'au plus intime de son cœur. Fils orgueilleux et rebelles d'un Père qui leur prodigue ses dons, ils l'insultent cruellement au lieu de répondre à ses grâces : *Filios enutrivit, et exaltavit, ipsi autem spreverunt me* ¹.

Simple mercenaires, si je puis m'exprimer ainsi, les infidèles, dans leur damnation, reprocheront aux chrétiens les bienfaits méconnus et les grâces de choix négligées et repoussées avec mépris. De quels amers reproches n'accableront-ils pas les missionnaires, fils aînés de Dieu, enfants de sa prédilection, si, par malheur pour nous, nous tombions un jour sous les coups de la même justice.

III. LUMIÈRES DU MISSIONNAIRE. — Prêtre et apôtre de Jésus-Christ, le missionnaire a reçu des lumières si éminentes, que non-seulement elles doivent lui suffire pour

¹ Is. 1, 2.

se conduire sûrement lui-même, mais encore pour éclairer les peuples : *Labia enim sacerdotis custodient scientiam ; et legem requirunt ex ore ejus* ¹.

Bien employés, ces dons précieux procureront à Dieu une abondante gloire; dissipés, profanés par le péché, ils deviendront la source d'affronts sanglants pour la majesté divine : *Qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras* ².

Quoi ! cet homme, ce missionnaire, qui devait être le sel et le flambeau du monde, en deviendrait les ténèbres et la corruption ! Cet homme, établi pour éclairer les autres sur les grandeurs de l'outrage fait à Dieu par le péché, le commettrait lui-même : *Qui dicit non mœchandum, mœcharis : qui abominaris idola, sacrilegium facis* ³. Ce prêtre dont la science a pénétré si avant dans les mystères de la justice et de l'amour divin, insulterait cet amour et cette justice; il les foulerait indignement et sciemment aux pieds ! Ministre coupable placé dans la maison de son Maître comme dispensateur de ses biens, *dispensatores mysteriorum Dei* ⁴, cet homme abuserait de tout, insulterait Dieu partout et de toutes les manières ! Comprenons, si nous le pouvons, la grandeur d'un pareil outrage. Demandons-nous, avec la sainte Écriture, comment on ose le commettre, après avoir reçu tant de grâces et tant de lumières : *Quid est quod dilectus meus in domo mea, fecit scelera multa* ⁵ ? Comment ne tremblerions-nous pas de terreur en songeant à la vengeance réservée à ceux qui ajoutent à leurs crimes les blasphèmes proférés contre Dieu par les impies : *Nomen enim Dei per vos blasphemat̄ur inter gentes* ⁶ ?

¹ Mal. II, 7. — ² Rom. II, 23. — ³ Loc. cit. 22. — ⁴ I Cor. IV, 1. — ⁵ Jer. XI, 15. — ⁶ Rom. II, 24.

Épouvantés à la seule pensée d'un semblable malheur, tremblant à la pensée de notre faiblesse, songeons que si nous sommes debout, nous le devons uniquement à la souveraine miséricorde du Seigneur. Si nous sommes debout, prenons garde de nous complaire dans un vain orgueil, qui deviendrait immédiatement pour nous une cause de ruine : *Qui stat, videat ne cadat* ¹.

II.

Le péché mortel annonce plus d'ingratitude et de perversité dans le missionnaire que chez les autres hommes.

Si les péchés du missionnaire sont plus injurieux à Dieu que ceux des autres hommes, ils sont aussi accompagnés d'une plus grande perversité, d'une plus criante ingratitude. Réfléchissons un instant sur cette double vérité, afin de bien la sentir.

I. PERVERSITÉ. — Les infidèles qui se livrent à leurs passions agissent, comme nous l'avons vu, contre la loi éternelle dont le témoignage est toujours sensible à leurs yeux, malgré les ténèbres qui en obscurcissent l'éclat. Ils font le mal contre leur conscience : *Testimonium red-dente illis conscientia ipsorum* ². Il y a donc, de leur part, perversité mortelle dans les fautes graves qu'ils commettent. Mais cette perversité n'est pas comparable à celle dont les chrétiens donnent la preuve en agissant contre la loi de Dieu. Les chrétiens en effet sont plus éclairés que les gentils sur la gravité de leurs fautes ; ils profanent en eux le caractère d'enfants de Dieu, que ces derniers n'ont point ; ils abusent des sacrements destinés à leur donner

¹ I Cor. x, 12. — ² Rom. ii, 15.

une vie que l'état de gentilité ne saurait admettre. La perversité d'un chrétien, quand il pèche, est donc incomparablement plus grande que celle du gentil.

Quant au missionnaire, non-seulement il donnerait à son crime le même degré de malice qu'au péché du chrétien, mais il y ajouterait un caractère de sacrilège mettant le comble à toute perversité.

Consacré à Dieu par son sacerdoce, il violerait de la manière la plus outrageante la sainteté de ses serments. Il repousserait de son cœur le grand Dieu qu'il avait pris pour son partage.

Prêtre et apôtre, il devait répandre partout la gloire de son Maître, instruire, bénir et sanctifier les âmes. Il savait qu'à sa propre fidélité Dieu attachait le salut de plusieurs ; et il n'a pas craint de les entraîner avec lui dans une affreuse ruine. Intermédiaire choisi pour appliquer aux peuples le prix du sang du Sauveur, il arrêterait volontairement par ses crimes la source de grâces dont il est devenu le canal infidèle. Nouveau Judas, non-seulement il vendrait son Dieu pour une misérable récompense, mais, plus coupable que les Juifs immolant sans le connaître le Maître de la gloire¹, il le crucifierait de nouveau sciemment dans son propre cœur. Bourreau cruel et insensé, autant que coupable, il attacherait de nouveau à la croix les pieds si beaux dont les siens tiraient toute leur gloire² ; il percerait impitoyablement ces mains fécondes d'où la grâce s'écoulait sur lui afin qu'il la répandit sur les peuples. Ce cœur sacré où Jésus lui offrait un si doux refu-

¹ *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.* I Cor. 11, 8.

² *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona.* Rom. x, 15.

ge, ce cœur qui a tant aimé les hommes, qui l'a tant aimé lui-même, il le frapperait d'un glaive plus cruel que la lance du soldat, du glaive empoisonné d'une perversité pleine d'ingratitude.

Car, si la malice du péché dans le missionnaire est excessive, à quel degré ne parvient pas son ingratitude ? humilions-nous profondément devant Dieu, en faisant sous ce nouveau point de vue un sérieux retour sur nous-mêmes.

II. INGRATITUDE. — Chrétiens ou gentils, prêtres ou simples fidèles, tous nous avons contracté envers Dieu une dette immense de reconnaissance. Tout péché, par conséquent, porte nécessairement avec soi le caractère honteux de l'ingratitude. Dans un infidèle, cette ingratitude serait suffisante pour mériter un supplice sans fin. Dans un chrétien, la même ingratitude augmente en proportion des dons inappréciables qu'il a reçus. Rien ne serait plus criminel de la part d'un missionnaire.

Dieu l'avait tiré du néant pour le rendre heureux et le combler de gloire pendant toute l'éternité. Il l'avait racheté, sanctifié au prix du sang adorable de Jésus-Christ ; il l'avait appelé à la plus sublime des vocations sacerdotales. Et voilà que ce malheureux irait insulter Dieu, l'outrager, l'offenser cruellement, en se servant pour cela des bienfaits qu'il en a reçus ! Quel aveuglement et quelle ingratitude !

Pauvre missionnaire qui cours ainsi à ta perte éternelle ; malheureux prêtre qui déshonores Dieu et la sainte Eglise, jette donc tes regards en arrière, et vois dans le passé ton bonheur et ta gloire que tu sacrifies aujourd'hui si douloureusement pour le cœur de ton Dieu. Vois ce qu'il a fait pour toi, ce Dieu d'amour, en te

préférant à des millions d'âmes qui eussent bien autrement profité que toi de ses faveurs.

L'as-tu donc oublié, et n'est-ce plus rien pour toi? Il t'a fait naître dans le sein de la véritable et unique Eglise de Jésus-Christ. Tu as grandi au milieu de l'assemblée des fidèles; les soins d'une édifiante famille, les leçons d'une pieuse mère t'ont garanti peut-être des écueils fatals à tant d'autres. Ces soins, ces leçons, et les prières qui les fécondaient, t'ont mérité peut-être la plus précieuse des vocations. Toi-même, lorsque la grâce te faisait monter successivement les degrés du sanctuaire, tu étais alors si fidèle! Tu méritas ainsi d'être couronné des gloires du sacerdoce au sommet de la sainte montagne.

Tu as fait plus encore : levant les yeux sur les royaumes de la terre, tu as vu de toutes parts les moissons jaunissantes se perdre faute d'ouvriers pour les recueillir¹; et, plein de zèle, tu t'es présenté pour être admis au nombre des laborieux moissonneurs du divin Père de famille. Tu as entendu retentir au loin le bruit des combats auxquels ton cœur te conviait; et, nouveau David, tu as su t'armer de confiance et braver, avec l'appui de ton Dieu, les plus rudes combats. Tu marchais ainsi dans les plus glorieux sentiers, tu courais aux plus illustres victoires, tu t'avançais pour recueillir les plus belles moissons; pourquoi donc ton courage a-t-il failli tout à coup? pourquoi ton amour s'est-il affaibli? pourquoi ton zèle s'est-il éteint? et comment se fait-il que ta première fidélité soit suivie de tant d'ingratitude?

¹ *Levate oculos vestros, et videte regiones quia albæ sunt jam ad messem. — Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Joan. iv, 35. Luc. 1. 2.

*O insensati Galatæ, quis vos fascinavit... ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini*¹ ! O âme insensée, pourquoi donc t'arrêter ainsi au milieu de ta course ? Pourquoi l'as-tu donc abandonné, ce chemin si fécond en triomphes et en gloire ?

Ne le vois-tu donc pas ? c'est le péché qui a brisé tes armes ; c'est le péché qui t'a enlevé les forces et qui a fermé si durement les oreilles de ton cœur. Oh ! relève-toi ! il en est temps encore, relève-toi de cette chute funeste, réchauffe ton cœur et livre-le au repentir. N'entends-tu pas ces plaintes déchirantes de la miséricorde que tu as outragée, du Cœur aimant que tu as blessé : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique; et si is qui oderat me, super me magna locutus fuisset, abscondissem me forsitan ab eo : tu vero homo unanimes, dux meus et notus meus ; qui simul mecum dulces capiebas cibos*².

Oh ! qu'il vienne donc pour toi ce Nathan dont la parole puissante te fasse enfin rentrer en toi-même, comme autrefois l'un des plus parfaits pénitents de la terre fut terrassé par ce mot accablant : *Tu es ille vir*³ ! Qu'il te fasse dire comme au Roi coupable : *Peccavi !* car ton péché, comme celui de David, est bien grand : c'est le péché de l'ingratitude. A toi aussi peuvent donc trop justement s'appliquer ces cruels reproches : *Ego unxi te regem super Israel, et ego erui te de manu Saul, et dedi tibi domum domini tui... Quare ergo contempsisti verbum Domini, ut faceres malum in conspectu meo*⁴ ?

¹ Gal. III, 1 et 3. — ² Ps. LIV, 13 et suiv. — ³ II Reg. XII, 7. — ⁴ Loc. cit. 7 et suiv.

III.

Les péchés du missionnaire seront plus sévèrement punis.

Dieu étant juste comme il est bon, comme il est saint, c'est-à-dire dans une perfection infinie, doit nécessairement punir le péché du missionnaire plus sévèrement que celui des autres hommes. Car, comme le dit la sainte Ecriture : *Cui commendaverunt multum, plus petent ab eo* ¹. — *Potentes autem potenter tormenta patientur* ². Et si le péché de l'infidèle mérite la mort, si celui du chrétien sera vengé par les plus cruels supplices, que sera-ce grand Dieu ! des péchés du missionnaire ?

Tombé du ciel, en quelque sorte, où Dieu déjà lui faisait entrevoir l'aurore de la gloire et du bonheur réservés aux apôtres fidèles, dans quel abîme de misères serait donc enseveli ce grand coupable ? Et si, comme je n'en puis pas douter, d'après saint Jérôme : « *Grandis dignitas sacerdotum, sed grandis eorum ruina, si peccent ;* » jusqu'où mon imagination effrayée descendra-t-elle pour rencontrer la place de cette âme : *Quomodo cecidisti de caelo, Lucifer, qui mane oriebaris* ³ ?

Quelle pensée terrible ! méditons-la en songeant aux exemples les plus frappants de cette justice inflexible exercée, même dès ce monde, sur les mauvais prêtres. Méditons-la, en considérant combien cette sévérité se trouve justement motivée par la seule perte des âmes entraînées dans la ruine par le missionnaire infidèle.

I. EXEMPLES DES VENGEANCES DE DIEU SUR LES MAUVAIS PRÊTRES. — Ouvrons les saintes Ecritures et voyons

¹ Luc. XII, 48. — ² Sap. VI, 7. — ³ Is. XIV, 12.

comment Dieu traite les prêtres prévaricateurs. Coré, Dathan et Abiron se révoltent dans leur orgueil contre Moïse le serviteur de Dieu ; et Coré, Dathan, Abiron, avec tous les leurs, sont engloutis, à la face de Moïse et du peuple, dans les entrailles de la terre : *Descenderunt-que vivi in infernum òperti humo, et prierunt de medio multitudinis* ¹. Le pontife Héli, coupable par faiblesse, tolère dans ses fils des désordres qui deviennent un scandale pour le peuple ; et le pontife et ses fils sont frappés de mort sans pitié, pour venger l'honneur de Dieu et de son sacerdoce : *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum : qui autem contemnunt me, erunt ignobiles..... hoc autem erit tibi signum quod venturum est duobus filiis tuis Ophni et Phinees : In die uno morientur ambo* ². La voix des prophètes se fait entendre, et elle annonce les plus terribles vengeances sur toute la nation, pour punir les crimes des prêtres : *Complevit Dominus furorem suum, et fudit iram indignationis suæ..... Propter peccata prophetarum et iniquitates sacerdotum* ³. Notre Seigneur lui-même, qui prend toujours le langage de la miséricorde et de la douceur, pour reprendre de leurs fautes les humbles et les petits, éclate en indignation quand il s'agit de reprocher aux mauvais prêtres de son temps leur orgueil et leur hypocrisie : *Væ vobis, Scribæ et Pharisæi Hypocritæ..... serpentes genimina viperarum, quomodo fugietis a judicio gehennæ* ⁴ ? Enfin le premier des missionnaires sacrilèges, après avoir résisté à toutes les grâces de son divin Maître, à toutes les avances d'un amour sans égal ; après avoir repoussé d'une manière si outrageante le dernier effort tenté par la miséricorde, cet apô-

¹ Num. xvi, 33. — ² I. Reg. ii, 30 et 34. — ³ Thren. iv, 11 et 13. —
⁴ Matth. xxiii, 29 et 33.

tre dégradé, ce Judas tombe en enfer, dans les angoisses du plus affreux désespoir : *Et suspensus crepuit medius : et diffusa sunt omnia viscera ejus* ¹. Quel abîme de réflexions !

II. LA PERTE DES AMES CRIE VENGEANCE CONTRE LE MISSIONNAIRE INFIDÈLE. — Ainsi périssent ceux qui m'ont précipité dans le gouffre où je viens de tomber ! s'écriera l'âme damnée par suite des crimes ou des coupables négligences du missionnaire : *Veniat mors super illos et descendant in infernum viventes* ² ! Et le plus terrible arrêt de la justice divine viendra, n'en doutons point, appuyer ce cri d'une juste vengeance.

Ce missionnaire, en effet, non-seulement n'aurait pas sacrifié, comme il le devait, son temps, ses travaux, ses fatigues et sa vie pour sauver les âmes confiées à sa charité ; mais, gardien infidèle, il les aurait livrées à l'éternel ennemi de son Dieu ; il les aurait nourries de poison au lieu de leur distribuer le pain de vie et l'eau salulaire qui les eussent sanctifiées.

Et votre vengeance, ô Dieu des vertus ! n'aurait pas à la fin son cours ? Ames de prêtres, âmes de missionnaires qui avez profané votre sacerdoce, qui avez trahi votre ministère et vous êtes couvertes de crimes, vous n'en seriez pas sévèrement punies ? Non, il n'en sera point ainsi ; le jour de la vengeance remplacera enfin celui de la miséricorde. Assez longtemps la plainte des saints s'est fait entendre aux oreilles de Dieu pour lui demander justice : *Usquequo, Domine (sanctus et verus), non judicas* ³ ?

Voilà enfin que ce jugement approche. Il est venu. Vengeance donc, ô mon Dieu ! sur ceux qui vous ont in-

¹ Act. I, 48. — ² Ps. LIV, 16. — ³ Apoc. VI, 10.

sulté si cruellement, vous, le Dieu trois fois saint ! Vengeance, vengeance éternelle !

Ou plutôt, miséricordieux Sauveur du monde, vous qui avez jusqu'à la fin appelé Judas du doux nom d'ami ¹, abaissez-vous encore jusqu'à ce cœur endurci, parlez-lui, attendrissez-le ; montrez-lui vos plaies sacrées, votre côté entr'ouvert pour recevoir son repentir ; triomphez de Satan dans cette âme ; chassez-le d'un trône qui vous appartient, et revenez au sein de votre gloire célébrer avec vos élus les triomphes d'un amour qui aura ainsi opéré le prodige d'une des plus difficiles conversions.

Mais je le répéterai avec une douce consolation, ce n'est pas la vue de notre état présent qui doit nous engager à méditer, comme nous le faisons, sur le malheur dont nous venons de voir la nature et les suites. C'est sur l'avenir que nous devons porter les regards de notre humble prévoyance ; c'est pour l'avenir que nous devons trembler, si nous ne veillons pas attentivement à la garde du dépôt de sainteté qui nous est confié. Remplis de faiblesse au dedans, entourés de dangers au dehors, nous sentons en effet quelle faible distance nous sépare du péché, même de celui qui nous fait le plus d'horreur.

Toutefois, affermis de plus en plus dans la défiance de nous-mêmes et dans la confiance en Dieu, nous continuerons, avec l'appui tout-puissant de la grâce, à suivre la voie de fidélité que nous avons tenue jusqu'ici. Toujours, comme aujourd'hui, mes regards, en se reposant sur vous, pourront contempler avec reconnaissance l'effet des grâces sanctifiantes du Seigneur. Toujours, nous le bénirons pour le courage et le zèle avec lesquels vous cultivez cette

¹ *Amice, ad quid venisti ?* Matth. xxvi, 50.

vigne immense du Père de famille. Aujourd'hui et toujours, nous pourrons vous le dire dans toute l'effusion de notre cœur, vous, notre joie et notre couronne, demeurez fermes dans vos sentiers, continuez, comme vous l'avez fait, à tout sacrifier pour être à Dieu et sauver les âmes : *Gaudium meum et corona mea : sic state in Domino, charissimi* ¹.

¹ Phil. iv, 4.





JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

SECOND JOUR.

CONSIDÉRATION

SUR LA VIE DE S. PIERRE ET SUR LES SUITES QUE LE PÉCHÉ DEVAIT AVOIR DANS SON ÂME, S'IL EUT ÉTÉ INFIDÈLE A UNE AUSSI GRANDE VOCATION.

Tu es Petrus, et super hanc petram
ædificabo Ecclesiam meam, et portæ in-
feri non prævalebunt adversus eam.

(*Matth. xvi, 18.*)

Pensées à méditer.

Qu'était saint Pierre, au moment où notre Seigneur a daigné l'appeler à lui? Quelle fin se proposait ce divin Maître, en le revêtant de la grande dignité qu'il lui confiait? Que serait devenu saint Pierre si, nouveau Judas, il se fût détourné de sa fin par le péché?

Nous-mêmes, qu'avons-nous été? que sommes-nous? que deviendrions-nous, si nous manquions notre fin?

I.

Dans la petite ville de Bethsaïde, sur les bords du lac de Génésareth, vivaient deux pauvres pêcheurs, Simon

et André, fils de Jonas. André, disciple de saint Jean-Baptiste, avait entendu le témoignage rendu par le saint précurseur à Jésus de Nazareth le Christ du Seigneur, le Désiré des nations, et il avait suivi Jésus.

De retour près de Simon, il lui dit : « Nous avons trouvé le Messie. » — Pierre crut et voulut voir aussi le Sauveur. — Jésus le regarda et lui dit : « Tu es Simon fils de Jonas : tu t'appelleras Céphas, ce qui veut dire Pierre. » Et comme cette parole fut celle d'un Dieu, depuis ce moment, dit saint Grégoire de Nysse, fut communiquée au pêcheur devenu prince des Apôtres, la force et la fermeté de la pierre, fondement d'un grand édifice. Dès lors notre Seigneur répandit dans cette âme généreuse les semences de cette grâce, de cette foi qui devinrent plus tard, en se développant, l'appui et la colonne de l'Église.

Un instant méditons sur cette merveille et sur les obligations de fidélité qu'elle imposait à saint Pierre et aux Apôtres. Réfléchissons également à la gloire et aux supplices qui nous attendent nous-mêmes, selon que nous serons fidèles ou non à notre vocation ; selon que nous aurons atteint ou manqué notre fin dernière.

Que voyons-nous ici en effet ? Le Verbe incarné descend des splendeurs de sa gloire pour opérer dans le monde notre rédemption, c'est-à-dire la plus étonnante de ses œuvres. Il daigne confier à des hommes une portion importante de cette grande mission entreprise à la gloire de son Père. Et il choisit pour mandataire principal, qui ? Un pêcheur, un pauvre homme, obscur, ignorant et sans appui : *De stercore erigens pauperem. Ut collocet eum, non plus seulement, cum principibus populi sui*¹,

¹ Ps. cxii, 7.

mais à la tête des princes de son peuple. Il en fera le fondement de son Église : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*¹. Il le constituera pasteur des pasteurs de son propre troupeau : *Pasce oves meas*²!

Comprenons bien toute l'immensité qu'il a fallu franchir pour arriver d'un semblable néant à une pareille grandeur. Comprenons bien quelle fin dernière était montrée à l'homme devenu l'objet d'une semblable prédilection. Comprenons aussi le ravage que le péché pouvait faire dans une telle âme, s'il eût pu s'en rendre maître. Et puisque, dans une proportion bien inférieure sans doute, mais d'une manière très-réelle, notre vocation est une participation à la vocation de Pierre, reportons notre pensée sur nous-mêmes, et voyons ce que le péché doit être à nos yeux.

Après sa première rencontre avec le Sauveur, saint Pierre continua sa vie de pêcheur. Il était disciple de Jésus, mais il ne le suivait pas encore. Vers la fin de la même année, Jésus, revenant de Jérusalem, rencontra sur le bord du lac de Génésareth Pierre et André qui lavaient leurs filets. Sur la parole de Jésus, la pêche merveilleuse s'accomplit. Pierre et André, cette fois, quittèrent leurs filets pour devenir ces pêcheurs d'hommes, dont les travaux ont rempli le monde et les siècles.

Depuis ce moment Pierre comparait ce que doit être jusqu'à la consommation des temps la suite de ses successeurs, je veux dire le chef hautement reconnu de tout le collège apostolique. Jamais les saints Évangiles n'omettront désormais de le nommer avant tous les autres : de même que toujours, et jusqu'à la fin des siècles, les

¹ Matth. xvi, 18. — ² Joau. xxi, 17.

évêques du monde entier vénéreront, dans le successeur de Pierre, l'évêque des évêques; lui à qui l'esprit d'humilité de notre commun Maître enseigne à s'intituler le Serviteur des serviteurs de Dieu.

Voilà donc Pierre devenu le chef auguste du collège apostolique. Voyons comment il soutiendra dès le premier jour cette haute dignité. Voyons quelles vertus brilleront dans cette âme destinée à de si grandes choses.

En quel autre Apôtre la foi fut-elle plus agissante et plus vive? En quel autre l'amour sut-il atteindre une pareille générosité?

Lorsque laissant échapper quelques-unes de ces paroles qui révélaient de si profonds mystères de miséricorde envers les hommes, notre Seigneur voyait s'éloigner de lui la foi épouvantée des disciples, c'est Pierre qui lui répondit dans l'élan d'un cœur généreux : Mais à qui donc, Seigneur, irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle : *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes*¹.

Et c'est alors vraiment qu'il mérita de s'appeler Pierre, qu'il mérita de s'entendre dire par la bouche adorable de celui à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre : *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cælis; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cælis*².

Mais de grandes épreuves étaient réservées à cette foi qui devait apprendre à se défier de ses propres forces, pour s'appuyer uniquement sur celui-là seul qui fortifie contre toute faiblesse.

A la voix du Seigneur, Pierre marchera sur la mer, parce que son amour ne lui permettra pas de réprimer

¹ Joan. vi. 69. — ² Matth. xvi. 19.

la première impulsion de son cœur. Mais en même temps ce cœur, que la grâce parfaite n'a pas encore confirmé, faillira une première fois devant la crainte. Le flot de la mer se gonflera, le bruit des vents épouvantera sa timidité; il hésitera, et aussitôt il aura la douleur d'entendre ce reproche qu'un autre avertissement bien plus grave devait rappeler plus tard à sa pensée : *Modicæ fidei, quare dubitasti* ¹?

Plus que tous les Apôtres il devait, aux jours douloureux de la Passion, être en butte à une tentation qu'une imprudente confiance en lui-même ne lui permit pas d'éviter. Pour le fortifier d'avance contre cette attaque, notre Seigneur le désigne le premier d'entre les Apôtres, pour être témoin des splendeurs du Thabor. Et comme si déjà le cours de ses épreuves était accompli, nous l'entendrons demander à son Maître d'y fixer avec lui une tente : *Bonum est nos hic esse* ², dira-t-il, comme si déjà il était parvenu au terme d'une gloire promise en récompense à d'autres travaux.

Puis les rapides années de la prédication du Sauveur achèveront de s'écouler. Instruit par des leçons constantes et saintes, enchaîné chaque jour de plus en plus par le charme ineffable d'une douceur surhumaine, Pierre aura grandi dans la perfection sous les yeux de son divin Maître. Son cœur, si rempli de reconnaissante tendresse, ne lui permettra plus de croire sur la terre aucune créature capable de lui arracher son amour. Et cependant, comme il doit servir à la fois d'exemple et d'appui à l'Eglise; comme le démon doit venir cribler ce froment choisi du Père de famille; comme Pierre pourra

¹ Matth. xiv, 31. — ² Matth. xv, 1.

convertir ses frères alors seulement que la grâce l'aura confirmé lui-même, il lui reste encore à subir une cruelle déception. Pour devenir ce qu'il doit être entre les mains de Dieu, il a le cœur trop charnel encore ; il faut que ce cœur soit brisé. Il faut que Pierre, placé sur un siège plus élevé que tous les trônes de la terre, trouve dans le remords indestructible d'une grande faute commise, de quoi s'abreuver chaque jour d'une cruelle, mais bien salutaire amertume. Alors seulement pourra se réaliser cette parole du Seigneur : *Expetivit vos Sathanas ut cribraret sicut triticum : ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua : et tu aliquando conversus confirma fratres tuos*¹.

Quelle source profonde de réflexions pour nous ! quel encouragement, et en même temps quel sérieux avertissement nous devons y puiser. Lorsque nous voyons notre faiblesse et nos misères s'unir à tant d'autres obstacles pour nous retarder dans la route ouverte devant nous par la grâce, tremblons en songeant à Pierre ; tremblons de nous en écarter un jour, ce que nous ne pourrions faire sans nous rendre coupables de la plus honteuse infidélité.

Du Thabor au Calvaire il n'y a pour nous tous, dans cette vie, qu'un seul pas. Le découragement et la faiblesse touchent également à la trop confiante présomption qui nous séduirait, si la grâce n'y portait remède.

Pierre, élevé si haut par sa vocation, portait en lui-même ce triste héritage des enfants d'Adam. Il en fit une triste expérience dans cette nuit où notre Seigneur souffrit pour nous tant de tourments et tant d'outrages.

¹ Luc. xxii, 31 et 32.

La dernière cène eut lieu. Pierre, au moment où le Sauveur du monde s'abaissait jusqu'à laver les pieds de ses disciples, Pierre avait voulu, par sa propre humilité, lutter contre l'humilité de son Dieu; mais il avait été vaincu par l'amour. Il avait de plus été, comme les autres Apôtres, le témoin et l'objet des derniers miracles d'une charité qui semblait ne pouvoir plus se contenter, sans arriver à la plus intime de toutes les unions. Il lui avait été donné, pour la première fois, de manger la Chair et de boire le Sang de Jésus-Christ. Tout rempli de l'amour, excité par des faveurs aussi prodigieuses, le cœur de Pierre se crut inébranlable dans sa fidélité. Malheureusement, à la confiance, si louable lorsqu'elle se repose uniquement sur Dieu, se mélangeait encore dans l'âme de Pierre quelque reste de présomption humaine. Il en fut bientôt purifié dans le feu de l'humiliation.

Notre Seigneur et ses Apôtres quittèrent la table du festin où venait de s'immoler en réalité l'Agneau divin, figuré par les hosties de l'Ancien Testament. Ils allaient se mettre tous en marche pour accompagner leur Maître au jardin de Gethsémani. Jésus leur dit : « Vous souffrirez, tous cette nuit, du scandale à mon occasion. Car il est écrit : Je frapperai le Pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées ¹. »

Cette prédiction douloureuse émut vivement le cœur de Pierre, qui répondit aussitôt : « Quand même tous les autres se scandaliseraient, moi, je ne le ferai jamais. »

Et Jésus lui dit : « En vérité, je te le dis, cette nuit même, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois. »

¹ *Omnes : os..... Matth. xxvi, 31.*

Pierre répliqua : « Quand même je devrais mourir, je ne vous renierai pas. »

Et notre Seigneur se tut ; mais bientôt Pierre était tombé.

Jésus, en effet, victime innocente, immolée par nous ses enfants et ses bourreaux, supporta au jardin des Oliviers cette agonie sans exemple, où la terre se rougit des premières gouttes d'un sang dont la voix devait parler bien plus haut que le sang d'Abel. Pierre et les deux autres Apôtres choisis, virent cette sainte âme abîmée dans l'amertume : ils entendirent le Dieu de toute force et de toute consolation s'écrier, dans les angoisses de son humanité accablée : « Mon âme est triste jusqu'à la mort... » S'il est possible, ô mon Père, que ce calice s'éloigne de moi ! »

Pierre et les deux Apôtres répondirent à ce besoin d'appui, que semblait leur demander le Sauveur, en se laissant aller à l'engourdissement du sommeil.

Un instant après, il est vrai, la vue de la trahison de Judas, l'attaque violente des Juifs réveillèrent dans l'âme de Pierre cette vivacité d'amour qui lui fit outre-passer les désirs et les recommandations de son Maître. Mais cette ardeur s'évanouit bientôt. En voyant cet innocent agneau se laisser, selon les oracles des prophètes, garrotter et conduire au supplice sans se plaindre, la confiance et le courage de Pierre défailirent. Il suivit, il est vrai, son Maître, mais de loin. Il tremblait déjà d'être reconnu, non-seulement pour le prince des Apôtres, mais pour le dernier des disciples, pour un homme qu'on avait vu avec lui : *Vere et tu ex illis es*¹.

¹ Matth, xxvi, 73.

Puis, quelques instants s'écoulèrent encore ; et la chute, la moins prévue dans le principe, vint montrer à Pierre sa faiblesse. A nous tous, âmes présomptueuses que nous sommes, cette même chute nous fait voir combien nous avons besoin de la grâce pour aimer constamment, et pour résister aux sollicitations de la nature ennemie de Dieu.

Quel déchirant récit nous en a conservé la simplicité si touchante des saints Évangiles !

Pierre cependant, dit l'Écrivain sacré, Pierre était assis dans l'atrium du grand-prêtre ; une servante s'approchant lui dit : Et toi tu étais avec Jésus le Galiléen !

Pierre le nia devant tout le monde, en ajoutant : Je ne sais ce que vous dites.

Il sortait d'une porte, lorsqu'une autre servante le vit et dit à ceux qui se trouvaient présents : Celui-là aussi était avec Jésus de Nazareth.

Et il le nia de nouveau avec serment, et dit : Je ne connais pas cet homme.

Peu de temps après, ceux qui étaient là s'approchèrent de lui en lui disant : Vraiment tu es bien l'un d'entre eux, car ton langage te fait reconnaître.

Alors il recommença ses protestations et ses serments, soutenant qu'il ne connaissait pas cet homme. Et aussitôt le coq chanta.

Ce chant lui rappela tout ce qui s'était passé à la fin de la cène. Son cœur brisé reçut une large blessure dont il ne lui fut pas donné de guérir. Et le torrent de larmes dont il conserva la source jusqu'aux derniers jours de sa vie, lui imprima sur les joues, dit une pieuse tradition, d'ineffaçables marques de son repentir.

Après une aussi lourde chute, sans doute notre Seigneur

détourna sa face de l'Apôtre infidèle? Il fut tenté de lui retirer pour jamais les glorieuses prérogatives dont il l'avait si généreusement revêtu? Non. Tout au contraire; le regard de sa bonté se fixa sur lui pour lui inspirer à la fois le repentir et l'espérance. Les prérogatives de Pierre se complétèrent par suite d'une triple confession d'amour, effaçant le souvenir d'un triple abandon.

Et Pierre, réellement converti non-seulement confirmera ses frères, mais il amènera, dès les premiers jours de sa prédication, d'innombrables enfants à la sainte Église dont Jésus-Christ triomphant lui a laissé la garde.

Écoutez-le dans Jérusalem au sortir du cénacle, suivez-le dans la Judée, à Antioche, puis à Rome. Alors vous verrez que si la présomption de Pierre l'a fait tomber dans un abîme, l'humilité d'un prompt repentir le releva bientôt à la hauteur de la destinée que la grâce lui avait faite.

Cette destinée était de sceller de son sang la croix de Jésus-Christ, plantée dans les larmes, glorifiée par ses travaux sur les collines de la ville éternelle.

« A propos de l'arrivée de saint Pierre à Rome, un Père de l'Église a fait ressortir, sous une forme dramatique, le caractère surhumain de l'entreprise qu'il venait accomplir. Figurez-vous cet étranger au visage pâle, à la barbe crépue, revêtu d'une robe et d'un manteau usé par le voyage, pieds nus ou avec de pauvres sandales, se reposant un moment au milieu de ses compagnons, près de la porte Navale, par exemple, tâchant d'obtenir des renseignements sur le chemin qu'il doit suivre dans les détours de la grande ville, et se faisant nommer quelques-uns des principaux monuments qu'il découvre. De la borne où il est assis, il peut apercevoir, sur le som-

met du Capitole, le temple de Jupiter qui domine Rome et le monde. Pendant qu'il médite sur ce qu'il voit, un de ces chercheurs de nouvelles, qui se plaisent à questionner les arrivants, s'approche de lui, et il s'établit entre eux le dialogue suivant :

» LE PAÏEN. — Etranger, pourrais-je savoir quelle affaire t'amène à Rome, je serais peut-être en état de te rendre quelque service ?

» PIERRE. — Je viens y annoncer le Dieu inconnu et substituer son culte à celui des démons.

» LE PAÏEN. — Vraiment ! mais voilà quelque chose de très-nouveau, et j'aurais grand plaisir, tout à l'heure, à raconter ceci à mes amis en me promenant avec eux dans le Forum. Si tu le veux bien, causons un peu : dis-moi d'abord d'où tu viens ? quel est ton pays ?

» PIERRE. — J'appartiens à une race d'hommes que vous détestez, que vous méprisez et qui ont été chassés de Rome ; mais on leur a permis d'y revenir. Mes compatriotes, à ce qu'on m'a dit, ne demeurent pas loin d'ici, le long du Tibre : je suis Juif.

» LE PAÏEN. — Mais tu es peut-être quelque grand personnage dans ta nation ?

» PIERRE. — Regarde ces pauvres mariniers qui se tiennent là, tout près de nous, sur le bord du fleuve : je suis de leur métier. J'ai passé une bonne partie de ma vie à prendre des poissons dans un lac de mon pays, et à raccommoder des filets pour gagner mon pain. Je n'ai ni or ni argent.

» LE PAÏEN. — Et depuis que tu as quitté ce métier, tu t'es sans doute appliqué à l'étude de la sagesse, tu as fréquenté les écoles des philosophes et des rhéteurs, tu comptes sur ton éloquence ?

» PIERRE. — Je suis un homme sans lettres.

» **LE PAÏEN.** — Jusqu'ici, je ne vois rien de bien rassurant pour ton entreprise ; il faut donc que le culte de ce Dieu inconnu, dont tu parles, soit bien attrayant par lui-même, pour pouvoir se passer ainsi de toute recommandation ?

» **PIERRE.** — Le Dieu que je prêche est mort du dernier supplice sur une croix entre deux voleurs.

» **LE PAÏEN.** — Et que viens-tu donc nous annoncer de la part d'un Dieu si étrange ?

» **PIERRE.** — Une doctrine qui semble une folie aux hommes superbes et charnels, et qui détruit tous les vices auxquels cette ville a élevé des temples.

» **LE PAÏEN.** — Quoi ! tu prétends établir cette doctrine à Rome d'abord, et ensuite dans quel pays ?

» **PIERRE.** — Toute la terre.

» **LE PAÏEN.** — Et pour longtemps ?

» **PIERRE.** — Tous les siècles.

» **LE PAÏEN.** — Par Jupiter ! l'entreprise a quelque difficulté, et je crois que tu aurais besoin de commencer par te faire de puissants protecteurs, pour n'être point arrêté à ton début ; mais je n'imagine pas que tu comptes les Césars, les riches, les philosophes parmi tes amis ?

» **PIERRE.** — Les riches, je viens leur dire de se détacher de leurs richesses ; les philosophes, je viens captiver leur entendement sous le joug de la foi ; les Césars, je viens les destituer du souverain pontificat.

» **LE PAÏEN.** — Tu prévois donc qu'au lieu de se déclarer pour toi, ils se tourneront contre toi et tes disciples, si tu en as. Que ferez-vous alors ?

» **PIERRE.** — Nous mourrons.

» **LE PAÏEN.** — C'est, en effet, ce qu'il y a de plus vraisemblable dans tout ce que tu viens de m'annoncer. Étranger, je te remercie ; tu m'as fort diverti. Mais en

voilà assez pour le moment ; *je l'entendrai un autre jour*. Adieu. — Pauvre fou ! c'est pourtant dommage ; car il a l'air d'un assez brave homme ¹. »

Demandons maintenant au Pontife qui siège depuis des siècles sur les débris dispersés du trône des Césars ; demandons-lui si Pierre repentant a su accomplir la mission donnée à Pierre le Grand, modèle des hommes apostoliques appelés à comprendre par eux-mêmes ce que peut opérer une faiblesse humaine, quand elle est revêtue des grâces du Seigneur.

Demandons-nous ce que serait devenue cette même faiblesse en saint Pierre, si ce grand Apôtre fût demeuré insensible à la voix du remords, après la chute terrible que la présomption lui avait fait commettre. Demandons-nous enfin ce que nous serions nous-mêmes, nous, héritiers des vocations apostoliques, si nous laissons le démon nous enchaîner dans ses liens en nous détournant de notre fin qui est Dieu.

Saint Pierre, une fois entré dans sa grande vocation, n'avait pas de milieu à choisir. Un trône infiniment glorieux dans le ciel, ou un abîme de honte dans l'enfer ; voilà ce qui lui était réservé.

Pour nous également, une fois entrés dans la carrière, il n'y a plus de milieu non plus à chercher : ou nous accomplirons fidèlement ce que le Seigneur exige de nous ; et alors atteignant notre fin suprême nous parviendrons infailliblement à la gloire : ou bien, cette fin nous la mépriserons ; nous trahirons nos serments et notre foi ; et alors, quel avenir nous serait réservé ! Grand Dieu, cette seule pensée me fait frémir d'épouvante.

¹ *Esquisse de Rome chrétienne ; par l'abbé Ph. Gerbet. In 8°. Paris, Bureau de l'Université cath. 1844. T. I. pp. 43 et suiv.*

II.

Rigueur et équité.

I. RIGUEUR. — Si je meurs en réprouvé, toutes mes fautes, clairement connues de mon juge, seront punies avec une implacable sévérité. En vain chercherai-je à me dire, comme l'impie : Le Seigneur ne connaît pas mes fautes. Son œil en contemplant l'univers ne s'est pas abaissé jusqu'à moi. J'étais trop peu de chose au milieu des grandeurs de la création : *Non dicas : A Deo abscondar... In populo magno non agnoscar : quæ est enim anima mea in tam immensa creatura* ¹?

Vaine espérance et coupable illusion, que les craintes de l'avenir expliquent, mais ne sauraient justifier.

Cet œil, dont la vigilance s'étend à tout, n'a point cessé au contraire de m'observer et de scruter jusqu'aux plus secrets replis de mon cœur. Mon âme, rachetée au prix du sang de Jésus-Christ, était chose trop précieuse pour que ce divin juge la perdît de vue un seul instant. Il avait pour elle, au contraire, des regards et une surveillance qui ne s'endormirent jamais : *Quoniam oculi Domini multo plus lucidiores sunt super solem, circumspicientes omnes vias hominum et profundum abyssi, ad hominum corda intuentes in absconditas partes* ².

Toute ma vie étant donc exposée clairement devant moi au dernier jour, il me faudra répondre comme chrétien sur ma fidélité à garder les promesses de mon baptême. Promesses sacrées dont la fidèle observance eût fait mon bonheur et ma gloire ; que bien souvent,

¹ Eccli. xvi, 16 et 17. — ² Eccli. xxiii, 28.

peut-être, mon ingratitude a trahies pour suivre les pompes de Satan.

Comme prêtre j'aurai à subir un jugement plus sévère encore. Sans parler des péchés graves sacrilègement commis, je devrai rendre un autre compte bien douloureux pour toutes ces grâces négligées, tous ces trésors, dont je n'ai pas profité, toutes ces négligences coupables et si multipliées dans le service de mon Dieu.

Comme missionnaire, enfin, il faudrait montrer à l'inflexible justice comment je me suis acquitté des devoirs rigoureux de mon importante administration : *Redde rationem villicationis tuæ* ¹. Combien de fois ma lâcheté, mes manquements et mes crimes n'auraient-ils point fermé aux âmes l'entrée du salut ! combien de ces malheureux plongés avec moi dans les mêmes supplices ne les eussent point évités si je l'eusse voulu ! O mon Dieu, que votre jugement sera terrible pour un infidèle missionnaire : *Ecce pervenit gladius usque ad animam* ² !

II. ÉQUITÉ. — Après ma condamnation je serais non-seulement hors d'état de faire révoquer par d'autres juges cette rigoureuse sentence, mais la possibilité d'un appel ne me viendrait pas même à la pensée : *De ore tuo te judico, serve nequam* ³, m'aurait dit notre Seigneur. Et je me serais reconnu aussitôt coupable et digne des derniers supplices. J'aurais compris immédiatement l'irréparable ruine causée dans mon âme par le péché. Et cette lumière serait plus que suffisante pour me faire comprendre la justice de ma condamnation. Quelle confusion ! quelle douleur ! quel silence honteux, je devrais garder devant mon juge : *At ille obmutuit* ⁴.

¹ Luc. XVI, 2. — ² Jerem. IV, 10. — ³ Luc. XIX, 22. — ⁴ Matth. XXIII, 12.

Et que ferai-je en effet pour pallier mes crimes ? quelles excuses aurai-je le courage d'apporter ? Dirai-je que j'étais faible, que la vertu était difficile à pratiquer, que les grâces me manquaient pour le faire ? — Mais ces grâces, j'en étais inondé chaque jour ! Mais cette vertu impossible à pratiquer selon moi, d'autres y avaient été fidèles. Leur faiblesse, peut-être, était plus grande que la mienne, leurs grâces moins abondantes, leur position plus dangereuse. Pourquoi donc n'ai-je pas eu le courage et la force de les imiter ? « Quod fecerunt isti et istæ non poterim ego ¹ ! »

Dirai-je enfin que l'ignorance du mal que je commettais m'a perdu ? L'ignorance ! — Mais j'étais, par ma position, la lumière et le flambeau du monde ; j'enseignais aux autres le chemin de la vie. Pourquoi donc n'aurai-je pas su le trouver pour moi ?

Il faudrait alors l'avouer et le déplorer, mais en vain. Oui, au milieu même de la lumière, mon âme se serait trouvée enveloppée dans les ténèbres de la mort. Les passions nourries en moi par mes infidélités répétées, auraient fini par produire dans mon cœur un triste aveuglement. Et alors cette ignorance coupable, loin d'être mon excuse, deviendrait au contraire un nouveau motif de condamnation.

Oui, je pourrais le confesser avec tous les malheureux qui se seraient perdus comme moi, une déplorable erreur m'aurait séduit. J'aurais, comme eux, cherché à me persuader, qu'en foulant les sentiers des pécheurs, je suivais le chemin de la vie ; et comme eux je me serais trompé : *Ergo erravimus* ² !

¹ S. Augustin. — ² Sap. v, 6.

J'étais bien aveugle et en même temps bien coupable, lorsque je regardais le bien comme un mal et le mal comme un bien ; quand je préférais les joies insensées du péché à la douce paix de ma conscience : *Ergo erravimus* ; lorsque je regardais la vie des bons comme une croix au-dessus de mes forces. J'étais bien aveugle et bien coupable, lorsque la sainteté des véritables missionnaires me semblait être l'exagération imprudente d'une piété mal réglée ; lorsque leur vigilance attentive sur eux-mêmes, leur mortification universelle des sens intérieurs et extérieurs me paraissait si dure et impossible à pratiquer. C'était encore de ma part un coupable aveuglement de regarder l'ardeur de leur zèle comme une autre exagération ; de me contenter, quant à moi, du simple exercice de mon ministère obligé, sans rien faire de plus pour les âmes.

Cruellement rassuré sur les premiers sacrifices de ma vie, je me disais qu'ils étaient suffisants pour me permettre de compter sur la grâce de la persévérance ou tout au moins sur le repentir. Notre Seigneur, me disais-je, n'a-t-il pas promis le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre à ceux qui laisseront tout pour le suivre ? Et moi, n'ai-je point quitté, pour son amour, parents, amis, patrie, biens et jouissances de la terre ? — Hélas ! pauvre insensé que j'étais, ne savais-je donc pas qu'il ne suffit point de mettre la main à la charrue pour avoir droit, lorsque vient le déclin du jour, à la récompense des fidèles serviteurs ? Ne savais-je donc pas qu'il est impropre au royaume de Dieu celui qui peut, après avoir bien commencé, regarder tristement en arrière et quitter le travail : *Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retro,*

aptus est regno Dei ¹? A ceux-là seulement qui auront travaillé fidèlement jusqu'à la fin, est promise la récompense : *Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* ². Donc, je me serais trompé par ma faute et pour mon malheur ; je me serais trompé par ma faute et pour mon éternel désespoir. Je devrais donc répéter avec les infortunés compagnons de mon supplice : *Ergo erravimus ! Talia dixerunt in inferno, hi qui PECCAVERUNT* ³.

Et voilà ce que je dois m'attendre à éprouver un jour si, ce qu'à Dieu ne plaise, j'étais assez malheureux pour mourir dans le péché. Tels sont les châtiments que la justice éternelle me préparerait, et la sentence dont je serais infailliblement frappé.

Si, au contraire, comme je l'espère de votre infinie miséricorde, ô mon Dieu ! ô mon Père ! si je persévère dans votre grâce ; si je meurs en saint missionnaire, chargé de bonnes œuvres et de mérites, je verrai venir alors avec joie l'instant de recueillir ce que j'aurai semé dans le travail et dans les larmes : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* ⁴. Car, pour les élus, la mort et le jugement qui la suit, sont le commencement du bonheur et de la gloire.

Si je suis tiède, enfin, la justice de mon Dieu ne me repoussera pas pour toujours ; mais l'instant où mes larmes cesseront entièrement de couler sur mes fautes se fera longtemps attendre. Car, pour les tièdes, comme pour les âmes vraiment saintes et pour les pécheurs, c'est une équité parfaite qu'il faut attendre comme base particulière et inflexible de chaque jugement.

¹ Luc. ix, 62. — ² Matth. x, 22. — ³ Sap. v, 6 et 14. — ⁴ Ps. cxv, 6.

III.

Promptitude et irrévocabilité.

I. PROMPTITUDE.—Prompt dans l'action, le jugement de Dieu se fera dans un instant aussi rapide que la pensée : *In momento, in ictu oculi* ¹. Une lumière instantanée fera voir à l'âme ce qu'elle a fait et ce qu'elle est. Eclairée d'un rayon du soleil de justice, elle verra, tels qu'ils sont réellement, ses mérites et ses fautes, ses beautés et ses taches; tout, en un mot, lui apparaîtra en Dieu et tel qu'il est : *Sicuti est* ². Elle comprendra tout d'un seul coup d'œil, parce que, dégagée désormais des sens, elle n'aura plus à raisonner, mais à voir. Heureuse si, dans cet instant décisif autant que rapide, elle peut, dans le livre éternel exposé sous ses yeux, lire une sentence de paix et de bonheur !

Ainsi, dans un clin d'œil, dans un espace de temps insaisissable, la cause de chacun de nous sera inscrite et jugée. Dans le même instant aussi l'arrêt irrévocable s'accomplira.

Si j'arrive à Dieu sans souillure, j'entrerai aussitôt dans la gloire et je m'enivrerai avec les saints du torrent de délices qui les inonde pour toute l'éternité : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos* ³. Imparfait encore dans ma justice, j'irai dans le lieu réservé à l'expiation temporaire des fautes que l'expiation du purgatoire efface. Pécheur, je tomberai dans ce déluge de maux que la vengeance éternelle prépare aux malheureux compagnons de Satan. Je serai tristement englouti dans ce lieu de misère d'où je

¹ I Cor. xv, 52. — ² I. Joan. III, 2. — ³ Ps. xxiv, 9.

ne pourrai plus sortir. Pas de délai, pas de retard : *Eccce quasi nubes ascendet, et quasi tempestas cursus ejus, velociores aquilis equi illius : vœ nobis quia vastati sumus*¹. Pas de miséricorde non plus; toutes ces choses étaient bonnes pour le temps. Aujourd'hui l'éternité commence, et l'éternité ne connaît pas de distinction entre les instants, pas de succession dans la durée. Elle est actuellement et toujours. — Mon jugement est porté, tout est donc accompli : *Jam judicatus est*².

II. IRRÉVOCABILITÉ. — Plus de craintes, âme fidèle, ton bonheur est assuré pour toujours; toujours tu seras avec Dieu : *Semper cum Deo erimus*³. Toujours tu l'aimeras, tu le glorifieras, tu le contempleras dans tes joies éternelles, toujours ! toujours !

Toujours aussi, ô pécheur ! toujours, ô malheureux missionnaire qui as trahi ton Dieu; toujours tu subiras l'inexorable arrêt de la justice qui t'a frappé; car cette justice n'est soumise ni à erreur ni à repentance. Jamais par conséquent ta sentence ne sera révoquée; jamais ton procès ne sera revu, jamais ta sentence ne sera portée devant d'autres juges.

En vain l'espérance chercherait donc à rentrer dans ton cœur; la porte lui en est fermée pour jamais : *Clausæ est janua*⁴. Pas d'espérance pour le présent, pas d'espérance pour l'avenir. C'est une vengeance éternelle qui te saisit; nul ne pourrait désormais te soustraire à ses coups : *Rugitus ejus ut leonis, rugiet ut catuli leonum : et frendet, et tenebit prædam : et amplexabitur, et non erit qui eruat*⁵. Irrévocable est ton jugement : irrévocable dans le moment actuel; irrévocable également au jour de la sentence

¹ Jerem. iv, 13. — ² Joan. iii, 8. — ³ I Thess. iv, 16. — ⁴ Matth. xxv, 10. — ⁵ Is. v, 29.

universelle prononcée solennellement sur tout le genre humain. Jour terrible, que ta douleur doit redouter bien loin d'y chercher une dernière espérance ; car en ce jour fatal ta honte éclatera aux yeux de l'univers , par la manifestation de tes crimes. A la face du monde entier réuni avec toi aux pieds du souverain juge , tu verras cette honte gravée de nouveau en caractères ineffaçables sur ton front, au moment où retentira cet arrêt que tu partagerais avec les damnés : *Discedite a me maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus*¹.

O mon Dieu ! quel spectacle et quelle douleur ! Et à la pensée de ce qui m'arriverait un jour si je mourais en réprouvé, ne dois-je pas, Seigneur, vous dire dans un saint tremblement : *Confige timore tuo carnes meas : a judiciis enim tuis timui ?*

Mais aussi, ô vous, le plus riche et le plus généreux des Maîtres ! si, comme j'en ai la douce espérance, si je suis assez heureux pour mourir dans votre grâce, quel bonheur, quelle consolation de vous entendre prononcer sur moi cette sentence des élus : *Venite, benedicti Patris mei ; possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi*².

O mon Dieu ! en présence de cette alternative cruelle, en présence de ces deux jugements inévitables l'un ou l'autre, pourrai-je rien trouver de trop pénible à entreprendre, rien de trop cher à sacrifier pour mériter l'un et éviter l'autre ? O mon Dieu ! donnez-moi force, amour et lumière en ce monde, afin qu'au jour du terrible jugement je sois trouvé digne d'entrer avec vos élus dans ce royaume éternel que vous leur avez promis !

¹ Matth. xxv, 41. — ² Ps. cxviii, 120. — ³ Matth. xxv, 34.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



SECOND JOUR.

TROISIÈME MÉDITATION.



LE PÉCHÉ VÉNIEL DANS UN MISSIONNAIRE.

Qui spernit modica paulatim decidet.

Eccli. XXI, 1.

Après avoir compris, comme nous l'avons fait, toute l'horreur que doit inspirer le péché mortel, il nous restait à méditer sur les fautes moins graves qui peuvent nous conduire dans cet abîme. Nous nous en occuperons en ce moment, considérant le péché véniel, surtout comme péché d'habitude.

Nous examinerons donc :

- 1° La nature de l'offense dont le péché véniel nous rend coupables envers Dieu ;
- 2° Le tort qu'il nous fait ;
- 3° Les dangers auxquels il nous expose.

I.

La nature de l'offense.

Dans le péché, même véniel, l'offense envers Dieu peut être envisagée sous différents points de vue. C'est un mé-

pris de la majesté divine; une révolte contre la très-sainte volonté qui doit nous servir de règle; une coupable ingratitude envers la bonté infinie qui nous comble de bienfaits.

I. MÉPRIS DE DIEU. — Ce mépris est coupable, très-coupable, surtout de la part d'un missionnaire. Il ne porte pas, je le veux bien, sur une matière grave en soi; ou du moins il est accompagné de circonstances qui l'empêchent de perdre le caractère de faute vénielle. Mais, si je le considère par rapport à Dieu qu'il offense, je verrai de suite le mal essentiel qui s'y rencontre et avec quel soin attentif je dois m'en éloigner.

Moi, prêtre de Jésus-Christ, missionnaire appelé à la plus grande des vocations, je ne crains pas en effet de mépriser mon Dieu, de l'outrager à chaque instant, pourvu que cet outrage n'entraîne pas immédiatement la perte de mon âme. Et je me rassure, peut-être, sur la disposition où la grâce me maintient, de tout souffrir plutôt que d'offenser mon divin Maître par un péché mortel. Comme si, de toutes les offenses contre Dieu, la plus légère ne devait pas me paraître le plus grand des maux.

Eh! qui suis-je donc, pour oser ainsi outrager la majesté adorable du Seigneur? Quel est-il lui-même ce Maître sévère, qui me demandera un jour un compte si rigoureux de tant d'offenses? Ce que je suis? je ne l'ai que trop compris, un serviteur inutile, une poussière, un néant. Et lui? lui, c'est mon Père, c'est mon Maître, c'est mon Dieu!

Et j'ose bien dire qu'une offense commise en de semblables conditions est peu importante!

Est-ce donc une offense peu importante que celle d'un

esclave outrageant son maître, même légèrement, mais volontairement, et à tout propos? Est-ce donc une faute si facile à pardonner, qu'un mépris formel et voulu par une créature, qui s'arrête seulement quand ce mépris allumerait contre elle les vengeances implacables de son Juge? Sont-ce là des choses si faciles à se permettre, lorsque cet esclave, cette créature s'appelle prêtre de Jésus-Christ, missionnaire de la sainte Eglise?

Vraiment, si l'on y songeait mûrement, on s'éloignerait bien autrement qu'on ne le fait des occasions de pareilles chutes. On veillerait avec bien plus de soin sur soi-même. On se persuaderait bien plus intimement, bien plus pratiquement surtout, de cette recommandation que l'Église nous faisait à tous, dans une de ses plus augustes assemblées, lorsqu'elle disait à ses ministres : « *Levia etiam delicta quæ in ipsis maxima essent effugiant* ¹.

Quels ont été jusqu'ici nos sentiments sur ce point? Avons-nous compris toute la malice attachée au péché véniel, comme mépris formel de Dieu? Comment nous sommes-nous conduits dans le passé? Que ferons-nous à l'avenir?

II. RÉVOLTE CONTRE LA VOLONTÉ DE DIEU. — Sera-ce donc un désordre sans importance, de voir une vile créature se révolter par le péché, même véniel, contre la volonté de celui qui tient en ses mains les destinées de l'univers?

Quoi! Dieu viendra dire à cette créature, à ce néant : Obéis-moi. Et le néant révolté calculera, dans sa prudence de mort, jusqu'où il lui est permis de pousser la désobéissance pour éviter une inimitié complète. Puis,

¹ S. Conc. Trid. Sess. xxii.

quand ce néant aura cru distinguer cette limite, alors il résistera en face à la volonté de Dieu! Et en matière qu'il croira légère, il lui dira dans son audace : *Non serviam!*

Mais ce néant ne connaît donc pas combien est facile à franchir, cette limite qu'il croit si bien reconnaître! Il ne sait donc pas qu'il est bien près de la mort, celui qui ose ainsi braver la puissance éternelle de son Dieu : *Uno tantum gradu ego et mors dividimur*¹.

Et quelle créature orgueilleuse se révolte donc ainsi contre son Maître? Sans doute quelque âme abandonnée à toutes les erreurs qu'entraînent après elles les passions satisfaites? quelque malheureux enveloppé dans les ténèbres de la plus honteuse gentilité? Non, c'est un prêtre, un missionnaire, moi peut-être : *Tu es ille vir*²! Moi, qui ai le courage de combattre contre Dieu, dans cette lutte redoutable.

Oh! quand saurai-je apprécier la gravité de ces offenses qui n'approchent pas, il est vrai, des énormités du péché mortel, mais dont le compte, cependant, sera bien dur à rendre un jour? Quand donc serai-je au moins bien pénétré de cette parole d'un grand Docteur dont l'amour surpasse les fautes³ : « *Ista levia si contemnis quando appendis, expavesce quando numeras.* »

INGRATITUDE ENVERS DIEU.—Mais, je le dirai peut-être : je suis faible, bien faible dans la vertu ; je ne puis pas toujours défendre mon cœur contre des infidélités légères ; je compte sur la bonté de Dieu qui daignera me les pardonner. — Vous offensez Dieu, parce qu'il est miséricordieux, et que sa bonté vous pardonnera? — Ames de missionnaires, est-ce donc là un langage digne de cœurs

¹ I Reg. xx, 3. — ² II Reg. xii, 7. — ³ S. Augustin.

généreux, comme devraient l'être les vôtres, après tout ce que Dieu fait pour vous ?

Quoi ! la plus tendre des mères vous aurait enfantés dans la douleur ; elle vous aurait nourris de son sein, vous aurait entourés de ses plus vigilantes sollicitudes ; elle vous aurait soutenus, protégés dans votre enfance, avec un amour dont une mère seule est capable. Et vous, pour prix de tant de bienfaits, vous iriez l'insulter en face, vous iriez l'outrager en choses légères, il est vrai, mais l'insulter, l'outrager volontairement ? Vous feriez ces choses, et pour vous excuser devant Dieu et devant les hommes, vous diriez : Ma mère est si bonne, elle me le pardonnera ! Et vous croyez que Dieu et les hommes se contenteraient d'une pareille excuse ?

Insensés que vous êtes, ne voyez-vous pas que, par cet aveu, vous aggraverez aux yeux de tous votre faute au lieu de l'adoucir ? Or, si Dieu et les hommes vous jugeaient ainsi dans votre conduite coupable à l'égard de votre mère selon la nature, comment Dieu vous jugera-t-il, lorsque vous vous présenterez devant lui avec de semblables fautes commises si facilement à son égard, sous de pareils prétextes ?

Ce bon Maître ne nous a-t-il donc pas aimés de toute éternité plus tendrement qu'une mère ? N'est-ce pas lui qui soutient et nourrit chaque jour notre corps et notre âme par les dons ineffables d'une abondante prodigalité ? N'est-ce pas lui qui, après nous avoir enfantés avec douleur sur le Calvaire, nous conçoit, nous enfante encore chaque jour à un amour que nous repoussons, que nous étouffons en nous par le péché ?

Hélas ! je n'en saurais douter, l'image du fils ingrat que je condamne, c'est la mienne. Hélas ! j'ai trop indi-

gnement méconnu la bonté du grand Dieu que j'outrage par le péché véniel. Serai-je assez malheureux pour vouloir, jusqu'à la fin, déchirer aussi cruellement le cœur de mon bon Maître par une semblable ingratitude?

II.

Tort que le péché véniel cause au missionnaire.

Si les considérations précédentes ne suffisent pas pour nous détourner du péché véniel, nous devons au moins le fuir en vue des grands maux qu'il nous cause. Le péché véniel en effet s'oppose puissamment à notre sanctification; il apporte les plus grands obstacles au succès de nos travaux apostoliques; il nous prépare conséquemment, dans l'autre vie, une grande diminution de gloire et même de redoutables châtimens.

I. LE PÉCHÉ VÉNIEL S'OPPOSE PUISSAMMENT A NOTRE SANCTIFICATION. — Le péché véniel enlève d'abord à notre âme une partie de sa beauté, puisqu'il y défigure en quelque chose l'image de Dieu. Par conséquent, il diminue la complaisance que Dieu prenait en elle; il le refroidit à notre égard, et nous prive ainsi des grâces de choix qui nous étaient accordées auparavant. Par là nous perdons, du moins en partie, les lumières spéciales qui nous éclairaient sur les moindres fautes, l'amour généreux qui nous les faisait éviter. Nous perdons en même temps peu à peu le courage qui nous soutenait dans le combat de chaque jour, et nous en adoucissait la fatigue et la peine.

Lorsque nous avons le bonheur de fuir la moindre faute comme un très-grand mal, notre âme, remplie d'une charité toujours nouvelle, éprouvait une grande facilité à sui-

vre Jésus-Christ glorieux ou souffrant. Le Calvaire ne nous effrayait point ; car de là nous voyions les splendeurs du Thabor. « Amor currit, volat et lætatur, » dit l'auteur du saint livre de l'*Imitation*, et notre âme en faisait la douce expérience. Elle aimait, elle courait, elle volait à la suite de son époux. Et lorsque cet amant adorable lui demandait sainteté, ferveur et sacrifice, elle ne craignait pas de les lui donner, parce qu'elle le sentait par sa propre expérience : aux âmes saintes dès ce monde, il est promis amour et récompense.

Mais aujourd'hui que nous sommes déchus, peut-être, de notre ferveur primitive ; aujourd'hui que l'habitude du péché véniel a diminué en nous la charité ; trop souvent, hélas ! le poids de la croix du Sauveur nous pèse, la sainteté nous effraie, les sacrifices continuels nous semblent impossibles.

Examinons-nous donc, et voyons dans quel état dangereux nous aurait déjà mis le péché véniel dégénéré en habitude. Cet état est redoutable ; c'est celui de la tiédeur que l'Esprit de Dieu réprouva si fortement dans son terrible langage : *Utinam frigidus esses aut calidus. Sed quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo* ¹.

II. LE PÉCHÉ VÉNIEL NUIT BEAUCOUP AU SUCCÈS DE NOS TRAVAUX APOSTOLIQUES. — Les divines Écritures, pour nous faire comprendre les dangers de la tiédeur, reviennent plus d'une fois sur les recommandations qu'elles nous adressent de fuir un pareil état. Quelle image ces oracles sacrés nous retracent des âmes paresseuses devenues un objet de dégoût pour le cœur de Dieu : *De stercore boum*

¹ Apoc. III, 15 et 16.

lapidatus est piger : et omnis qui tetigerit eum excutiet manus ¹ Voilà pour l'état intérieur de ces âmes. Quant à l'effet extérieur de cette funeste disposition, il est peut-être encore plus douloureusement exprimé : *Per agrum hominis pigri transivi, dit la Sagesse, et eum totum repleverunt urticæ et operuerunt faciem ejus spinæ* ². Songeons-y sérieusement pour ce qui nous concerne.

Si nous voulons en effet travailler utilement à la grande œuvre qui nous est confiée, nous devons y mettre beaucoup de courage et de persévérance. Or, dans le cas présent, la charité seule peut nous les donner. Sans une charité vive et ardente, si les succès enorgueillissent, les revers également accablent et découragent. On ne court plus, on ne vole plus, dans la joie de l'amour, sur la route des divins commandements du Seigneur. On se laisse accabler sous le poids d'un travail dont on ressent toute la pesanteur. Et parce qu'avant l'heure on quitte la tâche commencée, on y aura travaillé sans fruit : *Calcabis olivam, et non ungeris oleo* ³.

Cruelle vérité, souvent, hélas ! confirmée par l'expérience, par une expérience malheureusement peut-être trop personnelle !

D'où vient en effet le plus souvent pour nous la stérilité de tant d'efforts tentés pour le salut des âmes ? De nos fautes graves, peut-être. Heureusement non ; car le péché mortel nous cause trop d'horreur. De quoi donc ? De ce que nous ne sommes pas assez détachés du péché véniel, pas assez purs des affections terrestres et de l'amour de nous-mêmes ; de ce que nous ne sommes pas assez généreux dans nos travaux pour recueillir de nos efforts,

¹ Eccli. xxii, 2. — ² Prov. xxiv, 31. — ³ Mich. vi, 45.

l'abondance de bénédictions réservées aux œuvres des saints : parce que semant avec parcimonie, nous devons recueillir une maigre moisson : *Qui parce seminat, parce et metet* ¹.

Qu'ont fait au contraire les hommes apostoliques de tous les âges, pour attirer la fécondité sur leurs travaux ? Ils ont commencé par fuir comme le plus grand des maux, non-seulement les fautes mortelles, mais le péché, même léger. Ils ont sacrifié pour Jésus-Christ toutes les inclinations trop naturelles de leur cœur, crucifiant en eux-mêmes leur chair avec toutes ses convoitises : *Carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* ². Par conséquent, ils n'ont point, comme je le fais peut-être, conservé en eux ce désir caché de l'estime qui me domine partout, et m'accompagne même dans l'exercice des plus saintes fonctions de mon ministère, qui me rend si sensible aux injustices réelles ou prétendues des hommes. Ils n'ont point gardé cette secrète envie qui me porte peut-être à m'affliger, au lieu de me réjouir des succès d'un missionnaire plus heureux que moi dans ses travaux ; qui me fait jeter un regard de tristesse sur certaines positions, où mon orgueil aveuglé me fait voir une place usurpée par d'autres sur mon propre mérite. Ils n'ont point non plus laissé vivre en eux cet amour des aises que je conserve, même au milieu des privations qui m'entourent. Ils ont enfin évité à tout prix, dans le service de Dieu, cette langueur dont j'ai la lâcheté de ne savoir pas me défendre.

Dois-je donc m'étonner si leurs œuvres portent beaucoup de fruits, si la stérilité accompagne trop souvent les miennes ?

¹ II Cor. ix, 6. — ² Gal. v, 24.

III. LE PÉCHÉ VÉNIEL NOUS PRÉPARE DANS L'AUTRE VIE UNE GRANDE DIMINUTION DE GLOIRE ET DE REDOUTABLES CHATIMENTS. — Si mes yeux grossiers, éclairés un moment aux vives lumières de la foi, pouvaient envisager clairement les suites réservées au péché vénial, j'en reculerais d'épouvante.

Il est vrai qu'en le commettant je ne perds pas mon éternelle couronne; mais l'éclat en est tristement diminué. Je ne me rends pas absolument indigne de contempler dans ses splendeurs la majesté infinie que j'offense; mais cette contemplation sera d'autant moins parfaite, que j'aurai été moins fidèle. J'aimerai Dieu; mais mon amour sera moins grand aussi. En un mot, je posséderai moins parfaitement cette gloire et ce bonheur dont rien n'approche; je jouirai avec moins de charmes de cette beauté éternelle, de cette merveilleuse lumière, de ces délices ineffables et sans fin qui me sont promises et que je veux conquérir.

Oh! si je comprenais ce que vaut un seul degré de gloire dans le ciel! comme je repousserais avec empressement, loin de mon cœur, tout ce qui peut mettre obstacle à cette fin suprême que Dieu me réserve! Comme je le fuirais avec horreur, ce péché vénial, si peu de chose à mes yeux aveugles, si dangereux cependant par sa nature et dans ses suites!

Car il ne s'agit pas ici seulement de diminution de gloire dans le ciel; il y a plus encore à craindre pour les sens grossiers de notre cœur. Des supplices réels, des supplices infiniment douloureux, voilà ce que Dieu réserve dans l'autre vie pour effacer en nous les taches du péché vénial. « *Ignis ille purgatorius, dit saint Augustin, durior*

» erit quam quidquid in hoc sæculo poenarum aut videri,
 » aut cogitari, aut sentiri potest. »

Le purgatoire ! ce n'est point là seulement un danger auquel je m'expose en commettant le péché véniel, c'est à peu près une certitude qui m'attend ; car il faudrait à la fin de ma vie une pénitence bien parfaite pour tout effacer. Et je le sais, jamais rien d'impur ne pénétrera dans le royaume des cieux. Le purgatoire ! y ai-je jamais bien songé ? Les âmes qui s'y trouvent sont saintes, il est vrai ; elles sont un objet de complaisance aux yeux de Dieu qu'elles aiment désormais uniquement et pour toujours. Et cependant, parce qu'elles ne sont pas entièrement pures aux yeux de la justice éternelle ; parce que, semblables à l'or où se trouve encore quelque grossier mélange, elles doivent être cruellement éprouvées par le feu, les tourments expiatoires qu'elles y endurent sont au-dessus de tout ce que nous pouvons nous imaginer sur la terre. Pensons-y, craignons-le ; car, si notre délicatesse répugne si étrangement à assumer sur nous le poids des croix journalières qui nous sont distribuées, comment aurons-nous le courage de nous exposer à tant souffrir un jour ?

III.

Dangers auxquels le péché véniel nous expose pendant la vie.

Ces dangers tendent tous à nous faire tomber, sans que nous nous en apercevions, dans la mort éternelle. D'une part en effet, l'habitude du péché véniel établit l'âme dans une fausse sécurité ; de l'autre, elle la dispose insensiblement aux fautes plus graves, aux déplorables chutes du péché mortel.

I. FAUSSE SÉCURITÉ. — Dans les premiers temps de son relâchement, l'âme éprouvait des remords, des inquiétudes que Dieu lui ménageait pour la rappeler à lui et l'engager au repentir. Mais peu à peu ce trouble salutaire s'apaise. Rassurée par l'habitude, l'âme entre insensiblement dans une paix trompeuse; c'est alors que commencent pour elle les plus grands dangers.

Si, malheureusement pour moi, je me trouvais déjà dans cet état funeste, oh ! alors le temps presse de changer de vie. La sécurité dont je jouis est un piège perfide que l'ennemi me tend, et dont je dois, à tout prix, chercher à me garantir.

Il était dans cet état l'évêque infortuné à qui l'Esprit de Dieu adressait autrefois cet avertissement sévère : *Dicis quod dives sum, et locupletatus, et nullius ego : et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus*¹. Il pensait être riche, et il était misérable; il était aveugle tout en croyant voir la lumière; il se trouvait richement vêtu, et déjà sa triste nudité apparaissait aux yeux de la Justice éternelle. Comment était-il arrivé à ce point? Par la tiédeur qu'enfante l'habitude du péché véniel. Ne lui serais-je point déjà trop semblable? n'est-il pas temps de me dire comme à lui : *Æmulare ergo, et poenitentiam age*²? Réveille-toi, ô mon âme, fuis avec soin les moindres péchés, et fais une pénitence amère pour les jours de ton aveuglement.

II. LE PÉCHÉ LÉGER DISPOSE AU MORTEL. — Que le péché véniel d'habitude dispose prochainement aux fautes mortelles, cela ne fait aucun doute. La sainte Écriture nous le dit en plusieurs endroits : *Qui spernit modi-*

¹ Apoc. III, 17. — ² Loc. cit. 19.

*ca paulatim, decidet*¹. *Qui amat periculum, in illo peribit*². Tel est le témoignage rendu sur cette vérité par les oracles sacrés de l'Esprit de Dieu. Ajoutons-y l'accord unanime des Docteurs appuyé sur l'expérience de tous les jours, et nous verrons s'il est prudent, s'il est sage, s'il est digne de notre vocation, de nous exposer désormais, comme nous l'avons peut-être fait jusqu'ici, à de pareils dangers.

Pour un prêtre sans aucun doute, pour un missionnaire à plus forte raison, on peut dire que la tiédeur enfantée par l'affection au péché véniel, est un signe trop souvent précurseur d'une mort spirituelle prochaine. « *Ubi dixisti sufficit, disait l'âme héroïque de saint Augustin, ibi periisti.* » Et cette parole, il me l'adresse très-particulièrement peut-être, à moi missionnaire tiède, qui la médite en ce moment. C'est un avertissement sérieux que Dieu m'envoie comme une grâce, dont un jour il me faudra rendre un compte bien sévère. J'ai donc le plus grand intérêt à en profiter, comme il m'importe également beaucoup d'approfondir le sens bien vrai de cette autre parole d'un grand Docteur : « *Non tanto studio magna peccata esse vitanda quam parva; illa enim natura aversatur; hæc autem, quia parva sunt, desides reddunt*³. »

Et en effet, la nature même des choses nous montre le danger de cette position moyenne occupée par l'âme tiède, entre le péché véniel qu'elle commet sans y faire grande attention, et les chutes mortelles qui la menacent. Déjà cette âme s'est endurcie contre les remords que lui causaient les fautes même légères. Par ce moyen l'at-

¹ Eccli. XXI, 1. — ² Eccli. III, 27. — ³ S. Jean Chrysostome.

trait des passions entretenues, augmenté chaque jour, croît insensiblement en force et en puissance; puis l'occasion dangereuse arrive, elle séduit, on y succombe. Y a-t-il là de quoi étonner? Hélas! non; c'est au contraire ce qu'on devait attendre.

Dans son premier état de ferveur et de force, l'âme, semblable à une forteresse entourée de plusieurs remparts, combattait avec courage sur les limites des imperfections et du péché véniel; elle avait, par conséquent, peu sujet de craindre une irruption de l'ennemi jusqu'au centre de ses retranchements. Mais, par l'habitude du péché véniel, elle a détruit successivement toutes ses premières défenses. Une seule muraille la sépare encore de son implacable adversaire; doit-elle s'étonner de voir celui-ci pratiquer, un jour ou l'autre, une brèche à ce dernier rempart?

D'un autre côté quelque bien gardée qu'elle soit, cette forteresse menacée ne se défendra jamais sûrement, si le Seigneur, en la protégeant, ne veille sur ses murs; car le Prophète sacré nous l'a dit : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam*¹. Or, je le demande, est-ce bien le moyen de se ménager l'appui tout-puissant de cet éternel défenseur, que de l'insulter sans remords en choses légères, il est vrai, mais tous les jours de la vie?

Et voilà cependant l'aveuglement dans lequel je suis peut-être déjà tombé, en m'habituant trop malheureusement à commettre le péché véniel. Voilà ce qui doit être, en ce moment, le sujet de mes plus sérieuses réflexions et de mon juste repentir.

Rappelle-toi, ô mon âme! les jours heureux de ta pre-

¹ Ps. cxxvi, 2.

mière ferveur et de ton dévouement sans mesure. Alors, ô mon Dieu! je vous aimais, j'aimais les âmes que votre sang a rachetées et que je venais, avec un saint empressement, régénérer pour la gloire éternelle, dans ce bain sacré du salut. Tout rempli de courage et d'amour, j'avais quitté pour vous suivre les plus chers objets de ma tendresse, et j'étais venu sans hésiter vivre et mourir pour vous sur la terre infidèle. Alors mon âme était heureuse parce qu'elle était sainte, au moins dans ses désirs; alors, non-seulement je fuyais avec effroi les péchés graves, les fautes grossières; mais les manquements légers, mais les moindres imperfections, je les combattais, je les évitais avec la plus active vigilance. Alors une limite quelconque, posée dans mon sacrifice, m'eût paru de ma part une dangereuse infidélité!

Et aujourd'hui, pourquoi donc l'habitude si facile du péché véniel aurait-elle pris la place de cette délicatesse primitive d'une conscience bien éclairée? pourquoi ce relâchement? Est-ce donc que ma vocation est moins grande, que mes devoirs sont moins imposants, que l'amour de mon divin Maître a pour moi moins de prix qu'autrefois?

Oh! réveille-toi, ma pauvre âme, si déjà tu as pu tomber dans ce sommeil dangereux qui mène à la mort. Reviens à ton Dieu, reviens à ta ferveur, et les grâces d'autrefois te seront rendues, et le bonheur d'autrefois t'attend, et la récompense suprême de ta fidélité ne saurait te fuir. Ainsi donc, plus de tiédeur, plus de facilité si déplorable à commettre sans remords le péché véniel qui énerve l'âme. Amour généreux et crainte filiale, voilà désormais ma vie en ce monde, en attendant que l'amour sans terme me remplisse à jamais dans l'éternité!



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

LA MORT.

O mors ! bonum est judicium tuum.

Eccli. xli, 3.

Gloire éternelle vous soit rendue, ô souverain Maître de la vie, qui avez donné à la pensée de la mort d'aussi précieux enseignements ! *O mors ! bonum est judicium tuum.*

Oui, elle est salutaire ta pensée, ô mort ! elle nourrit mon âme d'une sainte frayeur ; elle la remplit en même temps de paix et d'espérance. Car, si la mort est terrible pour le missionnaire infidèle, qu'elle est douce et consolante pour celui qui meurt dans la paix de Jésus ! O mort ! que ta pensée m'est encourageante ! qu'elle est féconde pour le salut !

Mort certaine quant à l'événement : *Statutum est hominibus semel mori*¹ ; mais incertaine pour l'heure et les

¹ Heb. ix, 27.

suites : *Sicut fur in nocte, ita veniet*¹. Mort qui dois être mon souvenir habituel, la pensée qui doit régler les actions de ma vie, ô mort, je vais te méditer aujourd'hui, afin de m'exciter fortement à me tenir prêt pour le jour où tu viendras me surprendre !

Je te considérerai donc, ô mort ! introduisant dans la maison de son éternité :

1° Le missionnaire surpris dans l'état de péché mortel ;

2° Le missionnaire qui aura vécu dans la tiédeur ;

3° Le saint missionnaire.

I.

Mort du Missionnaire réprouvé.

Nous mourrons donc infailliblement : *Statutum est hominibus semel mori* ; et à ce moment nous serons fervents missionnaires, tièdes ou pécheurs. Si nous avons le malheur de mourir dans le péché, quels seraient nos terreurs, nos regrets et notre désespoir au souvenir du passé, à la vue du présent, à la cruelle perspective de l'avenir ?

Examinons-le en ce moment tout tremblants et humiliés devant la majesté divine.

I. LE SOUVENIR DU PASSÉ. — Le missionnaire mourant en réprouvé verrait à la lueur d'une sinistre lumière le néant et l'indignité de tout ce qu'il aurait aimé dans ce monde à la place de Dieu. Il verrait la vanité de ces éloges trompeurs, de cette folle estime des hommes qui auraient exalté son orgueil pendant sa vie, et perdu son âme. Ces jouissances mensongères, dont le désir ou la possession lui auraient fait oublier les biens éternels ; ces misérables plaisirs qu'il aurait préférés aux plus sublimes

triomphes de l'éternité, lui apparaîtraient alors ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire honte, néant et confusion. Séparé de tout, abandonné de tout, ne pouvant plus rappeler à lui une vie qui lui échappe, une santé qui ne lui appartient plus, il serait seul devant Dieu, seul avec sa nudité, seul avec ses crimes. Et alors de quelle déchirante vérité ne serait pas pour lui cette parole de nos saints livres : *Siccine separat amara mors* ¹ ?

Ainsi privé pour jamais des faux biens qui l'auraient perdu, cet infortuné missionnaire serait tourmenté avec plus d'angoisses encore par la pensée des trésors véritables, indignement dissipés par lui. La pensée des péchés commis s'unirait à celle des grâces repoussées, pour le tourmenter dans ses souvenirs, pour le glacer d'effroi à la vue des jugements de Dieu : *Videntes turbabuntur timore horribili* ².

Avec une douleur amère il se rappellerait aussi qu'autrefois il avait goûté les charmes de la vertu, qu'il avait aimé son Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces. Pendant longtemps peut-être marchant avec courage et bonheur dans le chemin de la vie, il avait fidèlement accompli ses glorieux devoirs; puis il était tombé dans le dangereux relâchement dont hier nous nous sommes entretenus; puis une faute grave avait souillé son cœur, puis une autre, et il se disait : Demain, demain, je ferai pénitence. Encore un jour, mon Dieu, et je suis à vous sans partage, et je retournerai à vous, et votre miséricorde me pardonnera : « *Cras ! cras !* » *et cras non invenietur* ³. Et ce lendemain ne parut point pour lui; et dans la nuit même le Fils de l'homme est venu lui

¹ I Reg. xv, 32. — ² Sap. v, 2. — ³ I. Mac. II, 63.

demander son âme : *Sicut fur in nocte, ita veniet.*

Et la voilà cette nuit à jamais affreuse pour le missionnaire infidèle. Nous en sommes les témoins; nous le voyons lutter en désespéré contre les angoisses de la mort. Quelle est horrible cette nuit!

Dieu que ce malheureux a outragé d'une manière si coupable, Dieu semble à son tour insulter à sa funeste mort : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo*¹. Étudions cette agonie cruelle.

II. LA VUE DU PRÉSENT. — Accablé par les douleurs du corps et par les terreurs de l'esprit; aveuglé par Satan que la vue de cette proie fait tressaillir d'une cruelle allégresse, le missionnaire réprouvé n'a pas même la force de briser, par son repentir, des liens que la mort va rompre et qui cependant l'arrêtent loin de Dieu.

Cette attache criminelle qui l'a damné, il la conserve encore dans son cœur. Je sens pourtant qu'elle est vaine en elle-même, bien plus vaine encore pour lui en ce moment, puisqu'il va mourir. Mais, hélas! aveuglement funeste! le néant et la vanité l'ont enchaîné, l'ont trompé pendant la vie; le néant et la vanité l'enchaîneront, le tromperont jusque dans la mort. Terreurs inexprimables, regrets impuissants et sans fruit, désespoir aveugle, maux incurables au dehors et douleurs amères au dedans; consolation, appui, soulagement nulle part; tel est désormais l'inévitable partage de cette âme entourée d'angoisses et d'horreur : *Coangustabunt te undique*². L'enfer l'attend, le monde lui échappe, et Dieu apparaît déjà devant elle comme un juge sévère, dont la vengeance est terrible autant qu'imminente, Dieu, son créateur et

¹ Prov. I, 26. — ² Luc. XIX, 43.

son maître, qu'elle a méprisé pour prodiguer son encens à de honteuses idoles. O mort ! que tu seras amère pour ceux que tu surprendras ainsi : *Siccine amara mors !*

III. LA CONSIDÉRATION DE L'AVENIR. — Les regrets du passé, les terreurs du présent ne viendraient pas seuls tourmenter l'âme du missionnaire coupable. Il verrait encore, et principalement, s'ouvrir devant lui les horreurs de l'avenir. Tel il a vécu, tel il va mourir : *Lignum in quocumque loco ceciderit, ibi erit*¹. Il a vécu en pécheur, il mourra en réprouvé. Il a perdu sa robe nuptiale ; et son Père ne reconnaîtra point, dans les haillons qui le couvrent, le riche vêtement de son fils. Il a placé sur son front le signe de Satan, après en avoir effacé le nom glorieux de l'Agneau ; et son âme recule d'épouvante à la vue des supplices vengeurs réservés à une pareille profanation, à une semblable ingratitude. « *Quâ fronte exiet anima ad Deum? perdidit signum Christi, accepit signum diaboli*². »

Jugé selon ses voies : *Judicabo te juxta vias tuas*³, il ne sait même pas faire révoquer sa sentence encore incertaine, par un fructueux repentir. L'aveu sincère et humilié de ses fautes lui mériterait encore la miséricorde de son Dieu ; et le malheureux ne sait même pas se repentir. *Peccavi*, dit-il, non comme David pénitent, mais comme Judas réprouvé : *Peccavi tradens sanguinem justum*⁴. Comme pour Judas aussi, l'enfer s'ouvrira bientôt et recevra son âme : *Sepultus est in inferno*⁵ ! O mort, que ton jugement est terrible pour le missionnaire prévaricateur ! O mort, que tu es affreuse ainsi ! que tu es terrible ! *Mors peccatorum pessima*⁶.

¹ Eccle. xi, 3. — ² S. Augustin. — ³ Ezech. vii, 8. — ⁴ Matth. xxvii, 4, — ⁵ Luc. xvi, 22. — ⁶ Ps. cxliiii, 22.

II.

Mort du Missionnaire qui a vécu dans la tiédeur.

Qu'elle est triste encore la mort du missionnaire abandonné à une déplorable tiédeur ! Le passé, le présent et l'avenir sont également pour lui un sujet de crainte et d'amertume.

I. LE PASSÉ. — Il voit avec douleur l'abus qu'il a fait des grâces de choix dont il a été si souvent l'objet. Il voit ses inspirations repoussées par son peu de courage ou étouffées par sa négligence ; tant de sacrements reçus, tant de confessions, de communions faites avec tiédeur, tant de sources de grâces et de sainteté ouvertes devant lui, sans qu'il en ait profité. Ces fautes qui lui paraissaient autrefois si légères, il les voit en même temps sous un aspect bien différent aujourd'hui. Il n'y songeait guère pendant sa vie, et maintenant il en prévoit les suites. La langueur de son amour, la mollesse de sa pénitence lui inspirent même des craintes cruelles sur les fautes plus graves qu'il se reproche, et dont peut-être il n'est pas entièrement justifié : *De propitiato peccato noli esse sine metu* ¹.

Il voit également, et avec douleur, le mal que la tiédeur de sa charité aura fait aux peuples confiés à ses soins. Ainsi, pour une petite humiliation qu'il n'aura pas voulu subir et que Dieu lui présentait comme épreuve, il verra que telle grâce capable de gagner une âme est demeurée sans fruit. Il verra que telle immortification de volonté, telle attache à ses propres lumières, tel amour

¹ Eccli. v, 4.

de ses aises ont interrompu, en mille circonstances, l'effusion des largesses divines qui devaient passer par ses mains. Tels pécheurs traités avec moins de hauteur et de sévérité fussent revenus à Dieu par la pénitence; tandis que d'autres sont morts sans sacrements autour de lui par sa coupable négligence.

Il est vrai que, dans toutes ces circonstances, la culpabilité de sa faute n'alla pas jusqu'à la gravité du péché mortel; mais les âmes ainsi négligées n'en sont pas moins tombées dans les flammes de l'enfer, et cela par sa négligence.

Il verra également ces enfants morts sans baptême, parce qu'il n'aura pas fait tout ce qui dépendait de lui pour le leur procurer. Il verra ces gentils demeurés obstinément dans leurs erreurs par sa faute, ces âmes ensevelies dans la mort; parce que lui, apôtre peu zélé de la foi de son Maître, n'a pas su endurer et surmonter les dégoûts, les rebuts et les autres difficultés qu'il rencontrait d'abord près d'elles. Il verra toutes ces conséquences de sa tiédeur, et bien d'autres encore; m'étonnerai-je maintenant, si le souvenir du passé l'épouvante?

II. LE PRÉSENT. — Quel sujet de consolation, quel adoucissement à ses peines pourra trouver, au moment de la mort, le missionnaire négligent dans l'accomplissement de ses devoirs? Quel motif de confiance viendra l'animer dans ces redoutables instants?

Sera-ce la pensée de l'amour immense qui a porté son Dieu à se sacrifier pour lui? Contempera-t-il ces plaies sacrées où le monde a trouvé son salut, et qui s'ouvrirent toujours pour le remplir lui-même d'amour et de sainteté? Mais il voit dans ces plaies cruelles l'empreinte de ses propres fautes; mais la comparaison d'un

si généreux sacrifice, mis en regard de sa lâcheté, le navre de tristesse. Son âme en est déchirée de regret; et les larmes que cette pensée lui arrache témoignent hautement de l'angoisse de son cœur.

Alors, semblable au roi Ézéchias; il se plaindra peut-être à son Dieu de voir ainsi trancher au milieu de son cours une vie dont il eût réservé la fin pour la pénitence : *Ego dixi : In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi*¹. Mais, hélas ! moins heureux qu'Ézéchias, cette vie qu'il demande, il n'en obtiendra pas le prolongement; cette pénitence qu'il a négligée, il devra la subir dans un lieu cruel où la miséricorde se fait payer bien cher.

III. L'AVENIR. — La justice la plus rigoureuse, voilà en effet ce qui attend le missionnaire mort dans la tiédeur, au moment où il paraîtra devant Dieu. Il sait qu'il n'a pas fait pour le salut des âmes, et pour sa propre sanctification, ce que son Maître avait le droit d'attendre de lui. Il sait que le plus juste des hommes ignore s'il est réellement digne d'amour ou de haine : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit*². Et lui, qui voit dans sa vie passée tant de fautes à expier, tant de négligences qu'il n'a pas réparées, il tremble de se présenter ainsi devant le trône de la justice éternelle; il tremble en songeant au compte qu'il lui faudra rendre bientôt devant ce redoutable tribunal. Quelles angoisses cruelles ! quelles craintes trop fondées !

Ici encore, ô mort inexorable, ton jugement est bien sévère, et mon âme a besoin de choisir un autre état que celui-ci pour paraître devant son Dieu; car la pensée d'un pareil jugement pénètre mes os d'une juste épou-

¹ Is. xxxviii, 10. — ² Eccle. iv, 4.

vante : *Conturbata sunt ossa mea, et anima mea turbata est valde* ¹.

III.

Mort du saint Missionnaire.

Oh ! si la pensée des deux morts que je viens de méditer devant vous, Dieu de mon cœur, m'a fait trembler en songeant à ce qui pourrait m'arriver à mes derniers instants, voici un autre spectacle bien capable d'encourager ma faiblesse, de ranimer mon espérance : c'est la mort d'un saint missionnaire.

Tout ici est espoir, bonheur et consolation, dans le passé comme dans l'avenir. Je ne parle pas du présent; ce n'est qu'un moment de passage, le complément du passé, l'heureux commencement de l'avenir.

I. LE PASSÉ. — Quel motif le saint missionnaire a-t-il donc d'être si calme au milieu des douleurs d'une dernière maladie? pourquoi cette paix sur son front? pourquoi cet amour dans son cœur? Le monde le plaint, car on le voit en proie à bien des souffrances. Mais lui, il oublie les langueurs de son corps et nourrit son âme des douceurs fortifiantes d'une sainte résignation. Ne voyons-nous pas en effet que le beau soleil de la gloire le réchauffe et l'éclaire déjà de ses premiers rayons? Ne savons-nous pas que cette âme bénite, en reportant à cette lumière céleste sa vue sur le passé, n'y trouve que des motifs de paix sur les faits accomplis, de patiente résignation pour les derniers combats d'une épreuve qui va finir.

Il a péché, il est vrai ; beaucoup peut-être. Mais l'amertume de ses regrets pleins d'amour, sait se concilier en lui avec l'espérance chérie du pardon. Il a péché ; mais, sans se faire illusion sur les sévérités de la justice divine, il se rassure en songeant à la sincérité de son repentir. Il sait que, depuis son retour à Dieu, son cœur a été fidèle ; qu'il n'a rien désiré, rien voulu en ce monde, pour lui-même, rien sinon faire en tout la volonté de son Dieu. Les fa veurs et les croix, les tentations et le calme, il a tâché de tout recevoir avec reconnaissance et souveraine égalité d'esprit. Par conséquent il sait qu'ayant beaucoup aimé il aura été beaucoup pardonné ; qu'ayant aimé uniquement, il aura également reçu le pardon de toutes ses fautes : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum*¹. Il sait enfin que, fidèle à la voix de son Dieu, dans ses emplois apostoliques, il a uniquement voulu ce que Dieu voulait. Libre de toute affection terrestre, de tout désir de gloire humaine, il a marché à la conquête des âmes, indifférent à la position qu'il devait occuper dans le grand travail. Le premier ou le dernier dans l'estime des hommes ; entouré d'honneurs ou en butte au mépris ; dans les succès et dans les revers ; dans tout et partout il a cherché son Dieu, et dans tout et partout son Dieu s'est rencontré.

Et maintenant que la mort vient l'enlever à ce monde, il ne la craint pas, parce qu'il aime son Dieu et que, selon le langage de l'Apôtre : *Perfecta charitas foras mittit timorem*². Maintenant que cette mort l'appelle à jouir plus parfaitement de l'unique objet de ses affections, doit-on s'étonner qu'il soit heureux d'en voir arriver l'instant ? Est-il surprenant qu'il réponde à nos consolations terres-

¹ Luc. VII. 47. — ² I Joan. IV, 18.

tres par les sentiments d'une douce impatience de rompre ses chaînes? Est-il surprenant qu'il nous dise avec le saint fondateur d'une vénérable société de missionnaires : « Est-ce un malheur, pour celui qui voyage dans » un pays étranger, d'avancer son chemin et de s'approcher de la patrie? Est-ce un malheur pour ceux qui » naviguent, d'approcher du port? Est-ce un malheur » pour une âme fidèle, que d'aller voir et posséder son » Dieu? Enfin, est-ce un malheur pour des missionnaires, » que d'aller bientôt jouir de la gloire que leur divin Maître leur a méritée par ses souffrances et par sa mort ¹? »

Unissons-nous donc à cette âme si chère pour exalter les joies de son prochain triomphe; car bientôt elle dira dans les transports d'un amour qui croît sans cesse à mesure que le terme approche : « *Sinite me cœlum potius* » *quam terram aspicere, ut suo jam itinere iturus ad* » *Dominum spiritus dirigatur* ². » Elle le dira, parce qu'elle peut avec confiance défier, à ce moment suprême, l'ennemi des hommes de trouver en elle rien de commun avec lui : « *Quid adstas, cruenta bestia? nihil* » *in me funeste reperies* ³? »

Et pour les âmes dont Jésus-Christ est la vie, mourir est le plus grand des biens : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum* ⁴.

II. L'AVENIR. — Quelle gloire se hâte donc d'apparaître! Quel triomphe magnifique se prépare! O missionnaire fidèle! ô âme généreuse, le voilà donc arrivé le terme de tes combats, le jour de tes victoires éternelles! La parole de ton bon Maître s'est fait entendre, et dans le ravisse-

¹ Vie de S. Vincent de Paul, par Abelly. — ² Brev. rom. ad festum S. Martini Episcopi. — ³ Loc. cit. — ⁴ Philipp. 1, 24.

ment de ton cœur, tu as senti le charme ineffable de ces mots d'encouragement et de paix : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam; intra in gaudium Domini tui* ¹.

Et en effet, le Seigneur te constitue sur de grandes choses; car il t'établit avec lui roi dans son propre empire; il t'ouvre, et pour jamais, ce beau ciel que tu aimais, ce beau ciel dont l'espérance te remplissait l'âme de force et de joie au milieu des dangers et des tribulations de la vie : *Video caelos apertos et Jesum stantem a dextris Dei* ². Tu le vois, ce Jésus, ton modèle et ta récompense, ce juste juge qui te gardait en dépôt la plus brillante couronne pour prix de tes combats : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus judex* ³. Tu le vois, et il va placer pour jamais sur ton front ce glorieux diadème : *Veni, coronaberis* ⁴.

Précieuse et brillante couronne que ne perdra plus le missionnaire parvenu ainsi au port éternel! Précieuse couronne à laquelle nous pouvons, que dis-je? nous devons tous aspirer, et que Jésus nous donnera malgré nos misères et nos trop fréquentes infidélités : parce que ces misères et ces infidélités, si elles attristent en nous le saint amour, ne sont pas assez consenties cependant pour nous en priver; parce que ce bon Maître a pitié de notre faiblesse, et que, malgré tant de misères, nous porterons toujours dans notre cœur les espérances sacrées d'une glorieuse immortalité : *Spes illorum immortalitate plena est* ⁵.

Oh! qu'elle est grande en effet, et toute remplie d'im-

¹ Matth. xxv, 21. — ² Act. vii, 55. — ³ II Tim. iv, 7 et 8. — ⁴ Cant. iv, 8. — ⁵ Sap. iii, 4.

mortalité, l'espérance d'un véritable missionnaire ! qu'elle est désirable cette mort des justes ! car c'est pour eux le commencement de la félicité sans fin : *Beati mortui qui in Domino moriuntur* ¹. Précieuse mort devant Dieu et devant les hommes ! précieuse à notre cœur, et plus précieuse encore, si je puis m'exprimer ainsi, plus précieuse au cœur de Dieu lui-même : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* ².

Et pour y parvenir, qu'avons-nous à faire en ce monde, sinon ce que les âmes fidèles ont fait avant nous ? Nous devons, comme ces courageux serviteurs, vaincre les passions et les répugnances de la nature opposée au bien ; nous devons, comme eux, braver les dangers, les fatigues, les privations, le travail et la mort, quand il s'agit de nous sanctifier en sauvant les âmes. Comme eux, nous devons marcher fidèlement sur les traces de Jésus-Christ ; nous surtout qui sommes et pouvons nous dire d'une manière toute particulière les enfants des saints *Filii sanctorum sumus* ³.

Nous devons faire dans la vie ce qu'ont fait avant nous ces martyrs glorieux, ces généreux confesseurs, ces grands évêques, ces missionnaires sans reproches dont nous sommes les héritiers. Comme eux nous devons vivre en saints, si comme eux aussi nous voulons mourir en prédestinés.

L'avons-nous fait jusqu'ici ? Notre fidélité passée nous donne-t-elle la confiance que notre Seigneur, touché de nos efforts, nous accordera un jour l'accomplissement du plus ardent de nos désirs en ce monde ? *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia* ⁴ !

¹ Apoc. xiv, 13. — ² Ps. cxv, 15. — ³ Tob. ii, 18. — ⁴ Num. xxiii, 19.

Examinons-nous sérieusement sur ce point; car, nous ne voulons pas mourir en réprouvés ou en lâches, il faut nous décider à combattre généreusement jusqu'à la mort : *Qui certat in agone, non coronatur nisi legitime certaverit* ¹.

Mourant en saints, nous serons, comme les saints, pleins de joie et d'espérance à notre dernière heure. Tièdes, nous aurons à subir les angoisses et les amertumes attachées à cette triste mort. Réprouvés, c'est le désespoir qui nous attend, avec toutes les horreurs d'un enfer anticipé, dont la réalité deviendrait bientôt notre partage.

Et puisqu'il n'est pas d'autre voie possible pour sortir de ce monde, le choix ne saurait être douteux. Préparons-nous donc à la mort de manière à ce qu'elle devienne pour nous une espérance; et dans cette pensée, répétons avec toute l'ardeur d'un désir que notre Seigneur nous a inspiré par son amour : *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia!*

¹ I Tim. II, 5.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



TROISIÈME JOUR.

SECONDE MÉDITATION.



LE JUGEMENT.

Quoties diem illum considero , toto corpore contremisco. Sive enim comedo , sive bibo , sive aliud aliquid facio , semper videtur mihi tuba illa terribilis sonare in auribus meis : Surgite mortui , venite ad judicium.

S. JÉRÔME.

Le jugement suprême, le redoutable, l'infaillible jugement de Dieu sur nous tous : tel est le grand sujet de la méditation que nous allons faire en ce moment. Nous en considérerons la nature. C'est une sentence irrévocable, rendue par un juge tout-puissant et sévère contre un accusé faible et sans défense. La rigueur et l'équité : il s'étend à tout , ne laisse rien d'impuni et repose sur des bases si exactes de justice, que l'accusé lui-même s'absout ou se condamne à la seule vue de ses actes. Enfin la promptitude et l'irrévocabilité : sentence et exécution, tout s'opère en un instant, et pour toujours.

C'est ainsi que je serai jugé, comme tous les autres

hommes. Je le serai certainement ; et si mes yeux doivent infailliblement contempler la gloire du Sauveur du monde, infailliblement aussi je trouverai en lui un maître magnifique dans les récompenses données aux élus, un juge inflexible dans ses vengeances sur les pécheurs.

I.

Nature du jugement.

Le spectacle des différentes morts sur lesquelles nous venons de méditer, nous indique d'avance quel sera pour nous le dernier jugement.

Pour les saints missionnaires, le jugement sera ce que saint Paul appelle la révélation de la gloire déposée en nous par le baptême et l'adoption des enfants de Dieu : *Ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis*¹. Pour les tièdes, ce ne sera pas, il est vrai, un arrêt de condamnation éternelle ; mais que de regrets il motivera ! de quelle expiation douloureuse, quoique temporaire, ne sera-t-il point suivi ! que de craintes l'auront précédé, pour les pécheurs, grand Dieu ! Qui de nous pourrait en contempler, sans frémir, la rigoureuse sévérité ?

Enfin, dans quelque état que nous soyons au moment de la mort, nous paraîtrons certainement en accusés, faibles et sans défense, devant un juge tout-puissant et sévère.

I. JUGE TOUT-PUISSANT ET SÉVÈRE. — Le jugement en effet n'est pas une sentence prononcée par un égal dans la cause de son égal, par un homme sur un autre homme. Bien moins encore il s'agit d'un ami examinant ave in-

¹ Rom. VIII, 18.

dulgence les actes de son ami ; d'un père jugeant son enfant. Ici Dieu dépouille le caractère de la miséricorde ; il devient un juge sans pitié qui pèse dans la balance de la plus rigoureuse exactitude les œuvres d'une vie où rien n'a été caché à ses yeux. Il apparaît comme Dieu vengeur , entouré de tout l'éclat de sa gloire et de la terreur de sa majesté.

Si j'ai bien vécu en ce monde , si je suis mort comme le sont les élus, heureux alors sera le jour où mon âme paraîtra devant lui ! Inflexible dans le châtement, sa justice est de même inépuisable dans la récompense. Alors je pourrai lui dire dans l'abandon d'une juste confiance : *Appendat me in statera justa*¹. Si après avoir mis de la lâcheté, de la tiédeur dans son service, je suis cependant mort dans sa grâce, il me sauvera sans doute ; mais ce sera par le feu : *Sic tamen quasi per ignem*². Si je suis pécheur à l'instant de ma mort, quel affreux jugement doit la suivre ! *Appensus es in statera, et inventus es minus habens*³.

Pendant tout le cours de la vie du missionnaire infidèle, notre Seigneur a supporté patiemment ses insultes et ses ingrattitudes. Ce divin Maître agissait alors comme un tendre père dont un fils coupable méprisait l'amour ; mais aujourd'hui les rôles sont changés. Ce grand coupable paraît devant son juge, et il comprend alors la force effrayante de cette parole de nos saints livres : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*⁴.

Autrefois ce Dieu, aujourd'hui si redoutable, ne cessait de solliciter par sa grâce cet infortuné missionnaire. Il le conjurait, pour ainsi dire avec des larmes, d'écouter sa

¹ Job. xxx, 6. — ² I Cor. III, 15. — ³ Dan. v, 27. — ⁴ Heb. x, 31.

voix, de s'abandonner à sa conduite, d'être docile à ses inspirations. Et lui, il a tout méprisé, tout dédaigné; il a livré au monde et à l'enfer le cœur que son Dieu lui demandait. Et ce grand Dieu, qu'il a ainsi crucifié; ce Dieu dont il a outragé la tendresse, il est là devant lui, entouré de cette puissance et de cette majesté qui font trembler le ciel et la terre. Il est là, non-seulement avec toute sa force, mais encore avec sa sainteté, sa science, sa justice infinies. Par conséquent il voit toutes les souillures du coupable; il en connaît toute l'horreur, et il s'apprête à le plonger avec elles dans les supplices préparés par la plus terrible vengeance.

Éclairé de son côté d'une lumière qu'il ne saurait éviter ou fuir, le réprouvé se voit tel qu'il est devant Dieu; et cette vue redoublant sa juste terreur, lui arrache plus poignant que jamais ce cri d'une âme coupable : *Horrendumste incidere in manus Dei viventis*. Oui, *horrendum est*; car ce Dieu, si miséricordieux pour les âmes repenties, devient pour les pécheurs impénitents un maître impitoyable que rien ne peut fléchir : *Hos quidem tanquam pater monens probasti : illos autem tanquam durus rex interrogans condemnasti*¹.

O mon Sauveur et mon Dieu ! un enfant en ce monde, un homme même pâlisser d'effroi à la vue d'un autre homme irrité contre eux : la colère des rois suffit souvent pour briser les plus fiers courages. Et ce pécheur, cet indigne missionnaire devra soutenir la terreur de votre face ! il devra porter le poids d'une fureur qui brise les puissances de la terre : *Confregit in die iræ suæ reges*². Quelle perspective, ô mon âme ! et combien tu dois être

¹Sap. xi, 44. — ²Ps. cix, 5.

attentive à te garantir des suites d'une pareille condamnation!

II. ACCUSÉ, FAIBLE ET SANS DÉFENSE. — Je serai donc un jour, seul devant mon juge, seul avec mes œuvres, en présence de Dieu! Songeons, ô mon âme, à cet instant qui ne peut me fuir, que rien ne saurait me faire éviter.

Je me trouve encore aujourd'hui sur la terre; cela est vrai. Je me sens plein de vie en ce moment; cela peut être. Mais la vue de ces cadavres qu'on emporte chaque jour autour de moi, de ces cadavres que la mort a frappés après quelques heures seulement de souffrances¹; cette vue m'avertit qu'un jour viendra, bientôt peut-être, où, moi aussi, je paraîtrai devant Dieu, et je serai alors seul en face de lui, seul avec mes œuvres bonnes, tièdes ou mauvaises : *Opera illorum sequuntur illos*².

Me voilà donc devant Dieu. Voyons d'abord ce qui m'arriverait après une mort de réprouvé. Mon âme frémit à cette pensée. Avançons cependant, il est utile et salutaire de considérer de temps en temps, sous ce lugubre aspect, la mort et ce qui doit la suivre : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis*³.

Le livre redoutable s'est ouvert, et, semblable à Balthasar, j'y aurais lu ces mots de condamnation éternelle : *Mane, thecel, phares..... appensus es in statera, et inventus es minus habens*⁴. Le temps de tes grâces est passé, tu en as abusé indignement; le royaume de Dieu n'est point fait pour toi; tu l'as à jamais perdu par ta faute.

¹ Allusion au choléra qui, depuis environ vingt-cinq ans, exerce chaque année à des époques fixes, ses ravages dans l'Inde. Il sévissait à Pondichéry et aux environs au moment où j'écrivais ces lignes.

² Apoc. xiv, 13. — ³ Eccli. vii, 40. — ⁴ Dan. v, 25 et 27.

Oh ! si, à l'heure de sa fatale sentence, le roi impie de Babylone trembla de tous ses membres, et sentit son cœur défaillir au fond de ses entrailles, quelles terreurs et quelles angoisses ne saisiraient point alors mon âme maudite de Dieu ! Quelle langue redirait cette horreur ! quel cœur pourrait comprendre une telle amertume ! *Magna est velut mare contritio tua* ¹.

Ayez donc pitié de moi, vous, mes amis, mes frères, qui entourez le lit de mort où je viens d'exhaler mon dernier soupir. Ayez pitié de moi ; ne savez-vous donc pas que la main du Seigneur m'a frappé : *Miseremini, miseremini met, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me* ².

Cessez de prodiguer à ce corps des soins superflus, et de lui redemander une vie qui vient de lui échapper. N'interrogez plus ce cœur dont les derniers battements ne se renouvelleront plus sous votre main inquiète. Que m'importe en ce moment le sort de ce cadavre ? c'est mon âme qui souffre ; c'est mon âme qui se trouve accablée d'horreur. Pourquoi donc songez-vous à mon corps qui ne souffre plus, et délaissez-vous mon âme qui commence à endurer son supplice ?

Oh ! je vous en conjure, emportez-moi loin de ce vengeur terrible qui vient de me saisir ; renversez donc ce tribunal où me traîne mon juge. Oh ! mes amis, ayez pitié de moi, car la main du Seigneur m'a frappé, et il est horrible de tomber ainsi sous les coups d'un Dieu vengeur. O mes amis, ayez pitié de moi : *Miseremini, miseremini met, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me !*

Et ces amis ne viendraient pas à mon secours ; et mes

¹ Thren. II, 13. — ² Job, XIV, 21.

frères n'entendraient pas ma voix ; et je resterais sans défenseur et sans appui, exposé pour jamais aux vengeances de la justice éternelle !

Cependant, je me le rappelle ; pendant ma vie, Dieu avait confié la garde de mon âme à l'un des princes de son royaume. J'ai bien souvent, il est vrai, contristé cet ami fidèle ; mais il avait pour moi tant de sollicitude, il entendra encore mes soupirs, il désarmera peut-être mon juge !

Mais encore, on m'avait placé, au jour de mon baptême, sous la protection toute particulière de quelques amis de Dieu. Je pouvais autrefois recourir aux prières des saints, à la toute-puissante intercession de Marie mère de la miséricorde. J'ai bien méprisé, il est vrai, les grâces que leur crédit m'obtint de Dieu : cependant ils voient ma misère, ils viendront me secourir !

Pitié donc pour moi, ô mon bon ange ! miséricorde, ô glorieux serviteurs de Dieu ! O Marie, qu'on n'invoqua jamais en vain, pitié ! miséricorde ! ôtez-moi de devant mon juge.

Encore une vaine espérance ! Et l'ange, et les saints, et Marie n'auraient pour moi que des regards sévères. Je trouverais la justice partout, la miséricorde nulle part. Et pour comble de tant de maux, de tous côtés d'odieux témoins se lèveraient contre moi pour appeler sur moi la vengeance. Vengeance ! s'écrierait la sainteté de mon juge. Vengeance ! diraient les créatures dont j'aurais abusé pour offenser Dieu. Vengeance ! enfin, répéteraient mes propres œuvres.

Et la vengeance serait aussi prompte à me saisir qu'elle serait persévérante dans ses suites. Oh ! qu'il serait affreux de tomber ainsi entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis !*



JÉSUS, MARIE. JOSEPH.



TROISIEME JOUR.



CONSIDÉRATION

**SUR LA VIE DE S. JÉRÔME ENVISAGÉ COMME L'ENVAIENT,
PÉNÉTRÉ DE TERREUR A LA PENSÉE DES JUGEMENTS DE
DIEU.**

Quoties diem illum considero, toto corpore contremisco; sive comedo, sive bibo, sive aliquid aliud facio, semper videtur illa tuba resonare in auribus meis : Surgite mortui ad judicium.

S. JÉRÔME.

Pensées à méditer.

Saint Jérôme avait beaucoup péché dans sa jeunesse. Malgré les rigueurs d'une longue pénitence, nous voyons l'effroi que lui causait encore la pensée des jugements de Dieu.

Quelle vie avons-nous menée jusqu'ici? Quels sentiments nous inspire la pensée de la mort et de ce qui doit la suivre?

Nous ne considérerons pas dans saint Jérôme le grand Docteur, (de l'Église) l'incomparable interprète des saintes Écritures. Nous chercherons dans le spectacle de cette

vie pénitente et agitée un sujet puissant de réflexions sur les redoutables vérités que nous avons à méditer aujourd'hui.

Pécheur pendant quelques années, pénitent pendant toute une longue vie; tel fut Jérôme, dont les terreurs, à la pensée des jugements de Dieu, doivent nous faire trembler nous-mêmes, en songeant aux rigueurs d'une justice inflexible autant qu'inévitable.

Vers l'an 340, saint Jérôme naquit à Stridon, petite ville située en Italie, sur les confins de la Pannonie et de la Dalmatie, près d'Aquilée. Tout jeune encore, il fut envoyé à Rome par son père, pour y développer dans l'étude et les leçons des grands maîtres les dispositions remarquables dont il donnait déjà des preuves.

L'ardeur qu'il mit à ces travaux scientifiques devint plus tard, pour lui, un motif sérieux de redouter les jugements de Dieu. « Miser ego! » s'écriait-il dans sa lettre à Eustochie, « *lecturus Tullium jejunabam; post noctium* »
 » *vigilias, Plautus sumebatur in manus. Si quando autem,*
 » *in memetipsum reversus, prophetas legere cœpissem,*
 » *sermo horrebat incultus; id, quia lumen cœcis oculis*
 » *non videbam, non oculorum putabam culpam esse, sed*
 » *solis.* »

Puis il raconte comment, conduit en songe devant le tribunal de Dieu, il eut à supporter les rigueurs d'un grand châtiment et la terreur de ces redoutables paroles :
 « *Interrogatus de conditione, Christianum me esse res-*
 » *pondi. Et ille qui præsidebat : Mentiris, ait; ciceronianus*
 » *es, non Christianus, ubi es enim thesaurus tuus, ibi et cor*
 » *tuum. Illico obmutui, et inter verbera (nam cedi me jus-*
 » *serat) conscientiaë magis igne torquebar, illum mecum*
 » *versiculum reputans : In inferno autem quis confitebitur*

» *tibi?* Clamare autem cœpi et ejulans dicere : *Miserere mei, Domine, miserere mei.* Hæc vox inter flagella resonabat. »

Il ajoute qu'on mit un terme à son supplice, alors seulement qu'il eut juré de ne plus ouvrir un seul livre profane. « Fateor, » ajoute-t-il, « tanto de hinc divina legisse, » quanto non ante mortalia legeram. »

Mais le fruit de ces lectures passionnées ne devait pas être seulement la répugnance et l'éloignement pour les saintes Écritures. Enivré par les images licencieuses des poètes, par les tableaux de plaisirs dont la réalité facile s'offrait à chaque pas au milieu de Rome, l'imagination de Jérôme se corrompt et lui gâta aussitôt le cœur. Il se livra pendant quelque temps à la fougue de ses passions, ne songeant point qu'il allait se créer pour tout le cours de sa longue vie une cruelle source de combats et de remords.

O délices trompeuses de Rome, que votre souvenir fut accablant pour lui dans la solitude de son cœur et dans le pénible travail de sa pénitence !

Jérôme était alors catéchumène. Une de ces grâces qui guérissent le cœur, en même temps qu'elles subjuguent l'esprit, s'empara de son âme déjà détrompée de ses folles joies, déjà fatiguée de ses vains plaisirs.

Cette grâce, don béni de Dieu, s'établit en victorieuse maîtresse dans ce cœur, où désormais allait régner l'amour en dehors duquel rien, rien absolument en ce monde ne pourrait remplir notre soif innée de bonheur. Tandis qu'un autre pénitent s'écriait dans les transports d'une tendre et mélancolique douleur : « Serò te cognovi, » serò te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova ! » tandis qu'Augustin, la gloire de l'Afrique chrétienne, al-

lait briller de tout l'éclat de la science et du repentir, Jérôme se préparait à éclairer de la même lumière les solitudes sanctifiées de l'Orient. Flambeaux illustres de la science des saints, ils allaient répandre sur l'Église et sur tous les siècles, un éclat de sainteté auquel leurs désordres passés semblent donner un nouveau lustre.

Entièrement et pour toujours converti à Dieu, saint Jérôme reçut le saint baptême à Rome. Là, dès ce moment, il mena une vie chrétienne et retirée; fréquentant les lieux saints et particulièrement les catacombes, où reposent tant de martyrs. Prosterné sur cette terre consacrée par les dépouilles de ces illustres victimes, Jérôme repentant demandait à Dieu, par leur intercession, la force et le courage bien nécessaire aussi dans un autre martyr, dans le martyr de la pénitence.

Bientôt en effet cette pénitence, plus dans le cœur que dans les actes, allait devenir insuffisante pour le besoin d'expiation renfermé dans le cœur de Jérôme. Une vie en effet passée dans l'exercice exact, mais paisible des saintes lois du christianisme, est quelque chose pour l'innocence. Mais c'est peu de chose encore pour le repentir. De nouvelles grâces allaient ouvrir à saint Jérôme une voie plus parfaite de salut.

Ayant quitté Rome, il parcourut les Gaules où il rechercha la société des hommes qui pouvaient le perfectionner dans les connaissances, dont il était déjà si richement orné, et surtout dans cette science des saints, dans cette vie chrétienne qui l'attirait de jour en jour avec un plus puissant attrait. Ce voyage produisit une grande impression sur son âme. Il résolut de vivre désormais uniquement et plus étroitement que jamais pour Dieu. Les cruels souvenirs de Rome étaient encore trop vivement impri-

més dans son cœur ; il résolut de se retirer dans sa ville natale. Mais il y séjourna peu de temps. Il y retrouva le spectacle des mœurs dissolues qu'il fuyait. Il la quitta donc presque aussitôt, pour se rendre à Aquilée.

Saint Valérien était évêque de cette dernière ville. Le saint prélat avait formé près de sa ville épiscopale, une de ces maisons sacerdotales que saint Augustin rendit célèbre dans tous les siècles ¹. Là Jérôme trouvait une société sainte dont il faisait particulièrement ses délices. Il fréquentait aussi ce que la ville d'Aquilée possédait d'hommes éminents dans la science et dans la vertu. Il croyait y avoir trouvé le lieu de son repos sur la terre ; mais il avait bien d'autres tempêtes à essayer avant d'arriver au port heureux de la vie éternelle.

Il avait quitté le monde avec trop d'éclat et trop de générosité pour que le monde le laissât sans persécutions. Dès ce moment il apprit que si les jugements de Dieu sont terribles mais justes, les jugements des hommes sont trop souvent aussi remplis de rigueur que d'injustice.

Persécuté par les hommes, il ressentit l'effet ordinaire de ces épreuves sur les âmes bien préparées. Il put apprendre dès lors et continuer ensuite à répéter pendant toute sa vie avec David, le modèle des pénitents : *Ex omni parte me angustiae premunt : sed melius mihi est, ut incidam in manus Domini, quia multae sunt miserationes ejus, quam in manus hominum* ².

Les jugements des hommes en effet sont inflexibles quand ils sont vrais, et ne connaissent pas de repentir.

Ces institutions si éminemment ecclésiastiques ont été et seront toujours une des plus excellentes choses de l'Eglise : en particulier, c'est le salut de notre époque.

Ils sont également inflexibles quand ils sont faux et injustes.

Le saint Docteur pénitent savoura donc ce calice jusqu'à la lie. Il arriva devant le tribunal de Dieu, purifié des souillures dont le monde insensé se pare avec orgueil, loin d'en rougir ; purifié par des calomnies et par des outrages glorieux.

La première de ces persécutions violentes le contraignit de quitter Aquilée, d'où il se rendit à Antioche. Son séjour dans cette ville ne fut pas très-long. Après s'y être livré, par suite de la révélation dont nous avons parlé, à l'étude unique des saintes Écritures, il crut que Dieu demandait de lui quelque chose de plus généreux dans la pénitence de sa vie passée. Rome était là sans cesse pour épouvanter son souvenir. Les épreuves récentes d'une vie retirée sur un théâtre plus obscur ne lui avaient pas réussi. Le désert seul lui sembla être le lieu où il pourrait quitter suffisamment les hommes pour se donner tout à notre Seigneur, pour goûter dans la pénitence et la solitude la consolation unique, la seule espérance que puisse rencontrer en ce monde, un pécheur vraiment contrit et humilié.

Il se retira dans le désert de Chalcide en Syrie, où de nombreux solitaires menaient la vie austère dont les annales de ces beaux siècles nous ont conservé le souvenir.

Là saint Jérôme fit sa principale occupation de mortifier sa chair par le jeûne, les veilles, les austérités de toute nature. Là, sans cesse effrayé par la pensée des jugements de Dieu, sans cesse poursuivi par le souvenir des délices dont sa pénitence effaçait si généreusement la mémoire devant la justice divine, vivant péniblement du travail de ses mains, il passait tous ses jours dans une

oraison non interrompue, dans la méditation des vérités éternelles.

Pour se faire une idée d'une semblable vie, il suffit de lire ce qu'il en écrivait plus tard dans sa lettre à Eustochie.

« Oh ! combien de fois, dit-il, étant dans le désert, et dans
 » cette vaste solitude qui brûlée par les ardeurs du soleil,
 » offre aux moines une si horrible demeure, je croyais
 » me trouver au milieu des délices de Rome ! J'allais m'as-
 » seoir seul, parce que j'étais rempli d'amertume ; mes
 » membres décharnés avaient horreur du vêtement qui
 » les recouvrait ; ma peau flétrie ressemblait à la chair d'un
 » Éthiopien ; tous les jours des larmes, tous les jours des
 » soupirs, et si quelquefois le sommeil venait m'accabler
 » malgré moi, je frappais sur la terre nue mes os à peine
 » reliés les uns avec les autres. Je ne dirai rien de la nour-
 » riture et de la boisson ; car les moines dans leur acca-
 » blement font usage d'eau corrompue, et manger quel
 » que chose de cuit est pour eux une sensualité coupable.
 » Moi qui, dans la crainte des flammes éternelles, m'étais
 » condamné à une semblable prison, où je n'avais de com-
 » pagnons que les scorpions et les bêtes féroces, je me
 » retrouvais au milieu des chœurs de jeunes filles, mon
 » visage avait pâli dans le jeûne et mon âme brûlait de
 » désirs dans un corps glacé, et dans cet homme mort
 » d'avance dans sa chair bouillonnait seulement l'ardeur
 » des passions. C'est pourquoi, destitué de tout secours,
 » je me tenais aux pieds de Jésus, je les arrosais de mes
 » larmes, je les essuyais de mes cheveux et je subjuguais
 » ma chair révoltée par des jeûnes hebdomadaires. Je ne
 » rougis point de confesser ma misère ; je pleure plutôt
 » de n'être plus ce que j'ai été. Je me souviens d'avoir
 » dans mes gémissements joint le jour à la nuit et n'avoir

» pas cessé de me battre la poitrine jusqu'au moment où,
 » Dieu m'aidant, la tranquillité m'était revenue. Je crai-
 » gnais jusqu'à mon réduit, comme s'il eût été complice
 » de mes pensées; rigoureux et irrité contre moi-même
 » je m'enfonçais seul dans les déserts, et j'y trouvais dans
 » la profondeur des vallées, dans l'âpreté des montagnes
 » et des rochers le lieu de ma prière. J'y trouvais la pri-
 » son de cette misérable chair. Et là, Dieu m'en est té-
 » moin, après bien des larmes, les yeux fixés vers le Ciel,
 » souvent j'ai assisté aux chœurs des anges et je chantais
 » plein de joie et d'allégresse ¹. »

L'étude de la langue hébraïque à laquelle Saint Jérôme s'appliqua pendant ce temps, uniquement pour mieux pénétrer le sens des divines Écritures, devint pour lui, par les difficultés qu'il y rencontra, un nouveau sujet de pénitence et d'humiliation. Mais une épreuve bien plus pénible l'attendait encore dans sa retraite.

Une double controverse extrêmement animée divisait alors les Églises de Syrie. Saint Jérôme ne put tellement y demeurer étranger qu'il ne dût, au moins pour sa conduite personnelle, consulter le juge suprême de l'Église sur ce qu'il avait à penser dans la discussion présente.

S'appuyer sur un autre fondement que sur la pierre placée par le Sauveur pour base première de tout l'édifice, lui semblait tomber dans l'abîme de ceux que signale le prophète : *Nisi Dominus œdificaverit domum, in vanum laboraverunt qui œdificanteam* ². S'embarquer dans une autre barque, que dans celle de Pierre, était également pour lui s'exposer à un inévitable naufrage. « Parce que, disait-il, je sais que sur cette pierre, c'est-à-dire sur la chaire

¹ Ep. xxii Eust. — ² Psal. cxlvi.

» de saint Pierre a été bâtie l'Église. Quiconque mange
 » l'Agneau hors de cette maison est un profane; quicon-
 » que se trouve hors de cette arche périra dans les eaux
 » du déluge. »

Ici encore Saint Jérôme travaillait et combattait pour la justice. Or il a été dit à ceux qui entreraient dans cette voie : *Persecutionem patientur*¹. Et en effet la conduite du saint Docteur reçut amplement dans cette circonstance, ce caractère imprimé universellement aux œuvres de Dieu.

La persécution lui vint des moines de la Syrie. Elle fut des plus violentes, et le força de quitter son désert pour se réfugier à Antioche. Il y fut ordonné prêtre. La renommée de Saint Grégoire de Nazianze l'attira ensuite à Constantinople. Il voulait s'y édifier et s'éclairer de plus en plus par les leçons et les exemples d'un si grand maître dans la science de Dieu.

Trois ans après il crut pouvoir retourner à Rome. Le pape saint Damase mit alors à profit pour le bien général de l'Église, la profonde sainteté jointe à l'immense érudition du grand Docteur. Ce dernier commença dès lors à mettre au jour ses grands travaux sur la sainte Écriture.

Il devint le conseil du souverain Pontife, en même temps qu'il s'occupait de diriger dans les voies de la plus haute perfection de pieuses femmes placées sous sa conduite.

Des services aussi éminents furent appréciés à leur juste valeur par saint Damase, qui regarda constamment saint Jérôme comme la gloire et l'appui de son pontificat. Toutefois l'austérité de la vie du saint, la grande liberté

¹ II Timoth. III, 42.

de langage dont il usa toujours à reprendre les vices du sanctuaire, aussi bien et plus énergiquement peut-être que ceux du peuple, lui attirèrent des ennemis implacables parmi les membres dissolus du clergé de Rome. La mort du pape qui arriva peu de temps après, fit éclater ces haines comprimées jusque là par la bienveillance connue du Pontife pour le saint Docteur.

La persécution sévit donc de nouveau contre lui, plus violente peut-être qu'elle eût jamais été. Elle fut portée à son comble à l'occasion de la célèbre lettre à Eustochie sur la Virginité.

Dans cette lettre saint Jérôme avait fait une exacte peinture de l'hypocrisie de certains moines, et de la vanité d'un nombre d'ecclésiastiques adonnés à la vie licencieuse du siècle. Dévoiler l'iniquité d'une pareille conduite était, selon eux, décréditer la religion, en étalant ainsi aux regards de tous des plaies déjà trop connues; comme si parfois certaines maladies ne devenaient pas incurables, à moins qu'on ne les traite énergiquement et au grand jour.

Ainsi saint Jérôme était pour les personnes signalées publiquement par son zèle, un téméraire, un imprudent digne des plus sanglants reproches. C'était plus encore: c'était un calomniateur infâme, un mensonger libelliste, plus corrompu dans ses mœurs que les victimes même de ses violences; car, suivant la ressource ordinaire des méchants dévoilés, les trop mérités reproches de ce grand zéléteur de l'honneur de Dieu, étaient représentés comme des calomnies. On l'accusait enfin de vivre lui-même dans la licence de mœurs qu'il osait reprocher aux autres. On s'imaginait ainsi que l'outrage déversé sur l'innocence pourrait laver les taches imprimées par le

crime sur des fronts que la vérité contraignait à rougir.

En but à une pareille tempête, le saint docteur quitta Rome de nouveau pour se retirer dans la retraite de Bethléem, où il gouverna jusqu'à la fin de sa vie les deux monastères fondés à l'occasion de ces nouvelles violences.

Là, pendant trente-cinq années d'études saintes et de prières, il se livra tout entier aux œuvres de la charité la plus agissante et de la mortification la plus universelle. Il y composa ses principaux ouvrages sur la sainte Écriture. Il y défendit l'Église par des écrits dont le précieux trésor est demeuré notre héritage, après avoir été dans son temps le boulevard des saines doctrines.

Il y vécut et mourut ainsi, grand devant Dieu et devant les hommes; éprouvé, purifié comme l'or dans la fournaise, par le feu ardent des persécutions; expiant ainsi chaque jour les péchés de son ardente jeunesse; trouvant enfin dans les injustes jugements des hommes une source de mérites et d'expiations, qui le préparèrent à subir sans crainte les formidables jugements de Dieu.

Appliquons-nous les grands exemples que le saint nous donne. Voyons ce que nous redevons pour nos fautes à la justice de Dieu; ce que nous faisons pour en détourner de nous la rigueur.

Statutum est hominibus semel mori : postea judicium ¹.

¹ Heb. 12, 27.





JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

TROISIÈME JOUR.

TROISIÈME MÉDITATION.

L'ENFER.

Terram miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis, et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.

Job, x, 22.

Notre conscience, il faut l'espérer, nous rend en ce moment le témoignage que nous sommes en grâce avec Dieu. Mais serons-nous demain dans cet heureux état? Pouvons-nous surtout nous promettre d'y persévérer jusqu'à la mort? Hélas! notre faiblesse nous répond par un doute bien capable de nous inspirer la crainte la plus salutaire. Car si nous mourons dans le péché, nous serons jugés sévèrement et punis sans miséricorde. En un mot, nous serons éternellement damnés.

L'enfer et ses supplices! quel sujet de méditation à approfondir! que de leçons nous pouvons y puiser!

Un grand saint nous l'a dit, il est bon, afin d'éviter de tomber réellement en enfer après sa mort, il est bon d'y descendre souvent en pensée pendant sa vie. Suivons

donc aujourd'hui ce conseil, en considérant sérieusement le supplice des damnés sous ce triple rapport :

- 1^o Peine du dam ;
- 2^o Peine du sens ;
- 3^o Éternité de l'une et de l'autre.

I.

Peine du dam.

L'enfer ! terre de misère et de ténèbres, couverte de l'ombre de la mort, où nul ordre ne règne, où l'éternelle horreur habite : *Terram miseriæ et tenebrarum, ubi umbra mortis, et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.* Telle est l'image du lieu terrible où Dieu rassemblera toutes les âmes des réprouvés, pour les punir. Ténèbres affreuses, mêlées à une plus affreuse lumière produite par l'abîme de feu où seront plongés les pécheurs. Tel est l'affreux séjour où mon âme gémirait aujourd'hui, si Dieu, par des grâces particulières, n'eût arrêté ma course dans la voie de perte éternelle où je m'engageais. Telle serait ma prison, sans aucun doute, si j'avais le malheur de mourir dans l'inimitié de ce Dieu trois fois saint.

Et pour cela que faut-il ? Commettre un seul péché mortel, et mourir avant d'en avoir obtenu le pardon. Un seul péché ! réfléchissons-y. Une seule action, une seule parole assez coupable pour me faire perdre la grâce. Une de ces choses suffit pour me plonger dans l'enfer, et pour toujours ! toujours ! comprenons-le.

Et qu'y souffrirai-je, si ce malheur venait à m'arriver ? Deux peines renfermant en elles tout l'ensemble des plus rigoureux supplices : la peine du dam et celle du sens.

La peine du dam, c'est-à-dire, une séparation éternelle de Dieu considéré dans son essence et dans ses perfections infinies ; une séparation éternelle de la très-sainte humanité de notre Seigneur Jésus-Christ, de la très-sainte Vierge et des Saints ; une séparation plus cruelle pour le missionnaire que pour les infidèles ou les simples chrétiens.

I. SÉPARATION ÉTERNELLE DE DIEU. — Là se trouve, à proprement parler, la peine du dam, dans toute sa rigueur ; et voici ce qu'elle a surtout de cruel :

Ne voir jamais la face adorable de notre Dieu ; être privé de cette lumière sans nuage, de cette gloire infinie que l'œil de l'homme ne peut même comprendre en ce monde ; devoir renoncer pour toujours à cette ineffable consolation dont ici-bas le cœur ne peut se former une idée ; tendre sans cesse vers un centre dont on sera éternellement repoussé ; savoir que ce malheur sans espérance a été volontairement attiré sur soi par soi-même : voilà ce que doit attendre l'âme du damné dans cette cruelle portion de son supplice.

Divinement éclairée à la mort, cette âme aura compris Dieu comme possédant éminemment, et possédant seul tout ce qui eût fait son propre bonheur. Son intelligence, créée pour connaître, y voit clairement la source intarissable de toute science et de toute vérité, science et vérité dont l'ombre seule en ce monde avait pour elle tant de charmes ! Son cœur, né pour aimer, découvre en Dieu la plénitude de tout véritable amour, de cet amour que, sur la terre, la malheureuse âme cherchait loin de Dieu !

Et son cœur et son intelligence violemment séparés de l'objet unique qui devait éternellement les remplir ; son cœur et son intelligence à jamais déçus lui font éprouver

une de ces douleurs que l'homme ne connaît pas sur la terre.

Son cœur surtout, accablé d'amertumes et de regrets, son cœur sentira tout le tourment d'un amour infini. Il le sentira, non-seulement au jour de sa première et irrévocable condamnation, mais dans toute l'éternité, sans relâche, comme sans espérances. Il aura de cet amour toute la peine, et jamais les douceurs; jamais la gloire, jamais la félicité; toujours au contraire la privation et le supplice.

Oh! si, dans ce monde, il en coûte tant de vivre loin de ceux qu'on aime; si l'on voit des exilés mourir à la seule pensée d'une patrie fermée devant eux; si des amis souffrent cruellement d'une séparation dont pourtant ils prévoient le terme; si un bon fils a le cœur douloureusement déchiré à la perte d'un père chéri ou d'une tendre mère; si des époux languissent dans la peine, uniquement parce qu'ils sont loin l'un de l'autre; si encore, dans ces passions coupables qui précipitent dans l'enfer tant de victimes, l'absence est si cruelle et le retour si rempli de joies insensées; en un mot, si, dès ce monde, l'union à l'objet aimé a tant de puissance sur l'âme, tant d'attraits pour le cœur, que sera-ce donc, grand Dieu! du penchant irrésistible avec lequel la vue de votre infinie beauté nous poussera vers vous? Qu'elle sera terrible, ô Seigneur! la souffrance des damnés que votre inflexible justice repoussera loin de vous pour toujours! vous, leur amour et leur vie! Une vie qu'ils n'auront jamais; un amour qu'ils ne goûteront pas! Fatale vie, fatal amour, bien plus cruels que la mort! Et cette mort, en qui seule ils pourraient espérer la fin de leurs maux, cette mort n'a aucun empire sur leur âme; cette mort ne viendra jamais;

elle ne les affranchira jamais de leur supplice : *Desiderabunt mori, et mors fugiet ab eis*¹.

II. SÉPARATION ÉTERNELLE DE NOTRE SEIGNEUR ET DES SAINTS. — A cette souffrance essentielle de la peine du dam, s'en joindra une autre également bien vive. C'est la privation de la joie causée aux élus par la vue de notre Seigneur, dans sa glorieuse humanité ; par celle de la sainte Vierge et des autres saints.

Quelle consolation en effet ne goûterons-nous point dans le ciel, à nous trouver au milieu de cette auguste assemblée de la Jérusalem céleste ! de partager avec un chef glorieux, avec une mère chérie, avec des frères bien-aimés l'héritage de notre Père : *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi*². Nous y verrons, avec d'inexprimables délices, nos parents, nos amis de la terre, les âmes que nous y aurons conduites ; et notre mutuelle félicité augmentera sans cesse le bonheur commun à tous. Et nous pouvons bien le dire avec saint Grégoire le Grand : « *Temporalis vita, æternæ vitæ comparata, mors est potius dicenda quam vita. Ipse enim quotidianus defectus corruptionis quid est aliud, quam quædam prolixitas mortis? Quæ autem lingua dicere, vel quis intellectus capere sufficit illa supernæ civitatis quanta sint gaudia? Angelorum choris interesse, cum beatissimis spiritibus gloriæ conditoris assistere, præsentem Dei vultum cernere, incircumscriptionem lumen videre, nullo mortis metu affici, incorruptionis perpetuæ munere lætari*³. »

Pour les damnés, au contraire, la vue de ce bonheur qu'ils ne partageront pas, redoublera leur désespoir. Au

¹ Apoc. ix, 6. — ² Rom. viii, 17. — ³ Hom. xxxvii, in Evang.

jour du jugement universel, tristes témoins de la séparation des méchants et des bons, ils verront, avec des angoisses qu'il nous serait impossible de comprendre aujourd'hui, les élus passer devant eux à la droite de l'Agneau. Et eux, infortunés qu'ils sont ! ils demeureront, malgré leurs efforts et leur douleur ; ils demeureront pour jamais au milieu de cette foule affreuse de réprouvés qui se pressent à la gauche de leur juge.

Dans l'amertume de leur tristesse, nous les entendrons adresser à ceux qu'ils aimaient sur la terre, les plus déchirants adieux. Nous les entendrons s'écrier en pensant aux biens éternels qu'ils ont perdus : Adieu donc pour jamais, adieu, parents, amis, élus de Dieu, glorieux martyrs, saints confesseurs, vierges sacrées, adieu ! Adieu pour jamais, ô Marie ! reine des anges et des missionnaires ! Adieu, beau ciel que nous avons perdu, et dont vous jouirez pour toujours ! Adieu ! adieu ! pour toujours adieu ! Le royaume éternel vous appartient, tandis que l'enfer est notre irrévocable partage, notre éternelle demeure :
 « Avete, parentes ! avete, amici ! avete, electi ! ave, Mater »
 » Deil ! ave, paradise ! ! »

III. SÉPARATION PLUS DOULOUREUSE POUR UN MISSIONNAIRE. — Nouveau Judas honoré des plus glorieuses faveurs de son Maître, le missionnaire, appelé à un bonheur plus grand, s'il est fidèle, souffrira beaucoup plus relativement que les autres damnés. Ces lumières, cette gloire, cet amour dont la privation devient en enfer un si cruel supplice, il devait les posséder à un degré tout à fait éminent. La perte qu'il en éprouve sera donc d'autant plus douloureuse, que le bonheur promis eût été plus parfait.

¹ S. Ephrem.

Et nous pouvons bien lui appliquer cette parole de l'Esprit de Dieu : *Potentis potenter tormenta patientur* ¹.

Il verra donc, le malheureux, il verra les compagnons de ses travaux, glorieux dans le sein de Dieu, couronnés, comme il devait l'être lui-même, de ce diadème éternel qu'on ne peut plus reconquérir, quand une fois on l'a perdu par l'impénitence. Il verra ses parents, ses amis qu'il avait quittés avec tant de courage pour servir son Dieu, et qui consentirent à ce grand sacrifice dans la pensée de revoir un jour dans la gloire celui que leur tendresse sacrifiait sur la terre. Il verra ces âmes ferventes qui eurent autrefois de lui une si grande idée; qui le prenaient pour modèle dans son esprit de dévouement et de sacrifice, qui s'étaient puissamment encouragées à ses premiers exemples, et dont pourtant il ne partagera jamais les délices.

Il verra également les âmes sauvées en mission par les travaux de son ministère; ces anges auxquels, par ses soins, le baptême aura ouvert les portes du ciel; il les verra, ils l'appelleront; ils voudraient que la justice éternelle pût fléchir un instant en sa faveur; ils voudraient l'emporter dans leurs bras, le cacher dans leur cœur pour le soustraire à la vengeance divine. Mais la justice inflexible les arrête, et leur bouche à regret répète sur eux la sentence cruelle qui les sépare pour toujours : *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est; ut hi qui volunt hinc transire ad vos, non possint, neque inde huc transmeare* ².
Quelles paroles et quel affreux supplice !

¹ Sap. vi, 7. — ² Luc. xvi, 26.

II.

Peine du sens.

La peine du dam, malgré toutes ses rigueurs, n'est pas, à beaucoup près, le seul tourment réservé aux damnés. Nous allons voir que, même en les exemptant de cette première douleur, on leur laisserait encore un supplice dont rien en ce monde ne saurait donner une idée. Ce supplice, c'est la peine du sens, peine terrible pour tous les réprouvés, peine plus cruelle encore pour les missionnaires.

I. PEINE DU SENS. — Si Dieu ne laissait pas à ces malheureux une triste immortalité, cette réunion de peines sensibles suffirait cent fois pour leur donner la mort. En effet, non-seulement tous les sens extérieurs auront à souffrir un supplice particulier, mais toutes les facultés, toutes les affections de l'âme seront l'objet d'un supplice spécial. Une partie déjà de ce tourment nouveau nous a été expliquée par la peine du dam qui lui est étroitement jointe. Les réflexions qui suivent achèveront de nous éclairer sur ce point.

La crainte, la confusion, les angoisses se réuniront pour tourmenter cette âme en peine. La vue des biens perdus l'accablera d'un désespoir accompagné de larmes amères : *Fletus et stridor dentium*¹. Objet d'un délaissement universel, plongée dans ces ténèbres intérieures si cruelles en ce monde aux plus chers amis de Dieu, cette âme, contrainte sans cesse à se replier sur elle-même, ne pourra se retrouver sans horreur.

¹ Matth. viii, 12.

Un remords implacable la tourmentera, un ver cruel qui ne doit point mourir, déchirera son cœur coupable : *Vermis eorum non moritur*¹. Sans cesse et sans repos, ce remords cruel lui reprochera les crimes de sa vie, les grâces méprisées, son égoïsme, sa lâcheté, sa sensualité criminelle, les excès de tout genre et de toute nature dont elle s'est rendue coupable. Sans cesse ce remords lui montrera la vanité des plaisirs, des honneurs, des richesses auxquels elle n'aura pas craint de sacrifier un bonheur éternel. Sans cesse aussi repoussée dans le désespoir d'une souffrance sans terme, elle entendra retentir à ses oreilles épouvantées ce mot cruel : Toujours !

Les peines des damnés proportionnées aux crimes de chacun, indépendamment du caractère commun à toutes, se diversifieront en même temps en chaque coupable. Tous ils seront brûlés dans leurs corps et dans leurs âmes par un feu horrible, également matériel et spirituel, dont les ardeurs les forceront à s'écrier comme les mauvais riche de l'Évangile : *Crucior in hac flamma*².

Celui dont les passions déréglées remplissaient autrefois le cœur, sentira une atroce douleur au milieu de ces flammes, qui le brûleront à tout jamais sans le consumer et sans lui laisser de repos. Cet autre, dont l'orgueil ne pouvait se rassasier d'honneurs et de flatteries, sera, dans l'enfer, couvert d'une honte et d'une confusion mortelle, dont rien ne pourra le garantir. Les âmes dominées par l'avarice, l'envie, la colère, la lâcheté, par des passions de tout genre, trouveront en ce lieu de vengeances, la peine la plus propre à les tourmenter dans le sens même du vice qui les aura perdues.

¹ Marc. ix, 43. — ² Luc. xvi, 24.

Ainsi l'âme et le corps des damnés souffriront sans relâche, sans espoir et sans consolation, pendant tout le temps que pèsera sur eux la vengeance divine. Or, cette vengeance ne finira jamais : *Supplicium æternum!*

II. PEINE PLUS CRUELLE POUR LE MISSIONNAIRE. — De même que pour la peine du dam, le missionnaire coupable endurera de plus grands maux que les autres réprouvés. Il y aura pour lui, comme prêtre de Jésus-Christ, comme apôtre de la sainte Église, des tourments inconnus au reste de l'enfer.

Ce corps consacré à Dieu et ensuite outrageusement profané par le sacrilège; ces mains souillées qui ont si souvent indignement porté la chair sacrée du Sauveur; cette poitrine impure où la divine hostie a été si souvent immolée dans le crime; tout en lui expiera par des douleurs sans nombre les profanations injurieuses et les honteux plaisirs d'une vie criminelle.

Crucior in hac flamma! s'écriera le malheureux avec d'inexprimables angoisses; *Crucior in hac flamma!* O mon Dieu! un peu de soulagement à tant de misère; une seule goutte d'eau sur cette langue embrasée pour la rafraîchir : *Mitte Lazarum ut intingat extremum digiti sui in aquam ut refrigeret linguam meam*¹. Et ce compatissant Lazare ne lui sera pas envoyé. Et cette langue coupable, si souvent rougie du sang de Jésus-Christ, ne sera jamais rafraîchie. Cette langue sacrilège, comme cette poitrine, comme ces mains, comme tout ce corps profané, brûlera toujours, et toujours elle trouvera dans le feu qui la dévore le soutien d'une vie que ce feu même conserve : *Igne salietur*².

Mais répétons-le, tourmenté sans mesure dans son corps, l'infidèle missionnaire le sera bien plus encore dans son âme. Roi tombé, ange déchu, il deviendra l'objet d'une dérision amère de la part de ses bourreaux et des autres compagnons de son supplice.

Le voilà donc, dira Satan, cet homme dont la puissance et la dignité me furent autrefois si redoutables ! Le voilà donc, cet homme qui devait fermer aux autres mon empire ; le voilà qui vient au milieu de nous ! Couronnez-le, ô mes anges ! il est digne d'être votre roi !

Le voilà, ce missionnaire dont les négligences et les crimes nous ont perdues, s'écrieront en même temps les âmes damnées par sa faute. Juste enfin le Dieu qu'il devait nous faire connaître, l'a enchaîné ici avec nous. Vengeance donc, vengeance éternelle sur sa tête !

Et voilà que de toutes parts s'élèveront contre lui d'affreuses malédictions. Et voilà qu'un éternel anathème retentira sans cesse à ses oreilles, sans que sa bouche puisse rien trouver à répondre : *At ille obmutuit*¹.

III.

Éternité des peines de l'enfer.

Éternité des peines de l'enfer, vérité incontestable ; éternité de ces peines, le plus affreux des supplices voilà ce qui nous reste à considérer rapidement ici.

I. ÉTERNITÉ DES PEINES DE L'ENFER, VÉRITÉ INCONTESTABLE. — Jusqu'à présent, il est vrai, nous avons, pour mieux sentir l'étendue des supplices de l'enfer, oint à la considération des maux qu'ils renferment, la

¹ Matth. XXII, 12.

pensée de la durée éternelle qui s'y trouve attachée. Il est bon toutefois de nous arrêter particulièrement à cette dernière réflexion. Notre foi pourra utilement s'en nourrir. Nous apprécierons mieux la terrible portée de ce mot : **Toujours!**

Qui donc a pu nous proposer à croire une vérité aussi terrible? — L'autorité infailible de l'Église, appuyée sur les oracles de l'Esprit-Saint. — L'Église? — Elle n'a qu'une voix pour enseigner ce dogme qui doit nous faire trembler. — Les oracles de l'Esprit saint? — J'ouvre nos divines Écritures; et, au milieu de tant d'autres témoignages, je lis cette sentence prononcée sur les damnés : *Ibunt hi in supplicium æternum* ¹. C'est notre Seigneur lui-même qui parle dans cette circonstance.

Pœnas dabunt in interitu æternas ². C'est ainsi que parle l'Apôtre ravi jusqu'au troisième ciel; l'Apôtre à qui d'éclatantes lumières firent découvrir en Dieu tant de mystères de miséricorde et de vengeances.

Cruciabuntur die ac nocte in sæcula sæculorum ³. Ces autres paroles sont du disciple bien-aimé, lui qui a vu lever les sept sceaux du livre ouvert par l'Agneau, du livre où sont inscrites les destinées de l'univers, les merveilles et les secrets de la vie future.

En présence donc de pareils témoignages, mon cœur glacé de crainte doit faire un sérieux retour sur lui-même. Ma raison peut d'ailleurs me fournir une raison nouvelle de trembler sur les suites de la damnation. Elle peut déduire, de la nature même du péché puni dans l'enfer, une conséquence conforme à la vérité démontrée par la foi. Que s'il lui reste ensuite un dernier doute enfanté

¹ Matth. xxv, 46. — ² II Thess. i, 9. — ³ Apoc. xx, 10.

par la crainte et nourri par l'orgueil, qu'elle s'incline tremblante et humiliée cette raison superbe, vaincue dans son audace par la toute-puissante parole de Dieu.

II. ÉTERNITÉ DES PEINES, LE PLUS AFFREUX SUPPLICE.—
Si, pour me punir d'une faute commise, on m'imposait pendant toute la vie une peine même légère, je trouverais certainement ce supplice rigoureux. Si cette peine était très-sensible, la mort me semblerait préférable à tant de douleurs.

D'un autre côté, la durée de ma vie qu'est-elle, comparée à toute l'éternité? Que sont les souffrances possibles en ce monde, comparées aux tourments de l'enfer? Rien, absolument rien; car jamais mon imagination ne pourra, même d'une manière imparfaite, me faire comprendre ce qu'endurent les réprouvés.

Cette double considération suffit pour me donner une idée de ce que peut ajouter à tant de supplices la pensée que ces malheureux ne peuvent enlever de leur cœur : Ma peine durera toujours.

Toujours! Quel abîme! Mon imagination effrayée s'y perd et s'y confond. Toujours!

Ce n'est pas seulement une année, un siècle, des millions d'années et de siècles, c'est toujours qu'il faudra souffrir.

Ainsi prenez les années du monde; comptez-les autant de fois qu'il y a de gouttes d'eau dans le vaste Océan, de grains de sable sur nos rivages, d'étoiles dans les cieux; puis multipliez ces nombres à l'infini. Quand votre constance épuisée aura terminé ces calculs sans fin, venez, comparez-les aux siècles de l'éternité malheureuse d'un damné; tout cel n'est qu'un instant, qu'un point imperceptible dans une immensité. Car pour le damné, le seul terme qui mesure le temps, c'est : Toujours! toujours

souffrir, toujours être éloigné de Dieu, toujours ! Et cela quelquefois pour un seul péché ! *O altitudo* ¹ !

Et moi, combien peut-être n'en ai-je pas commis dans le cours de ma vie ? Avec quel juste sujet de pénitence et de repentir ne dois-je pas sans cesse me le redire : *Misericordiae Domini quia non sumus consumpti* ² ?

Si cependant j'étais mort dans cet état ; si plus tard un pareil malheur m'arrivait ! Serai-je donc assez insensé pour m'exposer à un danger si terrible ? ou bien, plus insensé encore, me croirai-je donc assez fort contre Dieu pour braver ainsi ses vengeances ; pour habiter, sans les craindre, ces flammes éternelles : *Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis* ³ ?

O mon Dieu ! quelle pensée amère s'empare de mon cœur au souvenir des jours que je passai loin de vous ! Tristement égaré dans les chemins du monde, je vous oubliais, je vous méconnaissais, je me nourrissais d'iniquités, je vous outrageais sans remords et sans craintes ! Oh ! qui me donnera d'effacer tant d'ingratitude par mon amour ? qui me donnera de racheter tant de fautes par un sacrifice dont ma vie serait la première offrande ?

O enfer que j'ai mérité, reste devant mes yeux comme un avertissement terrible pour l'avenir, comme un cruel reproche du passé ! O lieu redoutable d'un malheur sans fin, laisse-moi sans cesse t'entrevoir à côté des promesses de la miséricorde. Que ta pensée soit à mon âme une pensée d'amour envers mon Dieu, en même temps qu'elle doit être une pensée de crainte filiale et de repentir. Car l'amour sans refroidissement et sans mesure doit être désormais ma vie. Toujours aimer, quoi qu'il m'en coûte, pour répondre enfin à l'amour de mon Dieu, en évitant ses vengeances.

¹ Rom. XI, 33. — ² Tlren. III, 22. — ³ Is. XXXIII, 14.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



QUATRIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.



LA CONVERSION.

Surgam et ibo ad patrem.

Luc. xv, 18.

Depuis l'heureux instant où il nous a été donné de commencer cette sainte retraite, nous avons médité sur les grandeurs de nos fins dernières, sur les obstacles qui nous détournent de cette fin, et sur les malheurs qui nous attendent, si nous mourons hors de la voie qui doit nous y conduire.

Nous aurons nécessairement tiré de ces considérations capitales la conclusion rigoureuse que nous ne pouvons, sans folie, nous détourner de Dieu notre fin, pour nous attacher à la vanité des créatures. En y réfléchissant plus sérieusement encore, nous aurons vu cependant qu'à tel ou tel degré, d'une manière plus ou moins grave, notre nature mauvaise, les obscurités de notre intelligence et la faiblesse de notre cœur nous auront trop souvent peut-être éloignés du centre divin de notre vie.

Fervents, nous trouverons sans aucun doute bien des misères à guérir en nous, bien des fautes à réparer, de funestes tendances à combattre, en un mot, une véritable conversion à faire. Tièdes, nous devons plus vivement encore sentir la nécessité de cette conversion ; n'est-ce pas l'unique moyen de nous retenir à temps sur la pente dangereuse où nous sommes engagés ? Hors de la grâce enfin, si nous avons le malheur de nous y trouver, il y aurait un seul remède à employer pour en sortir : c'est encore la conversion du cœur, une conversion sincère et parfaite. Et alors quelque grandes que fussent nos misères, nous pourrions nous appliquer ces paroles du Prophète ; *Rursum ædificabo te, et ædificaberis, virgo Israël*¹.

Sous ces différents points de vue nous considérerons donc :

- 1° La nécessité de notre conversion ;
- 2° Quelle en doit être l'étendue ;
- 3° Quels en seront les effets.

I.

Nécessité de la conversion.

Une prompt et sincère conversion est nécessaire au missionnaire qui ne se trouverait plus en grâce avec Dieu. Cette conversion est également utile au missionnaire tombé dans la tiédeur, Elle ne l'est pas moins peut-être au saint missionnaire. Levons-nous donc tous ensemble, et quel que soit l'état de notre âme, rapprochons-nous de Sion, rapprochons-nous du Seigneur : *Surgite et ascendamus in Sion ad Dominum Deum nostrum*².

¹ Jer. xxxi, 4. — ² Jer. xxxi, 6.

I. NÉCESSITÉ POUR LE MISSIONNAIRE DANS L'ÉTAT DE PÉCHÉ MORTEL. — Si, ce que Dieu éloigne à jamais de nous ! s'il se trouvait parmi nous une âme assez malheureuse pour être déçue de la grâce de son Dieu, quelle impérieuse nécessité n'y aurait-il point pour elle à entrer sans retard dans la voie d'une sincère conversion !

Ame ingrate qui serais dans cet état, que t'a donc fait ton bon Maître pour l'outrager ainsi par le péché ? Quelle tache as-tu donc trouvée dans cette beauté éternelle, pour en détourner tes regards et les reporter sur les charmes trompeurs de la créature ? Pourquoi donc, lorsque le Seigneur t'a placée dans un lieu de délices, pourquoi re jettes-tu les biens solides de son amour ? Pourquoi les échanges-tu contre les vaines délices d'un monde qui t'é gare ? Ame infortunée, ne le vois-tu pas ? tu as encouru un double malheur en quittant l'amour de ton Dieu pour te livrer aux folles joies du péché. Les sources d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle étaient ouvertes devant toi, et tu les as dédaignées pour te creuser des citernes vides où ta soif ne s'étanchera jamais : *Duo enim mala fecit populus meus : me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas quæ continere non valent aquas* ¹.

O âme aveugle ! ouvre donc tes regards à la lumière de ta propre conscience qui te reproche l'ingratitude de ta conduite. Écoute la voix du remords qui te fait sentir combien il est dur et amer d'abandonner son Dieu : *Arguet te malitia tua, et aversio tua increpabit te. Scito, et vide, quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum, et non esse timorem mei apud te, dicit Dominus*

¹ Jerem. II, 13,

Deus exercituum ¹. Reviens donc, il en est temps encore ; reviens à ton Seigneur et ton Père : *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum* ². Fille infidèle de Jérusalem, convertis-toi au Seigneur ; redemande-lui son amour par le repentir et la pénitence. Et quand tu seras entrée sincèrement dans cette voie de salut, reviens ensuite, et accuse ton Dieu si tu l'oses ; reproche-lui de n'avoir pas changé en robe éclatante de blancheur la tunique souillée que tu portais ? *Et venite, et arguite me, dicit Dominus : si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur* ³.

Sans la pénitence, au contraire, nul remède, nulle espérance au milieu de tant de maux : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes simul peribitis* ⁴. Sans repentir et sans pénitence, sans changement de vie, c'est la mort éternelle qui attend le pécheur. En vain le missionnaire coupable espérerait conquérir son pardon par les bonnes œuvres extérieures de son ministère ; si ce cœur coupable n'est pas brisé par la douleur, s'il ne redemande pas à la pénitence la grâce qu'il a perdue, jamais l'héritage de son Père céleste ne lui sera rendu. Plus il apportera de retard à cette indispensable conversion, plus il augmentera les trésors de vengeance amassés contre lui devant le trône de l'éternelle justice : *Secundum autem duritiam tuam et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ* ⁵.

Vainement encore cet infortuné missionnaire se flat-terait, en vivant dans le péché, d'être utile aux âmes confiées aux soins de sa stérile culture. Arbre mauvais et condamné au feu, arbre dépouillé de sa beauté, privé de sa vigueur, déraciné, frappé de mort par le péché, non-

Jerm. 11, 19. — ² Off. de la sem. sainte. — ³ Is. 1, 18. — ⁴ Luc. XIII, 5. — ⁵ Rom. 11, 5.

seulement il ne pourrait pas nourrir les âmes des fruits qu'elles ont droit d'attendre de lui ; mais encore il lui serait impossible de les mettre à l'abri sous un stérile ombrage : *Arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ* ¹.

Déjà ne s'écrient-elles pas depuis longtemps, ces âmes qui se perdent : Pourquoi donc un arbre maudit occupe-t-il pour nous la place réservée à l'arbre de vie qu'on nous promettait : *Ut quid etiam terram occupat* ²? Pourquoi désolé-t-il par sa funeste influence, au lieu de la protéger par son ombrage, une terre fécondée par le sang du Sauveur, une terre qui demanderait instamment à porter son fruit? Coupez-le, arrachez-le du milieu de nous : *Succidite ergo illam* ³. Car tout arbre mauvais doit être détruit et jeté au feu : *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur* ⁴.

Et à des plaintes si fondées, comment le missionnaire infidèle pourrait-il répondre? qu'aurait-il à dire pour se justifier en face de ces accablants reproches?

Qu'il revienne donc au plus tôt à son Dieu; qu'il répare le passé par une conversion sincère; qu'il le fasse généreusement, sans jeter derrière lui un regard de regret : *Lava a malitia cor tuum, Jerusalem, ut salva fias: usquequo movebuntur in te cogitationes noxiæ* ⁵? Nouvel Enfant prodigue, qu'il se rappelle enfin les douceurs de son innocence passée et les joies de sa vie fidèle dans la maison de son père. Qu'il s'arme de courage et de confiance; qu'il dise seulement dans son cœur avec le désir efficace de l'accomplir sans retard : *Surgam, et ibo ad patrem* ⁶ : Je-

Judæ, 12. — ² Luc. xiii, 7. — ³ Loc. cit. — ⁴ Matth. vii, 19. — ⁵ Jerem. iv, 14. — ⁶ Luc. xv, 18.

me lèverai pour aller à mon père. Et son Père céleste lui pardonnera le passé ; il lui donnera du courage et des forces pour mieux régler l'avenir. Épouse infidèle, sache seulement pleurer tes crimes et ton époux compatissant te pardonnera : *Tu autem fornicata es cum amatoribus multis : tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te* ¹.

II. NÉCESSITÉ DE LA CONVERSION POUR LE MISSIONNAIRE DANS LA TIÉDEUR. — Mais ce n'est pas seulement à l'épouse adultère qu'il appartient de revenir sans retard à la fidélité violée ; ce n'est pas seulement à l'enfant tout à fait prodigue, au serviteur infidèle que le divin père de famille a droit de demander plus d'exactitude dans ses services, plus de soumission dans la conduite ; ce n'est pas seulement l'arbre mauvais qui doit craindre d'être coupé et jeté au feu ; ce n'est pas, en un mot, le missionnaire en état de péché mortel, qui seul ait besoin de conversion à la suite de cette retraite.

L'épouse fidèle des Cantiques entendit bien la voix de son époux. Mais parce qu'elle commit, dans son hésitation à se rendre à l'appel de l'amour empressé du Bien-Aimé, une de ces fautes que la tiédeur enfante à chaque pas dans les âmes ; parce qu'elle hésita seulement à lui répondre, le Bien-Aimé se retira : *At ille declinaverat* ². Et il lui fallut endurer bien des peines pour retrouver celui qu'une légère infidélité venait d'éloigner d'elle.

L'économe coupable fut, il est vrai, puni comme il le méritait des fautes de son administration. Mais le serviteur inutile, comment sera-t-il traité par la même justice ? Écoutez l'oracle infallible du Sauveur. Il nous dit que

¹ Jerem. III, 1. — ² Cant. v, 6,

les serviteurs de cette nature seront jetés pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, et que, là aussi, on entendra des pleurs et des gémissements : *Et inutilem servum ejicite in tenebras exteriores ; illic erit fletus, et stridor dentium*¹. Il nous dit, de plus, que l'âme imparfaite ne sortira jamais du lieu de son expiation sans avoir auparavant payé sa dette jusqu'à la dernière obole : *Amen dico tibi : Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem*².

L'arbre mauvais sera coupé et jeté au feu. Mais en même temps, quelles menaces le Seigneur ne fait-il point à l'arbre stérile, à qui chaque année on demande en vain les fruits abondants qu'il devait produire : *Ecoe anni tres sunt ex quo venio quærens fructum in ficulnea hac, et non invenio : succide ergo illam : ut quid etiam terram occupat*³ ?

Et cet arbre stérile, et cet inutile serviteur, et cette épouse négligente, qu'est-ce sinon l'image trop frappante d'un missionnaire dans la tiédeur ? d'un de ces hommes dont les fruits sans saveur et sans vie sont repoussés de Dieu et rejetés avec dégoût de sa bouche : *Incipiam te evomere ex ore meo*⁴.

Oui, c'est l'emblème trop fidèle de ces missionnaires tombés peu à peu dans le relâchement. Pour en arriver là, ces imprudents missionnaires éprouvèrent sans doute une diminution de grâces qui devait les faire trembler, à laquelle toutefois ils ne s'habituaient que trop facilement. Ils ne ressentirent plus comme autrefois ces remords que les plus légères fautes excitaient en eux. Ils n'hésitèrent plus à omettre, sur des exigences apparentes de leur position, sur des fatigues qu'ils pouvaient soulager, tout en unissant paisiblement leur esprit à Dieu, la

¹ Matth. xxv, 30. — ² Matth. v, 26. — ³ Luc. xiii, 7. — ⁴ Apoc. iii, 16.

plupart des pieuses pratiques qui les soutenaient. Celles que le devoir les obligeait à conserver étaient peu à peu faites sans goût, sans recueillement, sans ferveur. Office, confessions, saint sacrifice, tout participait à cette funeste langueur. Plus d'esprit intérieur, plus de mortification des sens, plus de conversations intimes avec Dieu dans le secret de son cœur. Au lieu de cela, dissipation continue, épanchement dans les créatures et incapacité d'oraison qui augmentait chaque jour et le glaçait de plus en plus. Ne travaillant plus au salut des âmes ou à l'œuvre de sa propre perfection par esprit de foi et d'amour, il finissait par ne trouver dans les emplois si relevés de son ministère que découragement, fatigue et dégoût.

Est-ce là ou non, je le demande, ce serviteur inutile que l'arrêt du Seigneur menace d'un si rigoureux jugement? Et si ma conscience me montre ma propre image dans ces traits, puis-je raisonnablement retarder d'un seul jour une indispensable conversion?

Non, mon Dieu, plus de ces funestes retards, plus d'infidélités coupables. Demain, aujourd'hui, maintenant je commence : *Et dixi : Nunc cœpi*¹. Pitié, miséricorde pour le passé, Seigneur; donnez-moi aujourd'hui la force de changer de vie; donnez-moi le courage de la pénitence et du repentir. *Domine, dimitte.... et hoc anno.... et siquidem fecerit fructum : sin autem, in futurum succides eam*². Miséricorde aujourd'hui, miséricorde; vous ne mépriserez pas, ô mon Dieu! un cœur contrit qui s'humilie devant vous : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias*³.

III. NÉCESSITÉ DE LA CONVERSION POUR UN MISSIONNAIRE DANS LA FERVEUR. — Le saint missionnaire a besoin aussi

Ps. LXXIV, 44. — ² Luc. XIII, 8 et 9. — ³ Ps. I, 49.

de conversion, c'est-à-dire, de détacher son cœur des petits liens que les créatures cherchent toujours à former pour le retenir, autant qu'elles le peuvent, loin de Dieu. Il a besoin de fixer toujours, de plus en plus attentivement, ses regards sur ce centre chéri de ses pensées et de son bonheur. Il a besoin de les détourner du monde, ces regards heureux que la grâce a déjà si vivement éclairés. Il a besoin de suivre cette loi éternelle des âmes qui force à marcher en avant, si l'on ne veut pas être emporté en arrière par le flot qui nous menace sans cesse. Il faut enfin que, fidèle à l'avertissement de l'Apôtre, il veille sur lui-même avec une vigilance assez rassurante pour ne pas craindre une chute : *Qui stat, videat ne cadat*¹.

D'ailleurs cette régularité de conduite, cette sainteté extérieure dans lesquelles il a le bonheur de vivre, sont peut-être plus éloignées de la véritable perfection qu'elles ne le paraîtraient d'abord. Il sera donc indispensable pour lui de sonder son cœur et de porter une rigoureuse attention sur le principe qui domine sa conduite.

Il sait que pour bien entendre la voix de Dieu, pour bien obéir par conséquent aux inspirations de la grâce, il faut qu'il se tienne dans un recueillement intérieur continu, même au milieu de ses plus dissipantes occupations. L'a-t-il toujours fait avec autant de soins que Dieu le demandait de sa fidélité ?

Il sait que sans un amour ardent de Dieu et des âmes, jamais il ne pourra triompher complètement des difficultés qui s'opposent à ses efforts. Il examinera donc dans le secret de son cœur, à la lumière de sa vive foi ; il examinera s'il possède vraiment, au degré que Dieu le lui

¹ I Cor. x, 12.

demande, cette charité qui supporte tout, triomphe de tout, et remplit l'âme d'ardeur et de persévérance. Il verra comment cet amour lui enseigne à pratiquer l'humilité en aimant, en recherchant, en acceptant au moins les humiliations que Dieu lui ménage. Il verra de quelle manière cet amour lui apprend à chérir la pauvreté comme son trésor, l'obéissance comme sa force, la mortification comme ses chastes délices.

Entrant avec Jésus-Christ dans le détail des obligations sublimes de son ministère apostolique, il se demandera sérieusement devant Dieu à quel point il en est réellement de cette fidélité que le monde admire peut-être, dont il sent intérieurement les défauts. Il se demandera s'il est vraiment saint, comme son Père céleste veut qu'il soit saint; s'il ne doit pas au contraire s'appliquer à lui-même ce reproche des divines Ecritures : *Quia dicis : Quod dives sum.... et nescis quia tu es miser*¹ ?

II.

Étendue de la conversion.

Pour être bonne et véritable, la conversion du cœur doit être efficace et sincère, universelle et généreuse.

I. EFFICACE ET SINCÈRE. — Je ne veux pas insulter Dieu en feignant de me rapprocher de lui, tout en conservant dans mon cœur l'affection à mon ancienne vie. Je ne veux pas être de ces cœurs doubles, moitié à Dieu, moitié au monde, qui retiennent d'un côté ce que la conscience les force à laisser de l'autre. En un mot, je veux réellement me convertir. La première condition

¹ Apoc. III, 17.

est donc de le faire avec sincérité. D'ailleurs à quoi me servirait de feindre, puisque celui pour lequel je travaille, pénètre mieux encore que moi-même les plus secrets replis de mon cœur : *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* ¹ ?

Cette conversion doit être également accompagnée d'un bon propos efficace ; c'est là en effet la préparation nécessaire et fondamentale sans laquelle il est impossible de poser les bases de l'édifice, à plus forte raison d'en opérer la perfection. Il faut éviter soigneusement de tomber dans le défaut reproché à cet homme de l'Évangile, lequel, ayant entrepris une construction, se trouvait arrêté dans le travail commencé, faute d'avoir réuni préalablement de suffisantes ressources. Si donc aujourd'hui nous voulons nous convertir et dire à notre Seigneur, bien plus de cœur que de bouche : *Nunc cœpi* ; assurons par un ferme propos l'avenir de notre œuvre : *Ne omnes qui vident, incipiant illudere ei dicentes : Quia hic homo cœpit, œdificare, et non potuit consummare* ².

Entreprenons notre grand travail avec le désir ardent de le continuer jusqu'à la mort. Par là Dieu sera touché de notre désir ; il nous accordera la grâce de la persévérance. Nous n'aurons pas la douleur de voir détruire par un seul orage des efforts qui auront coûté tant de peine. Fondé sur la pierre ferme d'une invincible résolution, notre édifice se consolidera chaque jour en se perfectionnant, tandis qu'en l'appuyant sur le sable mouvant d'une volonté indécise, il deviendrait bientôt une triste ruine : *Omnis ergo qui audit verba mea hæc, et facit ea, assimilabitur viro sapienti qui œdificavit domum suam supra pe-*

¹ I Cor. iv, 5. — ² Luc. xiv, 29 et 30.

tram; et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam, et non cecidit : fundata enim erat super petram ¹.

II. UNIVERSELLE ET GÉNÉREUSE. — Ma conversion doit être universelle, c'est-à-dire s'étendre à tout ; non-seulement aux fautes qui donnent la mort à l'âme ; non-seulement aux fautes moins criantes, mais assez sensibles cependant. Elle doit aussi, et je dirai presque en un sens très-vrai, elle doit surtout porter sur la déplorable habitude de tiédeur que j'aurais pu prendre.

Comme les fautes grossières privent l'âme de l'amitié de Dieu, c'est par là sans aucun doute qu'il faut commencer la réforme de sa vie. Néanmoins, comme il est impossible de ne pas les voir ; comme quiconque veut réellement se sauver, ne peut pas non plus se dispenser de les éviter, elles appelleront nécessairement l'attention tout d'abord. Si notre conscience nous en reproche quelques-unes, certainement nous sentirons la nécessité d'en faire pénitence.

Les fautes moins graves, mais sensibles cependant, seront également remarquées sans peine. On tâchera de les éviter ; on s'efforcera d'en faire pénitence.

La tiédeur au contraire se glisse en nous comme une sorte de vie naturelle, dont on ne sent pas habituellement les effets ; dont, par suite, il est bien difficile de se garantir. Cet état conséquemment est extrêmement dangereux d'autant plus qu'il est la source de tous les autres maux, la racine de toutes nos fautes, le mal interne et trop souvent invétéré que la négligence et l'irréflexion rendent enfin incurable.

¹ Matth. vii, 24 et 25.

Nous l'avons déjà considéré ailleurs; celui, en effet, qui méprise les fautes légères, tombera nécessairement dans les grandes : *Qui spernit modica, paulatim decidet* ¹. Et dans la tiédeur ne néglige-t-on pas trop habituellement les petites choses qui finissent par amener de lourdes chutes? N'omet-on pas d'autres petites choses dont l'ensemble est plein de grandeur? car cet ensemble, c'est la véritable perfection, c'est la pratique de la plus haute vertu, comme le dit saint Augustin : « *Quod minimum est, minimum est; sed esse fidelis in minimis, maximum est.* »

Que ferai-je donc maintenant pour éviter à l'avenir les écueils du passé, pour rentrer enfin dans cette voie de ferveur que j'aurais quittée? Je me réveillerai de mon dangereux sommeil, je retremperai mon courage dans les eaux des tribulations et de la pénitence. Piscine merveilleuse de Siloé, ce bain précieux redonnera certainement à mon âme la force et la vertu qu'elle aurait perdues.

D'une part donc, je ne reculerai plus devant les sacrifices qui se présenteront chaque jour à moi dans l'exercice de mon ministère. De l'autre, je ne négligerai sous aucun prétexte la pratique de ces vertus obscures, de ces vertus de tous les instants, qui, selon l'expression d'un grand saint ², croissent au pied de la croix où le sang du Sauveur ne cesse de les féconder. Il n'y en aura plus pour moi une seule qui soit de peu d'importance, comme ma lâcheté ou mon aveuglement pourrait m'en faire envisager plusieurs. Ainsi plus d'illusions, plus de prétextes; sacrifions sans pitié ces répugnances, ces attaches,

¹ Eccli. XIX, 4. — ² S. François de Sales.

ces imperfections volontaires, qui me tyrannisent autant peut-être que des passions plus coupables pourraient le faire. Appliquons-nous avec amour à pratiquer l'humilité, la pauvreté, les souffrances continuelles de notre vocation. Vivons toujours uniquement et partout de la foi, et nous verrons quels fruits nous pourrons produire ainsi dans les âmes.

D'ailleurs il n'en faut pas douter, ce qui est de simple conseil pour les chrétiens, deviendra souvent de précepte pour moi. Plus j'aurai reçu, plus je devrai donner : *Omni autem cui multum datum est, multum quæretur ab eo*¹. C'est mon divin Maître lui-même qui me l'enseigne ; me serait-il permis d'en douter ? Et puisque dans l'Église il n'est pas de vocation plus sainte que la mienne et plus importante aux yeux de Dieu ; puisque par conséquent j'ai beaucoup reçu, je dois m'attendre à ce que beaucoup aussi me soit demandé un jour. Or, comment pourrai-je avec confiance me présenter pour rendre compte de mon administration au divin Père de famille, si cette administration n'a pas été vigilante et exacte, autant que consciencieuse et honnête ? Comment aussi, dans la tiédeur, pourrai-je me rendre devant Dieu le témoignage que j'ai réellement accompli toutes mes obligations ?

Quoi ! l'héroïque sainte Thérèse, à une époque où elle n'était pas, il est vrai, embrasée des séraphiques ardeurs qui plus tard la consumèrent ; à une époque où déjà sa vie était cependant plus parfaite que la mienne, sainte Thérèse vit en enfer la place qu'elle devait y occuper, si elle continuait à marcher dans une voie d'incomplet sacrifice ! Et moi, dont les obligations dans l'Église sont

¹ Luc. XII, 48.

plus grandes que celles de la vocation choisie par cette grande âme ; moi missionnaire de Jésus-Christ, je ne tremblerais pas devant les funestes suites que la tiédeur me prépare !

Songez-y donc pour en trembler, ô mon âme ! songez-y surtout pour nous appliquer plus exactement à la culture de cette vigne qui nous est confiée. Travaillons-y désormais avec constance et courage, assurés d'avance que, par ce moyen, plus efficacement que par tout autre, nous protégerons et nous ferons croître l'arbre de vie et de vertus planté dans notre propre cœur.

Car, après tout, c'est à notre âme, c'est à notre salut éternel qu'il faut songer premièrement en songeant au salut des autres. Si la conquête du monde entier n'est rien pour qui vient à perdre son âme, les plus brillants succès dans le plus saint des ministères ne seraient rien non plus par rapport à nous, si nous ne travaillions efficacement en même temps au bien de notre âme.

Or, dans la tiédeur nous exposerions également et notre salut et nos succès. Fuyons-la donc avec soin, n'épargnons ni fatigues, ni travail pour en sortir si nous y sommes tombés, pour l'éviter si nous avons su nous en garantir. Imitons le serviteur de l'Évangile ; puisque le divin Maître de la vigne nous donne encore un peu de temps pour produire des fruits de salut, hâtons-nous enfin d'en profiter : *Domine, dimitte illam et hoc anno, usque dum fodiam circa illam, et mittam stercora* ¹. Demain peut-être il viendra nous visiter pour la dernière fois.

Et alors, malheur à nous s'il ne trouve pas en nous les fruits de salut qu'il a droit d'en attendre ! Malheur à nous,

¹ Luc. XIII, 8.

si, figuiers stériles, vigne sans vertu, nous ne laissons plus à sa patience l'espérance de nous voir plus féconds à l'avenir !

Songez-y donc, car il est là ce divin Maître, prêt à répandre ses bénédictions sur les efforts de notre culture. Il ne demande de notre part que fidélité à sa grâce, que générosité à le servir.

Ainsi, plus d'hésitations, plus de retards, plus de lâchetés ; arrachons nous-mêmes de notre cœur toutes ces racines d'amertume, qui occupent une terre destinée à produire de tout autres fruits. Quittons, sacrifions ce qui nous empêche d'être tout à notre Dieu, tout à son amour. Si notre main droite nous scandalise, coupons-la, retranchons-la sans pitié. Si notre œil est pour nous un danger de nouvelles chutes, arrachons-le à l'instant. Et retenons à l'avenir plus fidèlement que par le passé cette solennelle parole du Fils de Dieu : *Regnum cælorum vim patitur, et violenti rapiunt illud*¹. Voilà ce qu'on appelle une véritable conversion, un sincère changement de vie.

Et si, pour entrer généreusement dans cette voie nouvelle, nous sentons d'abord la pesanteur d'une croix qui doit être un jour notre force et notre consolation, devons-nous pour cela hésiter un seul instant à la prendre ? Ames de missionnaires, aurons-nous la lâcheté de reculer devant les difficultés que le monde élève entre nous et Dieu notre gloire et notre appui ? Serviteurs fidèles, n'irons-nous pas désormais, sans regret et sans hésitation, sacrifier pour notre Maître nous-mêmes et tout ce que nous possédons hors de lui ? Car si la voix de ce bon père, de cet ami, de cet époux de nos âmes, se fait

¹ Matth. xi, 12.

entendre si suavement, si fortement en même temps à notre cœur, gardons-nous de nous endurcir en hésitant à la suivre : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra* ¹.

III.

Effets de la conversion.

En nous rapprochant de Dieu, comme nous venons de nous déterminer à l'entreprendre, nous sommes certains d'obtenir deux grands bienfaits : le pardon du passé, un nouveau trésor de grâces, de sanctification pour l'avenir.

I. PARDON DU PASSÉ. — Pourrions-nous douter un seul instant de notre pardon lorsque notre Seigneur nous dit : Il y aura dans le ciel plus de joie pour un seul pécheur repentant, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence : *Dico vobis quod ita gaudium erit in cælo super uno peccatore pœnitentiam agente, quam super nonaginta novem justis qui non indigent pœnitentia* ². En pourrions-nous douter, quand nous voyons le père de l'Enfant prodigue, cette image si touchante de Dieu lui-même dans son pardon; quand nous voyons ce père miséricordieux recevoir et presser avec tant de tendresse sur son cœur le fils ingrat qui revient à lui? *Cum autem adhuc longe esset, vidit eum pater ipsius, et misericordia motus est, et accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum* ³.

Et moi aussi, peut-être, je suis encore bien loin de mon Dieu et de son parfait amour; mais il me voit, il

¹ Ps. xciv, 8. — ² Luc. xv, 7. — ³ Luc. xv, 20.

vient au-devant de ma faiblesse. Un peu de courage, un peu de persévérance, et ce Dieu de bonté me recevra sur son sein, et me défendra contre moi-même en me protégeant par la force de sa droite. Et ce Dieu qui aime les âmes, comme le dit la sainte Écriture, ce Dieu de miséricorde sauvera la mienne ; il la lavera dans son propre sang ; il lui pardonnera, il l'épargnera comme il pardonne aux cœurs qui se repentent, comme il épargne dans sa bonté les faibles ouvrages de ses mains : *Parcis uitem omnibus, quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas*¹.

Bien plus encore, non-seulement il me pardonnera si je me repens de mes fautes, mais il sera lui-même mon repentir. Il sera ma force et mon remède tout ensemble : *Neque herba, neque malagma sanavit eos, sed tuus, Domine, sermo, qui sanat omnia*². Il sera lui seul mon courage et ma vie ; lui qui sait ramener quand il lui plaît les âmes des portes de l'enfer : *Tu es enim, Domine, qui vitæ et mortis habes potestatem, et deducis ad portas mortis et reducis*³ ; lui qui m'a toujours aimé, lui qui me ramène à lui par amour : *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans*⁴.

Convertissons-nous donc à lui sans retard, nous, si longtemps égarés dans le désert de la vie, où son unique miséricorde a détourné de nous le glaive de la justice. Revenons à lui, rapprochons-nous de lui de plus en plus, nous y trouverons la source de miséricorde et en même temps le lieu de notre repos : *Invenit gratiam in deserto populus qui remanserat a gladio : vadet ad requiem suam Israël*⁵.

Et alors, à la vue de tant de grâces et de bienfaits ac-

¹ Sap. xi, 27. — ² Sap. xvi, 12. — ³ Loc. cit. 4 i. — ⁴ Jerem. xxxi, 3. — ⁵ Loc. cit. 2.

cordés à notre repentir, nous pourrons goûter de plus en plus et répéter avec un amour toujours croissant, cette parole : *Quam magna misericordia Domini et propitiatio illius convertentibus ad se* ¹ !

II. NOUVELLES GRACES POUR L'AVENIR. — Non-seulement l'Enfant prodigue fut pardonné; mais à l'occasion de son retour à la maison de son père, un grand festin fut préparé aussitôt. Ce malheureux enfant était mort, et il venait de ressusciter : *Mortuus erat et revixit; perierat, et inventus est* ². On lui rendit la première tunique de son innocence, le précieux anneau qu'il avait perdu. Et lui, qui se fût estimé heureux d'être traité comme un mercenaire dans la maison paternelle, il se vit tout d'abord rétabli dans la dignité de fils, et de fils bien-aimé.

A nous de même, pourvu que nous nous rapprochions étroitement de lui par une conversion sincère, notre Seigneur nous promet une nouvelle robe de gloire et l'anneau de ses enfants de prédilection. Il nous donnera pour nous guider au milieu des ténèbres qui nous aveuglaient, cette lumière fidèle qui ne trompe jamais; il nous donnera, pour le suivre dans cette voie où nos pieds se sont blessés cruellement, une chaussure indestructible qui doit nous conduire au terme heureux où nous aspirons; il nous donnera, enfin, dans les fatigues et l'épuisement de notre course, la force nécessaire pour la poursuivre jusqu'à la fin.

Effaçons, par les larmes de la pénitence, les traces qu'ont pu laisser dans notre âme les œuvres d'iniquité ou de mensonge, et notre divin Maître lui-même nous reconduira dans les voies de la vie et de la vérité : *In fletu ve-*

¹ Eccli. xvii, 28. — ² Luc. xv, 32.

nient, et in misericordia reducam eos : et adducam eos per torrentes aquarum in via recta ¹, dit le Seigneur.

Ou plutôt, comme il le proclame dans le saint Évangile, c'est en lui, et en lui seul que nous trouverons la vérité, la voie et la vie : *Ego sum via, et veritas, et vita* ². Lui seul est notre Père, notre soutien, notre Maître. Lui seul possède, pour nous le transmettre, le dépôt sacré des paroles de la vie éternelle : *Verba vitæ æternæ habes* ³. Pourrions-nous désormais refuser d'entendre ces saintes paroles, et de marcher dans les sentiers qu'elles indiquent à notre zèle et à notre repentir ?

Non, Jésus, roi de mon âme, non, je ne méconnaîtrai plus votre voix, je ne m'éloignerai plus de vous. Partout où vous voudrez me conduire, je vous suivrai malgré les répugnances de la nature, malgré la faiblesse de ma vertu et les dangers de la vie. Je vous suivrai dans la joie et dans la douleur, dans la louange et dans le blâme, dans les honneurs ou les mépris : *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam... quasi tristes, semper autem gaudentes* ⁴. Pour aller à vous, je briserai tous les liens qui m'arrêtent ; je surmonterai toutes les difficultés qui s'opposent à ma course dans vos sentiers. J'y marcherai, s'il le faut, au prix des plus douloureux sacrifices : « *Per calcatum patrem, per calcatam matrem* ⁵. » Peu m'importent les fatigues du chemin, pourvu que vous m'aidiez à les supporter. Peu m'importe le terme, pourvu que je vous y trouve comme mon but et ma récompense. Parlez, Maître adorable, votre serviteur vous écoute : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* ⁶. Il vous promet, avec votre grâce, de vous suivre désormais partout où vous voudrez bien

¹ Jer. xxxi, 9. — ² Joan. xiv, 6. — ³ Joan. vi, 69. — ⁴ II Cor. vi, 8 et 10. — ⁵ S. Jérôme. — ⁶ I Reg. iii, 10.

le conduire : *Magister, sequar te, quocumque ieris* ¹. Guide sacré, conduisez-moi dans les voies de vos commandements ; dites-moi où vous voulez que je marche à votre suite.

N'ai-je pas un double intérêt à cette fidélité dont je veux faire mon partage ? Me sanctifier d'abord et sauver mon âme : premier résultat auquel je devrais tout sacrifier sur la terre. Sauver et sanctifier les âmes de mes frères : second résultat bien précieux à un cœur qui vous aime. Or, vous me le dites dans la sainte Écriture : Si mes prêtres se convertissent à moi et me suivent, je les féconderai, je les enivrerais de mes grâces ; et par eux mon peuple sera comblé de mes biens : *Inebriabo animam sacerdotum pinguedine : et populus meus bonis meis adimplebitur* ².

Je vous le répète donc, ô mon Dieu, et je vous demande la grâce de le répéter tous les jours de ma vie : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute ; parlez, que voulez-vous que je fasse ? Mon cœur est prêt à vous obéir, et je veux vous suivre partout où vous daignerez me conduire : *Magister, sequar te, quocumque ieris*.

¹ Matth. viii, 19. — ² Jer. xxxi, 14.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

QUATRIÈME JOUR.

SECONDE MÉDITATION.

VOCATION DES MISSIONNAIRES A L' APOSTOLAT.

Euntes in mundum universum, prædicare Evangelium omni creaturæ.

Marc. xvi, 15.

En terminant notre dernière méditation, nous promettons à notre Seigneur de le suivre désormais fidèlement partout où il voudrait nous conduire : *Magister, sequar te, quocumque ieris*. Déjà, n'en doutons pas, lorsque, nous arrachant aux douceurs des sentiments les plus intimes de la nature, nous avons fait, pour répondre à notre vocation, le sacrifice de tant d'objets si chers, nous avons accompli le plus pénible de nos efforts. Il s'agit seulement aujourd'hui de ne pas rendre inutile un si glorieux triomphe sur notre propre cœur.

Pour y parvenir plus sûrement, nous réfléchirons de nouveau ici sur l'importance de notre vocation et sur les obligations qu'elle nous impose. Nous en avons déjà vu les principes dans nos premières méditations. Aujourd'hui-

d'hui, nous en approfondirons plus particulièrement les détails. Dans ce but, nous considérerons :

1^o La conformité de notre vocation avec celle des premiers apôtres et disciples ;

2^o Les pouvoirs et les promesses que nous avons reçus de notre Seigneur ;

3^o Les instructions et les exemples qu'il nous a laissés.

I.

Notre vocation est en tout conforme à celle des Apôtres et des disciples du Sauveur.

Pour nous bien pénétrer de cette pensée et des obligations qui se rattachent à une semblable dignité, examinons comment nous avons reçu la grâce d'une si grande vocation, comment aussi nous pouvons y répondre.

I. COMMENT NOUS AVONS REÇU LA GRACE DE NOTRE VOCATION. — Nous sommes choisis et envoyés par notre Seigneur. Nous sommes appelés à continuer l'œuvre des premiers Apôtres ; par conséquent notre vocation est aussi glorieuse que la leur, elle nous impose les mêmes obligations qu'à eux.

A la vue de notre faiblesse et de notre indignité, il y aurait sans aucun doute de quoi nous effrayer en présence de si redoutables devoirs à remplir. Mais nous pouvons avec confiance nous abandonner à la grâce divine, lorsque seulement nous considérons quels hommes imparfaits et timides le divin Maître a choisis, pour les revêtir avant tous les autres de cette dignité.

Les premiers Apôtres n'étaient pas, il s'en faut beaucoup, des grands du siècle ; ce n'étaient pas des riches ; ce n'é-

taient pas des hommes puissants en œuvres et en paroles; ce n'étaient pas davantage des âmes éminentes en perfection. La bassesse et le néant, comme le dit saint Paul, devaient renverser les puissances et l'orgueil de la terre : *Contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret* ¹.

Par conséquent les Apôtres durent être, et furent en réalité, de ces hommes dont on doit dire : *Non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles* ².

Ces Apôtres, en effet, appelés à de si hautes destinées, étaient presque tous de pauvres pêcheurs à qui notre Seigneur avait dit : « Suivez-moi, quittez vos barques et vos filets; je vous confierai le plus noble des emplois qu'une créature puisse jamais exercer sur la terre; je vous ferai pêcheurs d'hommes : *Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum* ³.

Et ces pauvres pêcheurs crurent à la parole du divin Maître; et l'univers entier, depuis dix-huit siècles, est témoin des prodiges enfantés par leur foi.

Voilà ce qui s'est accompli pour les premiers hérauts de la bonne nouvelle. Voyons ce que notre Seigneur fit pour nous lorsqu'il daigna nous appeler à la même vocation : *Videte vocationem vestram* ⁴.

Qui sommes-nous devant Dieu et devant les hommes? sans doute quelque chose de grand dans l'ordre de la grâce et de la vocation. Mais considérés en nous-mêmes, nous pouvons bien dire de nous comme des Apôtres avant leur parfaite sanctification : *Non multi sapientes*. Il n'y a pas au milieu de nous beaucoup de ces sages, de ces sa-

¹ I Cor. 1, 28. — ² Loc. cit. 26. — ³ Matth. iv, 19. — ⁴ I Cor. 1, 26.

vants ornés de la sagesse et de la science divines qui font les saints, *Non multi nobiles*, par conséquent ; car la véritable noblesse devant Dieu , n'est-ce point la perfection du cœur et la sainteté de la vie ?

Ainsi, comme les premiers Apôtres , nous avons été choisis et retirés du milieu du monde, par pure grâce du Seigneur, sans aucun mérite de notre part : *Ego elegeri vos de mundo*¹. C'est lui qui, nous envoyant prêcher l'Évangile de la paix au milieu des infidèles, nous assigne la place que nous devons occuper dans cette grande armée des élus ; lui qui nous désigne à chacun notre emploi particulier dans le travail de l'œuvre commune. Il est vrai qu'il ne se fait pas entendre directement à nous comme autrefois aux premiers disciples ; mais en établissant la suprême hiérarchie de Pierre et des Apôtres pour fondement de son Église, il nous a tracé à tous l'inviolable règle qu'il nous faut suivre.

Ainsi, non-seulement notre Seigneur, par l'organe des successeurs de Pierre et des douze, nous envoie travailler à sa vigne, mais il veut que notre travail y soit réglé par la pratique de la subordination et de l'obéissance. Quelque position que nous occupions au milieu de nos frères ; quelque peu relevé que notre emploi nous paraisse ; quelque pénible et infructueux que notre travail nous semble au premier abord, si nous sommes dans la voie de l'obéissance, nous sommes dans la voie de Dieu ; par conséquent, nous sommes aussi dans la voie de la véritable gloire et du succès.

Grande pensée, utile considération, sur laquelle nous devons bien souvent nous appesantir pour nous défen-

¹ Joan. xv, 19.

dre contre les attaques les plus perfides de l'ennemi.

Songez-y d'une manière toute spéciale en ce moment ; car à ce prix seulement notre vocation apostolique, si sublime en elle-même, sera dans chacun de nous utile à la sainte Église, glorieuse et profitable à notre âme.

II. COMMENT NOUS DEVONS RÉPONDRE A NOTRE VOCATION. — Choisis comme les Apôtres, envoyés comme eux à telle ou telle portion spéciale de l'œuvre commune à toute l'Église, nous devons donc, comme eux, éviter d'entreprendre un travail qui ne nous appartient pas, en négligeant celui qu'on nous confie. Car, délaissant l'un et n'ayant pas grâce pour l'autre, nous en viendrions infailliblement à nous décourager et à céder à la dangereuse tentation d'inconstance qui nous attend tous. Si, au contraire, marchant avec le courage de l'humilité, dans l'ordre que l'obéissance nous indique, nous suivons jusqu'à la fin cette voie de salut, nous pouvons être assurés des bénédictions du Seigneur. Nous pouvons être convaincus qu'à ses yeux, même au milieu du travail en apparence le plus stérile, nous recueillerons à la fin pour nous et pour les âmes la plus glorieuse, la plus riche des moissons.

Ainsi, que nous soyons appelés à servir notre divin Maître dans les villes ou dans les bourgades ; au milieu d'un peuple docile à la voix de la grâce, ou endurci dans son infidélité ; dans les lieux, en un mot, où la nature ne peut espérer aucune consolation, ou bien dans ceux qui lui offrent quelque relâche ; partout et toujours fixant nos regards sur le but assuré que l'obéissance nous montre ; dans la joie ou dans la peine, dans le revers ou le succès, nous sommes assurés de l'atteindre. Et c'est là exclusivement et entièrement ce que notre Seigneur exige de nous.

C'est nous, en effet, qu'il envoie à la suite des premiers Apôtres avec la mission de prêcher son saint Évangile dans tous les lieux du monde : *In omnem civitatem et locum* ¹.

Par là nous lui montrerons combien est vraie dans notre bouche cette protestation que nous lui avons faite de quitter le monde et nous-mêmes pour le servir et le suivre : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te* ². Par là, en lui adressant, comme saint Paul, cette courageuse demande : *Domine, quid me vis facere* ³ ? nous pourrons dire aussi, comme ce grand Apôtre : *Non acquievi carni et sanguini* ⁴. Consolant témoignage d'une âme aimée de son Dieu ; la plus douce des satisfactions pour un cœur de missionnaire, pour un cœur vraiment digne des grandeurs et des grâces de sa vocation.

II.

Pouvoirs que nous avons reçus et promesses qui nous sont faites.

Non-seulement notre Seigneur nous a choisis et envoyés comme il avait choisi et envoyé ses premiers disciples, mais il nous a donné les mêmes pouvoirs. Il nous a promis les mêmes secours qu'à nos glorieux prédécesseurs.

Comme les Apôtres des premiers âges, nous sommes appelés à éclairer le monde par la prédication de l'Évangile. Nous devons, comme eux, chasser les démons et détruire leur empire sur les âmes. Nous devons, comme

¹ Luc. x, 1. — ² Matth. xix, 27. — ³ Act. ix, 6. — ⁴ Gal. i, 15.

eux, guérir les blessures reçues dans les combats contre l'enfer, et rappeler à la vie les victimes de ces redoutables luttes : *Infirmos curate, mortuos suscite, leprosos mundate, dæmones ejicite*¹. Nous sommes envoyés surtout pour perpétuer le sacerdoce au milieu des peuples que nous évangélisons : *Reliqui te... ut constituas per civitates presbyteros, sicut et ego disposui tibi*².

I. PRÊCHER L'ÉVANGILE. — Notre Seigneur avait toutes ces œuvres en vue lorsqu'il choisit ses premiers disciples. Il les avait également devant les yeux lorsqu'il a daigné nous appeler à le servir dans la même vocation. Aussi devons-nous trouver un beau titre de gloire et l'expression d'un devoir bien grave dans cette parole du saint Évangile : *Prædicate Evangelium omni creaturæ*³.

A toute créature ! aux grands et aux petits ; aux riches et aux pauvres ; partout et toujours, dans tous les lieux de l'univers.

Et à nous aussi, quand les représentants du Pontife suprême nous ont envoyés dans ces contrées où tant d'âmes se trouvent encore plongées dans la mort ; à nous aussi il a été dit : *Prædicate Evangelium omni creaturæ*. Et à nous aussi, comme aux Apôtres, il a été promis, de la part de Dieu, un secours particulier pour nous soutenir au milieu de tant de peines et de travaux. Mais il aut, pour le mériter, ce secours, il faut obéir à la voix du souverain Maître et demeurer, dans nos emplois, fidèles à l'ordre établi par sa Providence. A cette condition, il nous accompagnera toujours, enseignant et prêchant par nous, aujourd'hui et tous les jours, jusqu'à la fin de notre vie : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi*⁴.

¹ Matth. x, 8. — ² Tit. 1, 5. — ³ Marc. xvi, 15. — ⁴ Matth. xx iii, 20.

DÉTRUIRE L'EMPIRE DU DÉMON. — Nous le faisons d'une manière éminente, lorsque, dans les occasions plus ou moins fréquentes que notre zèle fait naître, nous régénérons par le baptême les âmes rachetées ainsi par nos soins : *Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti*¹. Nous triomphons encore de Satan sur son trône, lorsque, par l'administration des autres sacrements, par nos instructions, par nos conseils, par nos exemples, nos mortifications et nos prières, nous ramenons les pécheurs dans le chemin de la vie. Nous le faisons lorsque, fidèles aux prescriptions du bon Maître, nous leur apprenons à pratiquer ses divins préceptes ainsi qu'il nous en a chargés : *Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis*².

III. GUÉRIR LES MALADES ET RESSUSCITER LES MORTS. — N'est-ce point encore ce que nous faisons lorsqu'à l'exemple des Apôtres, et en vertu du pouvoir que notre Seigneur nous a communiqué, nous vivifions de nouveau ces malades, ces mourants, ces morts que nous rencontrons chaque jour dans les chemins de la vie ? Si nous ne fussions pas venus au milieu d'eux, ils eussent en quelque sorte pu dire avec le paralytique de l'Évangile : Je désire bien ma guérison, mais personne ne se présente qui veuille regarder en pitié ma misère et me plonger dans la piscine du salut : *Hominem non habeo*³. Mais grâce à la fidélité que nous avons apportée à suivre notre vocation, cet homme qui leur manquait, ils l'ont trouvé en nous.

La charité qui nous anime, s'empressera de leur ouvrir les sources de pénitence où ils trouveront la santé, la vie; qu'ils viennent donc à nous en confiance, qu'ils viennent

¹ Matth. xxviii, 19. — ² Loc. cit. 20. — ³ Joan. v, 7.

faire usage des inépuisables moyens de salut mis à notre disposition pour les leur communiquer. Qu'ils viennent panser leurs blessures, qu'ils viennent en même temps déposer à nos pieds leurs chaînes. Leurs blessures, nous les guérirons; leurs chaînes, nous les briserons; car aux premiers disciples, et à nous leurs successeurs, il a été donné de voir délier dans le ciel ce que nous déliions sur la terre: *Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis*¹.

Quels pouvoirs et quels secours donnés en même temps dans ce peu de paroles! N'est-ce pas ici le lieu de nous appliquer, en un certain sens, ce mot que notre Seigneur disait de lui-même: *Data est mihi omnis potestas*²? Quel motif de reconnaissance envers Dieu et de confusion de notre part! surtout quand nous le rapprochons de cette promesse seule capable de nous rassurer contre notre propre faiblesse: *Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum*³.

IV. PERPÉTUER LE SACERDOCE AU MILIEU DES PEUPLES. — Ici se présente une œuvre plus éminente encore que toutes les autres; c'est en l'accomplissant avec courage et persévérance que les plus grands évêques missionnaires ont surtout bien mérité de la sainte Église notre mère.

Tous nous devons nous y employer avec zèle, mais d'une manière plus ou moins immédiate, suivant notre position. La plupart d'entre nous accompliront, sous ce rapport, les obligations qu'ils ont contractées devant Dieu, en mettant leurs soins à découvrir, encourager et développer autour d'eux les vocations ecclésiastiques.

¹ Matth. xvi, 19. — ² Matth. xxviii, 18. — ³ Joan. xiv, 16.

D'autres, appliqués plus spécialement à cette œuvre par excellence, devront se féliciter devant Dieu de la belle part qu'ils ont reçue. Leur amour éclairé pour l'Église leur fera comprendre tout ce qu'ils doivent apporter d'amour et de persévérance pour lutter, sans se laisser abattre en présence des difficultés qu'ils rencontrent. Nous, de notre côté, nous ne cesserons point de les animer par nos encouragements, et de les aider par nos prières à supporter le poids d'un si grand travail.

Réjouissons-nous donc tous ensemble en considérant quelles grâces et quel appui notre Seigneur nous promet, pour nous aider à accomplir les desseins de sa providence. Redoublons, afin de mériter de nouvelles faveurs, redoublons de zèle et de sollicitude chaque jour ; redoublons de constance et de fidélité à le suivre ; à le suivre, s'il le faut, jusqu'à la mort : *Magister, sequar te quocumque ieris.*

III.

Instructions et exemples que notre Seigneur nous a laissés.

Si notre vocation est grande, si les pouvoirs et les secours dont elle est accompagnée répondent pleinement au but que notre Seigneur se proposait en nous y appelant, les instructions et les exemples qu'il nous a laissés pour nous apprendre à nous en rendre dignes, ne sont pas moins importants et relevés. Ces exemples et ces préceptes, nous allons désormais les étudier d'une manière toute particulière, afin d'assurer de plus en plus sur des bases saintes et solides l'édifice de notre sanctification. Nous allons, dans les derniers jours de cette retraite, nous appliquer à bien connaître notre Seigneur comme docteur

et modèle d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, d'esprit intérieur, d'amour du prochain, de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, d'amour des souffrances ; comme modèle et docteur, enfin, de cette divine charité considérée en tant que principe, lien et perfection de toutes les vertus. Jetons aujourd'hui un simple regard d'ensemble sur ce beau modèle.

I. HUMILITÉ.— Nous le verrons tout d'abord ; notre Seigneur est entré dans le monde par la voie des humiliations : *Semetipsum exinanivit formam servi accipiens* ¹. Sa vie n'a été qu'une constante pratique de cette vertu. Il l'a recommandée d'une manière toute spéciale à ceux qui veulent être ses disciples. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* ², disait-il dans une circonstance solennelle de sa prédication. Ailleurs il promettait le royaume de Dieu à ceux-là seulement qui seraient humbles et petits comme des enfants : *Amen, amen dico vobis : nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum* ³. Dans le même sens il nous défend de nous réjouir par amour-propre des grands pouvoirs accordés à notre vocation. Notre gloire sur la terre doit être, suivant ses divins oracles, uniquement de porter après lui notre croix et de le suivre ; notre consolation, de savoir que sa miséricorde aura inscrit notre nom sur le livre de vie : *In hoc nolite gaudere.... sed quia nomina vestra scripta sunt in cælis* ⁴. Il veut encore qu'après avoir fait tout notre possible pour son amour et pour la gloire de son Père, nous nous disions et nous nous croyions de vrais serviteurs inutiles : *Et vos cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi inutiles sumus* ⁵. Enfin, parce

¹ Phil. II, 7. — ² Matth. XI, 29. — ³ Matth. XVIII, 3. — ⁴ Luc, X, 20. — ⁵ Luc, XVII, 10.

qu'il reconnaissait dans l'orgueil notre plus implacable ennemi, au dernier jour de sa vie il voulut nous donner le plus frappant exemple de son esprit d'humilité. Il s'abassa jusqu'à laver les pieds de ses Apôtres, afin, disait-il, que l'ayant vu pratiquer à un si haut degré cette vertu inconnue au monde avant lui, nous apprissions à nous conformer à ce modèle : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis* ¹.

II. PAUVRETÉ. — Abaisé jusqu'au néant dans les humiliations de son Incarnation et de toute sa vie, notre Seigneur voulut encore être pauvre dans sa naissance, afin de nous apprendre à aimer nous-mêmes la pauvreté ! Une crèche, voilà son berceau. Une étable, voilà le palais où vient nous visiter le Roi des rois. Telle est la demeure où, tout caché qu'il soit, ce souverain monarque du monde reçoit les premiers hommages des anges et des hommes : *Et invenerunt Mariam, et Joseph, et infantem positum in præsepio* ².

Plus tard ce même roi, inconnu à la terre, n'aura pas même en sa possession ce que notre Père céleste accorde aux plus pauvres d'entre nous, ce qu'il ménage aux bêtes même des forêts. Il n'aura pas au milieu du monde un seul endroit où reposer sa tête : *Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos : Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* ³.

Quand ensuite il enverra ses Apôtres conquérir l'univers en son nom ; comme alors il faudra vaincre le monde révolté par des voies inconnues à son orgueil, il armera ses Apôtres des forces puisées dans les humiliations de la pauvreté. Il leur dira, dans ce langage que nous avons

¹ Joan. xiii, 15. — ² Luc, ii, 16. — ³ Matth. viii, 20.

tant de peine à comprendre : *Nolite portare sacculum, neque peram, neque calceamenta*¹. Et fidèle aux leçons de son Maître, Paul au nom de tous, se glorifiera d'avoir pris pour sa compagne cette pauvreté féconde. Il se glorifiera d'accomplir, au milieu des immenses soins qui l'accablaient, ce grand précepte du travail imposé autrefois au premier homme, imposé à tous les enfants d'Adam : *Ipsi scitis : quoniam ad ea quæ mihi opus erant et his qui mecum sunt, ministraverunt manus istæ*².

Et tout cela, pourquoi? Afin que, le Maître et les disciples nous en ayant ainsi donné l'exemple, il nous fût impossible de nous en écarter en nous laissant éblouir par de vains prétextes.

III. OBÉISSANCE. — Ici encore nous trouvons en notre Seigneur des merveilles d'anéantissement. C'est un Dieu qui obéit à ses créatures : *Et erat subditus illis*³. Un Dieu qui se fait, envers son Père, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis*⁴. Et cet exemple tout divin se verra aussitôt suivi, imité avec la même fidélité que les autres perfections du divin modèle, par les premiers disciples, par les hommes apostoliques de tous les âges et de toutes les nations.

IV. ESPRIT D'ORAISON. — C'est par trente ans de silence, d'obscurité, de prière, que notre Seigneur voulut se préparer aux trois années de sa prédication publique. Puis, lorsque ce Docteur increé de l'éternelle sagesse devra enfin élever sa voix dans le monde; lorsque ce divin Soleil de justice devra faire briller ses rayons au milieu des ténèbres amoncelées sur la terre, quarante jours d'une

¹ Luc. x, 4. — ² Act. xx, 34. — ³ Luc, II, 51. — ⁴ Phil. II, 8.

retraite encore plus profonde précéderont l'aurore de ce beau jour : *Ductus in desertum.... quadraginta diebus* ¹.

C'est aussi par le silence et par la prière que notre Seigneur se préparera plus tard à chacune des grandes actions de sa vie évangélique : *Erat pernoctans in oratione Dei* ². Il apprendra de même à ses Apôtres, par des enseignements positifs, la nécessité d'une prière continue pour les âmes qui veulent être à lui et le servir : *Oportet semper orare et non deficere* ³. Et s'il se plaint dans la dernière cène de la conduite de ses disciples à son égard, ce n'est pas de leurs demandes importunes, mais de la négligence qu'ils ont mise précisément à solliciter en son nom les faveurs de son Père : *Usque modo non petistis quidquam in nomine meo* ⁴.

V. ESPRIT DE FOI. — Dans les jours de sa prédication comme dans son enfance, comme à toutes les autres époques de sa vie, notre Seigneur a toujours agi au nom et pour la gloire de son Père qui est aux cieux : *Quæ placita sunt ei, facio semper* ⁵. Lorsque sa très-sainte Mère, lorsque l'homme juste chargé de la garde de son enfance viennent se plaindre à lui d'une absence accompagnée de si vives inquiétudes ; malgré la perfection du sentiment d'amour filial qu'il avait pour eux, il leur répond de manière à pouvoir nous dire plus tard avec l'autorité de l'exemple : *Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus* ⁶.

VI. AMOUR ET ZÈLE POUR LE PROCHAIN. — Disons-nous ici les exemples et les préceptes donnés par le Sauveur pour nous recommander un zèle et un amour dont les missionnaires doivent être encore plus remplis que les

¹ Matth. iv, 1 et 2. — ² Luc. vi, 12. — ³ Luc. xviii, 1. — ⁴ Joan. xvi, 24. — ⁵ Joan. viii, 9. — ⁶ Matt. x, 37.

autres prêtres? *In hoc cognoscent omnes*, nous dit-il, *quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* ¹. Or, jusqu'à quel point nous a-t-il aimés, jusqu'où a-t-il cru devoir porter le zèle de notre salut? Il nous aimés jusqu'à mourir pour nous. Il nous a ouvert le chemin du ciel en inondant la terre de son sang : *Usque ad mortem, mortem autem crucis* ². Cet amour et ce zèle qui doivent être pour nous un modèle, notre Seigneur les a si vivement sentis, qu'ils ont arraché de son cœur cette parole bien suffisante pour nous embraser tous : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur* ³?

VII. AMOUR DES SOUFFRANCES. — Quel amour des souffrances dans cette parole, appelant avec tant d'ardeur les horribles tortures de la passion endurée pour effacer nos crimes : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur* ⁴? Devons-nous être surpris, si notre Seigneur ajoute à un pareil exemple un précepte comme celui qui suit : *Qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus* ⁵? Devons-nous être surpris s'il veut qu'à son imitation nous mettions notre bonheur et notre gloire dans les souffrances et dans les persécutions supportées pour son amour : *Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint... propter me* ⁶.

VIII. CHARITÉ ENVERS DIEU. — Toute la vie de Jésus-Christ en est une magnifique expression. Toute sa doctrine est résumée en cette parole : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua* ⁷.

En un mot, humilité, pauvreté, obéissance, esprit de foi, de dévouement et d'amour; tel est l'ensemble de la

¹ Joan. XIII, 35. — ² Phil. II, 8. — ³ Luc XII, 49. — ⁴ Loc. cit. 50.
⁵ Matth. X, 38. — ⁶ Matth. V, 44. — ⁷ Matth. XXII, 37.

doctrine, tels sont les traits du modèle qui nous sont proposés à imiter et à suivre. Pour y être fidèle, il faut sans aucun doute se faire violence à soi-même, prendre sa croix et souffrir. Mais sachant que la croix de notre bon Maître a été si lourde, que ses souffrances ont été si cruelles, comment serions-nous assez lâches pour refuser, après lui et pour son amour, et croix et souffrances? *Durus est hic sermo*¹, dira la nature, cela est vrai; mais la grâce ne la combat-elle pas victorieusement en répliquant avec l'Apôtre fidèle : *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes*²?

Dans la force donc de cette grâce, en union à cet amour triomphant de notre Seigneur qui a souffert, qui est mort pour moi, je dirai aujourd'hui, je répéterai tous les jours de ma vie, je mettrai courageusement en pratique jusqu'à la fin cette parole : *Magister, sequar te quocumque ieris.*

¹ Joan. vi, 61. — ² Loc. cit. 69.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



QUATRIÈME JOUR.



CONSIDÉRATION

SUR LA VIE DE S. PAUL ENVISAGÉ DANS SA FIDÉLITÉ A
SUIVRE SA VOCATION.

Domine, quid me vis facere ?
Act. ix, 6.

Pensées à méditer.

Saint Paul, de persécuteur implacable qu'il était, devient un héros de la foi, une des colonnes vivantes de l'Eglise. Quelle grandeur dans une pareille vocation ! quelle générosité dans la conversion qui la prépare !

Où en sommes-nous comparativement à ce grand modèle ?

Saint Paul naquit à Tarse ; il se nommait d'abord Saul, de la race d'Abraham, de la tribu de Benjamin. Son père, qui était pharisien, l'envoya étudier la loi mosaïque à Jérusalem sous Gamaliel, docteur célèbre de cette époque. Guidé par les leçons d'un pareil maître, il embrassa la même secte que son père et devint rigoureux observa-

teur de la loi et des coutumes pharisaïques. La régularité extérieure de cette vie l'avait rempli d'orgueil à un très-haut degré. Or, l'orgueil est le plus grand des obstacles qui s'opposent à l'établissement de la grâce de notre Seigneur dans le cœur de l'homme.

Tel était Saul au moment où les premiers disciples commençaient à prêcher la foi de Jésus-Christ. On croit qu'il était du nombre des Juifs venus de Cilicie pour combattre la nouvelle doctrine, et que les Actes des Apôtres nous montrent disputant contre saint Etienne. Dans tous les cas, il est certain que saint Paul avait été témoin actif de ce premier martyr : *Deposuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis qui vocabatur Saulus*. Il est certain également qu'il consentit au crime : *Saulus autem erat consentiens neci ejus* ¹.

Mais bientôt ce loup furieux, dévastateur du bercail naissant de Jésus Christ, allait bientôt déployer contre d'autres ennemis les efforts de son courage. Aussi écoutons saint Augustin; le voilà qui spiritualise le sens de la prophétie de Jacob à la tribu de Benjamin; le voilà qui oublie dans Saul le persécuteur pour n'y plus voir que le héros de la foi : *Benjamin lupus rapax mane comedet prædam, et vespere divide tpsolia* ². Benjamin loup furieux, qui le matin dérobe sa proie en persécutant l'Eglise; qui le soir enrichit cette même Eglise des dépouilles déposées par lui à ses pieds.

Cependant le sang d'Etienne, loin d'assouvir la fureur de Saul, sembla la redoubler. Il avait insulté, dit le même saint Augustin, à la prière du saint martyr demandant à Dieu grâce pour ses bourreaux. De jour en jour il se

¹ Act. VII, 57 et 59. — ² S. aug.

montrait plus acharné à la persécution excitée contre les fidèles. Son faux zèle l'aveuglait à ce point que, d'après sa propre confession, il était un des plus ardents à blasphémer le nom de Jésus-Christ et à poursuivre les disciples. Il entra dans les maisons et dans les synagogues pour en arracher avec violence hommes et femmes, qu'il chargeait de chaînes et qu'il faisait battre de verges pour les forcer à renier leur foi. En un mot, il signala tellement sa fureur que, même dans les villes éloignées, la terreur de son nom s'était rapidement répandue parmi les fidèles. Ce n'est pas tout : les ravages qu'il exerçait à Jérusalem ne lui suffisant plus, il s'adressa au prince des prêtres et aux principaux de la synagogue. Il leur demanda, et il en obtint les pouvoirs nécessaires pour se livrer aux violences qu'il méditait dans les autres villes : *Saulus autem adhuc spirans minarum et cædis in discipulos Domini, accessit ad principem sacerdotum, et petiit ab eo epistolas in Damascum ad synagogas; ut si quos invenisset hujus viæ viros ac mulieres, vinctos perduceret in Jerusalem*¹. C'est ainsi qu'il se préparait au voyage de Damas où cependant il devait arriver converti.

Adorables mystères de la miséricorde divine, qui comprendra vos sublimes profondeurs ?

Arrêtons-nous un instant, ô mon âme ! jetons un regard sur le passé pour y voir si, comme Saul, nous n'avons pas plus d'une fois fait dire à Jésus-Christ notre bon Maître : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?

Douloureux souvenirs, que vous devez être cuisants à mon cœur ! Fatal entraînement de ma jeunesse, que de larmes d'expiation vous devez m'arracher ! Cœur révolté,

¹ Act. ix, 1 et 2.

orgueil sans frein, où donc, grand Dieu ! m'avez-vous conduit ? chemin de Damas, qui me donnera de te parcourir avant les jours trompeurs de mes joies insensées, de ma rébellion coupable contre mon Dieu ?

Saul quitta donc Jérusalem pour rechercher dans les synagogues les sectateurs de la loi nouvelle, où il trouvait une condamnation si positive de sa vie d'orgueil.

Lorsqu'il était en chemin, sur le point d'arriver à Damas, voilà que tout à coup une lumière du ciel l'enveloppa.

Et tombant à terre, il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ?

Saul dit : Qui êtes-vous, Seigneur ? Et la voix : Je suis Jésus que tu persécutes. Il est dur pour toi de te révolter contre l'aiguillon.

Et Saul, tremblant et plein de stupeur, dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Et le Seigneur lui répondit : Lève-toi, entre dans la ville, et là il te sera dit ce que tu dois faire.

Quant à ceux qui l'accompagnaient, ils étaient stupéfaits ; ils entendaient bien la voix, mais ils ne voyaient personne.

Saul cependant se releva de terre, et ouvrant les yeux il ne voyait plus. Ses compagnons, le tenant par la main, le firent entrer à Damas ¹.

Quelle révolution s'est donc opérée dans cette âme ? Quoi ! Saul, le complice du meurtre d'Étienne, le voilà qui appelle Jésus de Nazareth *Seigneur* ! Le voilà qui profère ces paroles de la plus humble, de la plus parfaite, de la plus étonnante soumission : *Quid me vis*

¹ Act. ix, 3 et suiv.

facere? Que voulez-vous que je fasse? Mais y a-t-il quelque chose de plus obéissant, de plus filial dans la parole de l'innocent Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus*¹? dans l'étonnante parole de l'humble Vierge de Nazareth : *Ecce ancilla Domini*²?

Peut-être, depuis le meurtre d'Étienne et les violences de Jérusalem, un long temps se sera écoulé? la violence du persécuteur se sera calmée peu à peu? Non, répond la sainte Écriture, il était : *Adhuc spirans minarum et cordis in discipulos Domini*. Non, répond saint Jean Chrysostome; Dieu voulut le dompter au milieu même de sa plus violente exaltation, afin de faire éclater davantage une puissance à laquelle rien ne résiste : de même qu'un médecin acquiert plus de gloire à vaincre une maladie quand elle est dans toute sa force, qu'au moment où elle touche à son déclin. Et, remarque le même Docteur, Dieu voulut avant tout briser l'orgueil du pharisien, afin de le disposer ainsi à recevoir ses ordres avec humilité: Il l'atterra pour le sauver. Il le fit tomber prosterné contre terre pour le relever ensuite; et la grâce triompha ainsi de l'obstination superbe qui avait d'abord rendu ce cœur insensible à tous les traits de la grâce divine.

Aveugle donc, il vit cette céleste lumière. Obéissant et vaincu, il entra triomphant dans les voies de l'éternelle gloire. Conduit par la main comme un enfant, il mérita de devenir le guide éclairé d'innombrables chrétiens.

C'est bien ici le lieu d'appliquer cette parole que Saul nous léguait plus tard comme un témoignage des miséricordes du Seigneur : *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia*³. Oui, pour ce grand cœur, pour cette âme

¹ I Reg. III, 10. — ² Luc. I, 38. — ³ Rom. V, 20.

héroïque, la grâce et la sainteté, l'obéissance et l'humilité surabondèrent là où l'orgueil et l'opiniâtreté dans l'erreur avaient établi leur empire. Semblable au *Peccavi* de David, ce *Domine, quid me vis facere?* fit à l'instant même de Saul converti un vase précieux d'élection.

La suite de ce grand événement prouve que, dès le premier pas, notre Seigneur voulait donner une grande leçon d'humilité pratique au superbe pharisien.

En effet, dans la prévision de cette conversion dont les suites devaient être si grandes dans le monde, la toute-puissance divine pouvait susciter, même dans l'Église naissante, quelque génie profond, quelque docteur capable d'en imposer au disciple de Gamaliel demandant à s'instruire dans la foi. Le Dieu des âmes humiliées s'y prit d'une tout autre manière. C'est devant la simplicité d'Ananie de Damas, que Saul abattu vint incliner la tête. Ananie de Damas, cet homme au cœur droit et simple comme un cœur d'enfant, Ananie de Damas ouvrit les yeux à Saul et l'instruisit des volontés d'en haut.

Quel exemple et quelle leçon dans ce seul fait!

Mais continuons sur ce point à suivre le récit des saintes Écritures.

Comme nous l'avons déjà vu, Saul aveugle fut introduit par ses compagnons à Damas. Il y resta trois jours sans voir la lumière du soleil, sans boire et sans manger.

Or, il y avait à Damas un disciple du nom d'Ananie. Le Seigneur lui dit en vision : Ananie ! Et lui : Me voici, Seigneur.

Et le Seigneur continua : Lève-toi, va dans la rue qu'on appelle Droite, tu trouveras dans la maison de Judas Saul de Tarse : il y est en prière.

(Pendant ce temps, Saul voyait venir à lui un homme,

appelé Ananie qui entrait pour lui imposer les mains et lui rendre la vue.)

Ananie répondit : Seigneur, j'ai appris de plusieurs combien cet homme avait fait de mal à vos saints à Jérusalem. Il a même reçu des principaux d'entre les prêtres le pouvoir d'enchaîner tous ceux qui invoquent votre nom.

Mais le Seigneur lui dit : Va, parce que cet homme est devenu pour moi un vase d'élection, afin qu'il porte mon nom devant les nations et les rois, et devant les enfants d'Israël ¹.

Sur cette parole du Sauveur, Ananie se leva en effet pour aller trouver Saul, le persécuteur converti, dont il venait d'apprendre les grandes destinées.

Et il entra dans la maison indiquée ; puis, imposant les mains à Saul, il lui dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu sur le grand chemin, m'envoie à vous pour que vous voyiez, et que vous soyez rempli de l'Esprit saint.

Et aussitôt il tomba des yeux de Saul comme des écailles, et la vue lui revint, et, se levant, il fut baptisé ².

Dès ce moment un zèle immense remplit cette âme à qui de grands travaux et de grandes souffrances étaient réservés ! *Ego enim ostendam illi quantum oporteat pro nomine meo pati* ³, avait dit notre Seigneur à Ananie, en lui annonçant la vocation merveilleuse de Saul. Et, en effet, l'accomplissement complet de cette promesse ne manqua pas à l'Apôtre des nations.

Ce grand cœur, de son côté, ne demeura pas en arrière de la mission qu'il avait reçue. A peine illuminé des clar-

¹ Act. ix, 8 et suiv. — ² Ibid. 17 et suiv. — ³ Ibid. 16.

tés d'une foi trop longtemps méconnue ; à peine régénéré dans les eaux sacrées du baptême, déjà il voulait faire participer tous les autres aux mêmes bienfaits : *Et continuo in synagogis prædicabat Jesum, quoniam hic est Filius Dei*¹. Déjà il ressentait les effets de cette charité ardente qui lui fit dire plus tard, en présentant à une puissance de la terre ses mains chargées de chaînes pour Jésus-Christ : *Opto apud Deum, et in modico et in magno, non tantum te, sed etiam omnes qui audiunt, hodie fieri tales qualis et ego sum, exceptis vinculis his*².

Aussi tous s'étonnaient-ils au plus haut degré d'un pareil changement : *Stupebant autem omnes qui audiebant, et dicebant : Nonne hic est qui expugnabat in Jerusalem eos qui invocabant nomen istud, et huc ad hoc venit ut vinctos illos duceret ad principes sacerdotum*³ ?

De cet étonnement à la haine de la part des uns à la plus vive affection de la part des autres, il n'y avait qu'un pas. Il fut franchi dès le premier instant. Tandis que les fidèles, après avoir connu les merveilles de grâce opérées dans le converti, l'entouraient d'une vénération toute particulière, les ennemis des chrétiens juraient déjà sa perte. Le considérant comme un transfuge digne de mort, ils lui dressèrent des embûches. N'osant pas l'attaquer ouvertement dans la ville, ils espéraient le surprendre au dehors ; mais Dieu rendit vaine cette première tentative des méchants : *Custodiebant autem et portas die ac nocte ut eum interficerent. Accipientes autem eum discipuli nocte, per murum dimiserunt eum, submittentes in sporta*⁴.

C'était là du reste une des nombreuses épreuves auxquelles devait le soumettre le divin Maître auquel il s'é-

¹ Act. ix, 20. — ² Act. xxvi, 29. — ³ Act. ix, 21. — ⁴ Act. ix, 24 et 25.

tait livré : précieux trésor dont il sentait tout le prix, dont il cherchait à se rendre digne par la générosité d'un sacrifice qui lui permit de dire dans la suite : *Continuo non acquievi carni et sanguini* ¹.

Telle fut la conversion de Saul ; telle fut sa vocation : *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus et regibus* ². Notre vocation à nous la voici : *Eritis mihi testes.... usque ad ultimum terræ* ³. Quant à la donation complète de notre cœur, à la véritable conversion de tout nous-mêmes vers Dieu, à l'exemple de saint Paul, où en sommes-nous dans ce moment ?

Quels motifs de confusion ne devons-nous pas trouver dans la perfection du sacrifice de saint Paul, quittant tout et se quittant si complètement lui-même pour se donner à Jésus ! Quel sujet de réflexions par rapport à la tiédeur avec laquelle nous répondons peut-être aux grâces de notre vocation !

Mais en même temps, si nous sommes fidèles, quelles assurances de miséricorde ne devons-nous pas puiser dans la pensée de ce prodige inouï de la grâce ! Ce grand saint nous l'explique lui-même ; s'il a été ainsi choisi, enlevé du milieu même de l'iniquité dans laquelle son orgueil l'enchaînait, c'est pour nous encourager, par l'exemple d'une pareille grâce, à devenir enfin de véritables disciples de Jésus-Christ. *Ideo*, dit-il plus tard à son disciple bien-aimé, *ideo misericordiam consecutus sum, ut in me prius ostenderet Christus Jesus omnem patientiam ad informationem eorum qui credituri sunt illi in vitam æternam* ⁴. Quelle que soit donc la masse de nos iniquités passées, quelles que soient nos misères présentes, qui

¹ Gal. 1, 16. — ² Act. ix, 15. — ³ Act. 1, 8. — ⁴ I Tim. 1, 16.

d'entre nous pourrait craindre de recourir en vain à une miséricorde aussi évidemment sans limites? Qui de nous hésiterait à se confier sans réserve dans la bonté de celui qui nous a dit à nous en particulier, à nous pauvres pécheurs qui cherchons à nous convertir : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* ¹ ?

Mais aussi, à l'exemple de saint Paul, si nous voulons être désormais à Dieu sans retour, il faut nous renoncer nous-mêmes, porter notre croix tous les jours et lutter avec constance contre la chair et le sang, nos ennemis et les ennemis de Dieu. Il faut pouvoir nous le redire dans le secret de notre conscience : *Continuo non acquievi carni et sanguini*. A l'exemple de saint Paul, si nous voulons vivre réellement dans une piété digne de notre grande vocation, il faut accepter la sentence que nous avons entendue de la bouche de l'Esprit saint : *Omnes pie qui volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* ². Il nous faut, comme saint Paul et comme tous les saints, accomplir dans nos membres ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ³. Il faut nous résigner à subir de bonne grâce les rigoureuses conséquences de cet arrêt prononcé sur nous tous : *Ostendam illi quantum oporteat eum pro nomine meo pati* ⁴.

Quelques souffrances que nous ayons endurées jusqu'ici pour l'amour du Sauveur, pour le salut des âmes et pour l'expiation des fautes de notre vie, oserons-nous les égaler à celles que le grand Apôtre a supportées, à celles que nous trouvons décrites par lui dans ses précieuses Lettres?

¹ Matth. xi, 28. — ² II Timoth. iii, 12.

³ *Adimpleo ea quae desunt passionum Christi*. Coloss. i, 24.

⁴ Act. ix, 16.

J'ai travaillé, dit-il, aux œuvres du Seigneur, au milieu des fatigues, des chaînes, des mauvais traitements et des menaces de mort.

Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet moins un. J'ai été trois fois battu de verges, et lapidé une fois ; trois fois j'ai fait naufrage et je suis resté un jour et une nuit dans le fond de la mer. Dans mes voyages je me suis trouvé souvent au milieu des dangers des fleuves, dangers des voleurs, dangers de la part de ceux de ma nation et des étrangers ; dangers dans les villes et dans la solitude, dangers sur la mer, dangers de la part des faux frères. J'ai vécu dans le travail et dans la peine, dans les veilles nombreuses, dans la faim et la soif, dans les jeûnes prolongés, la nudité et le froid.

Outre ces maux extérieurs j'ai souffert de la sollicitude pour toutes les Églises. Qui est faible, sans que je participe à sa faiblesse ? Qui se scandalise, sans que le zèle de son salut ne me dévore¹ ?

Ailleurs il complète le tableau de ses souffrances intérieures en parlant de cet ange de Satan qui le souffletait, et se trouvait placé près de lui, comme une sorte de gardien de son humilité². Ou bien enfin gémissant, sous le poids d'une chair révoltée qui tendait sans cesse à l'entraîner loin de Dieu, il va jusqu'à s'écrier : Malheureux que je suis, qui donc me délivrera de ce corps de mort ? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus*³ ? Et parce qu'à côté de cette même faiblesse il sentait au dehors de lui, pour l'appuyer, une force invincible, toujours prête à secourir les hommes de bonne volonté ; parce qu'en effet cette force divine, cette grâce de notre Seigneur, l'avait

¹ II Cor. xi, 23 et suiv. — ² II Cor. xii, 7. — ³ Rom. vii, 24.

fait triompher de tous ses ennemis de la manière la plus glorieuse, il en faisait l'humble aveu en disant : *Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit* ¹. Appuyé invinciblement sur cette force d'en haut, il défiait tous ses ennemis de le détourner jamais de la charité qui le remplissait; et il laissait échapper de son cœur ces magnifiques élans d'amour : *Quis ergo nos separabit a charitate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius?... Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos* ².

Tel est le fruit d'une conversion généreuse appuyée sur la fidélité inviolable à marcher dans les voies d'une vocation de choix, comme celle que notre Seigneur avait donnée à saint Paul, et à laquelle il a daigné nous appeler à notre tour; hésiterons-nous désormais à immoler dans notre cœur tout ce qui pourrait mettre obstacle à l'accomplissement de pareilles destinées?

¹ I Cor. xv, 10. — ² Rom. viii, 35 et 37.





JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



QUATRIÈME JOUR.

TROISIÈME MÉDITATION.



ESPRIT D'HUMILITÉ.

Qui major est in vobis fiat sicut minor.

Luc. xxii, 26.

C'est maintenant, ô mon Dieu, que je puis apprécier la grandeur de ma vocation comme chrétien, comme prêtre et comme missionnaire. Ce n'est pas seulement un homme rempli de sainteté, un des princes de votre cour que vous me donnez pour modèle et pour guide dans la grande œuvre de mon salut; c'est vous-même qui vous présentez à moi pour être ce guide, ce modèle; pour être plus encore, pour être ma voie, ma vérité, ma vie. Vous, mon Dieu, devenu mon frère par l'Incarnation; vous qui vous glorifiez du titre même de votre anéantissement, du titre de Fils de l'homme! Oh! oui, Fils de l'homme, mon frère, Fils éternel de Dieu, mon maître et mon roi, je me prosterne à vos pieds sacrés; j'adore vos abaissements dans le mystère qui vous a fait avant toute chose l'homme des humiliations, le Sauveur du monde!

Verbe incarné, mon Dieu, je vais donc commencer l'étude de vos divins exemples par vous suivre dans les anéantissements de votre incarnation, dans l'humilité de votre vie. Là je trouverai une première et bien importante leçon de conduite. J'apprendrai en même temps à comprendre tout ce que, dans ce mystère, vous avez acquis de droits à mon amour, de titres à ma reconnaissance.

1° Jésus-Christ notre bon maître nous donne l'exemple le plus parfait d'humilité dans toute sa conduite ; il nous la prêche également dans sa doctrine.

2° Quelle doit être, d'après cela, l'humilité du missionnaire ?

3° Quels dangers nous offre l'orgueil, et quels avantages retirons-nous de l'humilité ?

Telles sont les considérations sur lesquelles nous voulons nous arrêter dans cette méditation.

I.

Jésus-Christ nous donne l'exemple de l'humilité dans sa conduite, et nous la prêche dans sa doctrine.

I. SES EXEMPLES. — En se faisant homme, notre Seigneur nous a donné l'exemple d'une humilité dont nous ne saurions nous faire une idée. Comment comprendre en effet toute la profondeur du mystère exprimé par cette simple parole : *Et Verbum caro factum est*¹ ? Le Verbe a été fait chair ! Le Verbe ! c'est-à-dire Dieu, le Fils unique de Dieu, enfanté de toute éternité dans le sein de Dieu.

¹ Joan. 1, 14.

Le Verbe, par qui toutes choses ont été faites, sans qui rien de ce qui existe n'a été fait. Le Verbe de Dieu a été fait chair : *Et Verbum caro factum est!*

Et quelle est donc cette chair, cette nature humaine prise par un Dieu? Notre corps : C'est un peu de poussière que demain la mort viendra réunir à la poussière commune. Notre âme? L'image de Dieu s'y trouve, il est vrai, gravée; mais cette image est imparfaite. Et d'ailleurs, que saurait être la plus belle image, pour qui possède la réalité? Car il faut profondément se pénétrer de cette pensée pour savoir apprécier un peu la profondeur du mystère que nous méditons en ce moment; notre Seigneur, Dieu de Dieu, lumière de lumière, Verbe éternel, objet des complaisances du Père, notre Seigneur possède avant tous les siècles la plénitude de l'être divin : *In quo complacuit omnem plenitudinem inhabitare* ¹.

Comprenons bien les merveilles de cet abaissement. *Caro factum est* : Il a été fait chair. Il a pris une âme bornée dans ses facultés, puisque c'était une âme humaine. Il a pris un corps esclave de la douleur et de la mort; un corps dont il a voulu se revêtir uniquement pour vaincre la douleur et la mort, en rachetant l'homme de l'esclavage du péché.

Ineffable mystère, dont nulle langue humaine ne saurait redire les abaissements et les grandeurs : *De quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad dicendum* ²! Ineffable mystère, où se trouvent renfermés, en même temps que le principe de notre rédemption, le principe aussi de toute vie chrétienne, l'explication de cette parole que nous devons nous appliquer à tous : *Mihi vivere Christus est* ³!

¹ Coloss. 1, 19. — ² Heb. 7, 11. — ³ Phil. 1, 21.

Notre Seigneur, Verbe divin dans le sein de son Père s'est donc anéanti pour notre salut : « Propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis ¹. » Il l'a fait aussi pour nous donner l'exemple, pour nous montrer le chemin à prendre à sa suite, pour nous tracer d'avance cette importante règle de conduite : *Ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis* ².

Et si ce premier exemple ne suffisait pas pour nous engager à le suivre, comme déjà nous le lui avons promis : *Quocumque ierit*; demandons-nous pourquoi, entre les différentes voies qui s'offraient à lui pour nous racheter, il en a voulu choisir une aussi humiliée; pourquoi, non-seulement dans son incarnation, mais dans sa naissance, dans sa vie et dans sa mort, on ne vit partout qu'abaissements et mépris? pourquoi cette naissance obscure dans une étable, lui qui pouvait apparaître dès lors au monde dans l'éclat d'une splendeur réservée pour le jour où il viendra juger les nations de la terre? pourquoi se placer au milieu d'une famille d'artisans, lui enfant de David, qui pouvait entourer sa race de tant de gloire? pourquoi cette vie cachée pendant trente ans; cette prédication bornée aux étroites limites des confins d'Israel? pourquoi ces mépris, ces outrages, ces calomnies des hommes dans sa vie, dans sa passion et dans sa mort? pourquoi tous ces mystères où notre intelligence se confond, sinon pour faire éclater aux yeux du monde une lumière inconnue avant lui, une lumière destinée à dissiper partout les ténèbres de l'orgueil, à nous diriger tous dans les sentiers heureux de notre vocation?

Chrétiens, prêtres, missionnaires, examinons notre

¹ Symbole de Nicée. — ² Joan. XIII, 15.

cœur ; sondons les replis cachés de notre âme, et voyons si nous n'avions pas besoin d'un pareil exemple, pour triompher dans nos luttes continuelles contre un ennemi si difficile à vaincre par d'autres armes.

II. DOCTRINE DE NOTRE SEIGNEUR. — Après avoir donné des exemples aussi prodigieux d'une vertu dont il voyait clairement toute l'importance, notre Seigneur voulut en faire l'objet de préceptes spéciaux et souvent répétés : *Cœpit Jesus facere et docere* ¹.

Car la pratique de l'humilité chrétienne n'est pas à beaucoup près un simple conseil de perfection plus ou moins facultatif ; c'est une loi formelle. C'est une prescription que le Sauveur se platt à inculquer à ses disciples d'une manière toute particulière : *Discite a me*, leur dit-il dans une circonstance grave, *quia mitis sum et humilis corde* ². Il le répète en d'autres termes et avec plus de force en faisant voir la nécessité de cette vertu pour arriver au royaume de son Père, lorsqu'il dit : *Amen dico vobis : nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* ³. Ce royaume, auquel chacun de vous est destiné, sera uniquement le partage de ceux qui se rendront humbles et petits comme des enfants. Souvenez-vous, ajoutera-t-il ailleurs, que le Fils de l'homme est venu pour servir et non pour être servi : *Filius hominis venit non ministrari, sed ministrare* ⁴. Par conséquent, vous aussi, vous qui êtes placés en ce monde pour continuer mon œuvre dans les siècles, loin de vous élever au-dessus de vos frères, vous devez au contraire vous abaisser aux pieds de tous pour les servir. Par conséquent, à mon exemple, celui d'entre vous qui voudra être le pre-

¹ Act. I, 1. — ² Matth. XI, 29. — ³ Matth. XVIII, 3. — ⁴ Matth. XX, 28.

mier, doit se considérer comme le dernier de tous : *Qui major est in vobis, fiat sicut minor*¹.

Et c'est pour leur enseigner par une vive image toute l'importance de cette doctrine, qu'il voulut leur laver les pieds à la dernière cène. Il leur faisait pratiquement comprendre la nécessité de vaincre par l'abaissement l'orgueil introduit dans le monde à la suite du péché. Il le voulait pour ses Apôtres; il le voulait par conséquent pour leurs successeurs, pour nous missionnaires, plus particulièrement encore que pour tous les autres.

Répétons-le donc avec saint Bernard, en présence d'aussi beaux exemples, éclairés par une semblable doctrine : « *Intolerandæ superbix est, ut, ubi exinanivit se majestas, vermiculus infletur, atque intumescat.* » Et comparant en particulier les abaissements de l'Incarnation avec les prétentions de notre orgueil, disons-nous, comme le faisait saint Augustin : Que l'homme rougisse donc d'être aussi orgueilleux, lui pour qui Dieu s'est fait si humble.

II.

Quelle doit être l'humilité du Missionnaire.

Examinons en quoi consiste l'humilité du missionnaire, et comment il la doit pratiquer.

I. EN QUOI CONSISTE CETTE HUMILITÉ. — Toute vertu fondée sur l'amour de Dieu, c'est-à-dire toute véritable vertu, doit être nécessairement basée sur l'humilité. Sans cela en effet, nous agirions plutôt par amour de nous-mêmes que pour Dieu. Nous abandonnerions l'esprit de Jésus-Christ pour suivre celui de la sagesse humaine. Nos

¹ Luc. xxii, 26.

vertus seraient fausses, ou du moins très-imparfaites. Trop heureux si, loin de nous obtenir devant Dieu la récompense des saints, cette source de mérites et de grâces ne devenait pas pour nous un nouveau sujet de redouter la sentence du juste Juge.

En effet ne pas être humble dans ses vertus, c'est attribuer à soi-même un bien qui appartient à Dieu et à Dieu seul, c'est vouloir enlever à ce souverain auteur de tout don parfait, une gloire qu'il a déclaré ne vouloir céder à personne : *Gloriam meam alteri non dabo*¹; par conséquent c'est plus ou moins s'éloigner de Dieu; c'est plus ou moins s'élever contre lui, selon que nos actes de vertu sont plus ou moins dépravés par l'amour de nous-mêmes.

L'humilité au contraire, dans la vertu comme dans tout le reste, c'est justice; c'est rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et prendre pour soi ce que notre pauvre nature met d'imperfections dans le bien que nous voulons opérer. La pratique de cette vertu, comme fondement de toutes les autres, est donc absolument nécessaire aux chrétiens; à plus forte raison aux prêtres et aux missionnaires. Mais dans quel degré pouvons-nous et devons-nous la pratiquer: tel doit être aussi le sujet de nos réflexions.

Les uns se contenteront de reconnaître leur misère devant Dieu, mais ils redouteraient de la voir paraître aux yeux des hommes. D'autres iront plus loin; non-seulement ils s'avouent à eux-mêmes leurs faiblesses, mais encore ils se résigneraient à ce qu'elles parussent au dehors. Ils préfèrent cependant qu'on remarque en eux les

¹ Is. XLII, 8.

dons de grâce ou de nature qu'ils ont reçus. Les honneurs et l'estime des hommes les flattent ; ils les accueillent avec joie quand ils se présentent. D'autres encore ne recherchent et ne repoussent point l'estime et les honneurs ; le bien et le mal qui se trouvent en eux, ils les laissent apercevoir également sans se préoccuper, recevant pour eux leurs misères, et pour la gloire de Dieu ce qu'ils ont de bon dans leur cœur. On en trouve enfin à qui cette sainte indifférence ne suffit même pas. L'humiliation est leur vie ; l'obscurité leur refuge et leur consolation ; ils pratiquent et ils aiment cette parole d'un livre bien précieux : « Ama nesciri, et pro nihilo reputari¹. »

L'humilité pratiquée dans ces différents degrés suffit sans doute pour purifier les œuvres ; mais quelle distance prodigieuse sépare ceux qui entrent dans l'une ou l'autre de ces voies ! Les uns n'ont guère, à proprement parler, que la négation de l'orgueil. Ce degré suffit à la rigueur pour un simple chrétien, surtout pour ces pauvres illustres, qu'on appelle les grands du monde. D'autres ont quelque chose de plus parfait, mais insuffisant encore pour un cœur apostolique. On n'y trouve pas assez l'affranchissement de l'âme, et en le pratiquant on se conduit plutôt en mercenaire qu'en enfant de prédilection. Mais lorsque l'âme du missionnaire s'élève enfin aux premiers degrés de la vertu, alors véritablement elle devient libre et dépouillée ; elle devient digne de comprendre et de pratiquer cette leçon sublime du Sauveur : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*, leçon constante et fondamentale qui domine toute la doc-

¹ De Imit. Christi.

trine du Sauveur, et que nous, missionnaires, ne devons jamais perdre de vue.

II. COMMENT LE MISSIONNAIRE DOIT PRATIQUER L'HUMILITÉ. — Nous venons déjà de le comprendre, cette vertu doit être pratiquée par nous d'une manière digne de la haute position que nous occupons dans l'Église. L'Esprit saint d'ailleurs nous le dit dans les saintes Écritures : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam*¹.

Ainsi, voulons-nous attirer en nous les grâces abondantes dont nous avons besoin pour ne pas nous perdre en sauvant les autres? Ne nous élevons pas dans notre orgueil, comme ces fières montagnes que la rosée céleste ne féconde jamais. Soyons humbles, si nous voulons comprendre pratiquement que, n'ayant rien de nous-mêmes, nous ne devons nous glorifier de rien : *Quid autem habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis*²? Soyons humbles, si nous voulons sentir que nous sommes par la grâce tout ce que nous sommes : *Gratia autem Dei sum id quod sum*³. Par conséquent nous devons éviter soigneusement de nous enorgueillir, s'il arrive que Dieu bénisse nos travaux et nos peines dans les œuvres de notre apostolat : *Si evangelizavero, non es mihi gloria*⁴.

Voulons-nous aller plus loin encore; voulons-nous être heureux de voir Dieu mieux servi, plus honoré par les autres que par nous; voulons-nous au moins nous réjouir sincèrement du succès des autres, tandis que nos propres travaux paraissent sans fruit? soyons humbles comme Jésus-Christ notre Maître l'a été sur la terre, lui qui a

¹ Eccli. III, 20. — ² I Cor. IV, 7. — ³ I Cor. XV, 10. — ⁴ I Cor. IX, 16.

si bien vérifié dans sa personne le degré d'abaissement auquel il se condamnait d'avance par la bouche de son prophète : *Vidimus eum.... despectum et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem* ¹.

Voulons-nous nous épargner ces murmures de l'orgueil trop souvent imprudemment communiqués à nos frères, lorsque nous croyons voir tel ou tel emploi confié à d'autres moins dignes à nos yeux que nous-mêmes? Soyons humbles, et véritablement humbles. Suivons le conseil du grand Apôtre : *In humilitate superiores sibi invicem arbitantes* ².

Voulons-nous enfin persévérer jusqu'à la mort dans notre vocation? Soyons humbles, petits, abjects à nos propres yeux; rendons-nous justice, en un mot, et gardons-nous de nous laisser aveugler par la superbe et le mensonge.

Voulons-nous au contraire nous perdre infailliblement? Élevons-nous dans notre suffisance au-dessus de tout ce qui nous entoure; regardons-nous comme étant appelés à occuper plus dignement que les autres les positions difficiles des chefs des missions : et nous pouvons être assurés de la perte prochaine d'une vocation dont il faudra pourtant bien rendre compte un jour.

Ames imprudentes et aveuglées, cette présomption, cet orgueil me glacent pour vous d'effroi. Prenez garde : le royaume des cieux s'ouvre seulement aux humbles et aux petits; et notre Seigneur en précipite sans pitié Satan et ses imitateurs, Satan le père de l'orgueil : *Quomodo cecidisti de celo Lucifer, qui mane oriebaris* ³?

¹ Is. LIII, 2 et 3. — ² Philipp. II, 3. — ³ Is. XIV, 12.

III.

Avantages de l'humilité pour un Missionnaire et dangers de l'orgueil.

I. AVANTAGES DE L'HUMILITÉ. — Dieu, dit l'apôtre saint Jacques, résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam*¹. Notre Seigneur de même a constamment inculqué cette doctrine à ses Apôtres, dont le cœur était si dur à la comprendre.

A qui le divin Maître promettait-il en effet les succès et la gloire? Aux humbles, aux petits, aux insensés, qui marchant sur ses traces, embrasseraient avec lui la folie de sa croix, qui se réjouiraient dans leur misère, afin de ne pouvoir rien espérer qu'en lui; à ceux enfin qui, regardant comme du néant et de la boue tous les trésors, tous les avantages de la terre, se glorifieraient d'une seule chose en ce monde : de souffrir ignominie et mépris pour son nom, et cela d'autant plus volontiers qu'ils se trouveraient plus élevés dans leur vocation : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam*².

Tels sont les hommes vraiment forts contre le monde, des hommes à qui rien ne résiste, des hommes dont l'humble prière pénètre les cieus, des hommes par conséquent dont la puissance fait trembler Satan sur son trône, et renverse son empire dans les âmes.

Ce n'est pas à des hommes semblables que le tentateur

¹ Jac. iv, 6. — ² Eccli. iii, 20.

s'adressera pour leur faire perdre en vaine complaisance le fruit de leurs travaux. Ce ne sont pas eux non plus qui redouteront les découragements dans lesquels des âmes ordinaires peuvent facilement tomber, pendant le long martyre d'un ministère en apparence sans fruit. Vainement toutes les difficultés se rassembleront autour d'eux pour ébranler leur constance. Ne se croyant capables de rien par eux-mêmes, ne se recherchant non plus en rien, ils attendront, s'il le faut, jusqu'à la mort, le moment de Dieu ; mais ne se décourageront jamais !

Se regardant comme réellement dignes de mépris, lorsque l'erreur ou l'injustice des hommes leur apportera des humiliations qu'ils n'auront point méritées, ils les déposeront précieusement dans leur cœur pour en former un riche trésor. Morts à eux-mêmes, ils envisageront tout en Dieu, dans la sainte liberté de ses enfants. Par là ils acquerront une force que rien ne saurait abattre, une égalité d'âme que rien ne pourrait troubler. Mépris, honneurs, injustices, récompenses, tout passera sur leur cœur sans y laisser d'autres impressions que celles que Dieu y fait naître. En un mot, ayant commencé à suivre si généreusement Notre-Seigneur partout où il voudrait les conduire, ils sont introduits par ce bon Maître dans les retranchements inexpugnables de l'humilité, où les traits enflammés de l'ennemi ne peuvent les atteindre. Imitons-les dans leur générosité, si nous voulons avoir part aux mêmes faveurs ; et répétons avec eux ces mots que le divin Maître aime à entendre sortir de notre cœur bien plus que de notre bouche : *Magister, sequar te quocumque ieris.*

II. DANGERS DE L'ORGUEIL. — Mais si nous voulons goûter les charmes de l'humilité ; si nous voulons établir

cette vertu à la garde de notre cœur, avec quelle constance ne devons-nous pas lutter contre l'orgueil son mortel ennemi ! Principe de tout le mal dans le monde, l'orgueil en effet a précipité dans les abîmes l'ange de lumière devenu tout à coup, par un terrible renversement, le prince des ténèbres. C'est par l'orgueil aussi que notre malheureux père a été soumis à la mort et au péché dont il nous a légué le triste héritage : *Initium omnis peccati est superbia* ¹. *Stipendia enim peccati mors* ².

C'est par l'orgueil que l'impiété de tous les âges s'est élevée contre Dieu, et qu'elle a mérité la vengeance dont parle l'Apôtre : *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum in immunditiam... in passiones ignominie* ³. C'est par l'orgueil de leurs pères, par le fait de leur propre orgueil que ces millions d'idolâtres, au milieu desquels nous vivons, demeurent opiniâtrément ensevelis dans les ténèbres et dans la honte de leurs cultes impurs, dans les abominations de leurs mœurs. Et ce qui doit nous inspirer de vives craintes, ce qui doit nous toucher d'une façon toute particulière, c'est par l'orgueil que des malheureux, comblés de grâces comme nous, appelés à la plus grande des vocations comme nous, ont été conduits à ces chutes, dont la seule pensée fait frissonner d'épouvante et d'horreur. Par l'orgueil enfin nous tomberions infailliblement, d'une manière ou de l'autre, dans l'abîme où se sont engloutis, où s'engloutiront toujours les superbes ; car Dieu chasse impitoyablement de son cœur les âmes orgueilleuses : *Dispersit superbos mente cordis sui* ⁴.

Et ce danger n'est pas, à beaucoup près, aussi éloigné qu'il nous le semble peut-être. Notre fonds est néant et

¹ Eccli. x, 15. — ² Rom. vi, 23. — ³ Rom. i, 24 et 26. — ⁴ Luc. i, 51.

péché; cependant à chaque pensée sur nous-mêmes, à chacune de nos actions, nous sommes incessamment exposés à des tentations que nous n'éviterons pas sans une extrême vigilance.

Volontairement ou involontairement nous sentons sans cesse, dans le plus intime de notre cœur, cette pensée d'orgueil et de révolte qui, nous élevant contre Dieu, au-dessus de toute créature, ne répond que trop à la première tentation de l'ennemi de nos âmes : *Eritis sicut dii* ¹ ! La voix de la simple raison, sans parler même de la grâce, nous dit, il est vrai, bien haut : *Quid superbit terra et cinis* ² ? Et cependant l'autre voix ne cesse pas de se faire entendre. Non-seulement elle se sert, pour nous tromper, des dons que Dieu a mis en nous, elle va plus loin encore ; de la honte même de notre misère, l'expérience le prouve, de cette honte qui devrait nous faire rougir, elle sait trop souvent tirer parti pour la vanité. A l'exemple de notre premier père, nous voulons régner et être dieux contre Dieu même. Mais, hélas ! quelle royauté, quelle divinité nous possédons ! Néant et ignominie, voilà notre partage hors de Dieu. *Quasi pannus menstrualæ* ³, voilà ce que paraît être aux yeux du grand roi, le hideux manteau de notre orgueil.

Chaque jour cependant cet orgueil insensé perd et précipite dans la mort une foule d'âmes aveuglées !

Et voilà le terme où nous arriverions nous-mêmes infailliblement, si nous ne parvenions pas, à tout prix, à éloigner ce danger loin de nous. Pourrons-nous jamais prendre trop de précautions et trop de soins pour nous en garantir ?

¹ Gen. III, 15. — ² Eccli. x, 9. — ³ Is. LXIV, 6.

O sainte vertu de l'humilité, si bien pratiquée par le bon Maître, céleste protectrice de ma faiblesse, viens donc habiter dans mon âme avec Jésus qui t'a révélée au monde. Vertu sublime, qui animas toujours le cœur des amis de mon Dieu, le cœur surtout de cette humble servante à qui tu préparais le plus beau trône du ciel, humilité, sois ma vie sur la terre, où l'orgueil me livre de si rudes combats. Alors vraiment je pourrai dire et comprendre cette parole : *Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit* ¹.

¹ I Cor. xv, 10.





JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.



ESPRIT DE PAUVRETÉ.

Amen dico vobis : Nemo est , qui reliquerit domum , aut fratres , aut sorores , aut patrem , aut matrem , aut filios , aut agros , propter me et propter evangelium .

Qui non accipiat centies tantum , nunc in tempore hoc , domos , et fratres , et sorores , et matres , et filios , et agros , cum persecutionibus , et in sæculo futuro vitam æternam .

Marc. x , 29 et 30.

Pauvre enfant couché dans une crèche, mon maître et mon roi, Dieu caché sous les langes du plus entier dénuement, je vous adore!

O sublime pauvreté, que tu es glorieuse à Bethléem, où je te contemple recevant au seuil de la vie humaine celui à qui toute la terre appartient : *Domini est terra et plenitudo ejus*¹! Que tu es précieuse dans tes exemples au cœur d'un missionnaire attaché à tes bénites traces! Très-sainte pauvreté, que tes paroles ont de puissance

¹ Ps. xxiii, 1.

sur mon âme ; toi dont j'avais pu comprendre les grandeurs, en te considérant dans mon admirable modèle !

Pour y parvenir je m'arrêterai aux trois considérations suivantes :

1^o Notre-Seigneur nous enseigne la pauvreté par ses exemples et par sa doctrine ;

2^o En quoi consiste la pauvreté dans un missionnaire ;

3^o Raisons qui nous obligent à la pratiquer.

I.

Notre-Seigneur nous l'enseigne.

I. PAR SON EXEMPLE.— Comment Notre-Seigneur entret-il dans le monde ? Tous les chrétiens le savent et s'en glorifient : c'est par la pauvreté.

Une étable telle que nous en rencontrons souvent au milieu de la misère du pays que nous habitons ; une crèche et un peu de paille pour y reposer ; quelques lambeaux pour se couvrir ; un pauvre ouvrier, tout accablé encore de la dureté avec laquelle on l'a repoussé des hôtelleries ; une humble fille de Juda , pauvre comme son époux , pauvre comme son divin Enfant ; voilà le palais, le berceau et la cour du Roi des rois à sa naissance : *O Altitudo!*

Il fait nuit et le froid glace la terre ; tout est plongé dans les ténèbres et dans le sommeil ; cependant voici le Soleil de la justice qui se lève sur le monde, et le feu de la charité descend du ciel pour embraser bientôt tout l'univers. Chantez donc , anges du Seigneur, chantez votre hymne de gloire : *Gloria in altissimis Deo et in terra pax* ¹ ! Accourez, heureux bergers, bienheureux pauvres , qu'un

¹ Luc. II, 14.

Dieu pauvre appelle , pour vous prodiguer ses premières grâces et vous dévoiler ses premiers mystères : *Beati, beati pauperes!* après vous seulement viendront les puissants et les sages ; car, si le royaume de Dieu est fait pour tous les hommes, vous pauvres bénis, vous en êtes les princes : *Beati pauperes.*

Puis il grandira cet enfant dont Joseph et Marie ont essuyé les premières larmes, dont les anges ont célébré la naissance, que les bergers et les mages ont adoré. Il grandira, et vous, pauvres de tous les âges et de toutes les conditions, vous le verrez constamment s'offrir à vous comme un modèle à imiter, comme un guide à suivre. Il grandira dans la maison d'un pauvre artisan : *In civitate sua Nazareth*¹. Artisan lui-même, il gagnera son pain à la sueur de son visage, et il vivra dans la pauvreté jusqu'au temps de la prédication évangélique. Alors comme sa mission devient plus grande aux yeux des hommes, comme il a besoin d'une plus grande dignité pour la remplir, il se réduira aux nécessités d'une condition plus pauvre encore qu'auparavant. Jusqu'alors, en effet, il ne recevait pas de la charité de ses frères le pain de chaque journée, mais aujourd'hui il veut subir cette nouvelle humiliation. Des hommes craignant Dieu, de pieuses femmes le nourriront de leurs aumônes : *Ministrabant ei de facultatibus suis*². Quand il s'agira d'apaiser la faim de tout un peuple dans le désert, il saura bien tirer du néant des ressources suffisantes pour rassasier cette grande multitude ; mais pour lui, le pain qu'il veut manger est le pain des pauvres, le pain de l'aumône. Alors aussi il pourra répondre à ceux qui lui demandent sa demeure : Les oiseaux

¹ Luc. II, 39. — ² Luc. VIII, 3.

du ciel ont des nids et les renards des tanières; mais pour moi, Fils de l'homme, je n'ai pas où reposer ma tête : *Vulpes foveam habent, et volucres cœli nidos; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* ¹.

Voilà sa naissance et sa vie; comment voudra-t-il y faire correspondre sa mort? c'est ce que le saint Évangile nous expose avec une cruelle vérité. Continuons à parcourir ces saintes pages, et nous y trouverons des exemples d'un abandon et d'un dépouillement plus complet encore que la pauvreté précédente. Nous verrons notre divin Maître mourant, pour effacer nos crimes, sur une croix où on l'attache tout nu, où il est délaissé intérieurement et extérieurement de toute assistance divine et humaine; sans autre consolation, dans sa misère, que la présence de sa pauvre mère et de son disciple, l'un et l'autre impuissants à le secourir. Enfin, lorsque son corps épuisé par la douleur aura été abandonné par son âme, c'est la pauvreté qui l'ensevelira dans un linceul acheté par l'aumône : *Joseph autem mercatus sindonem* ²; et pour que, jusque dans le repos du tombeau, il soit vrai de dire qu'il ne possédait pas un lieu où reposer sa tête, c'est encore la charité de son disciple qui lui ouvrira un sépulcre! *Joseph involvit illud in sindone munda et posuit illud in monumento suo novo, quod exciderat in petra* ³.

II. SA DOCTRINE. — Elle n'est pas moins étonnante que ses exemples. Le monde, d'un concert unanime, disait avant lui : Bienheureux les riches, bienheureux ceux qui vivent dans l'abondance, ceux que toutes les douceurs et les consolations de la vie entourent; et voilà qu'en ouvrant pour la première fois aux peuples les trésors de la scien-

¹ Matth. VIII, 20. — ² Marc, XV, 46. — ³ Matth: XXVII, 59 et 60.

ce divine, il renverse de fond en comble cette doctrine du monde aveugle. Voilà qu'avant tous les autres il déclare bienheureux ces pauvres, ces dépouillés, ces affamés que le monde croyait honorer beaucoup en leur accordant une dédaigneuse pitié : *Beati pauperes*, leur dit-il, *quia vestrum est regnum Dei* ¹.

Serons-nous surpris, après cela, si, pour témoigner hautement au monde le mépris qu'il fait de ses fausses richesses, il lui envoie des prédicateurs auxquels il donne une instruction semblable à celle-ci : *Nihil tuleritis in via, neque virgam, neque peram, neque panem, neque pecuniam, neque duas tunicas habeatis* ²? Devons-nous être surpris s'il impose à ceux qui veulent le suivre, l'obligation de se dépouiller de tout à son exemple : *Vade, vende quæ habes, et da pauperibus... et veni, sequere me* ³? Si enfin non-seulement il leur donne cette leçon comme un conseil, mais encore comme un précepte absolu : *Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* ⁴?

Après cela, je le demande, nous, héritiers des mêmes pouvoirs et des mêmes obligations que les Apôtres, hésiterons-nous à suivre fidèlement notre commun maître dans la pratique d'une généreuse et féconde pauvreté?

II.

En quoi consiste la pauvreté du missionnaire.

Notre-Seigneur est né pauvre, il a vécu pauvre, il est mort pauvre; moi aussi je suis entré pauvre dans ma mission, je dois y vivre et mourir pauvre comme celui qui m'a envoyé.

¹ Luc. vi, 20. — ² Luc. ix, 3. — ³ Matth. xix, 21. — ⁴ Luc. xiv, 33.

I. PAUVRETÉ QUE DOIT PRATIQUER LE MISSIONNAIRE EN S'ENGAGEANT DANS L'APOSTOLAT. — Le détachement parfait des biens de la fortune est tellement une condition nécessaire de la vocation apostolique, que, dans les premiers temps de notre Congrégation, on avait établi la communauté des biens entre tous les missionnaires. Quoique nous fussions destinés à faire perpétuellement dans l'Église un corps séculier de prêtres et d'évêques, on croyait devoir exiger rigoureusement cet acte de détachement effectif, comme une garantie du détachement intérieur dans lequel il faut absolument que le missionnaire persévère ; on refusa même le concours de plusieurs sujets distingués, uniquement parce qu'ils ne voulaient pas se soumettre à cette sainte pratique.

Cet usage s'est, il est vrai, modifié pour nous ; mais ce qui n'a pas changé, c'est l'impérieuse nécessité de la pauvreté intérieure, sans laquelle nous ne persévérons certainement pas dans notre vocation. Ainsi, aujourd'hui comme toujours, le vrai missionnaire doit, en entrant dans l'apostolat, dire avec les premiers disciples du Sauveur : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te* ¹.

Nous le devons, et déjà nous l'avons fait complètement et sans regrets, comme de dignes apôtres de Jésus-Christ. Je dirai plus ; le charme de cette divine pauvreté n'a pas été, à beaucoup près, étranger à notre vocation, et c'est pour la pratiquer que nous avons quitté parents, amis, famille, jouissances, bien-être, espérances mondaines. Tous, riches ou pauvres de naissance, nous pouvions dire avec Jacob, après avoir passé les mers pour arriver à cette

¹ Matth. xix, 27.

terre inculte où nous sommes venus mourir : *In baculo meo transivi Jordanem istum* ¹.

Ce n'est donc pas sur ces beaux jours de notre ferveur que nous devons le plus reporter notre attention ; les années qui les ont suivis offraient bien plus de dangers, examinons comment elles se sont passées pour nous.

II. DANS LA MISSION. — Quand , au milieu de ma famille et de mes amis, entouré de soins et d'aisance, je contempiais devant Dieu les beautés de la pauvreté dans les saints missionnaires , il m'était facile de m'enflammer d'amour pour cette vertu. J'en voyais seulement le charme, mais je n'en éprouvais pas les privations. Plus tard, je me suis trouvé aux prises avec le besoin ; seul, abandonné au milieu des pauvres que j'évangélisais, j'ai vu la pauvreté, je l'ai sentie, et son aspect n'avait plus l'attrait séduisant d'autrefois. Elle était dure, et bien souvent peut-être elle m'a fait peur, et il faut l'avouer, ce n'était pas sans motif.

Nous avons partout des pauvres à évangéliser, peu de riches et de grands : *Non multi nobiles*. Et ces grands et ces riches nous méprisent, nous et nos pauvres chrétiens. Mais ce mépris des pauvres, et de ceux qui les enseignent, existait également au temps de Notre-Seigneur ; et cependant, ce divin Maître nous l'a dit : *Beati pauperes* ; heureux les pauvres, et malheur aux riches : *Væ vobis qui saturati estis* ². Et son fidèle imitateur, saint Paul, l'organe de sa sagesse, ajoutait, en parlant des mépris du monde : *Mihi autem pro minimo est ut à vobis judicer aut ab humano die* ³. Bien plus, lorsque saint Jean fait demander au Sauveur s'il est réellement le désiré des nations, au milieu du

¹ Gen. xxxii, 10. — ² Luc. vi, 25. — ³ I Cor. iv, 3.

récit des plus éclatants prodiges, nous trouvons ces mots comme l'un des plus remarquables caractères du Messie : *Pauperes evangelizantur*¹.

Non-seulement nous avons à souffrir les mépris dont l'orgueil du monde accable les pauvres que nous évangélisons, mais il nous faut encore supporter les privations que nous attire l'état personnel de pauvreté où nous vivons. Mais Notre-Seigneur ne voit-il pas nos besoins? Et n'est-ce pas lui qui envoyait autrefois dans le monde ses premiers Apôtres sans or, sans vêtements, sans chaussures?

Quand, accablés de fatigue, nous arrivons au lieu où nous pouvons espérer quelques délassements, souvent, il est vrai, nous ne trouvons pas où reposer notre tête; mais le Fils de l'homme n'a-t-il pas vécu ainsi avant nous? Nous supportons la faim, la soif, les privations; et, quand nous avons le plus besoin de réparer nos forces, souvent il faut acheter par de longues heures d'attente un insuffisant repas.

Mais de qui donc est-il écrit : *Et esurimus, et sitimus, et nudi sumus*²? Ne sommes-nous pas les successeurs de celui qui disait, comme son Maître : *Scio et esurire... et.... penuriam pati*³? Disciples de Jésus-Christ, comme saint Paul, ne saurons-nous pas, comme lui, souffrir et manquer de tout? Voudrions-nous lâchement nous décourager, quand nous avons devant les yeux l'exemple du même Apôtre qui défie la faim, la soif, les privations de le séparer jamais de la charité de son Dieu, de le faire dévier dans sa sublime vocation : *Quis ergo nos separabit à charitate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas?*⁴

III. A LA MORT. — Semblable au Fils de Dieu dans sa naissance, le missionnaire est entré pauvre et nu dans sa

¹ Matth. xi, 5. — ² I Cor. iv, 11. — ³ Phil. iv, 12. — ⁴ Rom. viii, 35.

vocation ; il y a vécu pauvre ; il y mourra de même dans la pauvreté ! La mort, en effet, viendra peut-être le saisir loin de ses confrères , et entouré de pauvres gens dont il ne peut attendre aucun secours pour l'âme, et guère plus pour le corps. Saint François - Xavier mourant à Sancian , voilà quel serait son modèle : heureux s'il pouvait compter alors sur un trésor de sainteté suffisant pour le faire participer à la joie patiente et à la douce résignation de ce père des missionnaires !

D'autres, abandonnés également pour les soulagemens corporels, seront du moins secourus dans les besoins de l'âme par un autre missionnaire. Cette mort sera moins pénible que la première ; cependant elle n'en sera pas moins une lourde croix à ajouter à celles qui signalent une vie déjà si souvent éprouvée par la douleur.

D'autres enfin, parmi nous, mourront dans les missions des villes ; mais là encore, la pauvreté saura bien les saisir ; s'ils sont moins délaissés que leurs confrères, ils doivent s'attendre néanmoins à vérifier en eux ce qui est promis à tous. Pauvres nous sommes venus, pauvres nous avons dû vivre , pauvres nous mourrons tous. La nature en gémit sans doute, mais la récompense encourage, et l'enseignement du Sauveur ne permet pas de suivre une autre route : *Exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* ¹.

III.

Raisons qui obligent le missionnaire à pratiquer la pauvreté.

I. L'OBLIGATION OU IL EST D'IMITER JÉSUS-CHRIST. —

¹ Joan. XIII, 15.

Nous venons de le voir, l'exemple de Notre-Seigneur, dans tout le cours de sa vie, est invariable sur ce point comme sa doctrine. Il pouvait choisir la voie de l'abondance et des richesses, mais il ne l'a pas fait. Et cela, pourquoi? *Ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*. Il pouvait choisir des riches et des puissants pour répandre sa doctrine, d'abord parmi les puissants et les riches. Et voilà que, dans la personne de ses Apôtres, il choisit des pauvres pour évangéliser, avant tout, d'autres pauvres. Je puis donc bien m'appliquer aussi ces paroles : *Evangelizare pauperibus misit me*¹. Et non-seulement il choisit des pauvres pour disciples, mais il leur défend d'être autre chose que des pauvres; par conséquent, si je suis moi-même pauvre d'effet et de cœur, je dois m'en réjouir. S'il reste au contraire à ma disposition quelques biens de la terre, je dois les posséder comme ne les possédant pas, en user comme n'en usant pas : *Tanquam non possidentes... tanquam non utantur*².

II. LES PROMESSES CLÉRICALES. — Avant d'être missionnaire, j'étais prêtre du Dieu des pauvres, j'étais consacré à ce souverain Seigneur dans la sainte cléricature; je lui avais dit en face de son Église : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*³. « Vous êtes, ô mon Dieu ! la portion de mon calice et de mon héritage. » Je devais donc, dès lors, m'attacher à lui comme à ma seule véritable possession. Riche de ses trésors, je devais être pauvre de toute l'opulence mensongère du monde. Je le devais alors, et je le dois encore bien plus exactement observer aujourd'hui. Je dois donc et je veux vivre pauvre des biens de la terre pour posséder mon Dieu qui me suffit : *Deus meus et omnia*.

III. LE SUCCÈS DE MES TRAVAUX. — Si j'ai le cœur at-

¹ Luc. iv, 18. — ² I Cor. vii., 30 et 31. — ³ Ps. xx, 5.

taché à des biens qui ne sont pas selon Dieu, je ne puis évidemment produire aucun fruit dans les âmes ; car mon cœur se trouvera certainement là où j'aurai mis mon trésor : *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum*¹. Et si mon cœur n'est pas tout aux âmes, comment pourrais-je supporter les travaux que leur soin demande ? Dans la même vue, non-seulement je dois être pauvre en tout ce qui me concerne, mais l'esprit de la sainte pauvreté doit m'animer dans le choix des moyens que je prends pour travailler au salut des peuples. Plus ces moyens seront éclatants, plus je dois apporter de réserve et de précaution à m'en servir ; car ces moyens ne sont point ceux qu'adopte mon Maître. Ainsi je dois me faire une loi rigoureuse de me tenir en dehors de toute participation aux choses terrestres, même lorsqu'elles sembleraient devoir contribuer indirectement au bien de ma mission. Ainsi, je dois éviter absolument, sous quelque prétexte que ce puisse être, de chercher à me procurer, par des entreprises purement séculières, des ressources dont Dieu ne bénirait pas l'emploi. C'est aux mondains seuls qu'appartient le soin des affaires mondaines. Quant à moi, quelque spécieuse apparence de bien qu'elles me présentent, je dois dire comme l'Apôtre : *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus*². Que je sois réellement un saint, que j'agisse comme un saint, et la pauvreté d'esprit et de cœur sera, pour mon ministère, le plus riche des trésors.

IV. LA NATURE DES SECOURS QUE JE REÇOIS DES FIDÈLES ME FAIT AUSSI UNE LOI DE LA PAUVRETÉ. — Dans tous les âges de l'Église, et surtout à l'époque où nous vivons,

¹ Matth. vi, 21. — ² II Tim. ii, 4.

les aumônes faites pour le soutien des missions n'ont pu être détournées, sans faute grave, du but que la charité des fidèles leur destinait. Ceux qui nous donnent ainsi le pain de chaque journée, veulent, et avec justice, que nous nous contentions de l'unique nécessaire : *Habentes alimenta et quibus legamur, his contenti simus*¹. Dans ce nécessaire sont compris, sans aucun doute, les choses indispensables à la vie, et les soulagements exigés de temps en temps par notre faiblesse; mais la charité ne va pas au delà, et en puisant dans son trésor, je ne dois pas dépasser cette borne. Cette obligation est surtout très-grave, si je considère la source d'où me viennent la plupart de ces secours. C'est en réunissant les offrandes les plus médiocres que mon auguste nourrice, la sainte et catholique Association de la Propagation de la Foi me donne le riz que je mange, les vêtements qui me couvrent et l'humble toit qui abrite ma tête. Et l'Association, pour me transmettre ces aumônes, les a reçues bien souvent d'un pauvre ouvrier qui se prive de son salaire pour me nourrir. Bien souvent l'aumône qu'on m'accorde est un retranchement fait, par une mère héroïque, sur tout le superflu et quelquefois même sur une partie du nécessaire de ses enfants. Et moi, que cette mère nourrit ainsi de son sang, je ne serais pas avare de ce bien des pauvres, lorsqu'il s'agit de l'appliquer à mon usage !

Oh ! que cette considération est puissante sur mon cœur pour m'inspirer l'amour d'une pauvreté dont je sens la nécessité aussi bien que les avantages. Ames sublimes qui me sacrifiez ainsi les faibles soulagements que

¹ I Tim. vi, 8.

vous pourriez accorder à votre misère ; frères bien-aimés qui, des quatre coins du monde, envoyez vos saintes aumônes à l'œuvre catholique dont notre France est si fière ; à la naissance de laquelle notre Congrégation a eu tant de part ; frères chéris, qui formez ainsi un nouveau lien parmi toutes les nations de l'univers, non, nous n'abuserons pas des trésors que vous versez dans nos mains. Nous les ménagerons, ces trésors, quand il faudra en faire usage pour nous-mêmes, afin de pouvoir les prodiguer avec nos sueurs, nos travaux et notre vie, lorsqu'il s'agira de glorifier Dieu et de sauver les âmes. Vénérable cité des martyrs, que Notre-Seigneur a daigné choisir pour devenir l'âme et le cœur de la plus grande œuvre des temps modernes, ô ville chérie, je me rappellerai ce que tu demandes de moi dans l'emploi des richesses que m'envoie, chaque année, ta charité communiquée à l'univers par la voix des évêques, des pontifes, par la voix toute-puissante des pontifes qui, dans ces derniers temps, se sont assis avec tant de gloire sur le trône souverain de la Ville éternelle.

Nourri, vêtu, mis à couvert par l'aumône des pauvres, successeur des pauvres qui ont converti le monde à Jésus-Christ, disciple de ce Maître adorable dont la pauvreté renversa l'orgueil des puissants et des riches, je suis venu pauvre dans cette mission ; j'y vivrai pauvre et j'y mourrai dépouillé de tout, parce que pour moi, désormais, il n'est plus qu'une richesse ; c'est de suivre Jésus pauvre et humilié : « *Amorem tui solum cum gratia tua mihi* » donec, et dives sum satis, nec aliud quidquam ultra » posco ¹. »

¹ Prière de saint Ignace.

+

JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

CINQUIÈME JOUR.

SECONDE MÉDITATION.

ESPRIT D'OBÉISSANCE.

(Obediens usque ad mortem.

Phil. II, 8.

Suivons notre divin Maître dans le cours de sa vie humaine; cherchons, avec esprit de foi, les utiles leçons qu'il ne cesse de nous y donner, et rappelons-nous qu'un des principaux motifs qu'il eut en vue dans la pratique des plus sublimes vertus, fut de nous en offrir en lui le modèle : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

Nous l'avons déjà contemplé, adoré ce bien-aimé Sauveur, dans les humiliations étonnantes de son incarnation et dans la pauvreté de sa naissance; contemplons-le aujourd'hui, adorons-le dans son obéissante vie à Nazareth; dans cette vie où, pendant trente années, les anges du ciel ont joui de la vue d'un bien grand mystère, le mystère d'un Dieu soumis à ses créatures : *Et erat subditus*

illis ¹. Contemplons-le encore dans l'obéissance de sa vie évangélique, où, suivant l'expression du saint Évangile, il a constamment fait de la volonté de son Père sa plus douce nourriture : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me* ².

Nous considérerons donc : 1° Notre-Seigneur comme modèle et docteur de l'obéissance ;

2° Les qualités que doit avoir en nous cette vertu ;

3° Les avantages qu'elle nous procure.

I.

Notre-Seigneur nous enseigne l'obéissance par ses exemples et par sa doctrine.

I. SES EXEMPLES. — Entrons dans ce sanctuaire vénérable où l'œil de l'homme ne voit que la demeure d'un pauvre, où il ne découvre qu'un simple artisan, son fils, et une humble servante du Seigneur à qui ces deux hommes, bien vulgaires en apparence, donnent le nom d'épouse et de mère. Nous y verrons le fils de Marie, le fils adoptif de Joseph obéir à Marie et à Joseph, se soumettre à leur conduite et abaisser ainsi la majesté divine jusqu'à pratiquer à l'égard de deux créatures la vertu qui répugne le plus, peut-être, au cœur humain. Nous y verrons cet enfant de bénédiction, ce premier-né d'entre les hommes, anéanti dans l'obéissance d'une vie obscure, comme dans les humiliations et dans la pauvreté de sa naissance. Et cependant, cet enfant, cet homme que mes regards attendris contemplent ; cet homme a le plus grand des

¹ Luc, II, 51. — ² Joan. IV, 34.

noms qui ait jamais été donné aux enfants d'Adam ; cet homme s'appelle Jésus ! Nom tout-puissant, nom adorable qui fait fléchir tout genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Jésus ! le roi des siècles immortels, passe trente ans à Nazareth, soumis à sa mère selon la chair, et à son père selon la loi, soumis à Joseph et à Marie : *Et erat subditus illis*. Joseph et Marie créatures ; Jésus créateur ! Et cependant : *Erat subditus illis*. Quel mystère ! Pourquoi ce renversement de tout ordre établi parmi les êtres ? Pourquoi ? le voici : C'est que Jésus, créateur et souverain dominateur de toutes choses en tant que Dieu, révérait, comme homme, dans sa propre créature, l'image de la toute-puissance de son Père céleste. Parce que Joseph et Marie choisis pour être, sur la terre, les guides et les protecteurs de Jésus dans son enfance et dans sa vie cachée, Joseph et Marie étaient devenus, à ses yeux, les dépositaires de la puissance divine sur sa très-sainte humanité. Par conséquent, obéir à Joseph et à Marie, c'était, pour Jésus, obéir à Dieu même ; absolument comme pour nous, obéir aux supérieurs que Dieu nous a donnés sur la terre, c'est obéir à son éternelle Majesté. Quel motif et quelle leçon pour notre obéissance !

C'est ainsi que ce divin Maître commençait à exécuter cette parole divine : *Ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* ¹. Ou, comme il devait le dire plus tard à ses Apôtres : *Descendi de cælo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* ². Malgré l'abaissement où se réduisait sa personne divine, dans une pareille obéissance, ce n'était encore là

¹ Heb. x, 7. — ² Joan. vi, 38.

qu'une bien faible portion du calice d'amertume que cette vertu lui préparait. Joseph méritait éminemment le nom de juste; Marie était la plus pure, la plus sainte, la plus aimable, la plus douce des filles des hommes. C'était donc pour Notre-Seigneur un grand sujet de consolation d'accomplir, à l'égard d'aussi admirables créatures, la divine volonté de son Père.

Plus tard, lorsqu'il exécutait cette auguste volonté en annonçant aux hommes les vérités éternelles; lorsqu'assis près du puits de Samarie il disait, à propos de l'heureuse pécheresse qu'il y rencontra : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me*, il y avait encore pour lui bien des douceurs dans une pareille obéissance. Il sauvait des âmes, il glorifiait Dieu, et sa venue en ce monde n'avait pas eu d'autre but. Mais bientôt il devait porter plus loin le sacrifice de sa volonté humaine; bientôt il devait se soumettre, non-seulement aux saints et aux parfaits, mais aux plus coupables et aux plus injustes des hommes. En effet, après avoir subi toutes les conséquences de la position qu'il avait prise dans son humanité; après avoir obéi, comme ses frères selon la chair, aux pratiques les plus humiliantes de la loi; après avoir rendu à Dieu, en toute perfection, ce qui appartenait à Dieu, il voudra rendre aussi exactement à César ce qui était à César. Il se soumettra, sans murmures, à toute puissance établie de Dieu. Enfin, poussant jusqu'au plus prodigieux héroïsme la pratique de cette vertu, il obéira même à ses persécuteurs, à ses bourreaux, au juge lâche et inique qui le condamna. Il obéira jusqu'à la mort, et à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* ¹.

¹ Phil. II, 8.

Il le fera, malgré les plus vives répugnances de son humanité ; malgré les amertumes de son âme. Car , après avoir dit au jardin des Oliviers : *Tristis est anima mea usque ad mortem* ¹, il ajoutera aussitôt : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu* ². Et par cette héroïque acceptation, il accomplira, pour le salut du monde, pour l'exemple éternel de tous les siècles, le plus grand , le plus douloureux, le plus incroyable des sacrifices : *Factus obediens usque ad mortem*.

II. DOCTRINE. — De pareils exemples parlent assez éloquemment à notre cœur, pour nous faire comprendre ce que Notre-Seigneur exige de nous, par rapport à la vertu d'obéissance que nous méditons. Aussi, n'aurons-nous pas de peine à accepter la condition qu'il met à son amour : *Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea* ³. Cette condition, c'est l'obéissance, non-seulement à ses ordres immédiats, mais encore aux volontés qu'il nous manifeste par les organes ordinaires ménagés dans son Église pour toute la suite des siècles. Et cette parfaite obéissance est si importante à ses yeux, qu'après avoir prononcé ce premier oracle, il le répète presque immédiatement après en disant : *Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis* ⁴.

C'est encore dans la même pensée qu'il recommandait partout aux peuples l'observance d'une loi qu'il ne venait pas renverser, mais accomplir dans toute sa perfection : *Non veni solvere (legem), sed adimplere* ⁵. Pour la même raison, après avoir délivré un lépreux de sa hideuse maladie, il lui enjoignit de remplir la formalité exigée par Moïse ; il l'envoya se présenter aux prêtres : *Vade, os-*

¹ Matt. xxvi, 38. — ² Loc. cit. 39. — ³ Joan. xv, 10. — ⁴ Joan. xv, 14. — ⁵ Matth. v, 17.

tende te sacerdoti ¹. Et, afin que nous ne missions pas la perfection de notre obéissance à écouter Dieu, seulement lorsqu'il nous parle directement, ou par des organes dignes de lui, il voulut que, de son temps, le peuple reconnût l'enseignement divin dans les paroles des Scribes et des Pharisiens coupables : *Super cathedram Moysi sederunt Scribæ et Pharisei. Omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite* ². Il voulut enfin qu'on obéît même à un prince idolâtre, que les Juifs regardèrent toujours comme un injuste oppresseur : *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari* ³. Voilà toute sa doctrine sur ce point capital de la perfection chrétienne; nous étonnerons-nous après cela, d'entendre exalter la très-sainte vertu d'obéissance par tous les organes établis par lui dans son Église pour nous transmettre l'expression de ses augustes volontés?

II.

Qualités que doit avoir l'obéissance du missionnaire.

Que conclure de tout ce que nous venons de méditer, sinon que nous devons obéir, comme Notre-Seigneur a obéi, et comme il nous commande d'obéir? Supérieurs ou inférieurs, nous devons accomplir la volonté de celui qui nous envoie; nous devons en faire notre nourriture : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me (Patris)* ⁴. Mais comment devons-nous obéir? Voilà ce qu'il faut examiner ici.

I. SUPÉRIEUR. — J'obéirai, je ferai la très-sainte vo-

¹ Matth. viii, 4. — ² Matth. xxiii, 2. — ³ Marc. xii, 17. — ⁴ Joan. iv, 34.

lonté de Dieu , dans ma position de supérieur , si , dans le commandement, je me dépouille de toute passion, prévention, répugnance , goûts , peines , intérêt propre qui pourront se rencontrer dans le pénible exercice de l'autorité que Dieu m'a confiée. Nul ordre ne sortira de ma bouche, sans que je vous l'aie soumis auparavant, ô mon Dieu ; sans que je me sois demandé, en votre présence , si , à mon dernier jour , je voudrais avoir parlé ou agi comme je serai alors sur le point de le faire. Non content d'avoir ainsi attiré sur moi votre bénédiction avant d'agir , je me conformerai encore dans l'action à vos conseils et à vos exemples. J'éviterai le ton impérieux d'un maître ; et, tout en maintenant l'autorité que vous m'avez confiée, je me regarderai comme étant ce que je suis réellement, *servus servorum Dei*. Je me rappellerai que mon divin modèle s'est mis aux pieds de ses Apôtres et qu'il leur disait : « Je ne suis pas venu pour être servi , mais pour servir : » *Filius hominis non venit ministrari , sed ministrare* ¹. Je me souviendrai aussi des règles de conduite qu'il laissait à tous les supérieurs établis dans son Église : *Qui major est vestrum , erit minister vester* ². Et par ce moyen, je l'espère, votre grâce m'assistera, et j'obéirai jusque dans le commandement.

II. INFÉRIEUR. — Si, au contraire, j'ai le bonheur de vivre sous la dépendance des autres , je vous conjurerai de me faire profiter, de plus en plus, de l'inappréciable avantage que me donne l'obéissance parfaite, où je placerai toujours mon bonheur et ma paix.

Avec votre grâce , ô mon Dieu , j'obéirai sans considérer celui qui me commande, mais votre divin Père en

¹ Matth. xx, 28. — ² Matth. xxiii, 11.

lui. Ce ne sera donc pas à l'habileté, à la prudence, aux talents, ou même à la sainteté de mon supérieur que j'obéirai, mais à vous-même ; parce que je veux me conformer à votre soumission envers Joseph et Marie que vous aimiez et qui vous chérissaient ; envers les Juifs, les prêtres, les bourreaux et le juge qui vous conduisirent à la mort. Par conséquent, faisant taire mon orgueil, je ne m'élèverai pas, dans ma présomption insensée, au-dessus de ceux que vous avez commis à ma conduite. Si, plus qu'eux, j'ai reçu l'abondance de vos dons, je me demanderai ce que vous étiez par rapport à Pilate, aux prêtres, aux bourreaux et aux Juifs ; par rapport à Joseph et à Marie, à qui cependant vous vous êtes soumis : *Subditus illis*.

J'obéirai, comme vous l'avez fait, promptement, joyeusement, sans murmures ; parce que ces murmures s'adresseraient à vous, bien plus qu'à ceux qui me conduisent : *Nec contra nos est murmur vestrum, sed contra Dominum* ¹. J'obéirai purement, sans respect humain, sans motif d'intérêt propre, sans crainte servile : *Non.... propter iram, sed propter conscientiam* ².

A votre exemple, j'obéirai, non-seulement dans les choses d'éclat, mais en toutes choses, honorables ou pénibles, petites ou grandes ; comme vous le faisiez à Nazareth, au prétoire de Pilate et sur le Calvaire. Car mon obéissance devra encore, en cela, se modeler sur la vôtre. Elle devra donc aller jusqu'à la fin de ma vie, toujours la même, aussi soumise, aussi pleine d'abandon que la vôtre l'était pendant votre séjour sur la terre. Elle devra être tellement parfaite que je sois prêt à tout sacrifier, même mon existence : *Obediens usque ad mortem*.

¹ Exod. xvi, 8. — ² Rom. xiii, 5.

De cette manière, lorsqu'une heureuse mort viendra me saisir au poste dont la garde m'était confiée, tranquille sur mes succès ou mes revers, je pourrai répéter avec vous, cette parole de confiance et de paix : *Consummatum est* ¹. Mon sacrifice est consommé, recevez, ô mon Dieu, cette âme obéissante qui s'est confiée en vos promesses : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* ².

III.

Avantages que procure l'obéissance.

I. BÉNÉDICTIONS SUR LES TRAVAUX. — Nécessaire pour notre propre sanctification, l'obéissance l'est bien plus encore pour le succès de nos travaux apostoliques. Car si nous voulons triompher partout du monde et de l'enfer, il faut obéir en tout et toujours. L'homme de l'obéissance n'est-il pas aussi l'homme de la victoire? *Vir obediens loquetur victoriam* ³.

C'est encore dans l'obéissance que je trouverai le gage le plus assuré de persévérance dans ma vocation. Souvent peut-être, après avoir fait tous mes efforts pour éclairer de pauvres esclaves de Satan, j'ai vu tout mon travail sans fruit apparent, et cette vue m'affligeait. Quelquefois il m'est arrivé de sentir naître en moi le découragement. Et aussitôt, quoique involontairement, mes regards se portaient en arrière. Je songeais à ces beaux pays catholiques que j'ai quittés pour venir sur la terre infidèle. J'y voyais de séduisantes espérances d'un bien trompeur, dont la pensée pouvait m'être dangereuse. Si je me fusse trouvé hors de l'obéissance, je serais proba-

¹ Joan. xix, 30. — ² Luc. xiii, 46. — ³ Prov. xxi, 28.

blement tombé dans cette tentation. Soutenu par l'invincible force qu'on trouve à obéir, j'ai triomphé de l'ennemi; j'en triompherai de même jusqu'à la fin, si je puis compter toujours sur le secours de l'obéissance.

Epuisé de fatigues inutiles, comme l'étaient autrefois les apôtres après une nuit de travail sans fruit, je trouverai, dans l'obéissance de ma foi, le courage de dire toujours à Notre-Seigneur : *Nihil cepimus : in verbo autem tuo laxabor ete* ¹. Et comme les Apôtres, aussi j'espérerai qu'enfin ma confiante soumission sera récompensée. Je le jetterai ce filet que l'obéissance me met entre les mains ; je le jetterai sans espérance de succès, comme avec la chance du plus heureux résultat. Car peu m'importe comment la volonté de mon Maître s'accomplisse, pourvu que je sois fidèle à la suivre : *Non sicut ego volo, sed sicut tu*. Et je serai fidèle, et votre volonté s'accomplira par moi et pour moi, ô Jésus ! lorsque ne cherchant rien, ne voulant rien pour mon propre intérêt, je ferai tout pour vous, par vous et en vous, dans la voie de la sainte obéissance.

Puissante garantie contre le découragement dans le travail stérile, cette vertu me défendra du danger non moins à craindre, de m'attribuer le bien dont je serai l'instrument. Sans l'obéissance je deviendrais comme un navire battu de toutes les tempêtes, et sans gouvernail pour se conduire; avec l'obéissance je marcherai sûrement au port, guidé par la Reine des missionnaires obéissants et humbles de cœur, par MARIE, l'étoile de la mer, qui me garantira de tout funeste écueil; serviteur fidèle, apôtre selon le cœur de mon Maître, invincible soldat d'Israël, je surmonterai infailliblement les dangers

¹ Luc. v, 5.

de mes combats de tous les jours, en les marquant tous par de nouveaux triomphes : *Vir obediens loquetur victoriam.*

II. DANGERS HORS DE L'OBÉISSANCE. — Si, au contraire, sous prétexte qu'on ne m'a pas compris, que je ne suis pas en position de développer, pour le bien des âmes, tous les dons que Dieu a mis en moi, je sortais de la voie de l'obéissance, à quels périls ne m'exposerais-je pas, moi surtout qui ne trouve pas, dans la Congrégation à laquelle j'appartiens, la garantie matérielle des vœux de religion? Tout ce qui est motif de paix et de sûreté pour le missionnaire obéissant, deviendrait, pour moi, une cause de découragement et de condamnation. La parole de Dieu que je mépriserais me ferait entendre, après mes plus grands efforts, ces paroles adressées autrefois à Saül désobéissant : *Numquid vult Dominus holocausta et victimas, et non potius ut obediatur voci Domini? Melior est obedientia quam victimæ*¹. Dans les revers, je serais de même sans force; sachant bien que je dois la position que j'occupe à des murmures sans fin, à des importunités fatigantes, comment pourrais-je me persuader qu'étant là où Dieu ne veut pas que je sois, je puis compter sur son appui spécial et sur les grâces abondantes dont j'aurais besoin? Découragé, fatigué, abattu sous le poids de ma propre faiblesse, je finirais bientôt par me perdre. Fatale issue d'un combat commencé peut-être avec grand courage ! Fatale chute dont bien des exemples ne remplissent que trop les pages de l'histoire de la désobéissance. O Jésus, vous qui avez obéi jusqu'à la mort, détournez de moi un semblable malheur ; pénétrez de plus en plus mon âme des avantages d'une vertu que vous avez si tendrement aimée.

¹ 1 Reg. xv, 22.

Gravez pour cela , au fond de mon cœur, ces conseils donnés à des missionnaires par un des plus illustres apôtres de votre Église : « Il n'y a rien de plus sûr, ni de » moins sujet à l'erreur que de vouloir toujours obéir. » Au contraire, c'est une chose fort périlleuse que de vivre » selon sa volonté et sans suivre le mouvement de ses » supérieurs : car quand vous feriez quelque chose de » bien, pour peu que vous vous écartiez de ce qu'on vous » commande, soyez persuadés que votre action est plus » vicieuse que bonne.

» Le démon tente par des suggestions malignes la plu- » part de ceux qui se sont dévoués au service de Dieu. » *Que faites vous-là*, leur dit-il intérieurement : *Ne voyez- » vous pas que vous perdez votre peine ?* Résistez fortement » à cette pensée qui est capable, non-seulement de vous » retarder dans le chemin de la perfection , mais de vous » en détourner tout à fait ; et que chacun de vous se per- » suade qu'il ne saurait mieux servir Notre-Seigneur que » dans le lieu où son supérieur l'a mis. Soyez aussi assu- » rés que, quand le temps en sera venu, Dieu donnera à » ceux qui vous gouvernent la pensée de vous envoyer en » des lieux où vous ferez de grands fruits. Cependant » vous aurez l'esprit content et tranquille. Vous emploie- » rez bien le temps, qui est si précieux, quoique plusieurs » n'en connaissent pas trop le prix ; et vous avancerez » beaucoup en vertu : fort différents de ces esprits inquiets » qui ne profitent point dans les lieux où ils désirent être, » parce qu'ils n'y sont pas ; et qui sont inutiles à eux et » aux autres dans les lieux où ils sont, parce qu'ils pen- » sent à aller ailleurs ¹.

¹ *La Vie de saint François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon.* — In-12. Paris, v° Bordelet, 1754, t. II, p. 363.

Voilà, mon Dieu, ce que vous m'adressez par l'organe de saint François-Xavier; quoique je ne sois pas religieux, comme ceux auxquels ces conseils étaient primitivement destinés, je n'y trouve pas moins la seule règle de conduite qu'il me soit prudent de suivre jusqu'à la mort. C'est là ce que m'enseignent également, et vos exemples et votre doctrine : *Factus obediens usque ad mortem.*





JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

CINQUIÈME JOUR.

CONSIDÉRATION

SUR LA VIE DE S. FRANÇOIS-XAVIER ENVISAGÉ COMME UN
MODÈLE DE LA VÉRITABLE PAUVRETÉ D'ESPRIT.

Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur?

Matth. xvi, 28.

Pensées à méditer.

Saint François-Xavier était riche de tous les dons naturels qui attachent l'homme à la terre. Naissance, richesses, intelligence, Dieu lui avait tout donné pour lui offrir l'occasion d'un plus beau sacrifice.

Comment l'a-t-il accompli? et comment l'imitons-nous?

Dans cette maxime, saint François-Xavier éprouva bien admirablement la vérité de cette qualité attribuée par l'Apôtre à la parole de Dieu : *Vivus est sermo Dei, et effe-
cax, et penetrabilior omni gladio ancipiti*¹. Cette parole, en effet, fut pour Xavier un glaive retranchant de son cœur

¹ Heb. iv, 12.

ce superflu de vanité humaine qui l'eût à jamais arrêté dans les voies de la sainteté. Cette simple parole fit, d'un homme si riche en prétentions de gloire humaine, un homme pauvre de cœur, mais riche cette fois, et vraiment riche, du zèle qui l'emporta sur des plages sans nombre, où notre admiration foule chaque jour ses glorieuses traces.

Considérée sous divers aspects, la vie de ce grand Saint sera toujours notre modèle. Nous pouvons y trouver l'admirable exemplaire de ce que peut enfanter l'esprit de mortification, de zèle, de charité, de patience et des autres vertus qui font le missionnaire. Mais pour recueillir plus intimement nos pensées; pour les appliquer plus particulièrement au sujet que nous méditons en ce jour, nous nous bornerons à considérer aujourd'hui saint François-Xavier comme possédant éminemment, et dans toute son étendue, l'esprit de pauvreté chrétienne.

Généreux et grand, comme il l'était par caractère, saint François-Xavier n'eut jamais beaucoup à lutter contre l'amour des richesses considérées en elles-mêmes et comme terme de félicité. S'il a pu les désirer, c'était uniquement comme moyen d'arriver à ce degré de considération, à cet amour de renommée qui remplissait d'abord son âme. Sous ce rapport donc il a dû s'y attacher comme à tout ce qui tenait à cette idole trompeuse, au culte de laquelle la vertu de saint Ignace vint l'arracher si heureusement.

Quoi qu'il en soit, la grâce d'une parfaite conversion lui fut accordée au moment même où il était le plus captivé par les illusions de son orgueil. Le fait se passa comme il suit :

Xavier, dont l'intelligence précoce avait frappé sa famille, se trouvait alors à l'Université de Paris, pour y

perfectionner ses études. De brillants succès enivraient cette ardente imagination. Un avenir de gloire s'ouvrait devant lui, et il se jetait avec enthousiasme dans la voie qui devait l'y conduire. Aveugle qu'il était ! il se laissait prendre, comme l'ont fait tant d'autres, à la vaine apparence de la gloire humaine ; il semblait ne pas comprendre que cette gloire éphémère passe comme toute chose de la terre, avec la rapidité d'un songe, laissant à peine après elle la mémoire d'un vain nom !

Par suite d'une disposition pleine de miséricorde de la part de notre Seigneur, Xavier eut le bonheur de devenir l'objet des soins charitables et des prières de saint Ignace. Instruit par l'expérience de sa vie passée, plus vivement éclairé encore par la grâce compagne d'une éminente sainteté, Ignace comprit de suite les dangers que courait son jeune ami. Il résolut de faire tous ses efforts pour l'éclairer sur ces périls, de diriger vers un plus noble but cette passion de renommée qui pouvait avoir de si funestes suites. Il savait que si la grâce perfectionne et sanctifie le naturel de chacun, elle est loin de détruire les dons que Dieu s'est plu à nous accorder. Il espéra donc beaucoup des grandes qualités de Xavier, s'il parvenait à lui dessiller les yeux, en lui montrant la véritable lumière.

Ses premiers efforts furent, en apparence, sans résultats utiles. Ils ne servirent au contraire qu'à lui attirer la critique de Xavier sur sa propre conduite. Ce dernier blâmait ainsi, dans son maître futur, les rigueurs et l'humilité d'une vie qu'il allait bientôt choisir pour son partage. Ignace, en effet, sans se rebuter du peu de fruit de ses exhortations, persévéra dans les soins qu'il prenait de cette âme appelée à de si grandes choses. Il obtint à la fin

un premier succès d'où bientôt s'écoulèrent tous les autres. Il obtint de Xavier que ce dernier se livrerait pendant quelques jours aux exercices spirituels.

Livré ainsi sans troubles extérieurs aux inspirations de l'Esprit saint ; guidé dans cette importante action par le grand maître à qui les lumières d'en haut avaient été communiquées si abondamment sur cette matière, Xavier sortit vaincu de l'épreuve, et entièrement décidé à changer de vie.

Une grande parole le frappait surtout, parmi les exhortations de saint Ignace : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur*¹ ? lui disait sans cesse ce dernier. Et cette parole ébranlait toute son âme. Elle lui resta gravée dans le cœur d'une manière si profonde, qu'il ne lui fut plus loisible de résister aux conséquences que saint Ignace savait en déduire.

La vanité de toute science humaine, en dehors de la lumière de Dieu, apparut vivement à sa foi. Que lui importait de gagner tout l'univers, s'il venait à perdre son âme : *Quid prodest* ? Que lui importait de parler la langue des anges et des hommes, si la charité ne remplissait pas son cœur : *Si linguis hominum loquar et angelorum, charitatem autem non habeam, factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens*² ? Que lui importait la science humaine, puisque savant ou ignorant il lui fallait également, et bientôt aboutir au terme où finit toute chose en ce monde ? Il dit alors avec le Sage : Si la même fin, si le même jugement, si les mêmes peines et les mêmes récompenses attendent au delà de la vie, l'ignorant et

¹ Matth. xvi, 26. — ² I Cor. xiii, 1.

l'homme instruit, que me servira-t-il d'avoir négligé le vrai bien de mon âme pour acquérir une science vaine? *Et dixi in corde meo : Si unus et stulti et meus occasus erit, quid mihi prodest, quod majorem sapientiæ dedi operam¹ ?*

Dès ce moment Xavier, transformé en un homme nouveau, renversa dans son cœur l'idole qu'il y avait dressée sur un autel où l'amour de Dieu et des âmes s'établit dès lors sans retour; heureux d'avoir ainsi préféré la seule gloire véritable à tous ces vains fantômes que jusqu'alors il poursuivait.

Cette gloire, au lieu de la chercher en vain comme auparavant, dans les honneurs et dans les applaudissements des hommes, il la rencontra en réalité dans l'abnégation de lui-même et dans la pauvreté de l'esprit et du cœur.

En un mot, il se pénétra d'une grande vérité : Que tout est vanité dans le monde, hors aimer Dieu et s'appliquer uniquement à le servir². Il sut se répéter efficacement ces paroles du saint livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*.

« Certe adveniente die judicii, non quæretur a nobis
» quid legimus, sed quid fecimus; nec quam bene dixi-
» mus, sed quam religiose viximus.

» Dic mihi : Ubi sunt modo omnes illi domini et ma-
» gistri, quos bene novisti dum adhuc viverent et in stu-
» diis florerent?

» Jam eorum præbendas alii possident : et nescio
» utrum de eis recogitent. In vita sua aliquid esse vide-
» bantur, et modo de illis tacetur³. »

¹ Eccl. II, 15.

² Omnia vanitas præter amare Deum et illi soli servire. — *De Imit. Christi*, lib. I, c. I, 3.

³ *De Imit. Christi*, lib. I, c. III, 5.

Lui, au contraire, en repoussant les séductions d'une gloire d'un jour, il s'est élancé comme un géant dans une route où chaque pas devint pour lui un éclatant triomphe ; où il sut conquérir à son nom une renommée d'autant plus éclatante qu'il cherchait avec plus de soin à la fuir ; une renommée qui n'aura pas d'autre limite que les bornes de l'univers , pas d'autre terme à sa durée que la durée même des siècles. *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum* ¹.

Ainsi donc, toujours et en tout, il sera vrai de dire, comme nous le promet notre Seigneur : *Omnis qui dereliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit* ².

Saint François Xavier l'avait si bien éprouvé pour lui-même que , plusieurs années après , écrivant du fond de l'Asie , au père Simon Rodriguez, il lui disait en lui parlant de Jean III, roi de Portugal : « Si j'étais sûr que le roi prit » en bonne part les conseils de ma fidélité , je le prierais » de méditer chaque jour, pendant un quart d'heure, cette » sentence : *Quid prodest homini si mundum universum » lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?* et d'en » demander à Dieu la véritable intelligence avec un intime » sentiment de l'âme. Je ne demanderais pas autre chose, » sinon que telle fût la conclusion de toute sa prière. »

Ne nous étonnons donc pas si, du moment où il parvint à cette éminente pauvreté de cœur et d'esprit, saint François Xavier parcourut avec tant de rapidité la voie des plus sublimes commandements du Seigneur.

Du reste, dès l'instant où il se remit tout entier entre

¹ Rom. x, 18. — ² Matth. xix, 29.

les mains de saint Ignace, on vit le plus admirable changement s'opérer dans cette âme jusqu'alors en dehors de sa voie.

Méditations prolongées sur les grandes vérités dont la révélation s'était faite d'une manière si lumineuse dans son âme; fréquentation des sacrements reçus avec une ferveur inconnue jusque là; amour ardent envers Jésus-Christ, mort et crucifié pour nous; mortification universelle et parfaite de tous ses sens intérieurs et extérieurs, de son orgueil surtout qui l'avait rendu si riche en misère; vie pénitente et humiliée en un mot : telles furent les merveilles opérées comme instantanément dans l'âme de ce généreux pauvre de Jésus-Christ, et tout cela par une seule parole de nos divines Écritures. Oh ! vraiment oui, cette parole sainte est entre les mains de Dieu : *Penetrabilior omni gladio ancipiti.*

Saint François Xavier en était déjà venu à ce point de perfection, lorsque, le 15 août 1534, jour glorieux de l'Assomption de Marie, Ignace et ses compagnons se lièrent devant Dieu par la célèbre promesse de Montmartre. Quels furent dans l'Église les résultats de cette association apostolique ? l'univers entier peut en être témoin. Pour ce qui concerne Xavier, il est certain qu'il y trouva et qu'il y saisit avec empressement une occasion nouvelle de *démision* de lui-même et de pauvreté intérieure qu'il recherchait avec tant de zèle.

Il compléta en quelque sorte son sacrifice, lorsqu'étant à Venise, où il avait édifié le monde par les prodiges de la plus éclatante vertu, il prononça ses vœux de religieux avec Ignace et ses autres compagnons.

Xavier fut ordonné prêtre peu de temps après. Et pendant deux mois entiers, seul dans une cabane, exposé à

toutes les intempéries de la saison, il se prépara par l'oraison, par le jeûne et par les larmes, à immoler, pour la première fois, la victime sacrée de nos autels.

En sortant de cette retraite comme un nouvel Élie, pour aller enflammer le monde de son zèle, il rejoignit saint Ignace et les siens. Puis, ne pouvant accomplir le pèlerinage de Jérusalem, ils se rendirent tous à Rome.

Nouveau théâtre de leurs vertus et de leur charité, Rome s'édifia rapidement des exemples héroïques mis constamment sous ses yeux par cette sainte réunion. Le bruit s'en répandit bientôt au loin; à ce point que Jean III de Portugal jeta les yeux sur eux pour les envoyer comme missionnaires dans les immenses contrées découvertes récemment par ses navigateurs. Il en fit la demande formelle au pape Paul III, qui s'empressa d'y accéder. Par suite de circonstances providentielles, Xavier fut choisi pour l'expédition.

La pauvreté de cœur, cette sainte épouse à laquelle le sublime François d'Assise adressait de si magnifiques invocations; la pauvreté fut encore pour Xavier, la compagne fidèle qu'il voulut choisir. Indépendamment de l'attrait intérieur qui l'entraînait vers cette vertu, il y était encore porté par un autre motif des plus puissants sur un cœur d'apôtre. L'amour des âmes dont il était si rempli lui en faisait un impérieux devoir.

« Nous sommes assurés, écrivait-il alors, par ceux qui » ont séjourné longtemps dans les Indes, que ces infi- » dèles sont bien disposés à embrasser la religion chré- » tienne, si elle leur est prêchée par des personnes sem- » blables à nous, c'est-à-dire, dont la conduite soit très- » éloignée de l'avarice. Si donc, disent-ils, nous obser- » vous dans les Indes ce détachement et ce mépris du

• gain et de tout intérêt temporel que nous pratiquons
• ici ; sans doute en peu d'années nous convertirons deux
» ou trois royaumes d'idolâtres à la foi de Jésus-Christ ;
» parce que ces peuples n'auront aucune répugnance à
» nous croire, alors qu'ils verront que nous ne cherchons
» rien, sinon le salut de leurs âmes. » Puis, après avoir dit
qu'il s'était déjà adjoint quelques compagnons, il ajoute :
« J'apporte le plus grand soin à ce que ceux qui s'unissent
» à nous, soient très-éloignés de toute ombre d'intérêt, de
» sorte que ni en nous, ni dans ceux qui nous appartiennent,
» il paraisse rien qui fasse soupçonner que nous
» allons à la recherche d'un gain temporel, bien plus que
» spirituel. »

Saintes et salutaires pensées que tout missionnaire devrait méditer plus souvent peut-être que nous ne le pensons. Sans doute l'attrait des richesses matérielles possédées en propre ne sera que rarement un sujet de chute pour les missionnaires. Pour la plupart d'entre eux également, ces désirs, s'ils pouvaient les concevoir, ne pourraient heureusement jamais se réaliser. Mais il est d'autres richesses, et en grand nombre, auxquelles nous tenons peut-être sans nous en douter. Ces désirs de voir les missionnaires de sa nation, de sa société, occuper telle ou telle place dans la grande œuvre du travail commun. Ces rivalités sans termes dont les annales de l'apostolat renferment de si nombreux et de si lamentables témoignages ; ces désirs d'indépendance ; ces luttes contre l'autorité hiérarchique ; cette obéissance tardive ou incomplète dont la ruine d'innombrables âmes furent et seront le résultat douloureux : toutes ces misères, et bien d'autres, que nous omettrons de rappeler ici, d'où viennent-elles, sinon de ce que, pauvres de fait, quant aux

biens grossiers de la fortune, nous sommes trop souvent riches de ces innombrables misères humaines, dont il est si difficile de se détacher ?

Oh ! qu'il pensait d'une manière bien différente, ce grand cœur de François Xavier ; lui si humble dans sa gloire, si obéissant dans ses grandeurs ! La sainte Église, en effet, dans la légende qu'elle nous donne à méditer pour l'office de cet apôtre des nations, nous le montre au milieu de ses succès, soumis à saint Ignace, son supérieur, comme l'eût été le dernier des religieux. « Et cum » tam magna pro Deo ageret, « nous dit-elle, » eâ erat » humilitate, ut sancto Ignatio, tunc præposito suo, flexis » genibus scriberet¹. » Et nous savons, d'ailleurs, que revêtu de la dignité de légat apostolique, il allait également à genoux demander l'agrément et la bénédiction de l'archevêque de Goa pour user dans l'Inde de ses immenses pouvoirs.

Comparons maintenant tout ce que nous venons d'admirer ici avec les sentiments exprimés par le saint missionnaire, sur l'obéissance, et nous verrons si jamais il nous sera donné de rencontrer dans l'histoire de l'Église, un plus parfait modèle des vertus d'obéissance et de pauvreté, dont nous avons aujourd'hui apprécié toute l'importance.

Pour atteindre le but que nous nous proposons dans ces considérations, il nous serait inutile d'entrer dans le développement particulier des actions ultérieures de cette sainte vie. Il nous suffira d'en avoir reconnu et apprécié le principe.

Nous ne dirons donc point comment, arrivant dans

¹ Brev. Rom. v Lect. off. S. Fr. Xav.

l'Inde et recevant de Dieu le don miraculeux des langues, il se fit entendre de peuples sans nombre, qu'il convertissait à la foi; comment il parcourut, toujours à pied, et parfois sans chaussures, d'immenses contrées, où le premier de tous, il fit entendre les paroles de la vie éternelle, comment, par ses miracles, il manifesta d'une manière si éclatante la puissance et la gloire de notre grand Dieu parmi les nations; comment les éléments changèrent à sa parole; comment les morts ressuscitèrent; comment d'innombrables cadavres spirituels devinrent tout à coup pleins de vie; comment enfin parvenu, après d'innombrables obstacles, aux portes de cette Chine dont l'ardeur de sa foi lui révélait déjà la conquête, comment il y mourut pauvre, abandonné, seul, sur un rivage étranger dont sa précieuse mort a fait un véritable sanctuaire; comment enfin, dans les joies éternelles qui suivirent ce suprême abandon des créatures, il put répéter dans le sein de Dieu : *Quid prodest.....*



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

CINQUIÈME JOUR.

TROISIÈME MÉDITATION.

ESPRIT D'ORAISON.

Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione.

Act. 1, 14.

Retournons, ô mon âme, dans cette bienheureuse retraite de Nazareth, où Jésus nous a donné de si beaux exemples d'humilité, de pauvreté, d'obéissance. Il veut nous y donner encore d'autres leçons. Demandons-lui en particulier, dans ce moment, qu'il daigne nous apprendre comment il s'y est préparé, par toute une vie de recueillement et d'oraison, aux merveilles de son œuvre au milieu des hommes.

Continuons, de plus, à suivre cet adorable Sauveur dans le cours de sa vie publique, et nous apprendrons à reconnaître en lui :

1° Le plus parfait modèle de la vie d'oraison que doit mener le missionnaire ;

2° Combien cet esprit de prière nous est indispensable pour nous préparer utilement au travail ;

3° Combien également il importe de le conserver pendant et après le travail de l'apostolat.

I.

Notre Seigneur nous enseigne l'esprit d'oraison, par ses exemples et par sa doctrine.

I. SES EXEMPLES. — La vie de notre Seigneur à Nazareth fut une prière et une contemplation continuelles, que partageait toute la Sainte Famille. Là se préparait, devant Dieu et en Dieu, l'œuvre de la rédemption du monde. Trente ans de silence et de prière; trois ans de prédication et de vie publique ! Voilà ce qu'a fait mon maître sur la terre, et il me dit : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*. Le silence et l'oraison, voilà tout ce qu'il demande au juste Joseph, pour la grande part qu'il lui réservait dans le mystère de la rédemption. Le silence et l'oraison, voilà tout ce qu'il demande de Marie sa mère et la mère de son Église : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo*¹.

Puis les trente années de la vie cachée de Jésus s'écoulèrent; ce Verbe divin allait répandre sur l'univers le fleuve des grâces de la justification. Et comme si la première préparation eût été insuffisante pour opérer une si grande œuvre, Jésus voulut en faire précéder l'exécution d'une retraite plus étroite encore que la première.

Pendant quarante jours, il voulut jeûner et prier seul en présence de son Père; prier et jeûner pour le salut du monde. Alors seulement, comme s'il eût été fortifié par la céleste nourriture de l'oraison, il s'est avancé pour

¹ Luc, II, 19.

prendre sa course vers la sainte montagne du haut de laquelle il devait attirer tout à lui. Et dans un sens figuré on put dire de lui ce qui, en pareil cas, s'applique si parfaitement à notre faiblesse : *Ambulavit in fortitudine cibi illius... usque ad montem Dei*¹.

Plus tard, dans le cours d'une vie apostolique aussi bien préparée, notre Seigneur a-t-il quelque grande œuvre à opérer pour la gloire de son Père, c'est encore à la prière qu'il aura recours pour l'exécuter. Qu'il agisse, qu'il parle, ou qu'il se repose ; partout et toujours, la prière sera, pour ainsi dire, sa ressource et sa consolation. Ainsi, lors du choix des Apôtres, dont il voulait faire les fondements de son Église, il s'y prépare par une nuit entière d'oraison : *Exiit in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei*². Il en sera de même pour la transfiguration dans laquelle il voulut entrer, en présence de Pierre, prince des Apôtres, et des deux autres disciples : *Ascendit in montem ut oraret*³.

Il prie aussi, en actions de grâces, lorsqu'il a opéré ses prodiges les plus éclatants, lorsqu'il a nourri cinq mille hommes dans le désert avec cinq pains et deux poissons ; lorsqu'il ressuscite Lazare, dont la mort lui avait arraché des larmes, quand on lui amène les Gentils qui le reconnaissent pour leur Sauveur, et quand les Apôtres viennent lui rendre compte du succès de leurs premières prédications.

Il prie enfin, et avec des torrents de larmes, dans cette douloureuse agonie, où la vue de nos péchés et du prix attaché à notre rédemption ; où la vue surtout de l'inutilité de ses souffrances pour un si grand nombre d'hommes, lui fait suer une sueur de sang. C'est dans la prière

¹ III Reg. xix, 8. — ² Luc. vi, 12. — ³ Luc. ix, 28.

que l'humanité accablée semble trouver la résignation admirable qui nous sauva tous : *Positis genibus orabat, dicens : Pater, si vis, transfer calicem istum a me : verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat* ¹.

Quels exemples, et combien ils doivent nous démontrer vivement la nécessité où nous sommes de les imiter en vivant habituellement comme notre Seigneur a vécu, de recueillement intérieur et d'oraison !

II. SES PRÉCEPTES. — Les préceptes de notre Seigneur au sujet de la prière sont également formels. Il la recommanda plusieurs fois de la manière la plus pressante à tous ceux qui l'entouraient. Veillez et priez, leur disait-il : *Vigilate et orate* ². Il faut prier sans cesse et ne jamais s'en lasser : *Oportet semper orare et non deficere* ³. Priez, pour ne pas entrer dans la tentation ; veillez. Ce que je vous dis, je le dis à tous ceux qui viendront après vous : *Orate, ne intretis in tentationem* ⁴. *Quod autem vobis dico, omnibus dico : Vigilate* ⁵. Priez, car parmi les ennemis du troupeau confié à votre garde, il s'en trouve qu'on ne peut pas vaincre sans le jeûne et la prière : *Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium* ⁶. Priez enfin, parce que tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez infailliblement : *Quodcumque petieritis Patri in nomine meo hoc faciam* ⁷.

Et afin de leur faire connaître la manière de prier réellement en son nom, il leur donne la pensée de lui demander comment il fallait le faire : *Et factum est, cum esset in quodam loco orans, ut cessavit, dixit unus ex discipulis ejus ad eum : Domine, doce nos orare* ⁸. C'est alors que cet

¹ Luc. xxii, 41, 42. — ² Marc, xiii, 33. — ³ Luc, xviii, 1. — ⁴ Luc. xxii, 46. — ⁵ Marc. xiii, 37. — ⁶ Matth. xvii, 20. — ⁷ Joan, xiv, 13. — ⁸ Luc. xi, 1.

adorable Maître leur enseigna en effet la prière toute divine où il a renfermé l'expression de tous nos besoins : *Pater noster, qui es in cœlis*¹.

II.

L'esprit d'oraison est nécessaire au missionnaire avant le travail.

Cette divine préparation nous est nécessaire comme simples chrétiens, comme prêtres et comme missionnaires.

I. **COMME CHRÉTIENS.** — Hommes et chrétiens, nous ne sommes rien, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut sans la grâce : *Sine me, nihil potestis facere*². Et cette grâce ne s'accorde ordinairement qu'à la prière. Donc, avec saint Augustin, je dois dire, en me l'appliquant à moi-même « *Petat quo destituitur, ut impleat quod jubetur ; oret gemitus voluntatis, ut donum impetret facilitatis*³. » Afin d'accomplir ce que Dieu me commande, il faut que je lui demande la force dont, par moi-même, je suis privé ; il faut que le gémissement de mon cœur obtienne à ma volonté la facilité dont elle a besoin pour être fidèle. Par conséquent, faible toujours et devant accomplir à chaque moment les préceptes de la loi, je dois prier constamment et ne jamais cesser : *Oportet semper orare et non deficere*. Voilà comme chrétien, quelle doit être ma préparation au combat de tous les jours, contre les ennemis de mon salut.

II. **COMME PRÊTRE.** — Revêtu de l'auguste dignité de sa-

¹ Matth. vi, 9. — ² Joan. xv, 5. — ³ S. Aug. Tract. de Nat. ad Grat. c. 69.

crificateur, je dois, dans l'oraison, purifier mon cœur et brûler mes reins, afin de me rendre pur et me préparer le plus dignement possible à offrir la très-sainte hostie du Seigneur. Je dois encore, comme victime et prêtre en même temps, répéter sans cesse en mon cœur l'oblation universelle de moi-même et de toute l'Église, et pour cela, il faut que la prière continuelle sanctifie cette oblation en l'unissant à celle du Sauveur. Avant, pendant et après l'offrande du sacrifice qui renferme tous les autres, je dois faire monter vers Dieu l'encens de ma prière, la fumée de cet holocauste sacré dont parle Origène : « Unus-
 » quisque nostrum habet in se holocaustum suum, et
 » sui ipse succendit altare, ut semper ardeat ¹. »

III. COMME MISSIONNAIRE. — Ici je sens augmenter encore la nécessité où je me trouve de recourir à la prière comme préparation nécessaire de mes œuvres. C'est dans l'oraison, en effet, que le missionnaire pourra prévoir le travail auquel il doit se livrer pour le bien des âmes ; la manière dont il s'en acquittera afin de se garantir des dangers qu'il y rencontrera ; comment il pourra s'y sanctifier en même temps qu'il sanctifiera les autres. C'est dans l'oraison qu'il sera éclairé sur les moyens à prendre pour faire disparaître les obstacles et pour donner de la consistance aux travaux effectués dans ses entreprises. Et tout cela, non pas seul, avec ses faibles lumières, avec son intelligence bornée et sa volonté chancelante, mais avec Dieu et en Dieu ; tel qu'un bon serviteur qui consulte en tout son maître avant d'aller exécuter ses ordres.

Ainsi, c'est dans l'oraison qu'il apprendra de l'Esprit de toute vérité les paroles qu'il doit annoncer ensuite

¹ Orig. hom. ix, in cap. xvi. Levit.

aux peuples ; c'est dans l'oraison qu'il puisera la prudence et le courage dont il a constamment besoin dans l'exercice de son ministère : *Ille vos docebit omnia* ¹. Il y trouvera la force et la douceur, l'amour et la foi qui doivent vivre si parfaitement dans son âme. Dans l'oraison, et dans l'oraison seulement, il se remplira des eaux abondantes de la grâce, pour les répandre ensuite sur les peuples. Il s'en remplira, non-seulement pour les autres, mais encore pour lui-même, et il évitera ainsi ce reproche adressé par saint Bernard à tant de prêtres de toutes les époques : « *Sacerdos concham te exhibebis, non canalem.* » *Canales hodie in Ecclesia multos habemus, conchas vero per paucas* ². » Pourquoi cela ? Parce que bien des prêtres, bien des missionnaires peut-être, s'occupant exclusivement des travaux qui concernent directement le prochain, négligent de puiser dans la prière les grâces qui leur sont nécessaires pour eux-mêmes. Ils deviennent ainsi des canaux, mais jamais des réservoirs. Et s'ils abreuvent les peuples, c'est d'une eau étrangère qui ne vient pas de leur plénitude.

D'ailleurs, n'est-ce pas dans l'oraison que nous nous montrons, envers Dieu, comme ces hommes de désir à qui les plus grandes faveurs sont promises et accordées : *Veni... quia tu es vir desideriorum* ³ ? Ainsi l'ont compris les vrais missionnaires de tous les âges, tous les fidèles imitateurs de Jésus-Christ ; ainsi firent les Apôtres, lorsqu'ils se renfermèrent dans le cénacle pour y attendre la venue bienheureuse de l'Esprit de toute consolation. C'est ainsi que, recueillis et priant aux pieds de Marie, leur reine, ils ont attiré puissamment en eux cet Esprit

¹ Joan. xiv, 26. — ² S. Bern. serm. xviii, in Cant. — ³ Dan. ix, 23.

sanctificateur dont l'effusion prodigieuse les a si bien préparés au ministère évangélique : *Homines erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus, et Maria matre Jesu* ¹. C'est ainsi qu'après la Pentecôte, et dans toute leur vie, ils ont puisé dans la prière tous les secours, toutes les grâces nécessaires à leur glorieuse mission. C'est ainsi qu'ont agi dans l'Église les plus illustres d'entre tous les enfants de Dieu. Et pour en venir à des souvenirs plus intimes, à des exemples de famille, voilà ce qu'ont fait et ce que font encore nos plus saints confrères pour se préparer à la conquête des âmes. C'est ainsi, notamment, que les deux grands Évêques à qui la Congrégation doit de si beaux exemples, ont, après quarante jours entiers d'une sainte retraite, triomphé en quelque sorte du cœur de Dieu; qu'ils ont changé en fruits abondants, la stérilité accablante de leurs premiers travaux ². Si donc nous voulons avoir quelque part à leurs succès, imitons-les dans les moyens qu'ils ont pris pour les obtenir; agissons, comme eux, d'après le divin modèle qui nous a été offert sur la sainte montagne : *Fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est* ³.

III.

L'esprit d'oraison est nécessaire au Missionnaire pendant le travail et après le travail.

Disciples et imitateurs de Jésus-Christ comme nous voulons l'être, suivons les divins exemples et les leçons de cet aimable Sauveur, non-seulement en quelques

¹ Act. 1, 14. — ² Lettre de Mgr. l'évêque de Langres, p. 31. — ³ Exod. xiv, 40.

points, mais dans toute notre conduite. A son exemple, prions, non - seulement pour nous préparer au travail, mais pour nous soutenir pendant et après le travail. Car ce divin Sauveur nous a dit : *Oportet semper orare et non deficere*. Il nous a dit encore par l'organe de son Apôtre : *Multum valet deprecatio assidua* ¹.

I. DANS LE TRAVAIL. — Le missionnaire doit prier pendant le travail ; car ayant à remplir les emplois les plus sublimes et les plus difficiles que Dieu ait jamais confiés à l'homme, il a besoin d'un secours tout spécial pour s'en acquitter dignement. Il a besoin de pouvoir dire avec le Psalmiste : *Providebam Dominum in conspectu meo semper : quoniam a dextris est mihi ne commovear* ².

Or, il ne peut y parvenir qu'en alimentant, par tous les moyens intérieurs possibles, l'esprit d'oraison qui doit remplir son cœur.

Extérieurement, en effet, le missionnaire a peu de secours pour le recueillement et la prière. Il lui est rarement possible, par exemple, de suivre un des plus utiles conseils donnés par les maîtres de la vie spirituelle pour sa propre sanctification. Il lui sera presque toujours impossible de partager son temps en une suite d'occupations réglées qui le soutiennent dans la ferveur et le recueillement. Quelque règle de vie qu'il se trace, quelque ordre qu'il puisse se fixer d'avance dans l'emploi de la journée, il lui faudra l'intervertir et y manquer à chaque instant. Car son temps ne lui appartient pas ; ce temps est à la disposition du prochain qui a le droit de s'en emparer et d'en disposer en maître, selon les exigences de la charité.

Dans la visite des chrétientés, une foule de choses se

¹ Iac. v, 18, — ² Ps. xv, 8.

présentent à régler en dehors même du ministère apostolique proprement dit. Les aides qui entourent le missionnaire, là où il n'existe pas de clergé indigène, ces aides, catéchistes ou autres, sont bien souvent un appui trop faible pour qu'on puisse se reposer sur eux d'une partie considérable de la sollicitude exigée par les circonstances.

Soins temporels et spirituels, administration des sacrements, fondation ou entretien des établissements nécessaires aux chrétientés, tout repose donc en presque totalité sur le missionnaire. Combien de fois par conséquent, accablé par tant d'occupations diverses, sentant d'ailleurs aussi vivement sa faiblesse que le besoin de la grâce; combien de fois n'aura-t-il pas à s'écrier vers le Seigneur : *Deus, in adiutorium meum intende* ¹. *Domine, salva nos, perimus* ² !

Et, je le demande, au milieu de tant de distractions et de difficultés, comment se conservera-t-il dans l'union avec Dieu, s'il n'est pas un homme d'oraison?

Car, répétons-nous-le bien souvent, puisque l'expérience de chaque jour nous le prouve, c'est en vain que nous compterions, pour nous rappeler à cette divine union, sur les moyens qu'un bon prêtre peut rencontrer dans un autre ministère. Vous le savez tous comme moi : eu égard à la disette de missionnaires dans toutes les contrées infidèles, eu égard au défaut de clergé indigène encore inconnu ou si peu nombreux presque partout, une grande partie de notre temps se passe en voyages.

Arrivés dans une chrétienté où l'on nous attend peut-être depuis un an et plus, il faut administrer les sacre-

¹ Ps. LXXIX, 2. — ² Matth. VIII, 25.

meats aux fidèles, recevoir les gentils disposés à embrasser la foi, et, lorsque tous les instants ne sont pas absorbés par les soins du troupeau déjà formé, s'occuper aussi de nouvelles conversions. Il faut régler les différends entre les chrétiens ou de chrétiens à catéchistes. Il faut bien souvent examiner des mariages, revalider les uns, exiger la séparation pour d'autres. En un mot, remplir partout les fonctions de médecin, de juge et de père pour toutes ces âmes. C'est donc en vain, le plus souvent, qu'on voudrait espérer un repos dont l'âme aurait besoin pour se recueillir. Il faut absolument s'abandonner entre les mains de Dieu ; nous devons faire de notre cœur un foyer d'oraison et de recueillement, si nous voulons retrouver la paix intérieure au milieu de ce tumulte : *Non in commotione Dominus* ¹.

Il ne faut pas non plus, vous le savez, nous bercer de l'illusion qu'entre deux visites de chrétientés nous retrouverons le repos que le travail excessif nous enlève ailleurs. L'administration est à peine terminée dans un lieu, qu'il faut immédiatement se rendre dans un autre. Trop heureux si, en nous hâtant le plus possible, nous arrivons assez tôt pour détourner du troupeau les dangers dont mille ennemis le menacent.

Ainsi, que le missionnaire soit ou non accablé de lassitude morale et corporelle, il lui faut sans cesse se multiplier, parfois au delà de ses forces, pour voler au secours de chrétiens exposés; de chrétiens qu'on devra quitter aussitôt pour en retrouver constamment et successivement partout d'autres dans le même besoin.

De là des voyages sans terme, des infirmités prématu-

¹ III Reg. xix, 44.

rées dans le corps, et dans l'âme des lassitudes plus dangereuses et plus difficiles à surmonter. Si nous ne sommes pas des hommes d'oraison, ne voyons-nous pas tout d'abord combien il sera vrai de nous appliquer cette parole de l'Imitation : « Pauci ex infirmitate meliorantur ; » sic et qui multum peregrinantur rarò sanctificantur ¹ ! » Et alors que deviendrons-nous ? Que deviendront entre nos mains les âmes dont le salut nous est confié ?

Toutefois, chers confrères, ne croyez pas que je veuille vous faire envisager votre vocation comme offrant plus d'occasions de chute que de moyens de salut. A Dieu ne plaise que je méconnaisse la grandeur de nos obligations envers notre bon Maître pour la noble part qu'il nous a donnée ! Mais j'ai voulu m'entretenir avec vous, me pénétrer moi-même des dangers que nous courons tous, si nous ne sommes pas fidèles en un point important comme celui que nous méditons.

Notre vocation, je la regarde comme la plus grande, et, de sa nature, la plus parfaite qui soit dans l'Église. Rien n'est grand en effet, rien n'est parfait et sublime comme la vocation des Apôtres et des disciples. Or, cette vocation des Apôtres, c'est la nôtre dans toute sa grandeur et sa perfection.

Qu'avons-nous à faire pour y répondre ? Exactement ce que les Apôtres de tous les âges ont observé fidèlement avant nous.

Écoutons-les, ces grands prédicateurs de la vérité chrétienne ; écoutons-les, ces maîtres de la vie apostolique, et ils nous diront : Si vous voulez marcher sur nos traces ; si vous voulez, comme nous, conquérir des âme

¹ De Imit. Christi, lib. 1, c. xviii, n. 4.

à Dieu et à vous des couronnes éternelles, soyez non-seulement des hommes de zèle, de dévouement et de sacrifices; soyez encore des hommes d'oraison.

Car, avec le temps, le zèle non alimenté s'éteint. Sans l'oraison le dévouement s'affaiblit, et le sacrifice pèse. Suivez notre exemple et agissez comme nous l'avons fait nous-mêmes : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus*¹. Puis, lorsque vous comprendrez bien la nécessité de la prière habituelle; lorsque vous saisirez avidement, au milieu de la dissipation des affaires, toutes les occasions de raviver en vous cet esprit d'oraison, alors suivez notre voie sans crainte; elle conduit à la victoire.

Et, en effet, que de saints l'Église n'a-t-elle pas choisis parmi les apôtres des nations pour les placer sur ses autels! Quelle longue et glorieuse suite de noms ne peut-on pas former avec ceux des hommes que sanctifia, dans tous les temps et à tous les degrés, le ministère que nous exerçons! Soyons missionnaires comme l'ont été les premiers Apôtres; comme l'ont été saint Augustin d'Angleterre, saint Boniface d'Allemagne, saint François-Xavier en Asie; comme l'ont été ces évêques, ces prêtres de toutes les sociétés religieuses, de toutes les nations de la terre; et alors soyons en paix sur notre avenir, marchons avec courage vers le but qui nous est désigné.

Soyons missionnaires comme l'ont été tous ces grands modèles efforts à notre imitation, et les occupations dissipantes auxquelles il faut nous livrer, ne nuiront plus à notre âme et sanctifieront celles des autres. Un saint Bernard, sortant de sa cellule à la voix de Dieu pour éclai-

¹ Act. vi, 4.

rer l'Église, pour agiter et régler le sort des empires, a-t-il acquis moins de sainteté que s'il fût resté constamment plongé dans les douceurs de la vie contemplative? Tant de Pontifes, tant d'Évêques et tant de Princes, placés au milieu du monde par l'ordre de leur vocation, ont-ils conquis une moins brillante couronne que s'ils fussent demeurés dans la paix d'un cloître ?

Mais comment sont-ils parvenus à la gloire dont ils jouissent aujourd'hui? En nourrissant, en entretenant soigneusement en eux l'esprit d'oraison. Au milieu même du tumulte des choses extérieures, ils trouvaient, au fond de leur âme, cette retraite intérieure, cette parfaite solitude que nous pouvons, que nous devons nous former tous au dedans de nous.

Saint Bernard, voyageant tout un jour sur le bord d'un lac sans le voir; saint Charles Borromée tombant avec son cheval dans un fossé sans être détourné de sa contemplation; saint François Borgia ne s'apercevant pas que les chevaux de la voiture où il se trouve, s'emportent et menacent de le briser lui-même dans la violence de leur course; voilà des exemples qui nous prouvent quelle perfection de solitude on peut obtenir, au milieu même de l'agitation extérieure qu'on doit subir.

En un mot, quelque dissipantes que soient les occupations, il n'y a rien à craindre en les entreprenant, quand on le fait dans l'ordre de la Providence, et qu'on est fidèle à s'unir à Dieu dans l'action. Rappelons-nous toujours la recommandation du Prophète : *Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum* ¹; et soyons persuadés qu'alors nos œuvres, saintes

¹ Ps. CXXII, 2.

en elles-mêmes, seront également saintes par rapport à nous et saintes pour les âmes. Soyons persuadés que nous y trouverons infailliblement le secret si désirable d'une solitude de cœur, d'un esprit de prière nécessaires à tous les chrétiens, nécessaires à tous les prêtres, plus nécessaires encore aux missionnaires.

II. APRÈS LE TRAVAIL. — Fatigué du travail constant qu'il supporte, accablé de lassitude dans son corps, le missionnaire éprouve parfois un besoin de délassement qui peut devenir pour lui un danger.

S'il n'est pas homme d'oraison, il cherchera ce délassement dans quelques jouissances sensibles que la nature sera ingénieuse à lui faire découvrir, même au milieu des privations.

S'il est au contraire un homme intérieur, on le verra chercher et rencontrer infailliblement, dans l'esprit de prière, cette nourriture invisible qui soulage et soutient dans les fatigues, bien autrement que les vains délassements des sens ne sauraient le faire. Heureux missionnaire, il lui sera donné de dire, comme l'ange de Tobie révélant à ces âmes saintes le secret de ses grandeurs : *Ego cibo invisibili et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor* ¹.

Également si le missionnaire n'est pas un homme d'oraison, il se découragera à la vue de travaux sans fruit, comme il s'enorgueillira dans le succès. Homme intérieur, au contraire, et revers et succès, il supportera tout avec une égalité d'âme parfaite ; il trouvera en Dieu, et en Dieu seul, sa force, sa consolation et son unique espérance. Semblable enfin à la chaste épouse des Cantiques, il se

¹ Tob. xii, 19.

reposera de tout soin sur l'Époux bien-aimé qui protège son âme et l'enrichit de ses dons : *Sub umbra illius, quem desideraveram, sedi; et fructus ejus dulcis gutturi meo* ¹.

Entrons donc tous avec empressement dans cette voie de salut; suivons-la constamment et avec courage, afin qu'après avoir vécu tous les jours de notre vie, dans la douce union, dans la sainte paix du Seigneur, nous puissions au dernier jour dire avec le Prophète : *In pace in idipsum dormiam, et requiescam* ².

¹ Cant. II, 3. — ² Ps. IV, 9.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

SIXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

ESPRIT DE FOI.

*Christum habitare per fidem in cordibus
vestris.*

Eph. iii, 17.

Adorons Notre-Seigneur continuant de répandre dans son Église l'esprit de foi, qu'il donna si abondamment à ses Apôtres. Efforçons-nous d'attirer de plus en plus dans notre propre cœur la plénitude de cet esprit qui enfante des merveilles.

En ce moment donc où nous allons méditer sur l'esprit de foi que doit avoir un missionnaire, entrons dans ce grand sujet de réflexions par les considérations suivantes :

1^o Notre-Seigneur et les Apôtres nous enseignent l'esprit de foi;

2^o Quel doit être cet esprit dans la personne d'un missionnaire ;

3^o De quelle nécessité il est pour chacun de nous.

I.

Notre-Seigneur et les Apôtres nous enseignent l'esprit de foi.

Notre-Seigneur Dieu fait chair n'a pas eu même dans son humanité sacrée l'esprit de foi compris comme lorsqu'il s'agit d'un pur homme. Néanmoins nous trouvons dans sa conduite sur la terre de magnifiques exemples extrêmement propres à nous faire acquérir cette vertu, si nous les imitons. L'attention continuelle qu'il avait d'agir en vue de son Père suffit seule pour nous faire comprendre nos obligations en ce point.

Après Notre-Seigneur viennent les Apôtres et les saints missionnaires de tous les âges. Or, les uns et les autres, à l'imitation de notre commun maître, ont triomphé de l'esprit du monde par l'esprit de foi dont leur cœur était plein. Qu'avons-nous à faire, sinon marcher sur leurs traces et nous efforcer de mériter, au moins en partie, ce qu'ils ont possédé en si grande plénitude?

Quant à la doctrine des uns et des autres, de Notre-Seigneur et de ses fidèles disciples, elle est claire autant que formelle sur ce point. Une page de l'Évangile, une parole des Apôtres et des saints missionnaires suffisent pour nous en convaincre.

Rappelons-en quelque chose à notre pensée dans le cours de cette précieuse méditation.

I. EXEMPLES DE NOTRE-SEIGNEUR. — Dès les premières années de sa vie mortelle, nous voyons Notre-Seigneur donner un grand exemple du détachement que doit produire en nous l'esprit de foi. Malgré l'affection qu'il avait pour saint Joseph et la sainte Vierge, il les quitte sans les

prévenir, et demeure dans le temple pour y faire entendre, pour la première fois, des paroles d'une sagesse inconnue aux docteurs de la loi. Il ne craint pas d'affliger ceux qu'il aime; et cela, parce qu'il n'est pas venu sur la terre pour enchaîner son cœur dans les liens des affections sensibles, mais pour opérer sans relâche l'œuvre de son Père : *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse* ¹? Grande leçon pour nous, en ce qu'elle nous apprend combien nous devons être fidèles à entretenir en nous la grâce, qui nous a été donnée de pouvoir dire aussi à notre père, à notre mère, à notre famille, à nos amis, en les quittant pour toujours : *In his quæ Patris mei sunt, oportet me esse.*

Au temps de sa prédication, Notre-Seigneur quitta de nouveau, et pour n'y plus rentrer, la douce solitude de Nazareth. Il quitta pour toujours la société intime de Marie, et il voulut désormais reconnaître sa mère, ses frères et ses sœurs, uniquement dans les âmes attentives à exécuter la volonté de son Père céleste : *Qui enim fecerit voluntatem Dei, hic frater meus, et soror mea, et mater est* ².

Il paratra ensuite dans le monde, mais pour y rechercher uniquement la gloire de celui qui l'a envoyé : *Non quæro gloriam meam, sed ejus qui misit me* ³. Cette pensée le conduit partout et dans toutes ses actions; il en fait son unique vie : *Vivo propter Patrem* ⁴. *Honorifico Patrem* ⁵. C'est ainsi qu'en ressuscitant Lazare, il avait en vue la gloire de son Père : *Videbis gloriam Dei* ⁶. Et il se réjouissait de ce prodige parce que ses Apôtres, cœurs lents à croire, comme il le leur reproche lui-même, ses

¹ Luc. II, 49. — ² Marc. III, 35. — ³ Joan. VIII, 50. — ⁴ Joan. VI, 58. — ⁵ Joan. IX, 49. — ⁶ Joan. XI, 40.

Apôtres y puiseraient un redoublement de foi : *Et gaudeo propter vos, ut credatis, quoniam non eram ibi*¹. Il la considérait encore cette gloire divine, lorsqu'il laissait échapper de son cœur affligé les paroles douloureuses que lui arrachaient l'orgueil et l'hypocrisie des docteurs infidèles : *Væ vobis Pharisei et Scribæ hypocritæ*²! Il l'avait uniquement en vue, lorsqu'il arma son bras pour la venger sur ceux qui l'outrageaient, en faisant de la maison de prière une caverne de voleurs : *Domus mea, domus orationis..... vos autem fecistis illam speluncam latronum*³. Pour cette gloire enfin, il voulut supporter le poids de nos crimes et en effacer l'offense par l'effusion de tout son sang.

II. DOCTRINE DE NOTRE-SEIGNEUR. — Notre-Seigneur appuie de pareils exemples par une doctrine également pleine de force. Il promet des prodiges à ceux qui auront la foi; à ceux qui prieront avec confiance dans la réalisation de sa promesse. Il nous apprend, par des paroles infaillibles et par des faits non moins encourageants, que la foi humble subjugué le cœur de Dieu. Tout ce que vous demanderez avec foi, dit-il à ses Apôtres, vous êtes sûrs de l'obtenir : *Omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis*⁴. Tout, jusqu'aux plus étonnantes merveilles : *Amen dico vobis, si habueritis fidem, et non hæsitaveritis..... si monti huic dixeritis : Tolle, et jacta te in mare, fiet*⁵.

Et comme les promesses divines ne sont jamais vaines, aussitôt qu'il rencontrera un cœur vraiment rempli de foi, il n'hésitera pas à le combler en effet de ses biens. Ainsi, le centenier lui demandera-t-il, dans son humble

¹ Joan. xi, 15. — ² Matth. xxiii, 13. — ³ Matth. xxi, 13. — ⁴ Loc. cit., 22. — ⁵ Loc. cit. 21.

confiance, la guérison d'un serviteur malade : *Vade*, lui répondra Jésus, *et sicut credidisti, fiat tibi* ¹. Et le serviteur sera guéri à l'instant. Vient-il à lui des aveugles, des lépreux, des paralytiques animés d'une véritable foi en ses paroles, il ne leur fera pas attendre longtemps ses faveurs. Écoutons ce que nous en rapporte l'Évangéliste : *Videns Jesus fidem illorum, dixit paralytico : Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua* ². Et les yeux de ces aveugles s'ouvriront ; et la lèpre disparaîtra des membres qu'elle affligeait ; et le paralytique se lèvera, il emportera le lit de misère sur lequel il languissait ; et tous s'en iront louant et remerciant Dieu, parce qu'il a visité son peuple.

Ailleurs, une mère affligée lui demandera la guérison de son enfant ; et parce que la foi de cette étrangère est généreuse : *O mulier, lui dira le Sauveur, magna est fides tua, fiat tibi sicut vis* ³. Et sa fille lui sera rendue pleine de vie et de santé.

S'agit-il enfin de guérir une grande pécheresse d'une plaie bien plus dangereuse que ne le sont les maladies du corps, c'est également à la foi pleine d'amour que Notre-Seigneur accordera cette guérison : *Fides tua te salvam fecit : vade in pace* ⁴.

III. EXEMPLES DES APÔTRES. — Les Apôtres, ces cœurs d'abord si appesantis vers la terre, ont à peine reçu avec le Saint-Esprit la plénitude de la foi, qu'ils deviennent, en un instant, des hommes tout nouveaux. C'est par leur foi qu'ils méritent la grâce de parler à l'immense population rendue à Jérusalem, ce langage inconnu au monde avant eux ; qu'ils multiplient autour d'eux les merveilles, à ce point que leur ombre seule guérit les malades. C'est

¹ Matth. viii, 13. — ² Matth. ix, 2. — ³ Matth. xv, 28. — ⁴ Luc. vii, 50.

dans l'esprit de foi que Pierre et ses frères se réjouissent devant Dieu et devant les hommes d'avoir été jugés dignes de souffrir l'opprobre pour le nom de Jésus-Christ : *Ibant gaudentes à conspectu concilii.... pro nomine Jesu contumeliam pati* ¹. C'est par esprit de foi qu'ils se répandent dans le monde entier pour prêcher Jésus crucifié; pour porter partout ce scandale des Juifs, cette folie aux yeux des gentils. C'est par esprit de foi enfin qu'ils donneront leur sang en preuve de leur doctrine, et qu'ils planteront ainsi la croix sur les ruines de l'orgueilleuse incrédulité.

Ils seront animés du même esprit de foi ces martyrs, ces confesseurs, ces vierges, ces pontifes de tous les âges, de toutes les tribus, de toutes les nations qui peuplent l'éternelle Jérusalem. Et cet esprit se propagera jusqu'à nous, il ravira notre admiration par les continuels miracles de grandeur dont nous sommes témoins tous les jours. Ainsi, dans notre temps comme dans les temps antiques, dans le sein de notre Congrégation comme dans la glorieuse société de l'Église universelle, partout et toujours l'esprit de foi remportera les plus grands triomphes sur l'enfer, le monde et ses puissances : *Per fidem vicerunt regna* ².

IV. DOCTRINE DES APÔTRES. — Aux exemples de leur vie, les Apôtres joignirent également des préceptes de la plus vaste portée pour conduire à la pratique de cette vertu. Justifiés par la foi, nous disent-ils, nous trouvons encore dans la foi le moyen d'être en paix avec Dieu : *Justificati ergo ex fide, pacem habeamus ad Deum* ³. En dehors d'une foi agissant par la charité, nous ne pouvons

Act. v, 41. — ² Hebr. xi, 33. — ³ Rom. v, 1.

rien faire d'agréable à Dieu : *Nam in Christo Jesu, neque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed fides quæ per charitatem operatur* ¹. Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu et de vivre de la vie du juste : *Sine fide impossibile est placere Deo* ². *Justus autem meus ex fide vivit* ³. C'est la foi qui nous donne le titre glorieux d'enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus* ⁴. Par la foi enfin, après avoir joui sur la terre du plus auguste des privilèges, nous nous en assurons la possession à jamais par la conquête de la vie éternelle : *Ut omnis qui credit in ipsum non pereat, sed habeat vitam æternam* ⁵.

Voilà, en résumé, le fond de la doctrine des Apôtres sur la vertu de foi ; leur exemple nous a montré comment nous devons la rendre habituelle et pratique en nous. Imitons-les donc sans hésiter, afin d'avoir aussi, comme eux, la plénitude de la vie éternelle et la couronne de gloire que nous espérons.

II.

En quoi consiste l'esprit de foi dans un Missionnaire.

Nous ne nous arrêterons pas ici à considérer la foi comme vertu fondamentale de la vie chrétienne. La sainte Église, éclairée par le Saint-Esprit, nous répète là-dessus avec les Apôtres que cette vertu est le commencement du salut, le fondement et la racine de toute justification ; que sans elle, enfin, on ne peut plaire à Dieu ni parvenir à l'héritage de ses enfants : *Fides est humanæ salutis ini-*

¹ Gal. v, 6. — ² Heb. xi, 6. — ³ Hebr. x, 38. — ⁴ Joan. i, 12. — ⁵ Joan. iii, 15.

tium, fundamentum et radix omnis justificationis, sine qua impossibile est placere Deo et ad filiorum ejus consortium pervenire ¹.

Nous considérerons plus particulièrement ce que doit être l'esprit de foi dans la personne d'un missionnaire.

Cet esprit n'est autre chose que la vie de Jésus-Christ vivant en nous, comme le dit saint Paul : *Christum habitare per fidem in cordibus vestris* ². Vivre de la foi c'est agir, parler, penser selon les inclinations et le mouvement intérieur que Jésus-Christ nous donne : *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* ³.

I. PAR RAPPORT AU MONDE. — Ainsi, nous devons, pour suivre les inclinations de Jésus-Christ, par rapport au monde, agir avec le monde comme il le faisait lui-même, comme ses Apôtres l'ont fait après lui : *De mundo non estis* ⁴. Par conséquent, étrangers désormais aux intérêts de la terre, aux affections de la terre, nous ne devons plus marcher qu'à la lumière de la foi, qui seule donne une juste appréciation des choses de la vie.

Ainsi, j'estimerai les biens et les maux de la terre, à la balance que mon divin Maître et ses Apôtres employaient pour les juger. Comme eux j'embrasserai la divine folie de la croix repoussée par le monde, et je dirai comme eux : *Beati qui lugent* ⁵. Si je suis pauvre et humilié dans mon ministère au milieu des peuples, je me réjouirai en celui qui a dit : *Beati pauperes* ; en celui qui, pouvant prendre une voie facile pour me sauver, a choisi la souffrance et les humiliations : *Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta* ⁶ ; et je dirai comme lui, en me réjouissant dans ma pauvreté : *Væ vo-*

¹ Conc. Trid. — ² Eph. III, 17. — ³ Phil. II, 5. — ⁴ Joan. XV, 19. — ⁵ Matth. V, 5. — ⁶ Heb. XII, 2.

bis divitibus, quia habetis consolationem vestram ¹. Avec lui enfin je dirai : Malheur au monde à cause de ses scandales et de sa malice profonde : *Væ mundo à scandalis* ². Et ma richesse, et mon bonheur, et ma gloire, je les trouverai dans l'esprit de foi qui opère par la divine charité : *Fides quæ per charitatem operatur* ³.

II. PAR RAPPORT A MA VOCATION. — Comme mon Maître et ses disciples, j'aurai de ma vocation la haute idée que je dois m'en faire : *Pro Christo ergo legatione fungimur* ⁴. Et cela, non pour en concevoir de l'orgueil, mais pour me confondre au contraire à la vue de mon indignité.

Comme prêtre, lorsque j'offrirai le divin sacrifice, que je prierai au nom de l'Église, j'entrerai dans les dispositions sublimes auxquelles l'esprit de foi me fait participer en Jésus. Dans les grandes comme dans les petites choses, je serai prêtre partout ; conséquemment, uni partout par la foi, à celui qui vit dans mon âme, à celui de qui, chaque jour, je prononce à la sainte messe ces paroles dont je veux faire la règle universelle de ma conduite : *Per ipsum, cum ipso et in ipso*.

Comme missionnaire, je concevrai de la dignité des âmes, de leur prix aux yeux de Dieu, toute l'estime que Notre-Seigneur en faisait lorsqu'il a versé son sang pour elles. Je me féliciterai surtout d'être envoyé comme lui pour évangéliser les pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me* ⁵. Loin de me laisser abattre par les répugnances que la nature y trouve, je me fortifierai contre cette tentation, en me livrant tout entier à l'esprit de foi. Ce même esprit me soutiendra également dans les revers et dans les succès. Quand je réussirai auprès des âmes,

¹ Luc. vi, 24. — ² Matth. xviii, 7. — ³ Galat. v, 6. — ⁴ II Cor. v, 20. — ⁵ Luc. iv, 18.

aussi bien que dans les emplois flatteurs qui pourraient m'être confiés, je reporterai toute gloire à Dieu, et à moi justice, c'est-à-dire aveu sincère de mon indignité. Si j'ai reçu la grâce de me trouver au-dessous des autres par ma position, par mes talents ou par mes succès, je me réjouirai en celui qui, selon la belle expression de saint Vincent de Paul, pouvant ravir le monde par les charmes d'une éloquence toute divine, s'est fait pauvre et petit, dans son humble langage comme dans toute sa conduite sur la terre. Je me réjouirai en ce divin Sauveur qui, pouvant convertir l'univers par un seul acte de sa toute-puissance, s'est borné à quelques succès pénibles dans un coin obscur de la Judée. Je me réjouirai en ce divin Maître qui, pour me montrer l'exemple de ce que devait m'inspirer l'esprit de foi, s'est fait le serviteur de ses disciples.

Je me réjouirai de même, dans la foi, si je souffre persécution pour la justice ; parce que ces paroles s'adressent tout particulièrement aux missionnaires : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam* ¹. Si encore je suis accablé sous les croix et les souffrances de toute nature, je contemplerai mon divin modèle, dans le calme d'une foi pleine d'espérances, en répétant avec le grand Apôtre : *Non sunt condignæ passionēs hujus temporis, ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* ².

Enfin, ne bornant pas à ce qui me concerne, les vues d'une foi toute remplie de résignation, j'envisagerai de la même manière les croix et les tribulations auxquelles pourrait être en proie la congrégation à laquelle j'ai le bonheur d'appartenir. Je tâcherai de me sanctifier et

¹ Matth. v, 10. — ² Rom. viii, 18.

d'aider mes frères à se sanctifier de même. Après quoi je me reposerai sans crainte pour tout le reste, sur la conduite de celui qui nous adresse ces paroles si consolantes : *Nolite timere, pusillus grex*¹. Combien, à plus forte raison, dans les maux de la sainte Église, aurai-je foi en cette promesse : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam*² !

Et alors je pourrai me dire, et je serai en effet un véritable missionnaire, un véritable homme de foi, un homme de Dieu. L'Église, en effet, me le dit par l'organe de Clément d'Alexandrie : *Per fidem fiunt homines Dei*.

III.

Combien l'esprit de foi est nécessaire au Missionnaire.

I. PENDANT LE TRAVAIL. — Cet esprit me fera éviter deux écueils également funestes, savoir : la défiance pusillanime et la présomption. Sans l'esprit de foi, je me découragerai dans les efforts infructueux ; j'oublierai que je dois planter et arroser sans cesse, mais qu'il appartient à un autre plus puissant que moi de féconder ma culture. Avec l'esprit de foi, au contraire, quelque inutile que ma peine ait pu être, je n'en redoublerai pas moins d'efforts pour attirer par mes travaux et par mes larmes, les bénédictions de Dieu sur les âmes. Avec l'esprit de foi j'apprendrai à recourir dans ma faiblesse, à tous les appuis que mon Maître daigne m'offrir autour de moi. J'apprendrai à sentir ce qu'on trouve de bonheur et de puissance à préférer fournir aux autres l'occasion de faire le bien, plutôt que de le faire soi-même. Je me rap-

¹ Luc. xii, 32. — ² Matth. xvi, 18.

pelleraï sans cesse quel est celui pour lequel je travaille. Je le verrai partout, me considérant et considérant toutes les actions de ma vie : je me rappellerai enfin qu'il me tiendra compte même des plus petites, si je les fais pour lui et dans sa grâce.

II. DANS LA CONTRADICTION. — Portés, comme nous le sommes, à présumer avantageusement de nos lumières, sans l'esprit de foi nous trouverons dans les contradictions qui nous attendent, une féconde source d'aigreur et de découragement. Vivant de la foi, au contraire, nous regarderons les contradictions et ceux qui nous les occasionnent, comme des instruments de l'adorable volonté que nous avons prise pour guide. Par ce moyen, loin de nous irriter contre les hommes et les choses, nous bénirons, nous adorerons Dieu, qui daigne ainsi nous faire passer par des épreuves pénibles, mais bien sanctifiantes. Et alors nous serons vraiment en paix avec le Ciel, avec le prochain et avec nous-mêmes.

III. DANS LES DANGERS. — Avec l'esprit de foi nous serons inébranlables aux efforts de nos ennemis : *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion* ¹. Nous disons bien souvent, il est vrai, avec les Apôtres : *Domine, salva nos, perimus* ²; mais nous le dirons avec foi et amour. Avec la foi nous marcherons comme Pierre sur les eaux, mais nous éviterons le reproche que lui fit ensuite Notre-Seigneur : *Modicæ fidei quare dubitasti* ³. Nous lutterons ainsi avec avantage, non-seulement contre les dangers violents, mais encore contre le péril sans cesse imminent où notre position nous met de sentir cette vie de foi s'éteindre peu à peu en nous.

¹ Ps. CXXIV, 1. — ² Matth. VIII, 25. — ³ Matth. XIV, 31.

Ainsi, lorsque nous célébrerons nos augustes mystères dans une pauvre cabane, comme nous y sommes si souvent réduits, nous vénérerons l'hostie adorable avec autant de respect que si nous étions appelés à l'immoler dans nos magnifiques basiliques européennes. Les fonctions saintes que nous exerçons sans appareil extérieur, nous paraîtront aussi imposantes qu'accompagnées de toute la pompe des cérémonies de l'Église. Les chrétiens pauvres et ignorants qui nous entourent, seront aux yeux de notre foi d'aussi beaux temples du Saint-Esprit que s'ils étaient choisis parmi les savants et les grands de la terre. En un mot, vivant en tout et partout de la foi qui opère par la charité, en nous-mêmes et dans les autres nous vaincrons l'enfer et le monde : *Vincit mundum fides nostra* ¹.

¹ I Joan. v, 4.





JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



SIXIÈME JOUR.

SECONDE MÉDITATION.



ESPRIT DE CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

Sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere.

I Joan. iv, 11.

Comme nous venons de le voir, nous devons, à l'exemple de Notre-Seigneur, considérer toute chose en Dieu, tout aimer, tout estimer en Dieu seul. Par conséquent, puisque Dieu attache tant de prix à nos âmes, nous devons aimer celles de nos frères comme Notre-Seigneur les a aimées. C'est ainsi que nous accomplirons le grand précepte de la charité fraternelle que nous voulons méditer en cet instant.

Nous considérerons :

1^o Notre-Seigneur nous donnant l'exemple et le précepte de cette charité;

2^o Combien cette vertu est nécessaire au missionnaire;

3^o Les qualités qu'elle doit avoir.

I.

Notre-Seigneur nous en donne l'exemple et le précepte.

I. SES EXEMPLES. — Si nous voulions méditer les grandeurs de l'amour que le Verbe de Dieu a eu pour nous de toute éternité, nous verrions cette sagesse divine préparant de loin, avec la création du monde, les trésors de tendresse qu'il devait répandre plus tard sur les hommes, œuvres rebelles de ses mains : *Antequàm terra fieret, antequàm formarentur abyssi, ... jam concepta eram omnia componens. ... Et deliciæ meæ esse cum filiis hominum*¹.

Mais il n'est pas nécessaire de mettre sous nos yeux ces premières marques de la tendresse de Notre-Seigneur à notre égard ; il en a donné bien d'autres preuves dans sa vie mortelle. D'ailleurs, les témoignages de l'amour de ce divin Maître devant être pour nous un modèle de la charité que nous devons avoir pour nos frères, nous nous contenterons d'indiquer ce qu'il a fait pour nous, depuis le jour de sa naissance jusqu'à l'instant de sa mort.

Dans les anéantissements de cette vie prise par lui pour nous sauver, non-seulement il a fait ses délices d'habiter au milieu des enfants des hommes ; mais il s'est glorifié d'accepter l'opprobre de nos crimes afin de l'effacer, plus tard, au prix de tout son sang. Ses délices et sa gloire furent de s'abaisser jusqu'à prendre l'apparence du péché ; de naître pauvre, comme nous l'avons vu ; de vivre pauvre, humilié, caché ; d'être fait l'opprobre du monde et l'abjection du peuple : *Opprobrium hominum et abjectio plebis*². Ses délices furent de s'attendrir sur tou-

¹ Prov. viii, 25. — Ps. xxi, 7.

tes les misères des hommes, de nourrir ceux qui avaient faim, de guérir les malades, de rendre la vue aux aveugles, de ressusciter les morts ; en un mot, de passer au milieu des enfants des hommes faisant du bien à tous : *Qui pertransiit bene faciendo*¹. Ses délices et sa gloire furent de s'immoler pour une génération plus ingrate et plus éloignée de Dieu que la génération de Sodome : *Terræ Sodomorum remissius erit in die judicii*². Ses délices et sa gloire, après tant de souffrances, furent de subir l'ignominie du tombeau, de ressusciter ensuite, et de monter glorieux dans le sein de son Père afin de nous y préparer une demeure : *Vado parare vobis locum*³. Ce n'est pas tout, quand il aura enfin accompli tous ces mystères, où l'amour de son Père et l'amour des hommes ne cessèrent jamais d'être son mobile ; lorsque, véritable lion de Judas, il aura tout vaincu pour nous, ne croyons pas qu'il veuille nous laisser orphelins en allant jouir de sa gloire. Il nous rassure lui-même contre cette crainte en nous adressant, dans la personne de ses Apôtres, ces consolantes paroles : *Non relinquam vos orphanos*⁴.

Et il a tenu bien royalement sa promesse. Il nous a envoyé le divin Consolateur, l'amour parfait de nos âmes, comme il est l'amour essentiel des trois personnes divines. Il nous a ouvert les sources abondantes des sacrements où nous pouvons puiser sans cesse une plus abondante justification.

Parmi ces nouveaux prodiges opérés, pour notre amour, il n'a pas craint de nous laisser, jusqu'à la fin des siècles, sa chair sacrée, et de la livrer en notre puissance. Que dis-je, il ne l'a pas craint ! Écoutons-le s'écrier, dans les trans-

¹ Act. x, 38. — ² Matth. xi, 24. — ³ Jean. xiv, 2. — ⁴ Loc. cit. 18.

ports de son amour pour nous : « Qu'ils viennent à moi, ceux qui ont faim et soif de la justice, je leur donnerai un breuvage et une nourriture inconnus à leurs pères ; je leur donnerai ma chair à manger et mon sang à boire ; ma chair et mon sang qui procurent la vie éternelle : » *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam : et ego resuscitabo eum in novissimo die* ¹.

Et cette chair adorable, je puis m'en nourrir tous les jours de ma vie. Tous les jours il m'est donné de m'abreuver de ce sang divin. Tous les jours et par amour pour moi, Jésus descend dans ma poitrine et vient y établir sa demeure ! Pauvre et indigne demeure qu'il sanctifie par son amour, afin de m'apprendre à aimer mes frères !

Voilà le terme où il veut me conduire ; voilà ce qu'il a pratiqué pour me donner l'exemple de l'amour. Puis-je résister à la grâce qui me presse de lui dire dans ma reconnaissance : *Magister, sequar te quocumque ieris* ².

II. SA DOCTRINE. — Peut-on imaginer rien de plus touchant que cette prière adressée par Notre-Seigneur à Dieu son Père, pour obtenir à ses Apôtres la grâce de l'amour mutuel et parfait : *Pater sancte, disais-tu, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos* ³. Et comment la leur avait-il recommandée, la pratique de cette charité sans laquelle on ne peut rien opérer dans les âmes ? — Par des paroles appuyées sur son propre exemple : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos* ⁴ : commandement nouveau, il est vrai, quant à la perfection du motif et à l'étendue que Notre-Seigneur lui donne ; mais, commandement ancien

¹ Joan. vi, 57. — ² Matth. viii, 19. — ³ Joan. xvii, 11. — ⁴ Joan. xiii, 34.

en lui-même, et le plus grand de tous, après le précepte de l'amour de Dieu : *Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum*¹ ; commandement enfin dont l'accomplissement devait être la plus infaillible marque à laquelle on reconnaîtrait les véritables disciples du Sauveur : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis si dilectionem habueritis ad invicem*².

Et lorsque ce bon Maître nous enseigne, d'une manière si touchante, l'amour de nos frères, pouvons-nous hésiter à suivre fidèlement des préceptes aussi parfaits que les siens ? Comment ne pas nous attacher inviolablement à un Maître qui possède ainsi les paroles de la vie éternelle : *Ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes ?*

II.

Combien la charité fraternelle est nécessaire à l'homme apostolique.

Les exemples et la doctrine de Notre-Seigneur, tels que nous venons de les méditer, nous engagent donc, de la manière la plus pressante, à la pratique de la charité. Les réflexions que nous avons faites suffisent pour nous convaincre de l'étroite obligation qui nous en est imposée. Cependant, afin de mieux comprendre l'importance que nous devons attacher à l'accomplissement de ce devoir, il faut considérer : 1^o que la loi de Dieu l'exige formellement de nous ; 2^o que la nécessité où nous sommes de travailler au salut des peuples, nous y oblige également ; 3^o enfin que nous trouvons une raison nouvelle de la

¹ Matth. xxii, 39. — ² Joan. xiii, 35.

pratiquer dans la nature même du lien qui nous unit les uns aux autres dans la Congrégation dont nous faisons partie.

I. LA LOI DE DIEU. — Nous venons d'entendre comment Notre-Seigneur s'exprime au sujet du devoir de la charité fraternelle ; c'est le second des commandements, et il est aussi obligatoire que celui de l'amour de Dieu, le premier de tous : *Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum*. D'après cela, saint Jean nous dit : Comme Dieu nous a aimés, nous aussi, nous devons aimer nos frères : *Sic Deus dilexit nos, et nos debemus alterutrum diligere*¹ ; et saint Paul ajoute : *Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi*². Nous devons, *debemus* ; par conséquent ce n'est pas un conseil, mais un précepte : *Hoc mandatum habemus à Deo*³. Et ce précepte n'est pas un des moins importants de la loi, puisque saint Pierre nous dit : *Ante omnia autem mutuum in vobismet ipsis charitatem continuam habentes*⁴. Que pouvons-nous désirer de plus positif, surtout si nous rapprochons cette doctrine de celle même de Notre-Seigneur ? Ce divin Maître, en effet, nous dit, après nous avoir recommandé le précepte de l'amour divin comme le plus grand de la loi : *Secundum autem simile est huic : Diliges proximum tuum sicut teipsum*⁵.

II. NÉCESSITÉ DE TRAVAILLER AU SALUT DES PEUPLES. — L'obligation que nous avons contractée de travailler de tout notre pouvoir, au salut des peuples, nous impose par là même celle de maintenir entre nous la plus cordiale charité. C'est là un de nos plus puissants moyens pour

¹ I Joan. iv, 19. — ² Gal. vi, 2. — ³ I Joan. iv, 21. — ⁴ I Pet. iv, 8. — ⁵ Matth. xxii, 39.

opérer le bien ; l'esprit de division, au contraire, ruinerait infailliblement l'œuvre de Dieu qui nous est confiée.

Lorsque les premiers chrétiens ne formaient tous qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una*¹, les Gentils, attendris à la vue de ce spectacle, ne pouvaient s'empêcher de dire avec admiration : Voyez comme ils s'aiment, ils vont jusqu'à mourir les uns pour les autres : « Videte, inquiunt, ut invicem diligent, et pro alterutro » *mori sint parati*². » Et ce spectacle, digne de la complaisance de Dieu et des anges, convertissait les âmes et les amenait à la foi. Aujourd'hui encore un pareil exemple produirait nécessairement un semblable effet ; tandis que la désunion des cœurs est la perte de tout bien. Nous devons donc faire tous nos efforts pour que la paix règne parmi tous ceux qui nous entourent ; parmi les chrétiens comme au milieu de nous. Et la paix ne s'entretient que par la charité. Il n'est déjà que trop affligeant de voir ce pauvre pays en proie, comme il l'est, aux divisions produites par la gentilité, par le schisme et par l'hérésie. Quel scandale n'offririons-nous pas au peuple chrétien, si nous ajoutions de nouveaux principes de discorde à ceux qui existent, hélas ! en si grand nombre sous ses yeux !

Cette charité, nous devons la pratiquer avec tout le monde ; mais elle est d'une étroite obligation, non-seulement avec les chrétiens de nos missions et entre nous, mais encore avec les vénérables missionnaires que Notre-Seigneur envoie travailler comme nous à sa vigne. Nous devons avoir pour eux tous, les sentiments d'une charité pleine d'affection, mépriser tout ce que l'ennemi com-

¹ Act. iv, 32. — ² Tertullien.

mun cherche à exciter en nous quelquefois pour rompre cette désirable union des cœurs. Enfants du même Dieu et de la même Église, frères dans le travail et la vocation, nous devons être avec eux ce que sont de bons frères : *Cor unum et anima una*. Cette charité ne nous empêchera point de conserver intacts les droits dont la garde nous est confiée, et qu'il ne nous est pas permis d'abandonner sans les défendre. Lorsque, parlant cœur à cœur avec des frères aveuglés par des préjugés respectables, mais nuisibles, nous n'aurons pas pu les conduire à comprendre nos droits et nos devoirs, ne les repoussons point avec aigreur pour cela. Respectons leurs préoccupations quoique mal fondées, et déposons paisiblement notre cause aux pieds du tribunal souverain qui juge toutes choses en dernier ressort. Quelle que soit la décision de cet oracle vénéré des volontés divines, obéissons sans hésitation et sans murmures. Gardons en même temps la charité que nous devons à nos frères, et Dieu nous bénira, et sa divine paix remplira nos âmes.

III. NATURE DU LIEN QUI NOUS UNIT. — Pour ce qui nous concerne en particulier, nous devons sentir bien vivement combien ce lien parfait de la charité nous est nécessaire. C'est le seul qui puisse former un ensemble de la Congrégation toute spéciale à laquelle nous appartenons. Si nous nous aimons les uns les autres comme Notre-Seigneur nous a aimés, nous entrerons parfaitement dans l'esprit de nos fondateurs, qui n'ont pas voulu d'autre base pour appuyer une œuvre à laquelle Dieu ménageait tant de luttes et de combats. Forts par l'union, nous serons également féconds dans des œuvres fondées sur la charité. Nous ne produirons rien au contraire, si nous sommes divisés; parce que, d'une manière toute particulière, nous

devons être unis entre nous, comme Notre-Seigneur est uni à son Père dans le lien de l'amour. Si nous sommes réellement attachés les uns aux autres, comme le sont les membres du même corps, chacun de nous sera heureux de la position qu'il occupe dans l'ensemble des travaux communs. La main ne demandera point à devenir les yeux, ou les oreilles, et les pieds ne s'étonneront pas davantage de voir la tête au-dessus d'eux. Remplis de la charité que Jésus-Christ nous communique avec sa vie, nous marcherons ensemble dans l'union et dans la ferveur, vers le terme commun où notre cœur se dirige. Heureux enfin du bonheur réciproque que nous nous serons ainsi procuré, nous pourrons, dès ce monde, goûter le charme de cette parole qui fera notre joie dans l'éternité : *Quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum* ¹ !

III.

Qualités que doit avoir la charité du missionnaire.

Quelles qualités doit avoir la charité ainsi comprise ? — Ouvrons nos saintes Écritures, et le grand Apôtre va nous en tracer les règles avec cette plénitude de sagesse que lui communiquait l'Esprit-Saint.

I. CHARITÉ PATIENTE. — Il nous dira d'abord, que la charité fraternelle est patiente; qu'elle est douce et n'agit jamais dans la précipitation et l'emportement naturel : *Charitas patiens est, benigna est.... non agit perperam* ². Par conséquent elle ne s'offense et ne se rebute pas des imperfections de ses frères, des injustices même et des rebuts des hommes; elle ne s'en offense et ne s'en décourage pas

¹ Ps. CXXXII, 1. — ² I Cor. XIII, 4.

plus que Notre-Seigneur ne l'a fait dans les occasions semblables où il s'est trouvé avant nous.

La charité supporte tout, croit tout, espère tout et endure tout. Elle supporte tout dans le prochain, elle croit à toutes les paroles de la foi qui lui font voir ce prochain en Dieu ; elle en conçoit toutes les espérances que cette vue divine lui donne ; elle résiste enfin par la patience à toutes les tentations de découragement : *Omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet* ¹.

II. CHARITÉ DÉsINTÉRESSÉE. — La charité doit être non-seulement patiente et persévérante, mais pure et désintéressée : *Non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati*. Examinons-nous là-dessus, et voyons si, dans les œuvres de la charité envers le prochain, nous ne nous sommes jamais recherchés nous-mêmes. N'aurions-nous point, par hasard, porté la pensée de notre propre intérêt ou de notre vanité jusque dans les œuvres les plus saintes de notre ministère ? Ne nous sommes-nous jamais recherchés, au lieu d'avoir constamment en vue la gloire de Dieu seul ? Par suite de cette disposition fort dangereuse en nous, n'avons-nous pas été portés à nous décourager, quand nos efforts n'avaient pas le succès que nous en attendions ? Ne nous sommes-nous pas aigris, quand nous voyions mal apprécier nos travaux, nos paroles ou nos intentions ? Jugeant nos frères avec la sévérité de l'égoïsme qui dissimule ses fautes et s'exalte une prétendue excellence qu'il n'a pas, n'avons-nous point condamné nos frères sans les entendre, et seulement d'après les vues de notre orgueil blessé ?

¹ I Cor. XIII, 7. — ² Loc. cit. 5 et 6.

N'avons-nous enfin jamais ressenti en nous les pensées coupables d'une secrète jalousie que l'Apôtre condamne, et que punit la justice de Dieu : *Charitas non œmulatur... non inflatur* ¹?

Rentrons en nous-mêmes, et si nous voyons dans le passé des fautes graves commises contre la perfection de cette vertu qui nous est si nécessaire, humilions-nous-en profondément devant Notre-Seigneur. Demandons ensuite à ce bon Maître qu'il nous fasse désormais la grâce de nous aimer les uns les autres, comme il nous a aimés lui-même : *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos*. Si au contraire nous pouvons nous rendre le consolant témoignage que jamais l'aigreur ou l'injustice, à l'égard du prochain, n'ont séjourné dans notre cœur; si nous avons toujours été prêts à tout sacrifier pour la paix et l'union, remercions-en celui qui nous a communiqué un si grand trésor. Demandons-lui qu'à son exemple, après avoir aimé notre prochain pendant la vie, nous l'aimions jusqu'à la mort : *Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* ².

Et à cette occasion, permettez moi, Messieurs et très-chers confrères, de terminer avec vous cette méditation par une paternelle effusion de mon cœur.

Depuis que Notre-Seigneur a chargé ma faiblesse du soin de vous diriger et de vous soutenir dans les travaux de cette pénible et très-chère mission, bien souvent j'ai trouvé, dans les attentions de votre charité, une douce consolation au milieu des peines inséparables d'un pareil emploi. Bien rarement, des erreurs involontaires, sans doute, de votre part, ont un peu attristé mon cœur dont

¹ 1 Cor. XIII. — ² Joan. XIII, 1.

les intentions pouvaient ne pas vous être bien connues. J'ai déposé l'un et l'autre souvenir dans le cœur de Jésus pour y oublier la peine passagère, pour y puiser, au sujet des joies habituelles que je vous dois, une sainte et inviolable reconnaissance envers lui et envers vous. Il ne me reste donc plus aujourd'hui qu'à vous supplier au nom du Dieu d'amour que nous servons, de redoubler désormais de charité les uns envers les autres, et en particulier envers moi qui ne puis et ne veux rien faire sans votre charitable concours. Oubliez en moi les imperfections d'un homme qui n'a par lui-même aucun droit à l'affectueux respect dont vous l'honorez. Considérez uniquement dans ma misère le caractère sacré dont Jésus-Christ m'a revêtu. Aimez-moi et secondez-moi, puisque ce divin Maître a voulu que je fusse votre guide et son représentant immédiat près de vous.

Du reste, vous savez, chers confrères, combien la sainte Église demande de prières pour les évêques, pour les pontifes dont elle seule connaît bien tout le fardeau. Priez donc, Messieurs, priez au nom de l'Église pour l'évêque placé par elle à votre tête. Priez pour un évêque à qui vous pouvez obtenir les grâces dont il sent tout le besoin, et qui tremble à la vue du compte qu'il lui faudra rendre un jour. Priez pour un pauvre évêque qui vous aime et qui espère, avec l'appui de votre zèle et de votre charité, parvenir avec vous, à la sainte demeure où il sera si doux de répéter pour toujours : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*





JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



SIXIÈME JOUR.



CONSIDÉRATION

**SUR LA VIE DE S. FRANÇOIS DE SALES, NOUS ENSEIGNANT,
PAR SON EXEMPLE, COMBIEN NOTRE ZÈLE DOIT ÊTRE
DOUX ET PATIENT POUR ÊTRE FORT.**

Fortitudo tua , patientia tua.
Job iv, 6.

Pensées à méditer.

Patience et douceur furent les qualités distinctives du zèle de saint François de Sales. Ce zèle, par conséquent, fut constant et fort.

Emportement et amertume, voilà peut-être ce qui accompagne le nôtre. Examinons-le, et demandons-nous quels fruits a produits notre zèle ; quels progrès il a faits en nous avec le temps et l'exercice du saint ministère.

Le nom seul du grand saint dont nous méditons en ce moment les vertus, emporte avec lui, dans l'esprit de chacun, une pensée de douceur et d'amour. Destiné de Dieu à faire revivre dans le siècle l'esprit de ferveur et de foi, que l'indifférence et la corruption des mœurs en

avaient banni, il reçut en conséquence des dons particuliers de grâce, dont il sut profiter et qu'il fit fructifier au centuple.

Foi et amour, telles furent les deux bases fondamentales sur lesquelles il lui fut donné d'établir l'édifice de sa propre sanctification; les deux grands mobiles de son zèle dans les travaux entrepris pour le salut des âmes. Voyant Dieu et l'aimant partout et en toute chose, particulièrement dans ses frères, il sut acquérir cette patience, cette douceur qui répugnent tant à notre nature dégénérée; cette patience et cette douceur qu'on puise seulement dans les trésors du cœur de Jésus : *Discite a me quia mitis sum.*

Cette admirable douceur, saint François de Sales la dut incontestablement aux efforts héroïques à l'aide desquels il seconda la grâce, et parvint à vaincre l'ardeur naturelle de son tempérament. Mais il en trouva, sans aucun doute, le germe précieux dans cette innocence conservée avec tant de soin dès les premiers jours de sa vie. La douceur chrétienne, en effet, est d'autant plus difficile à acquérir, que l'âme a eu plus longtemps le malheur de tomber dans le désordre et de vivre loin de son Dieu. C'est là une des plus cruelles punitions infligées dans cette vie à la révolte du cœur.

Sous ce rapport, saint François de Sales se trouvait donc dans les conditions les plus avantageuses pour l'acquisition de cette vertu. Dès son enfance il montra les plus heureuses dispositions au bien et une grande docilité à suivre les instructions de sa pieuse mère; car, parmi les dons que Notre-Seigneur lui avait départis, il avait reçu celui d'une mère vraiment chrétienne. Grâce immense, trésor incomparable, dont notre position de mis-

sionnaire, chez les infidèles, nous fait à tous plus vivement comprendre le prix.

Ici, en effet, au milieu de ces peuples où l'éducation domestique est si peu de chose ; où même, trop souvent, l'exemple des plus criminels désordres est offert constamment aux regards des chrétiens, dès leur plus tendre jeunesse, nous pouvons apprécier, à sa juste valeur, la grâce que Dieu nous a faite en nous mettant en position de recevoir une éducation chrétienne.

Comme saint François de Sales, nous sommes nés dans les contrées où brille la lumière du saint Évangile. Nous avons eu, comme lui dès l'enfance, l'exemple des vertus domestiques et chrétiennes pratiquées dans nos heureuses familles ; comme lui, dès le berceau, nous avons appris de notre mère à élever notre cœur et nos innocentes mains vers le Dieu trois fois saint que nous adorons. Ces leçons de vertus ont grandi avec nous, comme elles grandissaient avec lui. Elles nous ont accompagné comme lui jusqu'au seuil de la jeunesse ; elles nous ont suivi partout comme de doux et sanctifiants souvenirs ; tandis qu'ici, sous nos yeux, au milieu de ces pères impudiques, au milieu même de ces chrétiens ignorants et encore si peu imbus de l'esprit de foi, que voyons-nous, grand Dieu ! dans l'intérieur de tant de familles ?

Oh ! détournons les yeux et prions. Songeons à ce que nous avons reçu, et cherchons à ouvrir, enfin, à tant de misères une voie d'amélioration et de salut ¹.

¹ Au moment où l'on écrivait ces lignes, on a commencé à Pondichéry à former des religieuses indigènes pour l'éducation des jeunes filles du pays. Depuis longtemps déjà, dans nos missions annamites et chinoises, les

Parfaitement disposé à la vertu par son éducation de famille, saint François de Sales quitta la maison paternelle pour suivre les écoles publiques, et s'y perfectionner dans la science humaine. Plus heureux que bien d'autres, il n'eut pas, dans cette dangereuse épreuve, à gémir amèrement plus tard sur l'acquisition d'une science achetée à un prix que rien ne peut compenser. Bien des pièges furent tendus cependant à son innocence. Sa vertu dut soutenir bien des combats ; mais il le fit en victorieux. Il marcha constamment d'un pas inébranlable, dans les voies d'une sainteté dont toute la suite de ses œuvres sera toujours la vivante preuve.

Parvenu à l'âge où il faut choisir un état ; dans une position brillante de naissance, de fortune et d'instruction, qui le mettait à même de réaliser les projets de grandeur humaine conçus pour lui par sa famille, il eut à lutter avec une grande constance pour suivre sa vocation ecclésiastique.

Par suite d'un de ces honteux préjugés, si communs encore aujourd'hui dans les familles nobles ou riches, les parents de François ne pouvaient se faire à la pensée que lui, si capable de soutenir et même de rehausser la

Amantes de la Croix et les Vierges chrétiennes rendent de grands services sous ce rapport. La dernière de ces institutions a même été transportée en France par le missionnaire qui l'avait établie en Chine. Elle s'y fait connaître chaque jour de la manière la plus avantageuse sous le nom de la *Providence de Porcieux* : de France elles se sont également répandues en d'autres contrées de l'Europe. A Rome en particulier on apprécie vivement leurs services dans l'éducation des jeunes filles. Leur établissement dans cette ville est une pieuse institution de la princesse Borghèse, née de La Rochefoucault.—NOTA. Ces considérations sur la vie de quelques saints ont été écrites après mon retour de l'Inde. Ceci est nécessaire pour expliquer une contradiction apparente dans les dates.

gloire de sa maison, voulût se réduire à l'humble condition d'ecclésiastique. La grande piété de sa mère ne suffit pas en cette circonstance pour faire comprendre à ce cœur, trop humainement attaché à la gloire temporelle de son fils, la grâce inappréciable que Dieu daignait leur faire à tous. François donc, à l'exemple de tant d'autres, dut en quelque sorte entrer dans la voie que Dieu lui ouvrait *per calcatum patrem, per calcatam matrem* ¹. Son grand courage n'en fut point ébranlé. Il usa, il est vrai, dans toutes ses démarches, de cet affectueux respect, de ces ménagements dus à l'amour paternel, même dans ses écarts. Mais il offrit en même temps au monde un beau modèle de ce que doit être la fermeté chrétienne dans l'accomplissement d'un aussi grand devoir.

De nouveaux combats et de nouvelles victoires s'offrirent à lui, lors de la généreuse détermination qu'il prit d'entreprendre la conversion du Chablais.

Les dangers de cette mission étaient sans nombre ; il lui fallut, dès l'abord, faire devant Dieu le sacrifice d'une vie à la conservation de laquelle la prudence humaine eût attaché sans doute un grand prix.

Les historiens de la vie du saint nous ont conservé, d'une manière très-détaillée, le souvenir de cette détermination prise avec tant de courage par François. En lisant leur récit, en voyant avec quelle pusillanimité cette entreprise était accueillie par ses frères dans le sacerdoce, on ne peut s'empêcher de verser des larmes sur l'affaiblissement du zèle ecclésiastique à cette époque. On ne peut surtout trop louer, trop bénir le Seigneur de ce que, dans notre temps, il a renouvelé, d'une manière si consolante, l'esprit apostolique dans le clergé.

¹ S. Jérôme.

Consolante réforme, à laquelle les exemples de saint Charles Borromée, de saint François de Sales lui-même et de tant d'autres saints évêques ou prêtres des derniers âges, ont si efficacement travaillé !

Mais continuons à suivre le saint apôtre du Chablais dans sa vie tout apostolique.

Cette contrée, ainsi que les bailliages voisins, avaient secoué le joug du duc de Savoie pour embrasser le protestantisme. Retournés ensuite à l'obéissance de leur souverain, ces peuples n'en demeuraient pas moins opiniâtrément attachés à leurs erreurs religieuses. Le duc Emmanuel-Philibert, persuadé que la religion seule pouvait lui assurer la fidélité de ces peuples, recourut à l'évêque de Genève, pour aviser aux moyens de rétablir parmi eux la foi catholique. Le zèle et l'amour de ce vénérable prélat le remplissent de joie à cette ouverture si parfaitement en harmonie avec le désir de son cœur. Il réunit conséquemment son clergé en assemblée générale pour traiter cette grande question, et mieux connaître ceux que Dieu daignerait appeler à une aussi périlleuse entreprise.

Dans un discours où son amour paternel épanchait dans le cœur de ses enfants ses regrets et ses désirs au sujet de tant d'âmes arrachées à la voie du salut, le pieux prélat fit connaître l'objet de la réunion. La sainte ardeur des temps où nous vivons, peut à peine le croire, mais ce n'est que trop exact : dans toute cette assemblée, au lieu du zèle que nous verrions aujourd'hui se manifester dans notre clergé régénéré, se répandit une profonde terreur à la pensée des dangers de l'entreprise. François seul fit voir ce que peut et doit faire un cœur apostolique en semblable circonstance. Au lieu de l'effroi qui glaçait tous les

autres, on vit briller dans ses yeux une sainte impatience d'aller affronter les périls attachés à la conquête de tant d'âmes. A peine le vénérable évêque se tourna-t-il vers lui pour demander son avis sur cette mission, qu'il se jeta à ses pieds en lui disant avec transport : « Si vous m'en » jugez capable, Monseigneur, me voici tout prêt à » partir. »

A ces paroles un murmure d'admiration se fit entendre autour de lui ; mais ce fut tout. Ces cœurs glacés par la crainte demeurèrent insensibles. Le seul Louis de Sales, parent du saint, s'offrit pour l'accompagner et partager ses dangers et ses fatigues. De son côté, le vénérable évêque, les larmes aux yeux et le cœur rempli de reconnaissance, bénit les deux apôtres ; remerciant François de cet acte de courage, comme du plus important service rendu à sa vieillesse : parce que, disait-il, le poids de cette grande obligation lui était personnel, et ses infirmités seules pouvaient le dispenser d'en assumer la charge.

Le bruit de la détermination de François se répandit bientôt dans toute la contrée. Ses amis, sa famille, ceux en un mot qui, selon le monde, lui voulaient le plus de bien, réunirent leurs efforts pour lui enlever le trésor infini que son zèle allait lui mériter, et que la miséricorde divine lui réservait. Heureusement la grâce triompha en lui de la nature. Et bientôt exposé aux coups des assassins ; en butte au mépris et aux injures de tout un peuple, aux dangers et aux souffrances de toute nature, François entra comme un triomphateur dans la voie de ses combats et de ses victoires.

Cette mission du Chablais, devenue si justement célèbre par l'esprit de zèle, de mortification et de sainteté dont saint François de Sales y donna constamment des preu-

ves, offre encore à notre imitation un autre caractère. Je veux dire l'esprit de mansuétude et de patience, plus difficile, plus rare et plus glorieux que l'esprit de dévouement et de courage.

Après avoir mis son entreprise sous la protection de la sainte Vierge, le saint missionnaire partit pour le Chablais avec Louis de Sales, accompagnés l'un et l'autre des prières et de l'admiration du peuple et du clergé. La sainte Bible, le bréviaire et les livres de controverse récemment publiés par le cardinal Bellarmin, tel fut l'unique bagage dont se firent accompagner ces hommes apostoliques. Après avoir livré un dernier combat aux instances de leur famille, et s'être acquis par là un nouveau titre aux grâces de Notre-Seigneur, François et son compagnon arrivèrent enfin aux frontières du Chablais.

Là, prosternés la face contre terre, les yeux baignés de larmes, ils conjurèrent le Seigneur de bénir leur entrée et leur séjour dans cette malheureuse et trop obstinée province. Ils le conjurèrent d'être leur force et leur guide ; de mettre dans leur bouche des paroles de vie et dans leur cœur une charité assez ardente pour triompher de tous les obstacles qu'ils prévoyaient. Ils eurent également recours à une pratique pieuse, dont François ne s'écarta jamais dans ses entretiens avec les hérétiques. Ils s'adressèrent directement aux anges tutélaires de la contrée, prononçant en même temps les exorcismes contre les esprits de ténèbres qui la dominaient. Pratique pleine de foi et d'efficace que peut-être nous négligeons trop habituellement, et qui ne saurait manquer de porter les plus heureux fruits.

Cette prière et ces exorcismes terminés, François, se

tournant du côté de Louis de Sales, l'embrassa tendrement, et lui dit qu'étant venus pour entreprendre une œuvre digne d'hommes vraiment apostoliques, il fallait, pour y réussir, imiter en tout les Apôtres; qu'il fallait en conséquence renvoyer leurs chevaux; continuer leur route à pied et se contenter du strict nécessaire, comme l'avaient fait avant eux les premiers prédicateurs de la foi chrétienne. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la forteresse des Allinges, d'où ils commencèrent leur œuvre de conversion.

Personne n'avait voulu recevoir saint François à Thonon. Cette ville n'offrait pas d'ailleurs assez de sûreté pour qu'il pût y séjourner tout d'abord. Il revenait en conséquence chaque soir à la forteresse d'où, le lendemain, il retournait au milieu de ce peuple hostile autant qu'obstiné dans l'erreur.

Il prit dès lors la résolution de ne jamais user de paroles blessantes en parlant des hérétiques ou de leur doctrine : d'accord en ce point avec l'angélique docteur saint Thomas, qui savait combattre victorieusement l'erreur, tout en ménageant les personnes assez aveuglées pour oser la soutenir. Il se proposa de plus de supporter avec la même douceur les injures et les mauvais traitements, qu'il prévoyait devoir lui arriver dans son dangereux ministère.

L'expérience prouva, comme on devait s'y attendre, l'excellence d'une pareille conduite. Inflexible sur les principes, il était, sur tout le reste, d'une condescendance qui finit par lui gagner tous les cœurs. Cette condescendance était si grande, que plusieurs des missionnaires associés plus tard à son œuvre la regardaient comme excessive. Ils crurent en conséquence devoir s'en écar-

ter dans la pratique, mais ils se virent bientôt obligés de renoncer à l'excès de leur zèle, et d'en revenir au sentiment de saint François de Sales.

Mais ce que nous ne saurions trop admirer et trop imiter, par-dessus tout le reste peut-être, c'est la patience sans bornes et l'invincible constance avec lesquelles il lutta contre l'inertie calculée des hérétiques. On n'a pas d'idée des obstacles qu'on lui suscita par ce moyen.

Réfléchissons-y pour ce qui nous concerne.

Ses premières visites à Thonon furent également pleines de périls. Sa vie fut plus d'une fois menacée, mais sa foi lui donnait un courage à toute épreuve. Plus tard on ne voulut plus s'exposer à résister violemment aux ordres que le prince avait donnés d'accueillir le missionnaire ; mais on se ligua pour s'abstenir unanimement de le recevoir dans les maisons et de l'entendre. Les ministres en firent secrètement d'étroites défenses. On obéit si exactement à leurs ordres, que le saint homme se trouvait plus abandonné au milieu de Thonon que s'il se fût trouvé seul dans un désert.

Toutefois il n'omit pas un seul jour de s'y rendre, même au milieu des rudes incommodités de la mauvaise saison dans ces contrées, tellement que les gens les plus endurcis aux travaux de la campagne, n'osant pas se mettre en route par des temps aussi affreux, s'émerveillaient grandement d'un zèle aussi héroïque. Bien des fois on lui fit des observations sérieuses, pour le détourner de démarches si infructueuses en apparence. Il y répondit avec sa douceur et sa fermeté ordinaires : « Mais ne savez-vous pas que je suis ici pour soigner les affaires de mon Père céleste ? » Puis il ajoutait que Dieu seul connaissait le moment où doit s'opérer la conversion des âmes ; que,

par conséquent, cet instant pouvait venir lorsqu'on s'y attendait le moins, et qu'il fallait se tenir prêt pour en profiter.

Le premier hiver de sa mission fut si rigoureux; la neige tomba en si grande abondance et le froid devint si excessif qu'il en eut les mains et les pieds tout en plaies, a ce point qu'il teignit souvent les chemins du sang qu'il répandait en abondance. Cependant il ne manqua jamais de visiter, non-seulement la ville de Thonon, mais encore les villages voisins; et cela, sans qu'un seul fruit apparent vint le soutenir dans de pareilles fatigues et souffrances. Les chaleurs de l'été, si fortes parfois dans les gorges de ces montagnes, étaient également pour lui un sujet de travaux comparables à ceux des plus glorieux Apôtres. Il les supporta comme il fit des rigueurs de l'hiver. Jamais il ne se départit de l'invincible constance que Notre-Seigneur couronna enfin de si brillants succès. Soixante-dix mille âmes ramenées à l'Église en très-peu d'années; tel fut le résultat de cette patience, de cette constance sur lesquels nous fixerons une attention toute spéciale en ce moment.

Ainsi nous n'accompagnerons pas le saint dans la suite d'une vie si précieuse devant Dieu, si glorieuse devant les hommes. Nous ne dirons pas les exemples de cette douceur devenue célèbre dans toute l'Église, de ce zèle apostolique qui, de l'âme du missionnaire, passa si abondamment et plus parfaitement encore, si c'est possible, dans le cœur de l'évêque. Nous ne parlerons pas de cet amour de Dieu et du prochain, qui forma constamment la base et le principe de ses actions sur la terre. Nous ne dirons pas tout ce que, devenu prince du peuple d'Israël, il fit par ses exemples, par ses paroles et par ses écrits

pour l'Église universelle. Tout cela forme un ensemble de vertus et de sainteté, dont notre piété s'est bien souvent édifiée dans le calme de nos méditations devant Dieu. Aujourd'hui que nous avons à interroger notre conscience sur notre amour pour nos frères, sur notre zèle pour leur procurer les moyens de salut avec la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, réfléchissons à la constance de saint François de Sales au milieu de tant de souffrances, en présence d'une pareille stérilité dans ses premiers travaux; et voyons ce que notre amour et notre zèle nous inspirent pour l'imiter dans la position si grave où nous nous trouvons tous. Il ne s'agit pas seulement ici de 70,000 hérétiques à ramener à la foi, mais de millions d'âmes qu'il faut éclairer des lumières du saint Évangile. Que fait la patience et la constance de notre zèle pour y parvenir ?



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



SIXIÈME JOUR.

TROISIÈME MÉDITATION.



ESPRIT DE ZÈLE.

Ignem veni mittere in terram, et quid
volo nisi ut accendatur?

Luc. XII, 49.

Adorons Notre-Seigneur communiquant à son Église les ardeurs du zèle allumé en lui par la divine charité de son cœur. Imitons ses exemples, écoutons sa doctrine et considérons :

1° Ce divin Maître nous enseignant la pratique du zèle par ses actions et par ses paroles ;

2° Les motifs qui nous engagent à l'exercer nous-mêmes ;

3° Les règles et qualités propres à cette vertu.

I.

Notre-Seigneur nous l'enseigne par ses exemples et par sa doctrine.

I. SES EXEMPLES. — Toute la vie humaine de Notre-

Seigneur, étant un éclatant témoignage de son amour pour les hommes, peut être considérée de même comme un admirable modèle du zèle excité en lui par le même amour.

C'est le zèle de notre salut qui le fit commencer l'œuvre de notre rédemption par les anéantissements de son incarnation, de sa naissance et de sa vie constamment humiliée : *Propter nos et propter nostram salutem descendit de cœlis, et incarnatus est*. C'est par zèle pour notre salut, qu'à l'âge de douze ans il demeura dans le temple pour y enseigner les docteurs : *Invenerunt illum in templo sedentem in medio doctorum, audientem illos et interrogantem illos*¹. Et que leur enseignait-il dès lors ? une doctrine inconnue à leur orgueil ; une doctrine que son zèle lui fera bientôt proclamer à la face du monde, malgré les menaces et les haines des princes de son peuple.

Par zèle pour notre salut, après une vie obscure de trente années, au moment prévu de toute éternité, cet homme inconnu au monde, ce fils d'un artisan, artisan lui-même : *Faber fabri filius*, ce Jésus dont le monde connaissait la mère et les frères et les sœurs², cet homme paraît tout à coup, annonçant au monde une sagesse que le monde ne connaissait pas. Il ne sait pas les saintes lettres cet homme ; il ne les a pas apprises³, et pourtant il les explique comme personne ne l'a fait avant lui ! *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo*⁴. Et ces paroles de vie éternelle qui révoltent l'orgueil et dévoilent l'hypocrisie des docteurs, voilà que cet homme, fils du Dieu vivant, Dieu lui-même⁵ les prêche tous les jours, à la face

¹ Luc. II, 46. — ² Marc. VI, 3.

³ *Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit ?* Joan, VII, 45.

⁴ *Citat. loc. 46.* — ⁵ Joan, VIII, 46.

des peuples étonnés. Embrassé qu'il était d'un zèle immense pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il se bornera, il est vrai, d'abord aux frontières de la Judée ; mais c'est pour ensuite allumer de là l'incendie qu'il voulait étendre à toute la terre : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur*¹ ?

Il n'entraîna pas, il est vrai, dans sa sagesse, de consommer par lui-même ce grand ouvrage ; il choisira donc douze Apôtres, soixante-douze disciples, et les faisant héritiers de son zèle, il leur dira : « Allez, prêchez, enseignez les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; tous ceux qui croiront seront sauvés ; aucun de ceux qui rejeteront la foi en mes paroles n'entrera dans le royaume de mon Père : *Euntes in mundum universum prædicate evangelium omni creaturæ. Qui crediderit, et baptizatus fuerit, salvus erit : qui vero non crediderit, condemnabitur*².

II. SA DOCTRINE. — Ce n'était pas encore assez pour Notre-Seigneur d'avoir donné à ses Apôtres l'exemple d'un zèle aussi parfait, il voulut encore les fortifier, par une puissante doctrine, contre les dangers qu'ils courraient de le perdre. Il leur apprit à entretenir dans leur âme un zèle généreux et fondé sur le plus parfait détachement de toute chose créée. Dépouillez-vous de tout, leur dit-il, si vous voulez marcher, après moi, dans la voie de gloire que je vous ai ouverte. Ne regardez jamais en arrière ; laissez les morts ensevelir les morts : *Sine ut mortui sepeliant mortuos suos*³. Souvenez-vous que je ne vous envoie pas chercher la paix, mais livrer jusqu'à la fin des siècles une guerre à outrance contre le monde et

¹ Luc. xii, 49. — ² Marc. xvi, 15 et 16. — ³ Luc. ix, 60.

l'enfer. Aussi ne craignez pas ceux qui, pouvant tuer le corps, ne sauraient nuire à l'âme : *Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere* ¹.

Il veut aussi leur apprendre comment leur zèle doit être, en même temps, ardent et réglé ; fort contre le vice, mais patient envers le coupable. Et pour cela, il les fait vivre avec lui, au milieu des publicains et des pécheurs : *Cum publicanis et peccatoribus manducat magister vester* ². Il se compare au bon pasteur qui court, dans le désert, à la recherche d'une seule brebis égarée. Il leur apprend enfin qu'il y aura plus de joie au ciel pour un seul pécheur ramené à Dieu par leur zèle et leur patience, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pardon : *Ita gaudium erit in celo super uno peccatore pœnitentiam agente, quàm super nonaginta novem justis qui non egent pœnitentiâ* ³.

Et voilà en effet que ce zèle s'est répandu dans le cœur des Apôtres ; voilà qu'ils ont tout sacrifié pour suivre Jésus-Christ et sauver des âmes. Voilà qu'ils ont parlé aux grands et aux petits le langage divin de leur Maître ; qu'ils ont allumé dans l'univers l'incendie d'amour qu'ils devaient propager partout ; voilà enfin qu'ils sont morts comme Notre-Seigneur, pour sauver les âmes, parce qu'ils avaient compris cette parole où leur était enseignée toute l'étendue de leur zèle : *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis* ⁴. Et non-seulement eux, non-seulement leurs premiers disciples, mais les hommes apostoliques de tous les âges, mais les missionnaires de notre temps, les membres de notre chère et bénite Congrégation ont tout donné, jusqu'à leur vie, pour sauver les

¹ Matt. x, 28. — ² Luc. v, 30. — ³ Luc. xv, 7. — ⁴ Joan. x, 11.

âmes. Ils l'ont fait, ils le font tous les jours, ils le feront jusqu'à la fin. Nous, de notre côté, nous devons être prêts à le faire comme eux ; car ici encore nous devons dire à celui qui le premier nous a donné un pareil exemple : *Magister, sequar te quocumque ieris.*

II.

Motifs du zèle.

I. PRIX DES AMES. — Que sont-elles donc ces âmes au salut desquelles je dois travailler jusqu'à la mort ? Que sont-elles, et à quel prix les a-t-on mises pour que je me sacrifie ainsi pour elles ? Elles ont été achetées bien cher, me dit le grand Apôtre : *Empti estis pretio magno*¹. Elles sont payées au prix du sang d'un Dieu. C'est pour elles que Jésus-Christ s'est anéanti, humilié, rendu pauvre ; c'est pour elles qu'il a souffert et qu'il est mort. Elles sont si précieuses à ses yeux, qu'une seule à sauver eût suffi à l'amour de ce divin Maître pour l'engager à s'anéantir, à souffrir, à mourir pour elle seule, comme pour toutes les autres. Voilà ce que c'est qu'une âme. Je n'ai qu'à me demander maintenant si j'ai des limites à poser dans mes sacrifices pour le salut des peuples.

Non, plus de craintes, plus de mesure dans mon amour et mon dévouement ; donnez-moi des âmes à sauver et prenez tout le reste ; des âmes que Jésus a aimées jusqu'à la mort, que, jusqu'à la mort aussi, j'aimerai, je servirai, je guiderai dans le chemin de la vie : *Da mihi animas, cætera tolle tibi*².

¹ I Cor. vi, 20. — ² Gen. xiv, 24.

Donnez-moi des âmes, parce que Dieu les aime, et qu'il aime aussi ceux qui les servent; parce que j'aime Dieu dont ces âmes seront éternellement la gloire dans le ciel; parce que la perte d'une seule âme est quelque chose d'infiniment plus déplorable, que la ruine du monde et le bouleversement de tous les empires : *Da mihi animas, cætera, tolle tibi.*

Si je les compare à une seule âme, tous les biens de la terre sont pour moi comme de la boue et comme un vil fumier : *Arbitror ut stercora* ¹. Donnez-moi donc des âmes, et prenez tout le reste pour vous : *Da mihi animas, et cætera tolle tibi.*

Pêcheur d'âmes comme les premiers disciples de mon Maître, je veux en sauver à tout prix; je veux tout donner, et me donner moi-même, pour en conquérir quelques-unes à l'amour du Sauveur : *Libentissime impendendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* ².

Ainsi, nous le répétons, plus de bornes à notre dévouement pour les âmes; par conséquent, plus de crainte servile sur le danger où nous sommes tous de nous perdre en sauvant les autres. Cette crainte est sainte, elle est utile et salutaire, quand elle est jointe à l'amour; mais elle éteint le zèle, quand elle dégénère en pusillanimité. S'il nous venait donc parfois des craintes de ce genre, rappelons-nous les paroles que nous avons déjà échangées entre nous, pour nous exciter à une générosité sans bornes dans notre zèle : « Rappelons-nous que saint » Ignace, dans le désir de sauver quelques âmes, aurait » volontiers consenti à courir les chances de l'incertitude » de son salut, plutôt que d'abandonner ces âmes pour

¹ Phil. III, 8. — ² II Cor. XII, 15.

» arriver immédiatement à la gloire du ciel. Saint Augustin,
 » saisi de crainte comme nous, pour son salut, était tenté
 » de prendre la vie solitaire : mais écoutez la belle consi-
 » dération qui le retint. Effrayé, dit-il, de mes péchés et
 » du poids de mes misères, j'avais pensé à la retraite; mais
 » cette parole m'arrêta : *Jésus-Christ est mort pour tous,*
 » *afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes,*
 » *mais pour celui qui est mort pour eux.* Je remets donc,
 » Seigneur, dans vos mains tous mes intérêts : vous savez
 » mon incapacité et mon infirmité : instruisez-moi et
 » guérissez-moi ¹. Voilà, Messieurs et très-chers confrè-
 » res, les modèles que nous devons étudier et suivre dans
 » notre zèle. Loin donc d'écouter les répugnances que la
 » nature a pour la gêne et le travail, et les suggestions
 » perfides de l'ennemi du salut, qui ne cherche qu'à abat-
 » tre notre zèle et notre courage, livrons-nous avec une
 » sainte ardeur aux travaux apostoliques². » Par là,
 nous serons vraiment dignes d'être appelés ministres fi-
 dèles du Sauveur; dignes de marcher sur les traces d'un
 Moïse, qui demandait par zèle pour le salut de son peu-
 ple, à être effacé du livre de vie, plutôt que de voir tom-
 ber des âmes dans la mort : *Aut dinitte eis hanc noxam,*
aut si non facis, dele me de libro tuo ³. Nous serons de
 vrais imitateurs d'un saint Paul qui s'écriait, dans un
 pareil héroïsme de zèle pour ses frères : *Optabam enim*
ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis ⁴.

II. MON PROPRE INTÉRÊT. — Ce n'est donc pas seulement
 l'intérêt de mon propre salut qui m'engage à me ralentir
 dans les œuvres de zèle auxquelles je dois m'employer.
 Bien plus, c'est en vue de mon propre bonheur, que je dois

¹ Conf. lib. x, cap. 43. — ² Circ. de Mgr. de Drusiparc, 2 avril 1841, p. 21. — ³ Ex. xxxii, 31 et 32. — ⁴ Rom. ix, 3.

réveiller en moi ce zèle qui fait les saints. Malheur à moi, puis-je dire avec saint Paul, malheur à moi, apôtre, missionnaire de Jésus-Christ, si je n'annonce pas aux peuples l'Évangile de mon Maître; si les âmes de mes frères se perdent parce que je ne leur ai pas fait entendre les paroles de la vie éternelle : *Væ enim mihi est, si non evangelizavero* ¹! Heureux, au contraire, si, en sauvant des âmes, je deviens coopérateur de Jésus-Christ dans l'œuvre de la rédemption du monde; si, d'après l'expression du grand pape saint Grégoire, j'offre ainsi à Dieu ce sublime holocauste d'amour, dont le prix est infini aux yeux de la divine majesté : « *Nullum quippe omnipotenti Deo tale est* » *sacrificium quale est zelus animarum* ²! » Heureux pour les autres, si je leur procure par mes faibles efforts l'entrée du royaume éternel ! Heureux pour moi-même; car mon cœur me dit que je ne sers pas un tyran ingrat, lorsque je gagne à mon Dieu les âmes de mes frères ! Ce grand Dieu, d'ailleurs, ne me l'a-t-il pas assuré par la bouche de son Prophète : ceux qui auront enseigné aux autres le chemin de la justice, brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles splendeurs de l'éternité : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* ³.

III.

Règles et qualités du zèle.

Bien convaincus de la nécessité où nous sommes de conserver le zèle que Notre-Seigneur a mis en nous pour travailler au salut des âmes, il nous reste à en examiner

¹ I Cor. ix, 26. — ² Greg. mag. lib. I sup. Ezech. Hom. xii. — ³ Dan. vii, 3.

1° l'ordre dans lequel nous devons en régler l'exercice ;
 2° quelles qualités principales ce zèle doit avoir en lui-même.

I. ORDRE DANS LEQUEL NOUS DEVONS L'EXERCER. —
 Si je compare ma position, comme missionnaire, à celle de Notre-Seigneur entrant dans le monde, pour y prêcher sa doctrine, je vois qu'il commença l'exercice de son zèle par se choisir des apôtres. Ensuite il s'occupa de ramener au bercail les brebis qui se perdaient de la maison d'Israël. Enfin il fit entrer les Gentils en partage des grâces sans nombre qu'il voulait répandre sur la terre. Une pareille conduite rapprochée du but dans lequel je suis moi-même envoyé, me frappe.

1° *Choisir des apôtres.* — A moi aussi, on m'a dit : Le but de votre envoi en mission est de travailler, avant toute chose, à la formation de prêtres choisis au sein des peuples que vous allez évangéliser. Ces prêtres doivent être de saints et dignes ministres du Seigneur ; n'épargnez donc rien pour y réussir, et quand vous y serez parvenu, soyez persuadé que vous aurez beaucoup fait pour l'œuvre de notre institut et le bien de l'Église.

2° *Sauver les brebis qui se perdent de la maison d'Israël.* — Moi aussi je viens pour soigner, instruire, encourager les chrétiens. Et l'on m'a dit que, si j'étais assez heureux pour en sanctifier un grand nombre, je contribuerais puissamment, non-seulement au soutien de la religion en ce pays, mais à l'accroissement du troupeau fidèle. Or, l'expérience de tous les jours me le prouve. Quand l'amour est réellement dans un cœur, il produit ses œuvres. Un vrai chrétien ne peut rester dans l'indifférence à la vue de ses frères plongés dans les ténèbres de l'infidélité ; chaque âme sanctifiée autour de moi par mes soins est

donc un apôtre dont je puis et dois tirer parti pour attirer les Gentils à la foi.

Je n'obtiendrai pas toujours, il est vrai, sous ce rapport, le résultat que je pourrais désirer ; mais du moins, en garantissant le troupeau des pièges que l'erreur ne cesse de tendre, surtout aux malades et aux plus faibles, j'aurai fait beaucoup déjà pour l'avenir. Les enfants et les petits enfants d'un mauvais chrétien peuvent devenir des modèles de vertu ; je serais donc bien loin de perdre mon temps et ma peine, en empêchant même les plus mauvais de mes chrétiens d'écouter les séductions des fausses églises.

3° *Convertir les Gentils.* — Si les deux premiers buts de notre Congrégation sont capables d'exercer le zèle le plus ardent et le plus pur, quelle source nouvelle et glorieuse de travaux utiles n'offre pas la dernière de ces œuvres ? En soignant les bons chrétiens, j'y travaille indirectement, comme je viens de le voir. En m'occupant des âmes qui languissent dans le péché, en les garantissant des erreurs dans la foi, je conserve des générations entières dans l'Église de Jésus-Christ. En y faisant entrer les païens, ce sont d'autres générations qui se pressent avec les premières dans cette innombrable foule d'élus, qui suivront un jour le divin Agneau dans sa gloire. Et cette pensée ravit l'âme de bonheur et d'espérance : *Ex omni tribu et lingua* ¹.

Voilà toute l'étendue des obligations que j'ai contractées, voilà toutes les espérances qui se sont ouvertes devant moi quand, malgré mon indignité, j'ai été reçu dans une société bénie en ce moment par tant de glo-

¹ Apoc. 1, 9.

rieux martyrs. Qu'ai-je fait pour atteindre le triple but qu'on m'y propose? En ai-je bien compris toute l'importance et la portée dans l'avenir? Voilà une ample matière au plus sérieux examen.

II. QUALITÉS DU ZÈLE AINSI RÉGLÉ. — La direction de mon zèle ne saurait plus être douteuse; il me reste à examiner quelles qualités il doit avoir pour correspondre à de si grands engagements et à de si flatteuses espérances. Mon zèle doit être semblable au zèle de Jésus-Christ; cela ne peut faire aucun doute. Ici, comme partout, s'applique pour moi cette parole : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

Le zèle de Notre-Seigneur a été pur et uniquement fondé, comme premier principe, sur l'amour de son divin Père. Mon zèle, basé sur la foi et l'amour, doit être de même pur et désintéressé. Je ne dois voir dans les âmes que Dieu, parce que ces âmes appartiennent à Dieu seul : *Omnes animæ meæ sunt*, dit-il par son Prophète ¹. Je ne puis donc, sans crime, les vouloir pour moi-même; car, en cela, je me préférerais à Jésus-Christ, et je mériterais qu'on me mît au nombre de ces pasteurs infidèles dont parle saint Augustin : « Qui hoc animo pascunt oves » Christi, ut suas esse velint non Christi, se convincuntur amare, non Christum. »

Le zèle de Notre-Seigneur s'est étendu à tous les hommes, surtout aux petits et aux pauvres; le mien doit également embrasser tous les hommes, surtout les petits et les pauvres. Pour tout le reste il ne doit reconnaître ni juifs ni gentils; il doit se faire tout à tous : *Omnibus omnia factus sum*, afin de les gagner tous à Jésus-Christ, *ut plures lucrifacerem* ².

¹ Ezech. XVIII, 4. — ² I Cor. ix, 19 et 22.

Le zèle de Notre-Seigneur a été rempli d'ardeur et de patience; le mien doit être un feu dévorant : *Ignis consumens*; mais calme, *in omni patientia*; un zèle qui embrase et qui éclaire à propos, mais qui embrase et qui éclaire sans relâche.

Le zèle de Notre-Seigneur a été doux et ferme en même temps : le mien doit être doux : *Discite a me quia mitis sum*. Cette douceur doit s'étendre à tout le monde, justes, amis, pécheurs ou ennemis, et surtout à ces derniers. Mais cette douceur ne doit pas plus dégénérer que celle de Notre-Seigneur en condescendance coupable, surtout quand il s'agit de flétrir l'hypocrisie des pharisiens et les vices des puissants du siècle : *Constitui te hodie.... ut evellos, et destruas* ¹.

Enfin mon zèle sera parfait, si j'ajoute à ces qualités la constance et la persévérance qui triomphent de tout. A quoi nous servirait, en effet, d'avoir commencé avec courage une vie qui devrait finir pauvrement dans la langueur d'une âme attiédie ?

Je vous le répéterai ici, Messieurs et très-chers confrères, comme déjà j'ai eu l'occasion de vous le dire ailleurs : « Souffrez que je vous exhorte, en m'exhortant moi-même, » à nous rappeler au premier esprit de notre vocation. » Ranimons-nous tous ensemble, comme visant au même » but, et chargés du même intérêt, celui de procurer, » chacun en notre poste, la gloire de Dieu, le salut des » âmes et le bien de la religion. Nous nous trouvons dans » une contrée où la piété, le zèle et l'ardeur que nous » ressentimes dans les heureux jours où nous nous of- » frions à Dieu, s'amortiraient bien vite, si nous n'avions

¹ Jér. 1, 10.

» pas soin de les entretenir continuellement en nous.
 » N'est-il pas vrai que nous avons pris la résolution de le
 » faire jusqu'à la fin de nos jours, lorsque, tout remplis
 » de ferveur, nous nous enrôlâmes sous l'étendard de la
 » croix, pour nous consacrer tout entiers au salut des
 » infidèles ¹? » Ce que nous avons résolu de faire alors,
 nous sommes disposés de même à l'accomplir aujour-
 d'hui; travaillons donc avec courage et persévérance
 jusqu'à la fin. D'ailleurs nous pouvons bien nous le dire,
 nous n'avons pas encore résisté jusqu'au sang : *Nondum
 usque ad sanguinem restitistis*². Telle est cependant la seule
 limite que nous puissions mettre à notre zèle pour le
 salut des âmes. Rappelons-nous que nous sommes les
 enfants et les frères de ces confrères, de ces martyrs qui
 ont tout sacrifié, et qui sacrifient encore tout aujourd'hui
 pour sauver leurs frères. Rendons-nous dignes d'appar-
 tenir, par les liens de la plus étroite fraternité, à ces âmes
 héroïques dont les exemples nous animent. Rappelons-
 nous, en particulier, dans cet instant, cette sublime lettre
 d'adieux dans laquelle un de nos confrères nous disait,
 au moment où il allait livrer sa vie pour son troupeau :
 « Aujourd'hui est arrivé un ordre de Monseigneur, de
 » nous présenter au martyre. Nous avons le doux plaisir
 » de partir après avoir célébré le dernier sacrifice; qu'il
 » est consolant de pouvoir dire avec saint Grégoire :
 » *Unum ad palmam iter pro Christo mortem oppetere!* Si
 » nous avons le bonheur d'obtenir cette belle palme, *quæ
 » dicitur suavis ad gustum, umbrosu ad requiem, honorabilis
 » ad triumphum*, rendez-en pour nous mille actions de
 » grâces à la divine bonté, et ne manquez pas d'envoyer

¹ Circ. p. 14. — ² Heb. XII, 4.

» au secours de nos pauvres néophytes qui vont de nou-
 » veau se trouver orphelins..... Si quelque chose pouvait
 » diminuer la joie que nous éprouvons en ce moment de
 » départ, ce serait de quitter ces fervents néophytes, que
 » nous avons eu le bonheur d'administrer pendant trois
 » ans, et qui nous aiment comme les Galates aimaient
 » saint Paul ; mais nous allons à une trop grande fête,
 » pour qu'il soit permis de laisser entrer des sentiments
 » de tristesse dans son cœur ¹. »

Que dire après de semblables paroles ? Humilions-nous en les méditant, et demandons instamment au Seigneur une part du grand amour qui les a dictées.

« Et quoniam Nobis nihil potius, nihil optabilius esse
 » potest, quam ut sanctissima Christi religio ubicumque
 » terrarum omnibus nationibus affulgeat, atque altissi-
 » mis defixa radicibus magis in dies effloreat, vigeat,
 » atque immota consistat, iccirco summa animi nostri
 » consolatione, et lætitia in ipsis litteris plane perspexi-
 » mus, quo excellenti studio vestram omnem industriam
 » impendere gloriemini in illis ecclesiasticis viris deli-
 » gendis, atque instituendis, qui Apostolico munere fun-
 » gentes, evangelicæ veritatis doctrinam in infideles,
 » atque etiam barbaras gentes propagare, et apud illas
 » indigenum Clerum rite formare summopere connitan-
 » tur. Pergite, ut adhuc fecistis, dilecti filii, tam sanc-
 » tum, tam salutare opus omni alacritate, et contentione
 » urgere, atque ex Nostris, et hujus Apostolicæ sedis de-
 » sideriis vobis apprime cognitis, intentissimo studio

¹ Lettre écrite de Corée, le 7 septembre 1839, par M. Chastan, l'un des deux missionnaires décapités pour la foi avec M. Imbert, le 21 du même mois. Elle est adressée à tous les vicaires apostoliques et missionnaires de la Congrégation des Missions-Étrangères.

» prospicite, ut vestræ societatis viri in sacris apud exte-
» ras regiones Missionibus obeundis numquam desinant
» curas, cogitationesque omnes in diligentem indigenæ
» præsertim Cleri institutionem conferre, quo ex earum
» regionum incolis clerici existant, qui ad pietatem, et
» scientiam sedulo informati, omnia ecclesiastici mini-
» sterii munia recte, sapienterque exercere possint,
» atque ita catholicæ religionis propagationi, ac stabilitati
» magis magisque consulatur ¹.

¹ Bref de S. S. Pie IX, adressé aux supérieur et directeurs du sémi-
naire des Missions-Étrangères.





JÉSUS, MARIE, JOSEPH

SEPTIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

AMOUR DES SOUFFRANCES.

O Crux ave, spes unica !

Hymne de la Passion.

Comme nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de le voir, souffrir et se sacrifier pour le salut des hommes, telle fut la vie du Sauveur en ce monde. Il y est venu pour combattre notre orgueil par ses humiliations ; pour vaincre, par sa pauvreté de cœur, notre attachement aux biens de la terre, aux affections sensibles, aux dons de l'esprit, à toutes ces richesses, en un mot, qui arrêtent l'âme dans la conquête du royaume éternel. Il est venu enfin triompher de notre sensualité par ses souffrances corporelles et par sa mort : *Christum oportuit pati* ¹. Il nous reste à réfléchir sur cette dernière considération, comme nous l'avons fait successivement sur les précédentes.

¹ Act. xvii, 3.

- 1^o Notre-Seigneur nous enseigne l'amour des souffrances par ses exemples et par sa doctrine ;
 2^o L'amour des souffrances nous est nécessaire ;
 3^o Quels motifs nous engagent à l'acquérir.

I.

Notre-Seigneur nous l'enseigne par ses exemples et sa doctrine.

I. SES EXEMPLES. — Le premier acte de la vie du Sauveur fut un acte de souffrance ; car il voulut naître dans une pauvre étable insuffisante à le garantir des rigueurs de la saison. Huit jours après, lors de sa circoncision, il se soumit à un autre genre de douleurs, et versa les premières gouttes de son sang précieux : *Et postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer*¹. Il souffrit ensuite, sans interruption, dans la vie de privations et de travail qu'il daigna choisir. Il souffrit également de la fatigue et du besoin pendant les trois années de sa prédication. Mais il donna surtout, dans les douleurs de son agonie, de sa passion et de sa mort, la mesure de l'amour immense qu'il avait pour la souffrance et pour la croix.

Souffrances intérieures et extérieures, tortures et mépris, insultes de toute nature, rien n'a manqué de la part des hommes à la cruelle fidélité qu'ils ont mise dans l'accomplissement des anciens oracles prophétiques. Il est trahi dans la dernière nuit de sa vie par un ami qui partageait sa nourriture : *Unus ex duodecim qui intingit mecum manum in catino*² ; par un ami perfide que le Pro-

¹ Luc. II, 21. — ² Marc. XIV, 20.

phète désignait d'avance : *Tu vero homo unanimes qui dulces tecum capiebas cibos* ¹.

Alors aussi, nous le voyons, accablé sous la douleur d'une cruelle agonie, suer le sang et l'eau ; nous l'entendons adresser, dans ses angoisses, ses plaintes aux Apôtres ; il s'écrie dans l'amertume universelle qui le remplit : Mon âme est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem* ². Et ces angoisses sont si grandes, qu'il éprouva jusqu'au sentiment d'une terreur indicible : *Cœpit pavere* ³.

Puis il faudra que les autres oracles s'accomplissent. Ses disciples effrayés et sans courage s'enfuirent au moment où le baiser du traître Judas a donné aux bourreaux le signal du plus grand des crimes : *Tunc discipuli ejus relinquentes eum, omnes fugerunt* ⁴. Il faudra de plus que Pierre, chef de ces hommes timides, ajoute encore à l'amertume de la douleur de son Maître, en le reniant trois fois de la manière la plus capable de déchirer le cœur du Sauveur : *Ille autem cœpit anathematizare, et jurare : Quia nescio hominem istum quem dicitis* ⁵.

Ce n'était là cependant que le commencement du supplice réservé à ce bon Maître, dans cette nuit d'horreur dont, au témoignage de saint Jérôme, les écrivains sacrés ne nous ont donné qu'une faible idée. Devant le grand-prêtre, aussi bien que devant Hérode et devant Pilate, la haine lui prodigua sans mesure les plus insultants outrages : *Exspuerunt in faciem ejus, et colaphis eum ceciderunt* ⁶.... *Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dextera ejus. Et genuflexo ante eum, illudebant ei, dicentes : Ave, Rex Judæorum* ⁷.

¹ Ps. LIV, 14. — ² Marc. XIV, 34. — ³ Loc. cit. 33. — ⁴ Loc. cit. 50. — ⁵ Loc. cit. 71. — ⁶ Matt. XXVI, 67. — ⁷ Ibid. XXVII, 29.

La même haine le déchira de coups dans cette cruelle flagellation, où furent violées à son égard toutes les lois divines et humaines; dans cette flagellation sans exemple, où le plus beau des enfants des hommes devint tel que l'annonçait autrefois le Prophète : *Non est species ei neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum : despectum et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem* ¹.

Puis il monta au Calvaire, chargé de sa croix dont le poids l'accablait; il arriva, au milieu d'outrages et de mauvais traitements nouveaux, sur cette montagne où il devait être élevé pour attirer ensuite tout à lui. Là se passa l'affreuse scène dévoilée d'avance au Prophète : *Foderunt manus meas et pedes meos : dinumeraverunt omnia ossa mea* ². Là il mourut entre deux voleurs après avoir, comme il le dit alors lui-même, bu jusqu'à la fin l'amertume de son calice : *Consummatum est* ³. Tout fut consommé : le sacrifice de douleur que Jésus devait accomplir dans sa divine personne, et le salut du monde attaché à ce prix.

La nature entière semble tressaillir d'effroi à la vue d'un pareil spectacle. Et nous, quand nous y arrêtons notre pensée, ne devons-nous pas nous appliquer cette parole du Sauveur aux filles de Jérusalem : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros* ⁴? Car c'est nous, par nos péchés, qui avons garrotté ce divin Maître comme un criminel, qui lui avons donné des soufflets, qui lui avons craché au visage; c'est nous qui l'avons revêtu d'une robe d'insensé, qui l'avons entouré des emblèmes d'une royauté d'ignominie; c'est nous qui lui avons préféré un voleur; nous qui avons soulevé la rage

¹ Is. LIII, 2 et 3. — ² Ps. LV, 17 et 18. — ³ Joan. XIX, 30. — ⁴ Luc. XXIII, 28.

des Juifs contre lui, quand ils criaient : *Crucifigatur!* nous, enfin, qui l'avons cloué sur la croix et mis à mort comme le plus coupable et le plus vil des hommes. Voilà notre œuvre. Et puisque Notre-Seigneur a souffert ainsi pour nous et par nous, devons-nous hésiter à prendre, pour aller à lui, la voie de souffrances qu'il s'est ouverte pour s'abaisser jusqu'à nous ?

II. DOCTRINE. — Faut-il nous étonner maintenant que Notre-Seigneur, qui a tant aimé la croix : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*¹, ait annoncé au monde des béatitudes comme celles-ci : *Beati qui lugent*² ! Heureux ceux qui pleurent ! heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam*³ ? Devons-nous être surpris s'il veut que ses disciples se renoncent eux-mêmes, pour être dignes de le suivre : *Abneget semetipsum*⁴ ? s'il exige d'eux qu'ils foulent aux pieds toute jouissance du cœur, toute attache qui n'est pas formée en lui : *Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus*⁵ ? s'il veut qu'ils portent leur croix tous les jours : *Tollat crucem suam quotidie*⁶ ? s'il promet enfin, à ses amis les plus chers, des croix, des souffrances et des persécutions pour tout partage en ce monde : *Tradent enim vos in conciliis, et in synagogis suis flagellabunt vos*⁷ ? Souffrances pour lui et pour ceux qu'il aime, voilà ce que Notre-Seigneur a choisi pour son partage et le nôtre ; voudrions-nous refuser cette riche portion de notre héritage ?

¹ Heb. xii, 2. — ² Matth. v, 5. — ³ Loc. cit. 10. — ⁴ Matth. xvi, 24. —

⁵ Luc. xiv, 26. — ⁶ Luc. ix, 23. — ⁷ Matth. x, 17.

II.

Nécessité de l'amour des souffrances.

Me demanderai-je maintenant s'il est nécessaire que j'aime les souffrances, moi chrétien, prêtre, missionnaire, qui dois, à tous ces titres, suivre l'exemple de mon Maître ?

I. **COMME CHRÉTIEN.** — Chrétien, je dois être mu entièrement par l'esprit de Jésus-Christ, qui m'affranchit de la chair pour me faire vivre dans la liberté des enfants de Dieu. Cet esprit est un esprit de mort pour la vieille nature, un esprit de vie divine pour le nouvel homme qui est en moi. C'est un esprit de souffrance et de générosité qui me fera conquérir la gloire éternelle : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur*¹. Donc, comme chrétien, je dois souffrir et aimer à souffrir.

II. **COMME PRÊTRE.** — Demanderai-je s'il faut aimer à souffrir, moi prêtre de Jésus-Christ, chargé d'offrir tous les jours la Victime éternelle immolée devant Dieu pour le salut du monde ? moi qui dois présenter sans cesse à cette divine majesté, pour les péchés du peuple, non-seulement les souffrances et les expiations de Jésus-Christ, mais aussi mes propres souffrances et mes expiations ; non-seulement le sang et le martyre de Jésus-Christ, mais aussi mon martyre de tous les jours et le sang de ma pénitence ? Demanderai-je si je dois aimer à souffrir, moi qui dois être, bien plus éminemment que les simples chrétiens, conforme en tout à mon divin modèle : *Conformes fieri imaginis Filii sui*² ? Oserai-je me faire une

¹ Rom. VIII, 7. — ² Loco cit. 29.

semblable question? et le seul doute en cette matière n'annoncerait-il pas en moi un cœur bien peu généreux et sans reconnaissance?

III. COMME MISSIONNAIRE. — Si, malgré la grandeur des grâces qui ont accompagné ma vocation, je ressens si souvent en moi-même l'ange de Satan qui me porte à la vie des sens, au relâchement, à la mollesse, dois-je hésiter à rechercher les souffrances et à vaincre, par ce moyen, la tyrannie de mes membres, suivant l'exemple de saint Paul qui nous disait : *Castigo corpus meum et in servitutem redigo* ¹. Quoi! j'entends cet Apôtre, transporté au troisième ciel dans la sublimité de ses révélations, me dire qu'il porte le trésor de sa sainteté dans un vase d'argile : *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus* ²; me dire que sans la souffrance continuelle qu'il embrasse, il tremble de se perdre en sauvant les autres; et je ne l'imiterais pas! Est-ce donc que ma faiblesse ne parle pas assez haut pour me faire redouter à bien plus juste titre un semblable malheur? Non, mon Dieu, non, qu'il n'en soit pas ainsi; donnez-moi comme à ce cœur apostolique le courage et la force de dire avec lui devant vous : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* ³. Appuyé sur votre grâce, j'entrerai enfin sans réserve dans les sentiments de votre justice irritée contre moi. Je saisirai avec empressement les fréquentes occasions de souffrir, que vous m'offrez dans mon heureuse vocation. J'en ferai naître d'autres encore, en les réglant sur la mesure des croix que je puis porter. Je sanctifierai les souffrances intérieures, bien plus difficiles à endurer patiemment que

¹ I Cor. ix, 27. — ² II Cor. iv, 7. — ³ Ibid. 40.

les autres, et où je n'ai pas à craindre l'excès qui tue le corps sans faire beaucoup de bien à l'âme. Et puisque vous n'avez pas, ô mon Dieu ! épargné votre propre Fils, laissez-moi enfin m'immoler avec lui sur le même autel du Calvaire. Laissez-moi consumer dans les flammes du même holocauste ce bois stérile qui doit, en ce monde ou dans l'autre, devenir l'objet d'une juste expiation. Flammes d'amour et de miséricorde sur la terre, brûlez-moi ! Épargnez-moi, flammes de justice et de vengeance réservées pour l'autre vie !

Oh ! qu'elles se taisent les créatures qui crient encore autour de moi, et m'empêchent d'entendre la voix d'une générosité que je dois enfin avoir. Que ma lâcheté, mon horreur des souffrances se taisent ; que ma délicatesse cesse de se faire entendre, et qu'elle laisse enfin arriver jusqu'à mon cœur la voix de Jésus crucifié, m'excitant à le suivre. Qu'elle vienne, cette croix chérie, trop longtemps repoussée, mais désirée aujourd'hui avec tant d'ardeur. Qu'elle vienne, pour recevoir dans ses bras le disciple du Sauveur adorable qui, le premier, l'a sanctifiée par ses embrassements : *O crux pretiosa ! quæ decorem de membris Domini mei suscepisti ! Bona crux , diu desiderata, sollicitè amata, sine intermissione quæsitâ, et aliquando jam concupiscenti animo præparata*¹.

III.

Motifs qui nous engagent à aimer les souffrances.

Justice et reconnaissance, voilà en résumé les deux grands motifs qui doivent nous engager fortement à aimer les souffrances à l'exemple de Notre-Seigneur.

¹ Brev. rom. Off. S. Andr. ap.

I. JUSTICE. — Un mot suffit pour tout faire entendre. Je suis né pécheur, ennemi de Dieu et enfant de la mort : *Filius mortis* ¹. Ce n'est pas tout : depuis que j'ai connu le bien et le mal, j'ai péché, j'ai peut-être beaucoup péché. Je suis donc né redevable d'une dette que je ne pouvais acquitter par moi-même, puisqu'enfanté dans la mort je ne pouvais opérer aucun fruit de vie. Cette dette, Notre-Seigneur l'a payée au prix de ses souffrances et de son sang ; il me l'a ainsi remise gratuitement dans le saint Baptême. Mais il n'en est pas de même de celle que j'ai contractée plus tard par des péchés de ma propre volonté. Jésus-Christ veut que je rachète celle-ci par la pénitence ; et voici l'oracle de sa justice : *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis* ². Or, faire pénitence quand on a péché, quand on a surtout beaucoup péché, c'est souffrir et souffrir beaucoup : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* ³. Et comme souffrir beaucoup en ce monde est bien peu de chose comparativement aux peines les plus légères du purgatoire, nous devons donc aimer ici-bas la souffrance. Nous devons l'aimer d'un grand amour, puisqu'elle nous procure, dans ce monde, un moyen facile d'éviter de si grands supplices dans l'autre.

II. RECONNAISSANCE. — La reconnaissance parle encore plus haut à mon cœur que la justice ; je viens de le voir, la dette que j'avais contractée envers mon Dieu, ne pouvait pas m'être remise sans l'intervention d'un médiateur, et ce médiateur a été mon Seigneur et mon Dieu lui-même. Mon Dieu s'est livré pour moi, il m'a aimé jusqu'à endurer pour moi les plus cruels supplices : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* ⁴. Il s'est livré pour moi, dont il

¹ I Reg. xx, 31. — ² Luc. xiii, 3. — ³ Act. xiii, 24. — ⁴ Gal. ii, 20.

connaissait la dureté de cœur, l'ingratitude et la malice. Il a tout enduré, tout supporté pour moi ; il souffre encore, et il endure tous les jours de ma part mille infidélités, il me les pardonne ; et pour marque de reconnaissance et de repentir que me demande-t-il ? Un peu de souffrances supportées pour lui et avec lui ; des souffrances d'un jour, qui doivent opérer enfin pour moi un poids immense de gloire : *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis* ¹.

Il veut que je porte ma croix à sa suite, et si ce travail accable parfois ma faiblesse, je n'ai qu'à recourir à lui, et il me soulagera, et il me fortifiera contre moi-même : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* ². Réfléchissons à une pareille tendresse de la part de notre divin Maître ; et si nous trouvons, dans quelque créature que ce puisse être, un amour comparable à celui d'un Dieu ainsi abaissé jusqu'à nous, alors il nous sera permis en quelque sorte de mettre des bornes à notre reconnaissance. Mais, comme l'amour de notre Dieu est aussi élevé que ce grand Dieu lui-même, sachons le reconnaître, en prenant, sans différer, cette croix qui vient à nous, afin que nous la portions sans murmures. C'est dans la croix et dans la souffrance que nous trouverons notre vie et notre salut : « *In cruce salus, in cruce vita.* » Déjà notre cœur vaincu n'a plus d'excuses à donner pour tarder à entrer dans cette voie de souffrance où Jésus-Christ est notre chef. Puisque ce divin Maître est venu sur la terre accomplir un long et continuel martyre, suivons-le donc, et disons-lui surtout en cet instant : *Magister, sequar te quocumque ieris.*

¹ Il Cor. iv, 17. — ² Matth. xi, 28.

Oui, Messieurs et très-chers Confrères, suivons tous fidèlement et courageusement Notre-Seigneur, aussi loin qu'il le voudra, dans le chemin de la croix où il est entré avant nous. Permettez-moi, dans cette occasion, de vous répéter quelques-unes des paroles que j'aimais à vous adresser autrefois, dans ma sollicitude toute paternelle : « Si, disions-nous alors, faisant tous nos efforts » pour cultiver la foi de nos néophytes et pour prêcher » l'Évangile aux Gentils, nous éprouvons, du côté des » hommes, des contrariétés et des tribulations de tout » genre, ne nous en laissons point abattre. Réjouissons- » nous-en plutôt, puisque c'est autant pour nous que » pour ses Apôtres que Jésus-Christ a dit : *In mundo pres-* » *suram habebitis ; sed confidite* ¹. Quelles n'ont pas été les » tribulations des Apôtres et surtout d'un saint Paul ? » Que leur exemple est capable de ranimer notre cou- » rage ! Je ne veux pas, mes frères, dit-il aux chrétiens, » vous laisser ignorer la tribulation que nous avons souf- » ferte en Asie, nous y avons été comme accablés d'un » poids excessif de maux si violents, qu'ils étaient au- » dessus de nos forces naturelles, et nous rendaient la » vie à charge : *Suprà modum gravati sumus supra virtu-* » *tem, ita ut tæderet nos etiam vivere* ². Cependant, loin de » se laisser vaincre par les tribulations et les maux qui » lui arrivaient, l'Apôtre s'en faisait un sujet de joie : » *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ* ³. Il » ne sortait enfin de cet avantageux combat que plus » ardent à le continuer, ce dont il se réjouit à la fin de » sa vie : *Bonum certamen certavi* ⁴. »

Et afin de nous montrer comme de dignes imitateurs de

¹ JOUB, XVI, 33. — ² II Cor. I, 8. — ³ Ibid. VII, 4 — ⁴ II Tim. IV, 7.

ces grands modèles, disons donc du fond du cœur avec le pieux auteur de l'*Imitation* : « Eia, fratres, pergamus » simul, Jesus erit nobiscum. Propter Jesum suscepimus » hanc crucem ; propter Jesum perseveremus in cruce. » Erit adjutor noster, qui est dux noster et præcessor. » En rex noster ingreditur ante nos, qui pugnabit pro » nobis. Sequamur viriliter, nemo metuat terrores ; si- » mus parati mori fortiter in bello ; nec inferamus crimen » gloriæ nostræ, ut fugiamus a cruce ¹. » En un mot, répétons et pratiquons sans relâche la maxime fondamentale de notre vie apostolique : *Magister, sequar te quocumque ieris.*

¹ De Imit. Christi. lib. III, c. LVI, n. 6.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

SEPTIÈME JOUR.

CONSIDÉRATION

**SUR LA VIE DE SAINT CHARLES BORROMÉE ENVISAGÉ DANS
SON ESPRIT DE MORTIFICATION ET D'AMOUR DES SOUF-
FRANCES.**

Non sunt condignæ passionēs hujus
temporis ad futuram gloriam quæ re-
velabitur in nobis.

Rom. VIII, 18.

Penseés à méditer.

Saint Charles, innocent et pur dans sa vie, se livre par esprit de pénitence à des austérités extrêmes, il produit des fruits immenses pour la réforme des mœurs dans l'Église de son temps.

Nous qui sommes entourés de tant de corruption ; nous qui nous trouvons dans des contrées où l'exemple de la vertu, poussée même jusqu'à l'héroïsme, serait si nécessaire ; nous qui avons peut être beaucoup à expier dans notre vie, que faisons-nous ?

A l'époque où saint Charles Borromée vint au monde, les grands dignitaires ecclésiastiques, et particulièrement les évêques, avaient besoin d'exemples illustres pour les détourner du torrent du siècle auquel, trop souvent, plusieurs d'entre eux se laissaient entraîner. Violente autant

qu'audacieuse dans sa rupture avec l'Église, l'hérésie de Luther s'était cruellement servie de cette arme pour combattre contre nous, et arracher les peuples du sein de leur mère.

Deux grandes lumières brillèrent alors, entre toutes les autres, dans les rangs de l'épiscopat toujours si glorieux au temps même des plus grands scandales. Ces lumières furent saint François de Sales, dont nous avons hier médité quelques vertus, et saint Charles Borromée, dont nous allons étudier la vie aujourd'hui : le premier, modèle admirable de la douceur chrétienne, subjuguant tous les cœurs et les gagnant à Jésus-Christ par la charité ; le second, exemple non moins frappant d'une vie pénitente, dont la vue seule appuyait, plus fortement que toutes les paroles, la mission de réforme qu'il avait à remplir. L'un et l'autre également remplis d'un amour sans mesure pour Dieu et pour les âmes, pour la gloire et la prospérité de la sainte Église. Que d'actions de grâces la reconnaissance des siècles ne doit-elle pas rendre à Notre-Seigneur, pour avoir donné à sa sainte épouse de semblables défenseurs, pour nous avoir légué à tous d'aussi parfaits modèles !

Comme saint François de Sales, saint Charles Borromée eut le bonheur de naître d'une famille éminemment chrétienne. Comme lui aussi, malgré les dangers de sa jeunesse, il sut conserver intact le trésor de son innocence. Inappréciables grâces qui, du reste, portèrent également leurs fruits dans l'une et dans l'autre de ces deux grandes âmes.

Au moment où saint Charles terminait ses études à l'université de Pavie, le pape Pie IV, son oncle, nouvellement élu, l'appela près de lui à Rome.

L'esprit de piété, la haute intelligence et la capacité du jeune Borromée, firent oublier qu'il avait à peine vingt-deux ans. Une maturité précoce, qu'on ne pouvait méconnaître en lui, le fit considérer par le Pontife comme capable de l'aider à supporter en grande partie le fardeau de son sublime ministère. Il fut donc créé cardinal, et peu de jours après il fut fait archevêque de Milan et grand pénitencier. Il reçut également divers autres titres et dignités spirituelles ou temporelles de l'État ecclésiastique, ainsi que plusieurs abbayes et bénéfices importants. C'est ainsi que, comblé de pouvoirs, d'honneurs et de richesses, le jeune cardinal de Sainte-Praxède entra dans la carrière qu'il devait si saintement parcourir.

Dès le premier instant, il commença l'œuvre de réforme à laquelle Notre-Seigneur l'avait appelé. L'oisiveté de la cour romaine était une des plus grandes sources des maux dont il gémissait. Il y introduisit le goût des sciences et des études, persuadé qu'une vie sérieuse et occupée serait toujours un préservatif contre bien des tentations, et un moyen de ranimer la foi dans les âmes.

Combien de prêtres, combien même de missionnaires, dans certaines positions, sont tombés, parce que, dans l'inaction volontaire ou forcée de leur ministère extérieur, ils se sont abandonnés à une triste oisiveté !

L'institution de son académie et la publication des *Nuits Vaticanes* ne furent pour saint Charles qu'un prélude bien incomplet de ce qu'il méditait pour le bien de l'Église. Toutefois il s'en servit pour mettre en relief des hommes illustrés plus tard par d'éminents services rendus au Saint-Siège. Il y acquit de plus, pour lui-même, une très-salutaire influence sur l'élite de la société romaine; influence dont il se servit puissamment pour opé-

rer de grandes œuvres dans le gouvernement de l'Église.

Il suffira de mentionner ici la reprise et la conclusion si importante du grand et saint Concile de Trente. Œuvre d'une conséquence inappréciable, terminée principalement grâce au zèle et à la persévérance de saint Charles appuyé sur la puissance du Pontife son oncle.

Au commencement de sa promotion au cardinalat, saint Charles, tout en conservant dans son cœur les sentiments d'humilité et de piété chrétiennes dont il ne se départit jamais, crut devoir extérieurement suivre l'usage du temps, en donnant à sa maison toute la pompe que sa position lui permettait. Mais bientôt éclairé de Dieu, il commença, sur ce point, une réforme qu'il rendit plus parfaite encore aussitôt après la publication des décrets de Trente.

En cela il avait un double motif : le premier, de donner par un aussi éclatant exemple une nouvelle sanction aux ordonnances du Concile ; le second, d'entrer plus parfaitement dans la pratique des vertus ecclésiastiques, dont il faisait son invariable règle. La réforme, que le saint cardinal commençait ainsi sur lui-même, ne s'arrêtait déjà plus à ce point dans sa pensée. Il voulait dès lors se décharger entièrement du soin des affaires générales de l'Église, pour se consacrer entièrement à la conduite de son diocèse. Déjà même il en avait plusieurs fois supplié le pape de lui en accorder la faculté. Le conseil formel de D. Barthélemy des Martyrs, l'un des plus saints évêques de ce temps, suspendit encore l'exécution de ce projet.

Il le réalisa quelque temps après, lorsque saint Pie V eut été placé à la tête de l'Église. Le saint Pontife eut ardem-

ment désiré conserver près de lui un cardinal dont la vertu avait donné de nouvelles preuves au conclave. Par ses instances réitérées et si légitimes, saint Charles triompha de cette honorable résistance, et il eut la consolation de pouvoir se consacrer uniquement au soin pastoral des âmes confiées à sa garde dans l'immense diocèse de Milan.

L'état affreux dans lequel était alors tombée cette Église, est à peine croyable de nos jours. Peuple et clergé se livraient à des désordres capables de déchirer le cœur d'un évêque bien moins zélé que saint Charles. La plus grossière ignorance sur les vérités de la religion régnait partout, et l'on voyait s'accréditer de plus en plus parmi le peuple un mélange monstrueux d'erreurs et de superstition. L'usage des sacrements était tellement tombé en désuétude que, parmi les prêtres, plusieurs ne savaient même plus les administrer, ou même ne l'avaient jamais su. D'autres, qui continuaient à entendre les confessions, ne s'approchaient jamais du sacrement de Pénitence, qu'ils ne se croyaient pas obligés de recevoir. L'ivrognerie et le libertinage étaient si communs parmi eux, que le proverbe suivant était alors reçu parmi le peuple de Milan : *Si tu veux aller en enfer, fais-toi prêtre*. De leur côté, les réguliers ne menaient guère une vie moins scandaleuse, et les religieuses dans les cloîtres n'imitaient que trop ce funeste exemple. La clôture n'existait plus dans leurs monastères, où elles donnaient des repas, des fêtes profanes et des bals, où leur chasteté se trouvait exposée comme si elles fussent demeurées dans le siècle. En un mot, personne ne songeant à réprimer de semblables abus, il en résultait que le mal était arrivé à son comble. Ces désordres, du reste, loin de se borner à la province

de Milan, n'étaient que trop communs dans le reste de l'Europe. Doit-on s'étonner, d'après cela, que les hypocrites déclamations des sectaires aient donné au mot de réforme une influence si fâcheuse sur la foi des peuples à cette malheureuse époque ?

Tel est le lugubre tableau que les historiens de saint Charles tracent de son diocèse au moment où il vint y résider. Le compte exact qu'on lui en rendit le fit trembler, et à juste raison, sur la grandeur des obligations de sa charge. Jusqu'alors il avait mené la vie d'un prélat exemplaire. Il comprit qu'une sainteté ordinaire ne suffisait plus pour arrêter un si effroyable torrent de vices. Il commença par publier dans son diocèse le Concile de Trente, et les actes d'un premier synode provincial. Il fit ensuite une nouvelle réforme dans sa maison, la réduisant à l'état où le saint Concile l'exige, lorsqu'il fait aux évêques et autres dignitaires ecclésiastiques les recommandations suivantes : « Qu'ils se contentent d'un ameublement modeste, et d'une table frugale; que dans leurs demeures et leur représentation, il n'y ait rien qui ne respire la simplicité et le mépris des choses vaines ¹. » Il renonça en même temps aux charges de grand pénitencier, d'archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure; au protectorat du Portugal et de la basse Allemagne, et à toutes les autres charges et dignités qu'il possédait. Il se démit également des abbayes, bénéfices et pensions dont il jouissait, et qui lui procuraient un énorme revenu; se réservant seulement, pour suppléer aux revenus insuffisants de son siège, une pension sur l'archevêché de Tolède.

Il régla sa maison de la manière la plus exacte et la

¹ Sess. xxv. De ref. c. 4.

plus édifiante. Il en fit un vrai séminaire, où se formèrent des prélats remarquables. La méditation du matin et les repas étaient en commun. Tout y respirait le recueillement, la mortification et la vie réglée.

Il veillait de même à tous les emplois de sa charge, avec une exactitude qui changea bientôt la face du diocèse. Il regarda toujours comme la principale et la plus chère de ses sollicitudes, la formation d'un digne clergé séculier, cette force première et fondamentale des Églises. Les réglemens qu'il traça pour y réussir, les efforts qu'il tenta pour y arriver, eurent d'immenses résultats, non-seulement dans son diocèse, mais dans l'Église universelle. Les fondateurs en particulier de nos séminaires de France, y puisèrent cet esprit de sainteté dont on recueille tant de fruits depuis plus de deux siècles. Beau modèle, encourageant exemple de ce que nous aussi, et plus spécialement que partout ailleurs, nous devons tenter et accomplir dans les missions.

Pour conserver et continuer avec succès le bien commencé avec tant de fatigues, saint Charles voulut réunir autour de lui une association de prêtres qui fussent entièrement et immédiatement sous la dépendance de l'autorité diocésaine. Dans ce but, il institua les Oblats de Marie.

Du reste, le besoin de prêtres vivant en commun, tout en conservant le caractère de prêtres séculiers, comme dans les premiers siècles, ce besoin, si vivement senti de nos jours dans toute l'Église, se révélait alors de tous les côtés. On le devait surtout à l'impulsion donnée par le saint Concile de Trente, à la promulgation des mémorables décrets où l'Église avait rendu aux évêques l'autorité juridictionnelle et morale, que leurs propres fautes

et d'autres abus de tout genre, leur avaient enlevée dans les siècles précédents.

Saint François de Sales, dirigé par la même pensée, avait donné aux prêtres de la Congrégation diocésaine, formée par lui à Thonon, les admirables constitutions de l'oratoire de Rome. Il voulut de plus en demeurer constamment le supérieur; croyant absolument nécessaire à ses vues d'avoir toute l'autorité sur ces prêtres auxiliaires, dont il voulait disposer entièrement pour chaque besoin plus impérieux de son diocèse.

C'est ainsi qu'en France se manifesta, bientôt après, le grand mouvement auquel nous devons les vénérables Congrégations de Saint-Sulpice, de Saint-Vincent de Paul, de l'Oratoire dans ses beaux jours, et d'autres gloires de notre Église.

Tant de travaux entrepris pour la gloire de Dieu, tant de réformes opérées pour son amour et le salut des âmes, devaient mériter à saint Charles la récompense promise en ce monde à ceux qui veulent vivre dans la piété, à ceux bien plus encore qui veulent y conduire les autres : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*¹.

Ces marques glorieuses de l'apostolat ne manquèrent pas à l'œuvre de saint Charles. Persécutions de toute nature; contradictions sans nombre, de la part de toutes sortes de personnes séculières, ecclésiastiques et religieuses; réputation déchirée par la calomnie; railleries, sarcasmes, murmures contre une piété outrée, un zèle indiscret enfantant le trouble, contre un jugement peu solide, qui ne lui permettait pas de comprendre toute la

¹ II Tim. iii, 12.

portée de ses actes : telles furent les épreuves auxquelles Notre-Seigneur daigna le soumettre. Tels furent les motifs des plus graves accusations portées contre lui, devant la puissance souveraine spirituelle et temporelle, en Espagne et à Rome. Il lui fallut enfin partager ce dernier danger de l'Apôtre : *Periculis in falsis fratribus*.

Une collégiale révoltée l'insulta outrageusement et avec violence dans sa dignité d'archevêque. Un moine apostat ne craignit pas d'attenter à sa vie. Mais faux frères et puissants ennemis ne purent rien contre l'oint du Seigneur, sinon le purifier comme l'or dans la fournaise au milieu des persécutions.

Quelle fut pendant tout ce temps, et jusqu'à la fin de sa vie, la règle particulière de conduite que saint Charles se traça ? L'Église entière le connaît, et admire encore chaque jour la puissance de la grâce, qui le soutint au milieu d'aussi rigoureuses mortifications. La manière dont il entreprit de pénibles voyages, nous en donnerait seule une idée bien capable de nous humilier.

Lors de l'élection de Grégoire XIII, il avait confié à la médecine humaine le soin de travailler à le délivrer d'une indisposition, qui mettait obstacle à cet important voyage. Les résultats obtenus furent le contraire de ce qu'on pouvait en attendre. Alors le courageux cardinal eut recours à un moyen qu'on appela depuis *le remède de saint Charles*. Il se traça un régime de vie consistant principalement en une rigoureuse abstinence, en un jeûne bien plus austère que celui des plus rigoureuses règles religieuses, et par là il se trouva débarrassé complètement des souffrances qu'il éprouvait. Quelque temps après, ayant été de nouveau appelé à Rome, il s'y rendit au mois de décembre, ajoutant aux incommodités de la

saison un jeûne continuel ; soutenant son courage et ses forces par une oraison entremêlée de discours de piété avec ceux qui l'accompagnaient. Il logeait dans les villages et les plus pauvres auberges, où toute sa nourriture consistait en un peu d'herbes et de fruits , dormant bien souvent sur la simple paille.

A Milan, cette vie austère était un continuel sujet d'inquiétudes et de sollicitations de la part de ceux qui l'entouraient. Un jour il lui survint une indisposition, qu'il regarda comme une punition de Dieu. Il céda jusqu'à un certain point à des instances réitérées pour l'engager à adoucir son régime de vie, et il attribuait à cette cause le mal qu'il venait d'éprouver. A peine rétabli, il se remit à ses anciennes pratiques de pénitence. Il ne prit d'autre nourriture qu'un peu de pain et d'eau , excepté le dimanche, le mardi et le jeudi, jours auxquels il y ajoutait un peu d'herbes et de laitage.

A cette mortification, dont notre tiédeur ou notre faiblesse de tempérament s'effraie, le saint ajoutait la privation du sommeil et les austérités de toute nature, que l'ardent amour de Dieu et la vue des crimes de la terre inspirent aux âmes pénitentes. Il le fit avec une constance et une fermeté que la persévérance couronna de sa suprême gloire, et que Dieu se plut à exalter dans son serviteur, en le faisant placer avec tant d'éclat sur les autels.

Cette constance, il en donna également des preuves dans toutes les difficultés, dans toutes les persécutions qu'il rencontra. Et, comme cela ne manque jamais d'arriver en pareille circonstance, cette constance, fondée uniquement sur la confiance en Dieu, et la défiance de ses propres forces, produisit des merveilles.

Ainsi, malgré les continuelles contradictions qu'il rencontra, il ne cessa pas un seul jour de sa vie, de consolider et de développer l'œuvre de réforme, qu'il avait si glorieusement et si courageusement commencée. Pour y parvenir, il recourut, avec un succès des plus encourageants, à ces assemblées synodales dont, à chaque pas dans l'Église, et nous en particulier dans ce moment, nous voyons les fruits sous nos yeux. Il y promulgua des réglemens dont l'Église universelle adopta la sage pensée.

« Les anciens canons, s'objectait-il dans un discours prononcé au milieu d'une de ces assemblées, les saints canons ne sont pas faits pour notre époque. La sévérité de l'ancienne discipline ne convient pas aux mœurs d'aujourd'hui. Il y a déjà longtemps qu'on vit comme nous le faisons; nos prédécesseurs se réglèrent ainsi; le temps n'est pas venu de faire de la nouveauté. — Loin de nous pareille pensée, répliqua le saint, la médecine des anciens canons est au contraire la plus utile et la plus opportune de toutes. Elle est seule capable de guérir nos maladies spirituelles; parce que le même moyen qui a introduit et propagé l'ancienne discipline chrétienne, doit aussi la rétablir et la conserver. »

A ces exemples de vertus aussi éminentes nous n'avons rien à ajouter. Nous vous rappellerons un seul trait de cette admirable vie : je veux parler de la charité déployée par saint Charles dans la peste de Milan.

Très-chers confrères, une grande leçon nous est offerte ici. La maladie qui fit tant de ravages dans cette illustre métropole, vient, ou du moins un fléau analogue vient chaque année nous visiter sur cette terre, où tant de voix nous crient : Prêtres de Jésus-Christ, soyez constamment prêts à paraître devant votre Juge. Chaque année, au re-

tour des mêmes saisons, le même mal qui, l'année précédente, avait fait ouvrir tant de tombes, ce mal revient en creuser de nouvelles. Loin de ralentir sa fureur, il semble la redoubler à chaque ravage. La gravité de nos devoirs augmente donc dans la même proportion. — Songeons-y sérieusement devant Dieu. — Comment nous tenons-nous prêts, pour ce qui nous concerne? En quel état de conscience nous exposons-nous à être saisis par cette maladie d'extermination? Comment accomplissons-nous nos devoirs de charité spirituelle, et autant qu'il dépend de nos faibles ressources, nos devoirs de charité corporelle envers ces pauvres peuples?

J'abandonne cette double pensée à toutes vos réflexions. Ainsi, nous venons de le voir, sous quelque aspect qu'on l'envisage, saint Charles sera toujours un modèle sublime de vertus chrétiennes; le flambeau des évêques et des prêtres, qui veulent répondre dignement à leur vocation dans l'Église; la parfaite image de l'esprit apostolique qui doit animer les missionnaires, dont l'œuvre est si grande et les difficultés si nombreuses. Sans doute chacun de nous ne peut pas aspirer aux grâces qui lui permirent de mener une vie extérieure aussi pénitente. Mais l'amour des souffrances dont il était rempli; l'esprit de mortification qui l'accompagnait partout; l'amour de Dieu qui sanctifiait toutes ses œuvres, et lui inspirait un si grand courage: voilà ce que nous devons, ce que nous pouvons posséder dans un degré d'autant plus éminent, que nous nous adresserons plus ardemment à notre divin Sauveur pour l'obtenir. Que ce bon Maître donc entende en ce moment les désirs sincères de notre cœur. Qu'il daigne répandre sur l'aridité de notre âme cette rosée bienfaisante de la grâce qui féconde la terre la plus

stérile : *Rorate, cœli, desuper*. Grâce de Dieu, inondez-nous, fécondiez-nous ; et faites-nous comprendre avec saint Charles la vérité pratique de cette parole : *Non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* ¹.

¹ Rom. viii, 18.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

SEPTIÈME JOUR.

SECONDE MÉDITATION.

AMOUR DE DIEU.

*Filii mei, non diligamus verbo
neque lingua, sed opere et veritate.*

I Joan. iii, 18.

Nous avons déjà considéré ce matin, en méditant sur les souffrances du Sauveur, combien nous devons concevoir d'amour et de reconnaissance pour un Dieu qui nous a donné d'aussi grandes marques de tendresse. L'aimer par-dessus toute chose, et toute chose pour lui ; voilà ce qu'un pareil amour exige, voilà ma loi, voilà mon bonheur. Méditons-le en ce moment ; ou plutôt, laissons notre cœur s'épancher doucement dans la contemplation des titres d'amour que Dieu s'est acquis sur nous. Nous pouvons tout renfermer dans les considérations suivantes :

- 1° Bienfaits que nous avons reçus dans la création ;
- 2° Bienfaits de la rédemption ;

3^e Amour de reconnaissance qui nous est imposé envers Dieu, auteur de tous ces biens.

Nous y trouverons un bien beau sujet pour les réflexions auxquelles nous allons nous livrer dans le silence de notre cœur. Ici, encore, Jésus-Christ sera devant nos yeux, non-seulement comme docteur et modèle, mais encore comme l'objet direct de ce même amour.

Je vous adore donc, je vous bénis dans ma reconnaissance, ô Jésus, Dieu d'amour qui vous êtes fait homme par amour ! Jésus, principe et terme éternel du faible hommage d'amour que mon âme peut vous rendre ici-bas !

I.

Bienfaits de la création.

I. DIEU M'A CRÉÉ. — Si un grand de la terre, si un roi puissant, comblant de biens le dernier des hommes, daignait lui préparer de ses propres mains toutes les choses nécessaires pour mener une vie heureuse, certainement cet homme se croirait justement lié par la plus grande reconnaissance envers un semblable bienfaiteur. S'il manquait à un pareil devoir, on n'aurait pas assez de blâmes pour flétrir sa conduite. Cependant il ne s'agirait là encore que d'un homme vis à vis d'un autre homme ; tandis que, par rapport à Dieu, nous hommes formés par lui à son image, nous lui devons bien plus encore que cet heureux sujet ne devrait à son roi. En effet, sortant de son repos éternel, ce souverain Seigneur a daigné nous tirer du néant, nous et tout ce qui existe : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil quod factum est* ¹.

¹ Joan. 1, 3.

Par conséquent, si cet univers existe; s'il paraît à nos yeux d'innombrables créatures, formées pour célébrer sans relâche la majesté de leur auteur; si l'homme, chef-d'œuvre de la création, règne sur le monde visible, en attendant qu'il aille, dans le sein de Dieu, régner avec lui pendant les siècles immortels; à qui doit-on tant de prodiges, sinon à celui de qui il est écrit : *Dixit, et facta sunt* ¹? si j'existe moi-même, et si j'existe pour être éternellement heureux un jour, c'est à mon Dieu, et à lui seul que je le dois. Pourrai-je donc jamais devenir assez ingrat pour méconnaître un pareil bienfait? Et si un semblable malheur m'était arrivé, que de larmes et de regrets ne devrait-il pas exciter dans mon cœur!

II. DIEU M'A DISTINGUÉ, DANS SON AMOUR, ENTRE TOUTES LES AUTRES ŒUVRES DE LA CRÉATION. — Non-seulement Dieu m'a créé comme les êtres insensibles pour le glorifier matériellement et sans le comprendre; il m'a créé, de plus, pour le connaître, l'aimer, le servir, et ensuite jouir avec lui de sa gloire. Il m'a donné une âme douée d'une intelligence qui se complait, avec des charmes infinis, dans la contemplation de toute grande vérité sortie du sein de Dieu lui-même. Il m'a donné un cœur pour aimer le beau et le bon; un cœur si vaste et si puissant que Dieu seul peut le remplir; un cœur si avide d'amour que Dieu seul, en y régissant comme un triomphateur, peut lui donner le repos de la jouissance satisfaite : « *Fecisti nos ad te, Domine; et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* » Et voilà ce qui doit être, de ma part, l'objet de la plus vive reconnaissance; puisque je trouve, dans l'accomplissement de mes devoirs, le seul

¹ Ps. XXXII, 9.

véritable bonheur que je puisse goûter sur la terre.

III. DIEU A TOUT CRÉÉ POUR MOI. — Je porte donc en moi-même, par le seul bienfait de la création, bien des titres à l'amour que je dois à mon Dieu ; mais d'autres faveurs encore ont suivi pour moi ce premier bienfait. Sans parler des beautés et des avantages que je puis retirer des êtres sans raison, sur lesquels Dieu m'a donné l'empire, je suis entouré d'autres hommes portant en eux l'image de sa majesté divine, comme cette même image est gravée au fond de mon propre cœur. C'est à lui que je dois le bonheur d'avoir compris les charmes attachés à la tendresse d'un bon père, à l'amour d'une mère qui m'a si souvent prodigué ses soins et ses caresses, à l'affection d'un ami qui m'ouvre son âme, et m'offre un cœur capable de comprendre le mien. Je lui dois les ineffables joies que me cause la vue de la vertu dans ceux qui la possèdent. Lorsque le spectacle de l'homme vraiment juste frappe mes regards et me ravit d'admiration ; lorsque cet homme, aimé du ciel et vénéré de la terre, m'attendrit jusqu'aux larmes par les œuvres sublimes de la miséricorde ; lorsque j'ai vu sa générosité, son dévouement, son courage s'élever si haut au-dessus des vertus vulgaires, la pensée de ma reconnaissance s'est portée aussitôt vers mon Dieu, premier auteur de tant de merveilles. J'ai compris ensuite tout ce que de semblables hommes méritaient de notre part, de respect, d'amour et de gratitude : cette lumière m'a montré quel nouveau degré de gloire il en rejaillissait sur celui qui possède de pareilles perfections à un degré que notre intelligence est insuffisante à comprendre. Et alors j'ai senti avec saint Bernard, que Dieu avait, hors de lui, bien des titres à mon amour ; mais que le plus grand de ces titres était lui-même. Que,

par conséquent, il fallait non-seulement l'aimer, mais encore l'aimer sans mesure : « *Causa diligendi Deum, » Deus est ; modus, sine modo diligere*¹. »

II.

Bienfaits de la Rédemption.

Les bienfaits de la rédemption, envisagée comme nous le ferons ici, ne se bornent pas aux humiliations, aux souffrances et à la mort endurées pour nous par Notre-Seigneur. De pareils excès d'amour suffiraient, il est vrai, pour toucher le cœur le plus insensible. Cependant, il est d'autres considérations encore auxquelles il sera bon de nous arrêter, après que nous aurons porté une dernière fois notre douloureuse pensée sur le martyr enduré par le Sauveur pour effacer nos crimes.

I. DIEU M'A RACHETÉ. — Venez donc, vous tous qui aimez le Seigneur, remettez-vous devant les yeux les mystères d'anéantissement d'un Dieu fait homme pour l'amour de vous. Voyez-le, ce Verbe fait chair qui vient au milieu des siens pour les sauver, et les siens ne veulent pas le recevoir : *In propria venit, et sui eum non receperunt*². Pénétrez une dernière fois dans l'étable de Bethléem, et contemplez-y encore enveloppé dans les langes de la pauvreté, cet enfant nouveau-né pour vous : *Natus est vobis*³. Voyez-le, il commence à souffrir et à gémir pour le salut du monde. Entrez ensuite dans l'humble demeure de Nazareth, admirez-y le Sauveur obéissant, humilié, pauvre et abject aux yeux des hom-

¹ S. Bern. *Tract. de dilig. Deo.* cap. 1. — ² Joan. 1, 11. — ³ Luc. 11, 11.

mes pendant trente années. Voyez-y Jésus soumis à Marie et à Joseph : *Et erat subditus illis* ¹. Suivez-le dans ses fatigues apostoliques au milieu des peuples. Apprenez de lui, en même temps, à préférer à toute nourriture la volonté de votre Père céleste; à vous montrer partout doux, humble et compâtissant envers vos frères, pour passer comme lui, partout, en faisant du bien : *Transiens benefaciendo*. Assistez à cette dernière cène, où l'Agneau sacré, immolé pour le salut du monde, consacrait, pour la première fois, l'auguste victime de la nouvelle alliance, où son amour, ne connaissant plus de bornes, nous donnait sa chair à manger et son sang à boire : *Hoc est corpus meum..... hic est enim sanguis meus* ². Voyez enfin ce Sauveur adorable aimant jusqu'à la fin ceux qu'il avait aimés toujours, souffrir et mourir, et triompher ensuite de la mort et de la souffrance, pour ouvrir à tous les hommes le royaume de son Père : *Decebat enim eum propter quem omnia, et per quem omnia, qui multos filios in gloriam adduxerat, auctorem salutis eorum per passionem consummare* ³.

Considérez ensuite que non-seulement vous avez participé à tant de bienfaits, comme simples chrétiens; mais que, de plus, vous en avez reçu de tout particuliers, qui deviendront pour vous une source de gloire spéciale dans la vie éternelle. Pensez-y sérieusement, interrogez votre cœur et vous verrez, après cela, s'il s'étend trop loin le précepte donné à tous les hommes, et à vous en particulier : *Diliges Dominum tuum ex toto corde tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua* ⁴?

II. DIEU M'A SANCTIFIÉ. — Notre-Seigneur nous a tirés,

¹ Luc II, 51. — ² Matth. XXVI, 26 et 28, — ³ Heb. II, 10. — ⁴ Matth. XXII, 37.

avec tous les hommes, de la masse de perdition où nous gémissions tous. Il l'a fait au prix de tout son sang, et c'était là une grâce dont l'importance frapperait le plus aveugle des hommes. Mais il n'a pas borné là ses bontés à notre égard. Il nous avait dit par son Prophète que si une mère pouvait oublier son enfant, lui n'en agirait jamais de la sorte avec nous : *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui* ¹. Et pour nous le prouver, à nous en particulier, il nous a fait naître au milieu de son peuple. Il nous y a préparé d'avance une lumière infaillible pour nous guider dans le dangereux pèlerinage de la vie. Il nous a envoyé, au moment convenable, des protecteurs et des appuis pour nous garantir contre les attaques de nos ennemis. Après qu'il nous eut guéris une première fois de nos infirmités par le baptême, il nous a donné un remède assuré pour les rechutes si fréquentes à notre faiblesse. Il nous a préparé une manne céleste, une divine nourriture qui donne des forces pour conquérir la vie éternelle. Enfin tout ce qu'il fait pour nous en ce monde, ses grâces, ses lumières, ses sacrements; tout cela nous est offert comme des moyens efficaces pour arriver enfin à cette céleste Jérusalem, à cette terre de promesse où coulent le lait et le miel, où il n'y aura plus de larmes ni de douleurs : *Et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra* ². Comment pourrions-nous ne pas l'aimer en reconnaissance de tant d'amour ?

III. DIEU VEUT ME GLORIFIER. — C'est pour nous conduire dans sa gloire que Notre-Seigneur a supporté tant de mé-

¹ Is. XLIX, 15. — ² Apoc. XXI, 4.

pris, tant de travaux et de souffrances. Nulle marque de tendresse, nul sacrifice ne lui paraissaient trop grands pour nous mériter cette grâce, et il nous l'a dit : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis* ¹.

Il faut bien l'avouer : le trésor que notre bon Maître voulait livrer en notre puissance, était digne d'un prix singulièrement élevé. Sans doute il eût été impossible à notre néant et à notre corruption d'oser y mettre celui du sang d'un Dieu ; mais Jésus-Christ a voulu nous donner infiniment au delà de ce que nous pouvions même comprendre. Il a voulu ne laisser aucun prétexte à notre ingratitude.

Non-seulement il nous a rachetés ainsi, mais il nous soutient, il nous sanctifie tous les jours par les grâces, par les secrètes inspirations de l'esprit d'amour et de sainteté ; il nous sanctifie surtout par la réception des divins sacrements : et tout cela, uniquement pour nous glorifier un jour, pour nous faire partager avec lui son bonheur éternel. Est-ce là, je le demande, un amour digne d'un Dieu ? Pourrions-nous hésiter à nous livrer entièrement, dès ce monde, à ce même amour qui sera notre partage dans l'éternité ? Mettrons-nous encore de coupables retards à aimer de toute notre âme, de tout notre esprit, de tout notre cœur et de toutes nos forces, l'aimable objet de l'amour que nous partagerons avec les saints, dans les joies sans trouble de la Jérusalem céleste !

Disons-le donc, et pratiquons-le, à l'exemple de l'Apôtre bien-aimé du Sauveur : *Nos ergo diligamus Deum : quoniam Deus prior dilexit nos* ². Disons-le avec un grand

¹ Joan, xv, 13. — ² I Joan, iv, 19.

saint qui a beaucoup aimé : « Jubes te, Domine, diligi a » me; da quod jubes, et jube quod vis¹. »

Oui, mon Dieu, donnez-nous votre amour, puisque vous nous commandez de l'avoir dans notre cœur; puisque sans votre grâce, nous ne pourrions jamais répondre à ce que vous avez droit d'attendre de nous : « Amorem tui » cum gratia tua mihi dones. » Donnez-nous votre amour; donnez-nous ce que vous nous demandez, afin qu'ensuite vous couronniez en nous vos propres dons, et qu'à vous seul en revienne toute la gloire. Faites surtout que nous n'aimions rien hors de vous si ce n'est en vous. Car ce ne serait pas assez d'aimer, avec quelque mesure, celui qui nous a prodigué sans réserve les trésors de son cœur : « Minus te amat, qui tecum aliquid amat quod non prop- » ter te amat². » Faites enfin que nous vous aimions comme vous nous avez aimez, et alors nous pourrions nous rendre le consolant témoignage que l'Apôtre ne craignait pas d'exprimer pour lui-même, en disant : *Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro*³.

III.

Amour de reconnaissance que nous devons à Dieu.

Nous devons aimer Dieu par reconnaissance; nous devons l'aimer uniquement et avec une générosité sans mesure; c'est là ce qu'ont fait et ce que font encore tous les

¹ S. Aug. — ² S. Aug. *Conf.* lib. x, c. 29. — ³ Rom. viii, 38 et 39.

saints de l'Église. Allons à ces grands docteurs de l'amour, et demandons-leur qu'ils nous apprennent comment on aime. Enseignez-nous donc comment on allume dans son âme ces ardeurs célestes dont vous étiez embrasés, ô vous tous, héroïques amis d'un Dieu mort pour sauver vos âmes! sublimes amants de la beauté éternelle de mon Dieu; vous qui parvîntes, comme saint Paul, à pouvoir défier toute créature de vous séparer jamais de la charité de Jésus-Christ, venez donc et apprenez-nous à aimer comme vous avez aimé vous-mêmes. Apprenez-nous à dire et à pratiquer après vous, que sur la terre il n'est aucun obstacle capable d'arrêter une âme aimante, quand elle veut se rapprocher de son Dieu; aucun lien qu'on ne puisse rompre, quand il s'agit d'entrer dans la liberté de l'amour à la suite du Sauveur Jésus : *In his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos*¹. Cœurs puissants, dont le Ciel exalte aujourd'hui les triomphes et dont la terre a consacré la mémoire; vous tous, héros des premiers âges de l'Église, vous qui les avez suivis avec non moins d'héroïsme, François d'Assise dont les immortelles folies sont devenues la gloire de l'univers catholique tout entier; sublime Thérèse, Xavier au cœur d'apôtre, et vous toutes, âmes saintes, martyrs, confesseurs, vierges et pontifes, apprenez-nous donc votre langage inconnu à la terre; dites-nous comment on se nourrit de ces maximes d'amour : *Ou souffrir, ou mourir! Toujours souffrir, jamais mourir!* Grand Ignace de Loyola, répétez-nous aussi, apprenez-nous à redire et à comprendre ce que vous ressentiez si bien, lorsque, dans les élans de votre âme embrasée, vous disiez à ce grand Dieu que nous servons tous :

¹ Rom. VIII, 37.

« Suscipe, Domine, universam meam libertatem. Accipe
 » memoriam, intellectum atque voluntatem meam. Quid-
 » quid habeo vel possideo mihi largitus es : id tibi to-
 » tum restituo, ac tuæ prorsûs voluntati trado ad guber-
 » nandum. Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones,
 » et dives sum satis, nec aliud quidquam ultra posco¹. »

Oui, mon Dieu, prenez et conservez pour vous tout ce que je suis et tout ce que j'ai. Prenez ma liberté, cette liberté funeste dont j'ai tant abusé pour perdre votre amour. Prenez tout mon cœur, et ne m'en laissez plus jouir que pour vous aimer sans mesure. Prenez-le, ce cœur ingrat qui vous a méconnu, qui vous a aimé si tard, ô beauté toujours ancienne et toujours nouvelle : « Sero
 » te amavi, sero te cognovi, pulchritudo tam antiqua et
 » tam nova². »

Tout ce que j'ai, vous appartient, ô mon Dieu ! je l'ai reçu de vous pour vous aimer, et je n'en veux plus que pour votre amour. Oh ! pourquoi donc en ai-je si souvent et si cruellement abusé pour attrister votre tendresse ? Sauvez-moi de moi-même, ô mon Dieu ! Ne me laissez que votre amour, et reprenez pour vous tous vos dons ; car je ne veux plus rien désormais hors de vous : « Quidquid habeo vel possideo mihi largitus es : id tibi
 » totum restituo, ac tuæ prorsûs voluntati trado ad gu-
 » bernandum. » Donnez-moi seulement votre grâce et votre amour, et tout le reste n'est plus rien pour moi. Hors de votre amour je n'ai rien ; avec ce divin amour je ne manque de rien ; je vous possède, et, avec vous, des trésors que la terre ne saurait contenir : « Amorem tui
 » solum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis, nec
 » aliud quidquam ultra posco. »

¹ Prière de S. Ignace, livre des Exercices. — ² S. Augustin.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

SEPTIÈME JOUR.

TROISIÈME MÉDITATION.

PERSÉVÉRANCE.

*Nemo mittens manum suam ad aratrum
et respiciens retro, aptus est regno Dei.*

Luc. ix, 62.

Adorons Dieu toujours immuable dans son infinie sainteté, Dieu seul ne changeant jamais dans ses perfections éternelles : *Tu autem idem ipse es* ¹ ! Demandons-lui une participation à cette vertu d'immutabilité, dans laquelle il nous fera entrer un jour, et qui doit, dès à présent, assurer notre persévérance dans le bien :

Considérons donc maintenant :

- 1° La nécessité de la persévérance ;
- 2° Les moyens à prendre pour l'obtenir ;
- 3° La récompense qu'elle nous ménage.

I.

Nécessité de la persévérance.

Il faut persévérer : cette vérité ne saurait être douteuse.

¹ Ps. c1, 28.

Les divins oracles, ma simple raison et la crainte des maux attachés aux rechutes me le démontrent d'une manière évidente. Car, pour le dire avec saint Bernard : « Absque perseverantia nec qui pugnat victoriam, nec pal-
» mam victor consequitur¹. »

I. LES DIVINS ORACLES. — Nous l'avons vu bien souvent dans les méditations de cette sainte retraite, non-seulement Notre-Seigneur nous enseigne la pratique des vertus apostoliques par les divins préceptes de sa doctrine, mais encore par ses exemples. Ici encore il nous parle par des faits sans réplique et par des leçons également puissantes sur notre cœur. Nous devons donc nous encourager à cette désirable persévérance par l'exemple de celui qui doit, en toute chose, nous servir de modèle. Nous verrons ensuite comment ces mêmes exemples s'accordent admirablement avec sa doctrine ; comment nous devons y reconnaître la claire manifestation sur ce point de la volonté divine à notre égard.

Notre-Seigneur, en effet, ne fut pas seulement humble, pauvre, obéissant, mortifié, plein de zèle et d'amour pour Dieu et pour les hommes, aux premiers jours de sa vie : il le fut au commencement ; il le fut constamment ; il le fut jusqu'à la fin. Toujours saint, toujours grand, toujours lui-même. Le plus beau, le plus parfait modèle de persévérance dans le sacrifice, comme il est le plus beau, le plus parfait modèle de la générosité avec laquelle l'universel holocauste de nous-mêmes doit être offert à l'éternelle majesté de son Père.

L'exemple d'une pareille vie pourrait donc bien nous suffire pour nous engager à persévérer jusqu'à la fin

¹ Ep. 129.

dans l'esprit de notre vocation. Cependant, Notre-Seigneur a voulu y ajouter l'autorité de plusieurs préceptes non moins capables de nous y déterminer efficacement. Il nous a dit à tous que, si nous persévérions, nous irions avec lui dans la gloire qu'il nous destine : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit*¹. Mais il nous assure également que si, après avoir commencé à le suivre, après avoir mis la main à la charrue, nous regardons en arrière, nous cessons aussitôt d'être propres au royaume de Dieu : *Nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retro, aptus est regno Dei*².

A des témoignages aussi explicites, nous pourrions joindre ceux des disciples fidèles du Maître commun que nous servons ; mais il est inutile de les rapporter ici. Ce que nous venons de voir suffit pour nous montrer que la doctrine du Sauveur, sur ce point, n'est pas douteuse. Ses exemples, d'ailleurs, sont concluants. Par conséquent, ces premières considérations doivent déjà nous faire vivement sentir la nécessité d'une persévérance sans laquelle nous ne recevrons pas la couronne promise à ceux qui auront constamment et légitimement combattu : *Non coronatur nisi legitime certaverit*³.

II. LA RAISON HUMAINE. — Quand je n'aurais pas reçu de Notre-Seigneur des préceptes aussi positifs sur l'obligation de la persévérance, je n'en comprendrais pas moins par moi-même la nécessité. Pourquoi, en effet, me suis-je résolu à entrer sans réserve dans une vie toute nouvelle ? Pourquoi ai-je même commencé de travailler à la sanctification que Dieu exige de moi ? Parce que, si je prends un autre chemin, je cours le plus grand danger

¹ Math. x, 22. — ² Luc. ix, 62. — ³ II Tim. ii, 5.

de me perdre, en méconnaissant ainsi les plus grands bienfaits de ce bon Maître ; parce que je veux éviter cette ingratitude ; parce que je veux me sauver, sauver les âmes et devenir un saint, comme ma vocation m'y oblige : voilà ce qui me détermine à agir comme je veux le faire. Et je le demande, les motifs que j'ai aujourd'hui de me sanctifier, cesseraient-ils d'exister par le fait seul que je viendrais à changer de résolution ? Si mon cœur ingrat et sans vertu venait à regretter les misérables jouissances qui lui inspirent en ce moment un profond dégoût, ces jouissances deviendraient-elles alors plus légitimes ? Et si je change d'une manière aussi malheureuse, mon Dieu, mon grand Dieu qui m'aime, changera-t-il pour cela ? cessera-t-il d'être digne de tout mon amour ?

Si même, sans retomber dans le désordre, je venais à me contenter d'une vie de tiédeur, les promesses attachées à la sainteté du missionnaire perdront-elles leur réalité ? Serai-je moins cause qu'auparavant du peu de fruit que je recueille dans les travaux de mon apostolat ? Ou bien, ces âmes, privées de la vie éternelle par ma négligence, cesseront-elles d'être aussi chères au cœur de Dieu, qu'elles le sont aujourd'hui ? Évidemment toutes ces hypothèses tombent d'elles-mêmes ; et je ne saurais m'y arrêter sans donner des preuves du plus déplorable aveuglement. Je dois donc éviter à tout prix de me rendre coupable d'une ingratitude aussi criante que celle que je commettrais, si je ne persévérerais pas dans les résolutions de cette retraite.

Dans ces jours de recueillement et de silence intérieur, j'ai pu entendre, et j'ai entendu en effet la voix de mon Dieu : cette voix, que mon cœur a comprise, m'engage à me consacrer de nouveau, et plus étroitement que ja-

mais, au service d'un maître aussi libéral et aussi aimant que le mien. Avec plus d'amour que jamais, je lui ai dit et je lui répète qu'il est mon unique Seigneur, mon calice de félicité et la part de mon héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*¹. Je le dis avec bonheur et du fond de mon âme; je le dis maintenant; je veux le répéter demain et toujours : *Pars mea Deus in æternum*².

III. SUITES FUNESTES D'UNE RECHUTE. — Si j'avais le malheur de tomber dans une rechute; si, par un découragement déplorable, je quittais la voie de salut où je viens de m'engager, j'en serais aussitôt puni par un funeste retrait de grâces, et par un refroidissement sensible de l'amitié de mon Dieu. Trop heureux encore, si je ne finissais point par me perdre entièrement ! Je persévérerai donc, afin d'obtenir avec certitude la brillante couronne qui m'attend. Cette couronne mérite bien que je l'achète, même par de longues années de constance et d'épreuves.

Et que pourrai-je désirer en effet, sinon d'arriver un jour au terme heureux où les peines et les combats de la vie recevront leur récompense ? A quoi me serviraient, sans cela, mes privations de tous les instants, le sacrifice que je fais de toutes les affections de la nature, mes luttes contre moi-même et contre les penchants de mon cœur ? A quoi bon tant de violences et tant de travaux entrepris pour conquérir le royaume de Dieu, si je ne veux pas persévérer jusqu'à la mort ? Vraiment je serais un insensé, et le plus insensé des hommes; car si nos espérances se bornent aux choses de la terre, je puis bien dire avec

¹ Ps. xv, 5. — ² Ps. lxxii, 26.

le Sage : Enivrons-nous de parfums et couronnons-nous de roses : *Unguentis nos impleamus : coronemus nos rosis* ¹. Je puis bien ajouter dans le même sens, avec saint Paul : *Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus. Vana est fides.... manducemus et bibamus, cras enim moriemur* ².

Donc, puisque je veux ressusciter à la vie parfaite de Jésus-Christ, puisque je veux arriver à cette éternelle demeure où la mort n'aura plus d'empire ; jusqu'à la fin de cette vie, ô mon Dieu ! je combattrai pour vous, et en votre vertu, contre moi-même et contre l'enfer, afin que la mort ne puisse plus me dominer : *Resurgens..... jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* ³.

II.

Moyens de persévérance.

Convaincu de la nécessité où je me trouve de persévérer constamment, je dois, avant de quitter cette retraite, prévoir d'avance les principaux moyens qui peuvent m'y conduire.

I. UNION CONSTANTE A JÉSUS-CHRIST. — Parmi ces moyens, il en est un qui fécondera puissamment tous les autres : c'est l'union parfaite avec Notre-Seigneur dans toute ma conduite. J'y trouverai ma force, ma lumière, ma consolation. Par là, mes pensées seront saintes, de la sainteté de Jésus-Christ ; mes paroles et mes actions seront également saintes. Ainsi je serai humble avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ ; je serai obéissant en Jésus-

¹ Sap. xi, 7 et 8. — ² I Cor. xv, 17, 19 et 32. — ³ Rom. vi, 9.

Christ et pauvre en Jésus-Christ. Je vivrai, comme lui, de foi et d'amour. Mon zèle sera son zèle ; ma pénitence et ma mortification seront siennes ; ma persévérance enfin, reposée en sa propre vertu, sera désormais assurée, et la récompense éternelle ne m'échappera plus.

II. VIGILANCE. — Je me maintiendrai dans cette vie d'union par une grande vigilance sur moi-même. Je pratiquerai le conseil du Sauveur : *Quod vobis dico omnibus dico : Vigilate*¹. Je veillerai sur mes sens, afin de me garantir des pièges que m'offre Satan dans le dangereux climat que j'habite, et au milieu des mœurs licencieuses que je rencontre autour de moi. Je veillerai contre l'orgueil qui me prépare aussi bien des combats ; contre l'attache aux commodités de la vie, qui pourrait me poursuivre même au milieu des privations. Je veillerai attentivement sur mon cœur ; je ferai de fréquents retours sur moi-même par de bons examens de conscience, afin de remplacer, en quelque manière, la confession dont je suis souvent privé. Lorsque je pourrai m'approcher de cette divine source de pénitence et de pardon, je le ferai avec une sainte avidité. Par là, je mériterai que, dans les jours où je ne pourrai m'en approcher, Notre-Seigneur entende ce gémissement de mon désir : *Hominem non habeo*².

III. FIDÉLITÉ A L'ORAISON. — Sans efforts et sans trouble, j'entrerais dans cette vie de sainte oraison, dont une éternité de bonheur sera le terme. Regardant en particulier l'exercice de la méditation comme mon pain journalier de chaque jour, j'y emploierai tout le temps nécessaire pour en retirer du fruit ; en comprenant toute l'importance, je serai ingénieux à saisir les instants fa-

¹ Marc. XIII, 37. — ² Jo. II, 7.

vorables pour m'y livrer, et le Seigneur bénira mes efforts. Au contraire, en me privant de ce puissant secours, je me rendrais semblable à une branche desséchée, qui finit par être enlevée de la tige et mourir : *Nisi quod lex tua meditatio mea est*, me dirai-je avec le prophète, *tunc forte periissem in humilitate mea* ¹. Et cette crainte salutaire, jointe aux faveurs qui me sont promises si je suis fidèle, cette crainte amoureuse me soutiendra dans les sécheresses et les langueurs. Elle finira par me conduire au port si désiré de la persévérance.

IV. OFFICE DIVIN. — La récitation de l'Office divin deviendra encore pour moi une source de bénédictions, parce que je m'en acquitterai avec la piété qu'une semblable fonction exige de moi. J'éviterai ainsi les reproches adressés par Notre-Seigneur à ceux qui, honorant Dieu des lèvres, ont le cœur loin de lui : *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longè est a me* ². Je chanterai sans cesse, de cœur et d'esprit, les louanges de ce grand Dieu que mes lèvres honorent : *Psallam spiritu, psallam et mente* ³. Je mériterai par là que ma prière monte vers le Seigneur, comme la fumée d'un agréable encens : *Dirigatur, Domine, oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo* ⁴.

V. LECTURES PIEUSES. — Je chercherai aussi, dans de pieuses lectures, dans la méditation assidue de la parole éternelle, dans l'exemple et les maximes des saints, une nourriture préparée pour les âmes droites et pour les hommes simples de cœur. Je m'y fortifierai dans mes bons propos, et dans la vie d'union et de foi que j'ai résolu de pratiquer fidèlement. Je graverai ces paroles et ces exem-

¹ Ps. cxviii, 92. — ² Matth. xv, 8. — ³ I Cor. xiv. — ⁴ Ps. cxl, 2.

ples sur les tables de mon cœur : *Scribam in tabulis verbu*¹. Je les reproduirai dans mes pensées, dans mes paroles, dans toute ma conduite : « *Pingebat in actibus paginam* » quam legerat. » Et je le ferai, comme me le conseille l'auteur de l'imitation, humblement, simplement, avec fidélité : « *Humiliter, simpliciter, fideliter.* »

VI. SAINT SACRIFICE. — Mais c'est surtout au sacrifice adorable de nos autels que je puiserai mon esprit d'union à Jésus-Christ, et que je trouverai de puissantes garanties pour ma persévérance. Lorsque seul, au milieu de mes pauvres chrétiens, dans un réduit semblable à l'étable de Bethléem, j'élèverai vers le ciel la chair sacrée de mon Dieu ; lorsque mes lèvres se rougiront de son sang ; que mon cœur se sentira pénétré de l'ardeur qu'y fait naître ce divin breuvage, je demanderai alors à Jésus amour sans bornes et persévérance. Et mon Sauveur aura pitié de ma faiblesse. Il m'entendra, il viendra lui-même me donner la victoire contre tous mes ennemis. Et je persévérerai dans ce combat de tous les jours, parce que, ne pouvant rien par moi-même, je puis tout en celui qui me fortifie, et que celui-là m'a dit : *Confidite, ego vici mundum*².

III.

Récompense de la persévérance.

I. GRACES ABONDANTES. — Ainsi conquise par la toute-puissance de Jésus-Christ, cette persévérance me conduira infailliblement au port du salut ; mais avant de m'y faire entrer, elle aura déjà produit bien des fruits de bé-

¹ Deut. x. 2. — ² Joan. xvi, 33.

nédiction pour mon âme et pour mes frères, pour mes enfants en Jésus-Christ. Plus la grâce s'affermira en moi, plus la persévérance deviendra facile et assurée. Les obstacles à l'établissement de la vie parfaite diminueront tous les jours. Tous les jours aussi ma sainteté deviendra plus féconde et plus élevée. Quoiqu'il me reste encore à faire un long chemin pour arriver à la sainte montagne de la perfection, je m'armerai chaque jour d'une nouvelle confiance. Tout joyeux dans mon cœur, je me lèverai chaque jour, pour y faire de nouveaux pas qui me conduiront enfin dans le sein de mon Père : *Surgam et ibo ad Patrem* ¹. Et j'irai à ce Dieu d'amour par la confiance et par la paix. Et mon combat deviendra comme une fête. Ma vie sera la douce aurore du bonheur éternel : *Nihil melius est quam timor Dei, et nihil dulcius quam respicere in mandatis Domini* ².

II. SUCCÈS DANS LES TRAVAUX. — Ainsi comblé des dons de Dieu, je verserai les trésors de sa grâce sur tout ce qui m'environnera. Humble avec Jésus-Christ, je ne blesserai personne par mon orgueil, et les âmes viendront à moi, et je les donnerai à mon divin Maître. Pauvre avec Jésus-Christ, je trouverai dans les richesses de mon détachement de quoi répandre des bienfaits sur la terre. Obéissant avec lui, je partagerai ses victoires. Son amour, son zèle que je posséderai, triompheront des âmes. Attaché sur la croix avec lui, j'attirerai comme lui de nombreuses âmes à ma suite. Avec lui enfin je pourrai dire au divin Père de famille : *Quos dedisti mihi custodivi : et nemo ex eis periit nisi filius perditionis.... Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum : ut videant claritu-*

¹ Luc. xv, 18. — ² Eccl. xxiii, 57.

*tem*¹. De tous ceux que vous m'avez donnés, ô mon Père, aucun ne s'est perdu par ma faute. Ce sont mes amis, mes frères, mes enfants bien-aimés, placez-les donc, ô mon Dieu, avec moi dans votre sein, où je trouverai le repos et la lumière, le repos sans trouble, et la lumière éternelle !

III. SAINTE MORT ET BIENHEUREUSES SUITES. — Et maintenant, ô mort, on me dira de te craindre et de redouter ton approche ! Où est-il donc ton aiguillon, ô mort ? Qu'est devenue ton amertume ? Comment as-tu perdu ta victoire : *Ubi est, mors, victoria tua ? ubi est, mors, stimulus tuus* ?² Retrouve donc le secret de faire frissonner les cœurs ; car tu es vaincue en cet instant. On t'a ravi ta puissance.

Vois ce prêtre fidèle, ce missionnaire sans reproches, comme tes atteintes lui sont douces ! On lui a dit que tu allais venir ; il t'a vue, il t'a contemplée, et il a souri de bonheur, et tu lui as semblé comme une heureuse messagère de la plus agréable nouvelle : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus*³.

Où donc as-tu trouvé des charmes, ô mort ? Ne sais-tu donc plus faire trembler les âmes sous la main de Dieu ? *Absorpta est mors in victoria*⁴ ! Tu es vaincue, ô mort, et le Dieu de la vie t'a changée pour nous en joie et en espérance : *Bonum est judicium tuum, o mors*⁵ ! Oui, ton jugement est bon et doux pour le missionnaire fidèle jusqu'à la fin ; oui, ton jugement est doux quand il annonce la victoire. Victoire donc, ô mort ! victoire et triomphe ! car tu es devenue pour nous l'ange de la délivrance : *Dirupisti vincula mea*⁶. Victoire et triomphe, ô mort ! victoire pour l'heure où tu viendras nous prendre, afin de

¹ Joan. xvii, 12 et 24. — ² I Cor. xv, 55. — ³ Ps. cxxi, 4. — ⁴ I Cor. xv, 54. — ⁵ Eccl. xli, 8. — ⁶ Ps. cxv, 46.

nous conduire dans le sein de Dieu ; triomphe pour l'instant qui suivra ta venue ! triomphe et triomphe pour toujours : *Absorpta est mors in victoria !*

Oh ! quand donc te verrai-je , ô mort ! et quand viendras-tu m'apprendre ce cantique de la sortie d'esclavage ; ce cantique de Moïse que répètent dans toute l'éternité mes frères de la céleste Sion : *Cantantes canticum Moysi servi Dei, et canticum Agni* ¹? Divin Agneau, immolé pour les péchés du monde, viens donc bientôt rompre les dernières chaînes qui me retiennent à la terre. Époux de mon âme, venez l'introduire dans la demeure éternelle que vous lui prépariez : *Et spiritus et sponsa dicunt : Veni..... veni, Domine Jesu* ².

¹ Apcc. xv, 3. — ² Apoc. xii, 17.



JÉSUS, MARIE, JOSEPH.



HUITIÈME JOUR.



CONSIDÉRATION UNIQUE.

BONHEUR D'UN SAINT MISSIONNAIRE DANS LE CIEL.

Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.

I Cor. II, 9.

Je vous adore, ô magnifique rémunérateur des sacrifices faits ici-bas pour votre amour. Je vous adore, ô Jésus qui, après nous avoir comblés de vos grâces sur la terre, couronnez dans le ciel vos propres dons ¹, et nous faites jouir de votre gloire. Vainqueur éternel, en présence de qui toute puissance s'incline, je vous adore prosterné, anéanti aux pieds de votre miséricorde. Je vous conjure, par les entrailles de cette bonté qu'on n'implora jamais en vain, de me faire entrer un jour dans ce royaume dont je vais méditer les grandeurs.

Lorsque, parvenu à la porte de son éternité, le missionnaire fidèle paraîtra devant vous, et lira dans votre sentence l'assurance infaillible d'un bonheur sans fin ; quelle

¹ Coronas dona tua. *S. Aug.*.

joie ineffable devra inonder son cœur ! Comme son âme tressaillira d'allégresse, en entendant cette voix aimée l'appeler à recevoir une aussi brillante couronne ! Quel bonheur pour lui de se voir réuni pour jamais à un tendre Père, dont l'amour lui sera ainsi assuré pour toujours ! Semblable à l'aigle de la sainte Écriture, ce Père, rempli d'attention pour la faiblesse de son enfant, l'avait garanti avec un soin admirable contre les dangers de la vie. Il l'avait pris pour ainsi dire sur ses épaules, afin de lui enseigner à parcourir sans crainte la voie de perfection qu'il lui traçait. Aujourd'hui encore il étendra ses ailes pour le recevoir et lui apprendre à s'envoler vers l'éternelle demeure des élus : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos et super eos volitans, expandit alas suas, et assumpsit eum atque portavit in humeris suis* ¹.

Levez-vous donc, portes éternelles ; levez-vous à l'approche de ce nouveau triomphateur, que le Roi des rois introduit dans son royaume. Princes de la cour céleste, recevez-le au milieu de vos joies éternelles : *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini portæ æternales* ².

Mais quelle est donc cette gloire ? quel bonheur Dieu réserve-t-il à ceux qui l'aiment ? L'Apôtre, ravi jusqu'au troisième ciel, en découvrit la grandeur et il nous le dit : L'œil de l'homme n'a point vu, l'oreille de l'homme n'a point entendu, et son cœur n'a pas compris ce que Dieu prépare aux saints dans le ciel : *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum* ³. Ce que nous savons seulement, c'est que tous les maux seront exclus à jamais de ce bienheureux séjour : *Non accedet ad te malum, et fla-*

¹ Deut. xxxii, 11. — ² Ps. cxlii, 7. — ³ I Cor. ii, 9.

*gellum non appropinquabit tabernaculo tuo*¹; que toutes joies véritables y seront réunies : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos*²; que ce bonheur et cette gloire n'auront à subir aucun changement : *Regni ejus non erit finis*³.

I.

Le saint Missionnaire n'aura plus aucun mal à craindre dans le ciel.

Blessés profondément dans notre corps et dans notre âme par le péché de notre premier père, nous trouvons dans cette punition héréditaire la source de tous nos maux en ce monde. Par conséquent, l'empire du péché cessant avec la vie, tous les maux qui l'accompagnent maintenant disparaîtront pour les âmes parvenues à la gloire. Parmi les maux du triste exil où nous gémissons, les uns touchent à notre corps : ce sont les douleurs et les infirmités qui nous rendent plus ou moins pénible notre passage dans le monde. Dans le ciel tous ces maux auront disparu : *Salvatorem exspectamus Dominum nostrum Jesum Christum qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ*⁴. Sur la terre encore, il faut mourir ; et, pour notre faible nature, la mort est souvent bien amère. Mais au ciel, la mort vaincue par Jésus-Christ n'aura plus d'empire sur nos âmes : *Et mors ultra non erit; neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima transierunt*⁵.

De son côté, l'âme pendant la vie est soumise à des

¹ Ps. xc, 40. — ² Ps. xxxv, 9. — ³ Luc. 1, 33. — ⁴ Philip. III, 20 et 24. — ⁵ Apoc. xii, 4.

peines plus cruelles encore que le corps ne saurait l'être. Ce sont les amertumes, les dégoûts, les humiliations, les déchirements du cœur, auxquels tous les hommes doivent prendre leur part. Eh bien ! encore, toutes ces souffrances seront inconnues dans le ciel. Les humiliations y seront récompensées par la gloire ; nous nous réjouirons donc des jours où nous les aurons subies sur la terre en union à celles du Sauveur Jésus : *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti, annis quibus vidimus mala*¹. La pauvreté endurée de même pour l'amour et l'imitation de Jésus-Christ sera remplacée par l'abondance infinie des délices de la maison de Dieu : *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ : et torrente voluptatis tuæ potabis eos*². En un mot, toutes les anciennes douleurs, toutes les anciennes privations seront oubliées, et la main du Sauveur essuiera pour toujours les larmes de nos yeux : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum*³.

Oh ! alors nous comprendrons combien était véritable cette parole de l'Apôtre : *Non sunt condignæ passionis hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis*⁴. Nous verrons combien nous étions à plaindre, lorsque nous avions tant de peine à embrasser une aussi salutaire doctrine ; combien notre cœur était aveugle, lorsqu'il fallait nous faire violence pour goûter cette promesse si glorieusement réalisée dans le ciel : *Id enim quod in præsentî est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis*⁵.

¹ Ps. LXXXIX, 15. — ² Ps. XXXIV, 9. — ³ Apoc. VII, 17. — ⁴ Rom. VIII, 18. — ⁵ II Cor. IV, 17.

II.

Le saint Missionnaire n'aura plus de bien à désirer.

Les bienheureux dans le ciel goûteront la plénitude d'un bonheur qui ne laissera rien à désirer, et qui ne fatiguera jamais. Leur corps, autrefois corruptible, appesanti vers la terre et sujet à la mort, sera pour jamais affranchi de la corruption. Il deviendra impassible; il prendra l'agilité et la subtilité que le corps de notre divin Maître possédait après la résurrection, et la mort n'aura plus sur lui aucun empire : *Seminatur corpus animale, surget corpus spirituale*¹. *Mors ultra non erit*². Compagnon des peines et des combats de l'âme sur la terre, il entrera ainsi en partage de la gloire commune. Et alors, comme le dit saint Paul, s'accomplira pleinement la promesse du Prophète : *Absorpta est mors in victoria. Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus*³ ?

La gloire du corps des saints sera donc bien grande; mais celle de l'âme sera bien plus complète encore. Dieu y rétablira pour jamais la perfection de son image. Il la remplira de lui-même et de tous ses dons : *Ego merces tua magna nimis*. Ainsi, ce cœur aveugle qui ne peut aujourd'hui saisir parfaitement une seule des beautés de Dieu, qui se fait à peine une idée de l'amour infini que ce souverain maître de nos âmes nous porte; cette intelligence obscurcie par le péché, cette intelligence qui, malgré son orgueil, est forcée d'avouer que, dans les merveilles du monde, elle ne voit partout que ténèbres et

¹ I Cor. xv, 44. — ² Apoc. xvi, 4. — ³ I Cor. xv, 55.

obscurité; cette intelligence, rendue à sa vraie lumière, verra Dieu tel qu'il est : *Videbimus eum sicuti est* ¹. Elle le verra grand, immense, infini, et cette vue l'enivrera d'un bonheur sans bornes.

Ainsi se révéleront à nos yeux ces mystères d'une grandeur dont nous entrevoyons de loin en loin quelques traces à travers les obscurités de la vie : *Videmus nunc per speculum, tunc autem facie ad faciem* ²; mystères si remplis de consolation et de charmes, que même cette vue imparfaite suffit maintenant pour nous faire prendre la terre en dégoût : « *Quam sordet tellus, dum cœlum aspicio!* » Que la terre et ses plaisirs me répugnent quand je contemple devant Dieu ce beau ciel où il veut me conduire un jour ! Que la terre me paraît méprisable, quand la parole sainte me dévoile quelques-unes des splendeurs de cette Jérusalem céleste, dont le langage prophétique de l'Apôtre me donne une si grande idée ! O cité sainte, ma patrie, quand vous verrai-je descendre du sein de Dieu, parée comme une épouse pour son époux ? Quand donc retentiront aux oreilles de mon cœur ces paroles dont l'Agneau divin s'est réservé le secret pour jusqu'au temps de l'éternel bonheur ? *Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cœlo a Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo. Et audivi vocem magnam de throno dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis* ³ ? Quand donc, ô mon Dieu, entrerais-je avec vous dans cette demeure vraiment permanente, qu'espéraient les patriarches des plus anciens âges du monde, qu'espèrent aussi les justes de tous les siècles ; que tous, dans cette vie, nous saluons de loin, comme la

¹ I Joan. III, 2. — ² I Cor. XIII, 12. — ³ Apoc. XXI, 2 et 3.

terre de notre héritage : *A longe... aspicientes, et salutes* ¹.

Heureux héritage que les saints missionnaires non-seulement partageront avec le reste des élus, mais où Notre-Seigneur leur donnera une part d'autant plus grande de sa gloire, que leur vocation en ce monde les aura établis dans une position plus élevée au-dessus de leurs frères. Cette part sera aussi d'autant plus abondante et glorieuse, qu'ils auront plus parfaitement, dans la vie, imité Notre-Seigneur conversant et vivant au milieu des hommes, pour leur enseigner la céleste doctrine de son Père. Car, nous l'avons déjà vu, ceux qui montreront aux peuples les voies de la justice, brilleront dans l'éternité d'une gloire qui leur sera entièrement propre : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* ². C'est encore ce que Notre-Seigneur nous enseigne, lorsqu'il nous dit qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de son Père : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt* ³. L'Église répète, après son divin époux, lorsqu'elle distingue, parmi les bienheureux, ces chœurs d'Apôtres, de Prophètes et de Martyrs qui célèbrent sans fin les louanges de Dieu : *Te gloriosus Apostolorum chorus ; te Prophetarum laudabilis numerus ; te Martyrum candidatus laudat exercitus* ⁴. Elle le déclare plus explicitement encore, lorsqu'elle nous enseigne qu'une couronne particulière est réservée dans le ciel aux martyrs, aux docteurs et aux vierges. Ainsi, nous missionnaires, apôtres des nations, martyrs d'espérance ou de désir, si nous n'avons pas le bonheur de l'être un jour en réalité ; nous qui continuons, d'une manière toute spéciale, l'œuvre de Jésus-

¹ Heb. xi, 43. — ² Dan. xii, 3. — ³ Joan. xiv, 2. — ⁴ Te Deum.

Christ en enseignant aux âmes les voies de la justice, soyons fidèles à notre vocation, et nous sommes assurés, qu'un jour la plus éclatante couronne nous sera donnée pour l'éternité : *Qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates.*

III.

Le saint missionnaire n'aura plus aucun changement à craindre dans le ciel.

Une des plus grandes peines de ce monde est certainement le vague où nous sommes condamnés à vivre en ce qui concerne notre avenir. C'est l'alternative continuelle de biens et de maux qui nous accueillent successivement, sans que nous puissions rien fixer autour de nous. Bien-être du corps, jouissances, repos, tout cela, sur la terre, est plein de variations et d'incertitudes : de telle sorte que l'état heureux de l'instant où l'on se trouve, est une assurance presque certaine des maux que l'avenir prépare : *Risum reputavi errorem : et gaudio dixi : Quid frustra deciperis ¹ ?... Et extrema gaudii luctus occupat ².* Ce n'est pas tout ; quand même ce bien-être, cette santé, ce repos endraient à se prolonger jusqu'à la mort, la perspective d'une fin plus ou moins prochaine est toujours là pour en détruire le charme. Mais au terme de la plus longue vie, l'homme le plus heureux et le plus honoré en ce monde peut bien dire et doit dire en effet avec le Sage : *Cumque me convertissem ad universa opera quæ fecerunt manus meæ, et ad labores in quibus frustra sudaveram, vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi, et nihil permanere sub sole ³.*

¹ Eccle. II, 2. — ² Prov. XIV, 13. — ³ Eccle. II, 11.

Les biens de l'âme ne sont pas moins sujets que ceux du corps à ces changements incompatibles avec un véritable bonheur. Notre intelligence, il est vrai, se complait parfois dans la contemplation des vérités que Dieu nous découvre. Notre cœur aussi goûte dans l'amour de son Dieu quelque chose du bonheur qui nous est réservé dans le ciel. Mais tout cela change et varie à chaque instant ; rien de tout cela n'a la fixité, l'assurance nécessaire au bonheur. Nous aimons Dieu, mais nous ne sommes pas certains de l'aimer toujours. Accablés sans cesse sous la pesanteur de ce corps de mort, portés comme invinciblement vers le mal, nous sommes souvent obligés de nous écrier, dans les angoisses d'une crainte trop fondée : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus*¹ ? Car nous sommes revêtus d'une chair de péché, qui nous tyrannisera sans relâche jusqu'à la mort : *Ego autem carnalis sum, venundatus sub peccato*². Ce corps tiendra sans cesse notre âme sur le penchant de sa ruine. Il l'enchaîne, il l'enchaînera toujours captive sous l'esclavage des sens ; et toujours, dans cette vie, nous pourrons dire en exprimant l'impatience d'arriver enfin à notre heureuse délivrance : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! Multum incola fuit anima mea*³.

C'est ainsi qu'un jour saint Augustin, s'entretenant avec sa mère mourante des joies du ciel et de la vanité des choses de la terre, se sentait, ainsi qu'elle, saisi d'un ardent désir de voir bientôt la gloire du Seigneur. C'est ainsi que le monde et ses vains fantômes leur paraissaient ce qu'ils sont réellement, néant et misère : « *Mundus iste, dit-il, nobis viluerat cum omnibus delectationibus suis*⁴. »

¹ Rom. VII, 24. — ² Loc. cit. 14. — ³ Ps. CXIX, 5. — ⁴ S. Aug. Conf.

C'est ainsi que nous-mêmes devons vivre tous les jours de notre vie, détachés de cette figure du monde qui passe, pour ne songer qu'aux biens éternels dont la possession nous attend : « O dies æternitatis clarissima, quam nox » non obscurat, sed summa veritas semper irradiat!... O » utinam dies illa illuxisset ¹. »

Qu'elle vienne donc, et bientôt, cette glorieuse éternité où nous serons avec Dieu pour toujours, où nous posséderons Dieu tel qu'il est : *Sicuti est*, c'est-à-dire avec sa plénitude de bonheur et son immutabilité; où, pour toujours, notre joie sera sans trouble; où toujours notre œil contempera, notre oreille entendra et notre cœur sentira ce que Dieu réserve de bonheur à ceux qui l'aiment : *In perpetuas æternitates*.

Oui, je le dirai en présence d'un si bel avenir, je le dirai avec l'ardeur du Prophète, qui exprimait ainsi ses amoureux désirs : Que puis-je espérer maintenant, si ce n'est vous, ô mon Dieu? *Et nunc quæ est exspectatio mea, nonne Dominus* ²?

Ne dois-je pas désormais tout sacrifier, tout entreprendre pour conquérir une pareille félicité? Que toutes les créatures disparaissent donc à mes yeux, et que Dieu seul, avec les richesses de son amour, soit la vue constante de mon âme. Disparaissez de mon cœur, funestes découragements, infidélités injurieuses au cœur de mon Dieu; lâchetés qui finiriez par me perdre; inconstances qui m'arrêtez si souvent dans la voie de notre perfection; esprit d'orgueil qui-soulèves à chaque instant mon âme; amour des honneurs et des commodités de la vie, qui me tyrannisez encore malgré mes sacrifices; amour des plaisirs, crainte

¹ De Imit. Christi, lib. III, c. 43. — ² Ps. XLVIII, 8.

de la souffrance, insensibilité de cœur pour mon prochain, indifférence pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, fuyez loin de mon cœur pour n'y jamais rentrer. Je ne veux plus connaître, aimer et servir que mon Dieu, dont les promesses sont éternelles; tandis que les vôtres, ô pompes du monde et de Satan! les vôtres sont mensongères et vos richesses ne durent qu'un jour.

Courage donc, ô mon âme, courage! le combat finira bientôt, et toujours la récompense durera. Courage, car le Roi de gloire t'attend pour te faire régner avec lui : *in perpetuas æternitates*. Heureux royaume, où nous jouirons, sans trouble et sans inquiétudes, de tous les biens capables de satisfaire le cœur de l'homme; où l'on ne connaîtra plus les maux de cette vie! Heureux séjour, où nous vivrons éternellement dans l'auguste assemblée des amis de Dieu, avec les anges et les saints, avec les Apôtres dont nous sommes les successeurs; où nous jouirons surtout des charmes ineffables que doit me procurer la vue des merveilles opérées par notre Dieu dans l'âme de Marie, notre reine et la reine du ciel : *Et tunc cum Deo erimus.... in perpetuas æternitates!*

Maintenant, messieurs et très-chers Confrères, maintenant que notre retraite est finie, et que nous allons nous quitter pour reprendre, avec une nouvelle ardeur, le cours de nos travaux apostoliques, j'ai besoin d'épancher dans votre cœur les sentiments dont mon âme est remplie. En nous réunissant ici, contre toute espérance, Notre-Seigneur nous a fait une grâce dont nous comprendrons plus tard toute l'importance. J'ai la douce confiance que par la miséricorde de notre di-

vin Maître, par la toute-puissante protection de Marie, ce premier synode de notre mission sera suivi des conséquences les plus fécondes et les plus heureuses.

L'étendue des matières que nous avons à y traiter, et le peu de temps dont nous pouvions disposer, nous ont empêchés, il est vrai, d'entrer dans le détail de plusieurs discussions du plus grave intérêt; mais nous avons établi, comme base de nos travaux à l'avenir, des principes qui doivent nécessairement conduire aux plus grands résultats. Laissons au temps à en développer les conséquences avec cette maturité qui assure le succès. Le fruit de nos délibérations est donc grand dès maintenant. Il le sera plus encore dans la suite, si, comme nous devons l'espérer, Notre-Seigneur continue à bénir les efforts de la bonne volonté commune. Car, messieurs et très-chers Confrères, quoique cette bonne volonté n'ait jamais été mise en doute dans aucun de nous, cependant, nous l'avouons avec un grand sentiment de joie, elle a augmenté en nous tous avec l'ardeur que nous inspiraient les décisions du synode. A jamais donc, très-chers Confrères, soyez fidèles et dévoués aux grands principes qui ont guidé nos pères au milieu de tant d'obstacles et de tant de difficultés. A leur exemple, redoublons de zèle pour la conversion des pauvres gentils qui nous entourent. Sanctifions-nous, en sanctifiant les chrétiens déjà formés. Qu'un jour enfin on puisse nous appliquer cet éloge que saint Maxime faisait d'un grand évêque ¹ : « Quia Pontificii administratione fulgebat, plures e discipulis reliquit sui sacerdotii successores ². »

Or, déjà nous l'avons compris, pour faire réussir entre nos mains l'œuvre de Dieu, nous devons être décidés à

¹ S. Eusèbe de Vercel. — ²S. Max. Hom. 59.

tout sacrifier s'il était nécessaire, même nos opinions personnelles les mieux arrêtées. Ce fait seul nous prouve que l'Esprit de Dieu était avec nous, et que nous avons été dirigés par sa céleste lumière. Gloire éternelle en soit rendue à l'auteur d'un aussi grand bienfait !

C'est donc avec le plus grand sentiment de joie, et je dirais même avec la plus vive reconnaissance, que je vous remercie en ce moment de la fidélité que vous avez apportée à vous laisser guider par cet Esprit de concorde, de lumière et de paix. Soyez-en bénis à jamais ! Oui, très-chers et très-dignes soutiens de mes faibles efforts dans cette mission, recevez en ce moment les actions de grâces de votre Évêque, dont vous avez rempli l'âme de bonheur, en ces jours qu'il comptera parmi les plus beaux de sa vie. Que mes mains vous bénissent tous par la vertu de Jésus-Christ ! ou plutôt, que Jésus-Christ lui-même vous bénisse et vous récompense ! que Jésus et Marie vous bénissent maintenant ; qu'ils vous bénissent tous les jours de votre vie ; qu'ils vous bénissent surtout à l'heure de votre dernier combat ! Mais je ne puis rien faire par moi-même pour vous ; mais si les vœux de mon cœur reconnaissant méritent d'être exaucés ; si la bénédiction d'un père qui aime ses enfants, peut attirer les grâces de Dieu sur eux ; permettez à l'émotion de mon cœur de vous le dire : oui, mes amis, mes frères, mes enfants bien-aimés en Jésus-Christ, vous serez comblés des grâces de mon Dieu ; car la bénédiction que mon cœur vous donne, peut être considérée par vous en cet instant comme l'expression de la plus vive tendresse. Que Jésus donc et Marie répandent sur vous l'abondance des grâces, qui méritent aux âmes la bienheureuse éternité dont nous venons de nous entretenir.

Vous le savez, très-chers confrères, et je puis bien vous le dire avec un grand évêque de notre Congrégation :
 » La vie des missionnaires s'en va vite. Ils passent comme
 » un messager qui porte à pas rapides des nouvelles
 » pressantes, comme la flèche qui fend l'air et tend à son
 » but; mais ce but, c'est l'éternité ¹ ! » Loin donc de nous affliger, en voyant se hâter le temps où cette éternité commencera pour nous, n'ayons devant les yeux que la pensée de la rendre telle que Dieu nous la réserve, si nous sommes fidèles.

Pour y parvenir, le chemin est facile; nous y sommes généreusement entrés, il suffit donc de nous y tenir, et le ciel s'ouvrira pour nous. Quel bonheur alors de nous trouver réunis pour jamais dans ce lieu de délices, où il n'y aura plus ni peines, ni fatigues, ni travaux, ni larmes : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit !*

Nous ne saurions nous le dissimuler, à la plus prochaine des réunions que nous puissions nous promettre, un temps suffisant se sera écoulé pour que plusieurs d'entre nous ne s'y trouvent plus. A cette première réunion, plusieurs d'entre nous, moi peut-être, nous aurons rendu au Seigneur compte des grâces abondantes répandues sur nous dans cette retraite. La voix de plusieurs d'entre nous aura cessé de se faire entendre; leurs pas, arrêtés par la mort, ne les porteront plus jusqu'ici. L'exemple de leur zèle et de leurs vertus n'échauffera plus notre cœur; les charmes de leurs pieux entretiens ne réjouiront plus nos âmes. Mais nous le disions, il y a quelque temps, répétons-le encore aujourd'hui : les ayant perdus sur la terre, nous espérons les retrouver au ciel. Qu'il

¹ Lettres de Mgr. Retord. — 1836.

sera doux alors pour des frères qui s'aiment, de se réunir enfin pour toujours, et d'habiter ensemble dans la maison du Seigneur ! *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* ¹ !

Là, nous verrons, avec d'ineffables délices, ce Jésus que nous aurons tâché d'imiter pendant notre vie, et qui nous couronnera au jour de notre triomphe. Nous aurons été pauvres, souffrants et humiliés avec lui sur la terre ; comme lui aussi nous serons glorieux dans le ciel. Quel bonheur et quel riche partage !

Et la pensée d'une mort qui doit m'introduire dans ce beau royaume, pourrait me causer des regrets et de la douleur ! Oh ! qu'il faut bien plutôt me réjouir lorsque ce moment heureux arrivera, et m'écrier avec le Psalmiste : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus* ². Oh ! qu'il vaut bien mieux dire avec saint Cyprien ³ : « Considerandum est, fratres dilectissimi, et
 » identidem cogitandum renuntiassé nos mundo, et tan-
 » quam hospites et peregrinos hic interim degere. Am-
 » plectamur diem, qui assignat singulos domicilio suo,
 » qui nos istinc ereptos, et laqueis sæcularibus exsolu-
 » tos, paradiso restituit, et regno cœlesti. Quis non per-
 » egre constitutus, properaret in patriam regredi ? Quis
 » non ad suos navigare festinans, ventum prosperum
 » cupidius optaret, ut velociter charos liceret amplecti ?
 » Patriam nostram paradisum computamus, parentes pa-
 » triarchas habere jam cœpimus : quid non properamus
 » et currimus, ut patriam nostram videre, ut parentes
 » salutare possimus ? Magnus illic nos charorum nume-
 » rus exspectat, parentum, fratrum, filiorum frequens nos

¹ Ps. cxxxii, 1. — ² Psalm. cxxi, 1. — ³ De Mortalitate.

» et copiosa turba desiderat, jam de sua immortalitate
 » segura, et adhuc de nostra salute sollicita. Ad horum
 » conspectum et complexum venire, quanta et illis et
 » nobis in commune lætitia est! Qualis illic cœlestium
 » regnorum voluptas sine timore moriendi, et cum æter-
 » nitate vivendi! quam summa et perpetua felicitas! »

Qu'il se hâte donc ce jour heureux de ma délivrance!
 Qu'elle vienne donc cette vie qui ne doit point finir!
 Qu'elle s'ouvre enfin pour mon repos et pour mon bon-
 heur, cette patrie tranquille où l'ennemi n'a plus d'en-
 trée!

« O quando lucescet tuus
 » Qui nescit occasum dies?
 » O quando sancta se dabit
 » Quæ nescit hostem patria¹? »

O Jésus! faites que cette vie de bonheur devienne à
 jamais mon partage; car votre amour, du moins j'aime à
 l'espérer, votre amour est entré dans mon cœur, et je ne
 veux plus vivre un seul instant sans vous aimer. O Marie!
 dont si souvent j'implore la puissante intercession pour
 mes derniers instants; Marie, qui avez daigné prendre
 sous votre protection la retraite que je viens de faire;
 Marie, mère de Dieu et mère des Missionnaires, prenez
 sous votre garde toute spéciale les résolutions de cette
 retraite. Faites qu'après l'avoir commencée avec vous,
 j'en dépose les fruits dans le sein de votre miséricorde:
 « Per te cœpta finiatur. » Laissez-moi vous renouveler
 l'acte de complet abandon que je vous ai fait de tout moi-
 même en y entrant, et obtenez-moi la grâce de vous répé-
 ter avec un amour digne de vous cette prière que je vous
 disais alors:

¹ Hymne des Complies des Brév. français.

« O Domina mea sancta Maria, me in tuam benedictam
» fidem ac singularem custodiam, et in sinum misericor-
» diæ tuæ hodie et quotidie animam meam et corpus
» meum, omnem spem et consolationem meam, omnes
» angustias et misérias meas, vitam et finem vitæ meæ
» tibi committo, ut per tuam sanctissimam intercessio-
» nem et per tua merita omnia mea dirigantur cogitatio-
» nes et opera secundum tuam Filii tui voluntatem.
x Amen. »





JÉSUS, MARIE, JOSEPH.

HUITIÈME JOUR.

CONSIDÉRATION FINALE.

DÉVOTION A LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

*Deus nos totum voluit habere per Mariam.
S. Bernard.*

Oui, très-sainte Mère de Jésus, très-sainte Mère et Maîtresse des Missionnaires, nous la terminerons avec vous cette retraite commencée sous vos auspices. Nous vous répéterons ces paroles que nous vous adressions, en vous demandant votre secours pour les jours de salut qui viennent de s'écouler si rapidement : « *Cuncta nostra oratio* » et *operatio à te incipiat, et per te cœpta finiatur.* »

Oui, nous le répéterons sans cesse, ô Marie ! votre puissance est la plus grande des puissances après celle de Dieu. Votre perfection est si élevée qu'aucune créature ne saurait espérer l'atteindre. Votre cœur est le plus pur, le plus tendre, le plus aimant et le plus aimable des cœurs après celui de Jésus. Votre nom seul, votre nom est le plus doux qu'ait jamais porté une fille d'Adam. Il est doux comme l'huile embaumée, qui s'échappe d'un

vase de parfums : *Oleum effusum nomen tuum*¹ ; il est doux comme le son chéri de la voix d'une mère ; il est doux comme le souvenir de ceux que l'on aime : *Et nomen virginis Maria*² !

Que ferons-nous en ce moment pour vous honorer, ô Marie ? que ferons-nous pour nous exciter de plus en plus à l'imitation de vos vertus ? car en ce dernier point surtout vous nous reconnaitrez pour vos enfants.

Pendant les jours bénis de notre retraite, nous avons contemplé les grandeurs de Jésus dans les différents mystères de sa vie mortelle. Nous avons cherché à nous pénétrer plus fortement que jamais de la nécessité où nous sommes de suivre un aussi admirable modèle. Aujourd'hui, Vierge sainte, nous épancherons un instant à vos pieds les sentiments de notre cœur à la considération de vos propres grandeurs, de votre amour pour nous et de la reconnaissance que nous vous devons pour tous les bienfaits que Dieu nous dispense par vos mains. Vous louer, vous aimer, vous honorer, ô Marie, n'est-ce pas, après l'amour de Jésus, la plus douce de nos pensées ?

Marie est grande et puissante dans l'Église : vérité proclamée partout et dans tous les siècles ; vérité pleine de consolation pour les cœurs chrétiens ; vérité célébrée dans toute l'Église par des transports d'une sainte allégresse ; vérité que la qualité de Mère de Dieu possédée par Marie suffirait seule pour établir de la manière la plus incontestable.

Arrêtons-nous à cette pensée et développons-la.

Vierge admirable, créature élevée au-dessus de toute créature, c'est elle qu'annonçait de loin à l'attente des

¹ Cant. 1, 2. — ² Luc. 1, 27.

nations l'histoire prophétique du peuple fidèle. C'est elle que, plus tard, l'Apôtre bien-aimé voyait, triomphante et radieuse, s'élever sur les nuées du ciel. Elle y était revêtue du soleil, les pieds posés sur la lune et la tête couronnée d'étoiles : *Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona duodecim stellarum* ¹.

Véritable mère des vivants, nouvelle Ève destinée à triompher de l'enfer, c'est elle que la parole consolante du Dieu des miséricordes promettait au repentir de nos premiers parents; elle qui devait, après bien des siècles, écraser la tête du serpent maudit : *Ipsa conteret caput tuum* ².

Arche de salut au milieu du déluge d'erreurs et d'iniquités que chaque siècle a vu se déborder sur le monde, Marie est encore l'échelle mystérieuse, qui, dans le songe du patriarche Jacob, joignait la terre aux cieux. Puissante Débora, toutes les générations chrétiennes l'ont vue, terrible comme une armée rangée en bataille, relever partout le courage abattu des guerriers du Seigneur : *Cessaverunt fortes in Israel, et quieverunt : donec surgeret Debora, surgeret mater in Israel* ³. Judith invincible, elle sera toujours vraiment grande au milieu de son peuple : *Magna facta est in Bethulia, et præclarior erat universæ terræ Israel* ⁴. Reine pleine de grâces et de charmes, Esther bien-aimée, elle sera toujours placée entre son peuple et la vengeance du Roi des rois; car la toute-puissance d'intercession lui a été donnée sur la terre et dans le ciel : « *Ab omnipotente Filio, omnipotens facta est* ⁵. »

Vierge incomparable, c'est à elle que l'Église donne les titres les plus glorieux qu'une créature ait jamais reçus ;

¹ Apoc. XII, 1. — ² Gen. III, 15. — ³ Judic. V, 7. — ⁴ Judith. XVI, 25. —

⁵ Richard de S. Laurent, *De Laud. Virg.* lib. 6.

à elle qu'elle adresse les plus touchantes prières. Miroir de justice, trône de l'éternelle sagesse, cause de notre joie, lui dit-elle, priez pour nous. Vase insigne de la dévotion, rose mystique, tour d'ivoire et maison dorée, priez pour nous. Priez pour nous, arche d'alliance, que Notre-Seigneur a placée au milieu d'Israël, pour nous assurer de l'effet des divines promesses. Priez pour nous, porte du ciel, et donnez-nous, au dernier jour de notre vie, l'entrée dans cet immortel royaume de votre Fils. Nous sommes bien souvent abandonnés, sans guide, sans lumières, au milieu des flots de cette vie, levez-vous donc sur nous, consolante étoile de la mer, et ramenez l'espérance au fond de nos cœurs abattus. Santé des infirmes, guérissez-nous; refuge des pécheurs, accueillez-nous avec miséricorde; secours des chrétiens, assistez-nous; priez pour nous, Reine des Apôtres, des confesseurs et des martyrs. Reine conçue sans péché, purifiez-nous de toutes nos souillures. Cœur sacré de Marie, cœur compatissant, où les pauvres pécheurs sont toujours assurés de trouver un refuge, ouvrez-vous enfin pour nous recevoir.

Les grandeurs de Marie la placent à un si haut degré de dignité que Dieu seul le surpasse : « Excedit omnem » altitudinem quæ, post Deum, dici vel cogitari potest ¹. » Mais aussi, son amour pour les hommes est si grand, que la tendresse seule d'une mère peut en inspirer de semblable. Et s'il est vrai de dire que nos mères, selon la nature, nous aiment d'autant plus que nous avons été pour elles, dans notre naissance, un plus grand sujet de douleur, combien ne devons-nous pas nous croire aimés

¹ S. Ansel. *De Ex. Virg.* c. iv.

de Marie, à qui notre enfantement sur le Calvaire causa tant de larmes. Enfants de sa douleur, nous lui avons coûté la vie de son Fils unique, et c'est au moment où s'accomplissait un pareil sacrifice, que Marie nous adopta pour ses enfants : *Cum vidisset ergo Jesus matrem, et discipulum stantem quem diligebat, dicit matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus* ¹.

Depuis cet instant, et dans tous les siècles, cette mère céleste n'a jamais cessé de veiller sur la sainte Église et sur chacun de nous en particulier, avec une sollicitude puisée dans les entrailles d'une affection vraiment maternelle. Aussi, depuis cet instant jusqu'à nos jours, la dévotion particulière et publique des fidèles envers elle n'a pas cessé de croître dans l'Église. Le triomphe d'Éphèse nous montre ce qu'en pensait le peuple chrétien des premiers âges. Une suite non interrompue de témoignages non moins éclatants constate également que, dans tous les temps, Marie, mère de Dieu et des hommes, a été constamment l'objet d'un culte et d'un amour semblables à nul autre.

Les mêmes témoignages prouvent de même que, si la confiance des peuples a été grande, plus grande encore a été, de la part de Marie, une tendresse manifestée par d'éclatants prodiges. Dans les siècles d'erreurs ou d'incrédulité, plus peut-être encore que dans les temps de foi, Marie a répandu sur l'Église des faveurs et des grâces que Jésus lui confiait pour être dispensées dans les jours des plus grands combats. Marie, en effet, devait vaincre partout l'erreur et l'impiété : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo* ². Elle devait encore servir de

¹ Joan. xix, 26. — ² Brev. rom. Off. parv. B. Mariæ.

canal aux mêmes grâces pour chacun de nous : *Deus nos • totum voluit habere per Mariam*¹. » Aussi voyons-nous que des fruits immenses ont toujours été produits dans les âmes, par la dévotion envers Marie. La foi de nos pères nous a laissé, pour souvenir de cette dévotion, d'innombrables autels, de magnifiques basiliques, de pieuses et illustres associations, que nous avons reçues d'eux avec reconnaissance et vénération. Quant à nous, vivant à une époque de retour religieux pour nos frères de France, nous laisserons après nous, sinon des monuments matériels aussi grandioses que ceux de nos pères, du moins d'incontestables témoignages d'un amour qui opère aussi des prodiges.

Jusqu'aux derniers âges du monde, les cœurs vraiment catholiques rediront les merveilles opérées, de notre temps et sous nos yeux, par la dévotion envers Marie. On redira, qu'au milieu de la plus triste incrédulité des jours mauvais de la France, une humble épouse de Jésus-Christ, fut choisie pour faire connaître au monde un nouveau signe de victoire, que Marie nous envoyait des cieux.

Jusqu'aux derniers âges du monde, l'admiration et la reconnaissance des peuples célébrera les merveilles opérées pour le salut des âmes, par les pieuses associations formées sous l'invocation de Marie.

La dévotion du saint Scapulaire, enrichie de tant de trésors ; celle du Rosaire, non moins féconde en fruits de salut, seront à jamais une source de sanctification pour les fidèles. Mais notre époque n'a rien à envier, sous ce rapport, aux temps qui nous ont précédés.

¹ S. Bernard.

Ne possédons-nous pas aujourd'hui, n'avons-nous pas vu naître sous nos yeux cette Archiconfrérie du Cœur immaculé de la sainte Vierge, cette création providentielle, à laquelle peut-être Dieu attache le salut des peuples tout entiers ?

Née d'hier, cette association admirable remplit déjà le monde, et chaque jour des millions d'âmes, unies dans la même prière, s'adressent au cœur de Marie, refuge des pécheurs, pour obtenir de Dieu, par l'intercession de la Vierge immaculée, la conversion des âmes qui s'égareront.

Une religieuse obscure avait été choisie pour servir d'organe à la mère de miséricorde dans la première des faveurs réservées à notre génération. Pour la seconde, Marie s'adresse au cœur d'un bon prêtre : elle le subjugué le premier, malgré ses résistances ; puis quand une vive lumière de foi aura brillé aux yeux de ce serviteur fidèle, l'œuvre s'accomplira d'elle-même, avec des résultats infinis pour la gloire de Dieu et le bonheur des âmes.

Le récit sincère de cette merveille nous a été conservé comme monument de la gloire de Marie ; édifions-nous donc, en relisant quelques pages de ce touchant récit.

Par là, non-seulement nous nous exciterons à répandre de plus en plus le culte du très-saint Cœur ; mais nous nous procurerons un moyen puissant d'opérer le même effet sur les autres, et nous fortifierons notre confiance. Car, il faut nous le persuader, il n'y a rien d'humain dans toute cette œuvre, et il faut bien le dire : Vraiment le doigt de Dieu est là : *Digitus Dei est hic* ¹.

« Pour se faire une idée des grâces dont la divine miséricorde a comblé les vœux de l'Association, rapporte

¹ Exod. VIII, 9.

» le pieux fondateur, il faut considérer son institution,
 » sa propagation et les heureux fruits qu'elle a portés.

» La paroisse de Notre-Dame-des-Victoires ¹, située au
 » centre de Paris, centre elle-même du commerce et des
 » affaires, entourée de théâtres et de lieux de plaisirs,
 » devenue le point central d'où partaient et où aboutis-
 » saient les mouvements politiques qui ont agité Paris
 » pendant tant d'années, la paroisse de Notre-Dame-des-
 » Victoires avait vu s'éteindre dans son sein presque tout
 » sentiment, presque toute idée religieuse. Son église était
 » déserte, même aux jours des plus grandes solennités ;
 » les sacrements, les pratiques religieuses étaient aban-
 » donnés. Rien ne semblait devoir mettre un terme à ce
 » déplorable état, qui avait déjà six années d'existence,
 » quand tout à coup la miséricorde divine éclate, et la
 » grâce du Seigneur est venue féconder un désert frappé
 » de la plus affreuse stérilité.

» Dans les premiers jours de décembre 1836, une pieuse
 » pensée fut inspirée, celle de consacrer la paroisse de
 » Notre-Dame-des-Victoires au très-saint et immaculé
 » Cœur de la bienheureuse Vierge Marie, pour obtenir,
 » par sa protection, la grâce de la conversion des pé-
 » cheurs..... Le troisième dimanche d'Avent, 11 dé-
 » cembre, les exercices commencèrent par le chant des
 » vêpres de la sainte Vierge, célébrées à sept heures du
 » soir. L'assistance était plus nombreuse qu'aux offices
 » paroissiaux les jours de fêtes. On y remarquait un nom-
 » bre considérable d'hommes, que l'on n'y voyait jamais
 » dans d'autres circonstances. La douce et puissante pro-
 » tection de Marie se faisait déjà sentir. L'instruction qui

¹ C'est là que fut instituée l'Archiconfrérie, par M. Dufriche-Desgenettes, alors curé de cette paroisse.

» suivit les vêpres, expliqua les motifs et le but de la dé-
 » votion : ils furent compris et sentis. Au salut du Saint-
 » Sacrement qui suivit l'instruction, l'invocation à Marie,
 » dans ses litanies, *Refugium peccatorum* et le *Parce, Do-*
 » *mine*, furent chantés avec une ardeur et une effusion de
 » sentiment, qui annonçaient qu'il se trouvait dans cette
 » assistance, composée de cinq à six cents personnes, un
 » nombre considérable de pécheurs, qui sentaient, peut-
 » être pour la première fois depuis longtemps, le besoin
 » qu'ils avaient de la miséricorde divine, et qui l'implo-
 » raient par la médiation de la Reine du ciel et de la terre.

» Le pasteur était à genoux devant le Saint-Sacrement :
 » à ces cris de repentir et d'amour, son cœur tressaillit
 » de joie; il leva ses yeux baignés de larmes vers l'i-
 » mage de Marie et lui dit : Oh ! ma bonne mère, vous
 » les entendez ces cris de l'amour et de la confiance; vous
 » les sauverez ces pauvres pécheurs qui vous appellent
 » leur refuge. O Marie ! adoptez cette pieuse association,
 » donnez-m'en pour signe la conversion de M... J'irai de-
 » main chez lui en votre nom ¹. »

Le lendemain, en effet, cette conversion, que nulle pré-
 vision humaine ne pouvait espérer, eut lieu avec des
 circonstances qui ne permettent pas d'en méconnaître la

« Rendons gloire à Marie, et reconnaissons ici sa douce
 » et si puissante intervention. Celle qu'on n'invoqua ja-
 » mais en vain, a été priée de donner un signe de sa pro-
 » tection : et Marie, qui est toujours propice à la confiance
 » qui l'invoque, Marie, pour qu'il ne soit plus permis de
 » douter de l'adoption qu'elle fait de cette pieuse Asso-

¹ Manuel de l'Archiconfrérie, p. 2.

» ciation, Marie convertit soudainement le pécheur que
 » la confiance lui a désigné.

» L'Association fut fondée dans ce jour, et cette pre-
 » mière grâce si manifeste devint, pour tous les fidèles
 » qui en furent instruits, l'augure de toutes celles qu'ils
 » devaient attendre de la protection assurée de celle qui
 » peut tout dans le ciel et sur la terre, et dont le pouvoir
 » ne le cède qu'à celui du Tout-Puissant ¹. »

Tels furent les commencements de cette œuvre, dont nous connaissons tous les fruits prodigieux et les progrès peut-être plus étonnants encore. Revêtue de la sanction apostolique, bénie d'une manière toute spéciale dans la personne de son vénérable fondateur par le souverain Pontife, l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie s'étend aujourd'hui partout; elle opère partout des merveilles.

Ces choses se passent de notre temps, sous nos yeux, et confirmeraient, s'il en était nécessaire, le récit des prodiges opérés par l'intercession de cette Vierge puissante dans les siècles qui nous ont précédés.

Plusieurs d'entre nous ont même eu le bonheur d'offrir le saint sacrifice sur l'autel que tant de prières entourent, depuis quelques années, après un si long abandon. Ils s'y sont consacrés, eux et notre chère mission, à la gloire de notre Reine et de son très-saint Cœur. Ils ont vu, enfin, les mains vénérables du prêtre, choisi par Marie pour être l'instrument de tant de miséricordes, appeler les bénédictions d'en haut sur eux et sur les peuples. Et nous, au récit de tant de grâces obtenues par le recours à cette dévotion toute sainte, à cette dévotion nouvelle dans sa

¹ Ibid. p. 5.

forme jusqu'à un certain point, mais, quant au fond, aussi ancienne que l'Église elle-même ; à ce récit nous avons senti notre cœur tressaillir d'allégresse.

Cette joie et la confiance qu'elle amène ont redoublé, lorsque nous avons vu, sous nos propres yeux la puissance de Marie éclater au profit des âmes.

Déjà, en effet, nous avons vu des païens convertis par sa puissante intercession, prendre avec joie ses livrées et s'enrôler sous sa bannière. Déjà, parmi nous, on a vaincu le schisme avec cette œuvre triomphante à laquelle rien ne saurait résister. On a fait également reculer, devant ce bouclier inattaquable, le fléau dévastateur qui chaque année vient, comme nous l'avons dit, nous rappeler plus vivement la pensée des jugements de Dieu.

A ce sujet, permettez-moi de vous rappeler la touchante manière dont un confrère, vénérable par le caractère dont il est revêtu et par les vertus qui le caractérisent¹, en rendait compte récemment : « Semblable à un incendie dont
» on peut mesurer les progrès, sans pouvoir calculer les
» ruines qu'il répand partout, le choléra, dit-il, menaçait
» Maysour et Séringapatnam. On s'attendait à le voir
» dans peu les atteindre, et, en effet, dans le courant de
» novembre (1843), il s'abattit sur ces deux villes avec
» une fureur bien autre que les années précédentes.
» D'abord la partie ouest et sud fut attaquée avec violence,
» et chaque jour vingt et quarante cadavres attestaient à
» la frayeur publique les ravages de la maladie. Alors je
» tremblai pour les pauvres chrétiens répartis dans cette
» partie de la ville. Deux ou trois personnes dont deux
» enfants, je crois, furent emportées ; puis ce fléau, après

¹ Mgr. Charbonneaux, évêque de Jassen, coadjuteur pour le Maysour.

» un mois de retard, s'avancant au nord-ouest, embrassa
 » tous les alentours de l'église. La nuit et le jour, les
 » maures accompagnaient de leurs chants funèbres les
 » cadavres qu'ils laissaient sur les bords des fossés creusés
 » d'avance, et couraient en chercher d'autres pendant
 » qu'on recouvrait de terre les premiers venus. Alors une
 » terreur générale s'empara de tous : aucun étranger
 » n'approcha plus de cette ville comme chargée de malé-
 » diction. Trois des gens à notre service partirent pour
 » leur pays ; un seul jeune homme courageux et confiant
 » en Dieu résista aux sollicitations de son frère, qui était
 » venu de trois jours de chemin pour le ramener.

» Les gentils redoublèrent leurs hideuses superstitions.
 » Partout on établit des pierres dédiées à Mâri, la déesse
 » du carnage ; on lui immola force coqs, poules, buffles,
 » boucs et chèvres ; des prétendues possédées ou inspirées
 » de Mâri, l'œil en feu, les cheveux en désordre, un
 » sabre à la main, imitant les contorsions, les convulsions
 » des possessions sataniques, se promenaient dans les
 » rues, accompagnées de tambours et au milieu d'une
 » populace effarée, criant, hurlant, courant, prétendant
 » chasser hors de la ville la furie dévastatrice. Mon peuple
 » seul restait tranquille, témoin de ces lamentables pra-
 » tiques. »

Mgr. Charbonneaux rapporte ensuite que la maladie
 ayant commencé à attaquer les chrétiens, il mit d'une
 manière solennelle tout le troupeau sous la protection du
 Cœur immaculé de Marie. « Trois ou quatre chrétiens
 » furent attaqués, dit-il ; je volai près d'eux, je les admi-
 » nistrai, je les consolai, puis ils se rétablirent. La fin de
 » la neuvaine fut célébrée par un grand concours de peu-
 » ple. Là, je comparai la déesse Mâri, déesse sangui-

» naire, avec notre mère Marie, mère de douceur et de
 » salut. Mari n'inspire que la terreur, ne cause que des
 » ruines, ne demande que des victimes sanglantes; Marie,
 » au contraire, ravit le cœur, rassure les esprits, étanche
 » les larmes, guérit les plaies et ne demande que le parfum
 » des vertus et les douceurs de la piété. Je leur montrai
 » avec un certain orgueil le nombre des victimes du côté
 » des autres, et l'état de santé dont nous jouissions. Tous
 » s'en retournèrent en bénissant Marie. »

Cette confiance ne fut pas trompée; car le choléra cessa en effet ses ravages peu de jours après sans avoir fait, parmi les chrétiens, d'autres victimes qu'un vieillard pour qui la mort devint un bienfait, tant il était parfaitement disposé pour la recevoir, et deux vieilles femmes qui, d'après l'expression de Mgr. Charbonneaux, « s'attirèrent ce châtiment par leur lâcheté. »

Telles sont, bien chers confrères, les grâces plus saillantes que plusieurs de vous ont obtenues récemment de celle dont la puissante intercession éclate si vivement au milieu des anciens chrétiens, au milieu de cette France toujours si chère au cœur de Dieu. Que devons-nous faire pour la remercier dignement et obtenir de nouvelles faveurs, sinon l'aimer et l'honorer chaque jour davantage, en répandant partout le culte de son Cœur? Oui, déposons dans ce Cœur sacré nos peines, nos dégoûts, nos succès et nos espérances. Confions à sa miséricordieuse bonté le poids de nos fautes et de nos misères, les fautes et les misères de nos chrétiens, et, par l'intercession de sa charité, elle nous obtiendra la grâce qui doit les effacer, les anéantir dans l'amour : *Et sicut in sereno glacies, solventur peccata tua* ¹. Rangeons sous sa

¹ Eccli. III, 17.

glorieuse bannière toutes ces pauvres âmes, qui languissent trop souvent dans l'ignorance et dans la tiédeur. Attachons à cette source de grâces ces innombrables populations infidèles, qui refusent si opiniâtrément le bienfait de la foi. Attirons enfin sur nous, par nos gémissements et nos larmes, par l'intercession de ce Cœur sacré, les faveurs spéciales dont nous avons besoin pour fonder nos Églises sur les bases inébranlables de la hiérarchie complète et du clergé indigène. Et Marie nous exaucera, elle nous aimera, elle nous bénira maintenant et dans toute l'éternité bienheureuse : *Sicut qui thesaurizat, ita et qui honorificat matrem suam* ¹.

Répétons-le donc aujourd'hui et toujours : « O Cor » sanctissimum et immaculatum, Cor Mariæ refugium » peccatorum, ora pro nobis. Amen. »

¹ Eccli. iii, 5.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pag.
A SON ÉMINENCE LE CARDINAL FRANSONI.	III
Instructio sacrae congregationis de Fide.	XXI
Sanctissimi Patris responsum.	XXXI

PREMIER JOUR.

CONSIDÉRATION PRÉLIMINAIRE. — Vie cachée de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu.	1
--	----------

PREMIÈRE MÉDITATION. *Importance de la Retraite :*

Nécessité de la retraite ;	19
Fins qu'on doit y avoir en vue ;	25
Dispositions qu'il faut y apporter.	30

DEUXIÈME MÉDITATION. *Fins dernières du Missionnaire :*

Comme homme ;	35
Comme prêtre ;	38
Comme missionnaire.	44

TROISIÈME MÉDITATION. *Sainteté du Missionnaire :*

Dieu la lui demande ;	52
Ses fonctions l'exigent ;	57
Son intérêt et celui des peuples le réclament.	63

DEUXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION. *Le Péché mortel :*

Offense et ingratitude envers Dieu ;	68
Suites funestes ;	74
Ce qu'il est comparativement aux maux de la vie.	79

DEUXIÈME MÉDITATION. *Le Péché mortel dans le Missionnaire :*

Il est plus injurieux � Dieu ;	86
Il annonce plus d'ingratitude et de perversité ;	89
Il sera puni plus sévèrement.	94

CONSIDÉRATION. — Vie de saint Pierre.	99
--	-----------

TROISIÈME MÉDITATION. *Le Péché véniel dans le Missionnaire :*

	Pag.
Nature de l'offense ;	120
Tort qu'il nous a fait ;	125
Dangers auxquels il expose.	130

TROISIÈME JOUR.**PREMIÈRE MÉDITATION. *La Mort :***

Du Missionnaire réprouvé ;	136
Du Missionnaire dans la tiédeur ;	140
Du saint Missionnaire.	143

DEUXIÈME MÉDITATION. *Le Jugement :*

Nature ;	150
Rigueur et équité ;	112
Promptitude et irrévocabilité.	117

CONSIDÉRATION. — Vie de saint Jérôme. 156

TROISIÈME MÉDITATION. *L'Enfer :*

Peine du dam ;	168
Peine du sens ;	174
Éternité de l'une et de l'autre.	177

QUATRIÈME JOUR.**PREMIÈRE MÉDITATION. *Conversion :***

Nécessité ;	182
Étendue ;	190
Effets.	197

DEUXIÈME MÉDITATION. *Vocation à l'Apostolat :*

Conformité avec celle des Apôtres ;	203
Pouvoirs et promesses ;	207
Instructions et exemples de Notre-Seigneur.	211

CONSIDÉRATION. — Vie de saint Paul. 218

TROISIÈME MÉDITATION. *Esprit d'humilité :*

Notre-Seigneur nous en donne l'exemple ;	231
Quelle doit être la nôtre ;	235
Dangers de l'orgueil et avantage de l'humilité.	240

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION. *Esprit de pauvreté.*

	Pag.
Notre-Seigneur nous l'enseigne ;	246
En quoi elle consiste dans le Missionnaire ;	249
Raisons qui obligent à la pratiquer.	253

DEUXIÈME MÉDITATION. *Esprit d'obéissance :*

Notre-Seigneur en est le modèle ;	259
Qualités qu'elle doit avoir ;	263
Avantages qu'elle procure.	266
CONSIDÉRATION. — Vie de saint François-Xavier.	271

TROISIÈME MÉDITATION. *Esprit d'oraison :*

Notre-Seigneur nous l'enseigne ;	283
Cet esprit est nécessaire au Missionnaire ;	286
Combien il importe de le conserver.	289

SIXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION. *Esprit de foi :*

Notre-Seigneur nous l'enseigne ;	299
Quel il doit être ;	304
Nécessité pour chacun.	308

DEUXIÈME MÉDITATION. *Esprit de charité envers le prochain :*

Notre-Seigneur en donne l'exemple ;	312
Nécessité ;	315
Qualités.	319
CONSIDÉRATION. — Vie de saint François de Sales.	323

TROISIÈME MÉDITATION. *Esprit de zèle :*

Notre-Seigneur nous l'enseigne ;	335
Motifs ;	339
Règles et qualités.	342

SEPTIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION. *Amour des souffrances :*

Notre-Seigneur nous l'enseigne ;	351
Nécessité ;	355
Motifs.	357
CONSIDÉRATION. — Vie de saint Charles Borromée.	362

DEUXIÈME MÉDITATION. *Amour de Dieu :*

	Pag.
Bienfaits de la création ;	376
Bienfaits de la rédemption ;	379
Amour de reconnaissance qu'ils imposent.	383

TROISIÈME MÉDITATION. *Persévérance :*

Nécessité ;	86
Moyens ;	391
Récompense.	394

HUITIÈME JOUR.**MÉDITATION UNIQUE. *Bonheur d'un saint Missionnaire :***

Aucun mal à craindre ;	400
Aucun bien à désirer ;	402
Aucun changement à redouter.	405
CONSÉCRATION finale à la très-sainte Vierge.	415

FIN DE LA TABLE.